

JOURNAL

DU

MAGNÉTISME

RÉDIGÉ PAR

UNE SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISEURS ET DE MÉDECINS

SOUS LA DIRECTION DE

M. LE BARON DU POTET.

La vérité, n'importe par quelle bouche;
le bien, n'importe par quelles mains.



TOME IV.

PARIS
BUREAUX : RUE D'ANTIN, 12.
1847

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

JOURNAL

DU

MAGNÉTISME.

PÉRÉGRINATIONS MAGNÉTIQUES.

§ II. — Lyon.

(5e article.)

Dans ma précédente lettre, mes chers élèves, après vous avoir signalé des tendances coupables, j'en appelais de mes vœux à une réforme nécessaire; mais c'était un vœu plus qu'une espérance. Vit-on jamais l'araignée être secourable à la mouche que la fatalité ou l'imprudence conduit dans sa toile? Non, car en la dévorant elle obéit à une loi de nature. Les corporations sont toutes despotiques et cruelles lorsqu'on ne restreint point leurs priviléges. Toutes les sectes religieuses ne furent-elles pas envahissantes, et ne devinrent-elles point les plus dangereux ennemis des hommes que d'abord elles devaient protéger? C'est donc aussi une loi de notre nature puisque, voulant le bien isolément, le mal est toujours la suite des délibérations que l'intérêt de corps a provoquées.

Les réformes se font rarement par le pouvoir ; et, ceci est horrible à penser, ce sont presque toujours des révolutions qui les accomplissent. Chers élèves, nous qui n'avons point le pouvoir et qui ne sommes point révolutionnaires, il nous faut agir sur les esprits par une propagande active, et attendre du temps qu'il nous donne gain de cause. Ne vous attendez donc point à trouver le chemin facile, prenez garde aux toiles d'araignée tendues avec art sur votre route ; que vos sens soient toujours en éveil, et tâchez d'imiter votre maître, qui, simple moucheron, allant par-ci par-là bourdonner la vérité, a pu pourtant passer au travers des toiles de l'université, du clergé, de la médecine et des académies.

Vous allez, comme lui, rencontrer les préjugés, la sottise dans chaque homme que vous voudrez convaincre, et cette armée qui est là devant vous a ses sentinelles avancées qui vont vous crier : Passez au large ! et vous traiter en ennemi, absolument comme si vous alliez parler de liberté en Russie ou de christianisme à Canton. Cependant c'est un bien préférable à la liberté que vous apportez aux hommes, c'est une vérité qui mène à la croyance en Dieu, c'est aussi la santé et la connaissance d'eux-mêmes dont vous venez leur révéler les mystères. Mais ne vous rebutez point ; car les armes ne sont plus chargées, dans notre pays du moins, et les fagots ne doivent plus s'allumer au souffle des âmes pieuses, mais ignorantes. Vous allez même être secondés par une foule d'abbés, bons chrétiens à ce que l'on dit, qui vont vous ouvrir les portes des gens les plus timorés. Tâchez d'entrer de suite ; car vous pouvez être certains qu'ils vous les fermeront un jour sur le nez, et laisseront leurs sandales pour avertir qu'on ne les trouble point dans les saintes extases qu'ils procureront aux pécheresses endurcies.

Vous voyez qu'aujourd'hui j'ai bien changé de thème.

Ah! c'est que je ne me sens pas d'aise, et je vais vous dire en confidence la cause de cette disposition si nouvelle en moi.

J'ai rêvé cette nuit que le diable, devenu ermite, se faisait magnétiseur, et créait un journal qu'il devait distribuer gratis (le diable est toujours généreux); chaque page devait être lumineuse, et contenir sur la science de l'homme tout ce que de saints personnages avaient caché jusqu'à ce jour (plusieurs par ignorance, d'autres parce qu'ils virent que certaines vérités divulguées pourraient devenir contraires aux préceptes qu'ils enseignaient). Pour cet effet, le diable s'associait une foule d'hommes qu'il avait gagnés par promesse de largesses et par son éloquence; puis, les touchant tous de sa baguette, il les illuminait de son esprit, pour faire voir à moi et à bien d'autres que nous n'étions que des magnétiseurs vulgaires, et qu'ils avaient seuls les vraies connaissances des mystères de la vie humaine. Et je les vis, toujours dans mon rêve, se répandre par toute la terre, et aller en pèlerinage, prêchant les populations et leur annonçant la venue d'un monde nouveau, d'un monde où chaque homme aurait un œil de plus et des dons surnaturels. Et, pour prouver la sainteté de leur mission, ils guérissaient tous les possédés ou démoniaques qu'ils rencontraient. Et le peuple, reconnaissant à leurs œuvres qu'ils avaient vraiment plus de vertus que les autres hommes, leur demandait leur bénédiction. Mais jugez de l'étonnement de tous : le vent ayant dérangé certaine pièce de l'ajustement du général, on aperçut un tout petit bout de queue!... Je ne vous dirai pas la suite de ce rêve, cela pourrait vous ennuyer, et sortirait d'ailleurs de mon sujet. Cependant le diable fit encore une chose que je ne puis vous taire. Il fascinait tellement de pauvres cervelles, qu'elles voyaient au firmament la Vierge et tous les saints du paradis, et s'imaginaient re-

cevoir une foule de grâces d'en haut, comme M. Ferdinand Cuny en reçut une, ce que garantit M. Possin, son magnétiseur : de vraies couronnes de bronze enfin, dorées par les procédés Ruoltz et Eklington. Mais, chers élèves, tout s'évanouit enfin, et je ne vis plus que des diables sans queue, ce qui me fit une peine extrême, car je ne pus plus les distinguer des hommes bienfaisants dont ils avaient pris l'allure et le costume.

Revenons donc aux choses plus sérieuses, à des réalités cruelles qu'il faut savoir désormais regarder en face, afin d'en modifier la nature et de faire sortir le bien du mal, et non, comme on l'a fait toujours, le mal du bien. Il y a plusieurs siècles que ce travail est commencé, et un jour je vous ferai l'histoire des hommes généreux qui l'entreprirent et payèrent de leur vie leur philanthropique tentative. Ces exemples viendront avec une autre collection de *peccadilles*, et vous serez réjouis de ne pas vivre dans le siècle des Jeanne d'Arc, des Urbain Grandier, etc., où des évêques envoyaient au bûcher ces victimes de leur ignorance ou de leur méchanceté, après toutefois leur avoir fait sentir les douceurs de la torture.

Ces horreurs ne doivent plus reparaître, sans doute, mais elles attristent l'âme par le souvenir. Ah! que l'homme qui sent, qui voit la vérité est malheureux! Mieux vaudrait pour lui l'erreur, car il marcherait en aveugle et ne découvrirait point les méchancetés des hommes. Dans ce moment, un grand nombre d'entre eux s'agitent; ils ont entrevu la vérité naissante, et cherchent le moyen de lui couper les ailes.

Chers élèves, Dieu a voulu que l'homme, quelle que fût la différence des temps, des lieux et des croyances, jouît de certaines facultés immuables, qu'il eût des propriétés inaltérables, que quelque chose de divin existât en lui, pour que, se ressouvenant de son origine, il trouvât dans son cœur des sentiments de reconnais-

sance pour tant de bienfaits. Aussi avez-vous vu que les Juifs autant que les chrétiens, les mahométans comme les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Arabes et les peuples modernes, ont constaté les phénomènes si précieux du magnétisme, du somnambulisme et de l'extase. Bien mieux, tous ont dans leurs annales des miracles qui attestent l'universalité des facultés de l'âme humaine. Mais jamais, si ce ne sont les Égyptiens, les savants ne voulurent étudier ces faits occultes, si dignes pourtant de leurs méditations. Mais pourquoi s'étonner? L'électricité ne fut-elle pas de tout temps dans l'air sans qu'on s'occupât de l'en soustraire et de l'utiliser? Ne vit-on pas aussi l'eau bouillir et soulever le couvercle des chaudières sans songer que c'était une force immense que l'on pouvait rendre utile aux hommes? A nos yeux il en a été de même pour la force vitale : aperçue dans tous les temps, ce n'est pourtant que du nôtre qu'on s'occupe de lui faire jouer le rôle de toute force conquise. Seulement, chers élèves, celle-ci porte en soi quelque chose de divin qui embarrasse l'esprit de ceux qui ont de fausses idées. Elle est par conséquent destinée à faire d'abord plus de fous que de sages, car les hommes ne sont point encore préparés à la recevoir. Ce que nous ne devons pas souffrir, sans nous rendre coupables aux yeux de la postérité, c'est de laisser tromper ceux qui veulent l'étudier en les détournant trop tôt des phénomènes physiques que la vérité nous offre ; car on va tenter de les jeter en dehors du monde réel pour leur faire adopter un dogme qui n'est pas le dernier mot de Dieu.

C'est donc dégagés de tous liens, de toute entrave, en planant au-dessus des croyances religieuses, que vous devez considérer la puissante vérité magnétique. Les faits merveilleux qu'elle offre révéleront à vos esprits leur véritable signification. Ils existent en vertu d'une loi naturelle ; leur principe bienfaisant est supérieur à la

matière, car il la régit. Aussi devons-nous craindre que ce moteur dont l'origine est divine serve de nouveau à enchaîner les nations; car si on a pu, avec des idées erronées, corrompre le cœur de tant de générations, que ne doit-on pas appréhender du pouvoir immense qui, bien plus que des opinions, peut agir sur les esprits!

Voyons ce qu'en fera le médecin s'il s'en empare. Il faut une abnégation de soi-même; l'aura-t-il? Il faut souvent donner plus que le superflu de sa vie; le fera-t-il? Et dans ce cas, n'abusera-t-il point du rapport intime qui résulte d'une semblable situation? Ne le fera-t-il point tourner à l'exploitation du malade? Ne vendra-t-il pas trop cher un bien qui devrait être donné, et respectera-t-il la liberté, toujours enchaînée pour un temps?

Est-ce le prêtre qui sera dépositaire des secrets du magnétisme? Est-il de nos jours pénétré de l'esprit de l'Evangile? Ah! s'il en était ainsi, c'est lui, c'est lui surtout qui devrait remplir la mission sublime d'alléger les souffrances et de guérir les maux.

Le magnétisme agit non-seulement physiquement, mais aussi moralement; il purifie tout ce qu'il pénètre, l'esprit et le corps, lorsque celui qui magnétise agit comme interprète de la Divinité. Je ne vous ferai point le tableau désolant de toutes les turpitudes humaines; je ne vous montrerai point l'hypocrite allant au chevet du malade, lui parlant d'un Dieu auquel il ne croit point. Que ferait-il en imposant les mains? Il ajouterait au trouble.

Je ne vous parlerai point non plus du médecin, qui chaque jour ordonne des drogues dont il n'a pu reconnaître l'efficacité, et qui saigne et purge tour à tour sans se soucier de la vie de ses malades.

Vous parlerai je de la profession magnétique qui commence à s'établir? Non, le charlatanisme la dévore déjà.

Où donc placer votre confiance, et quel est le génie

tutélaire que vous devez appeler pour vous servir de guide? Hélas! il est en vous; évoquez-le afin qu'il vous éclaire; il vous parlera en faisant naître des instincts dont vos esprits seront illuminés. Vous pourrez alors trouver les véritables conditions pour accomplir les actes magnétiques, comme aussi vous aurez le jugement, la prudence qui fait éviter les embûches de la mauvaise foi. Vous aurez aussi la véritable force, sans laquelle on ne peut opérer de prodiges, sans laquelle toute œuvre est commune. Une nouvelle vertu naîtra en vous, et vous en sentirez les douces étreintes; vous verrez sans frémir la maladie envahir vos organes, car vous sentirez en vous l'intelligent travail de la force qui conserve. Si ce sont ceux que vous aimez que le malheur frappe, vous pourrez pour eux plus que pour vous-mêmes; car vous ajouterez votre vie à la leur, et ce concours fera obéir la nature dans le sens voulu.

Comptez donc rarement sur autrui, mais toujours sur vous-même. Fortifiez votre corps comme votre intelligence par des actes répétés de puissance magnétique. Eloignez surtout les vices que trop souvent les hommes ont pris pour des défauts supportables. Ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez rendre par vos mains la vérité féconde. Celui qui n'a rien amassé peut-il faire l'aumône? Celui qui a dépensé ses forces peut-il en trouver lorsque la nécessité exige impérieusement qu'il en ait? On peut tout par le magnétisme; mais à condition que la volonté trouve la force toujours prête.

Pardonnez-moi de vous écrire avec si peu d'ordre et de méthode sur un sujet si grave; mais je n'ai qu'un instant pour émettre mes pensées. Dans ma dernière lettre, je vous parlerai sans voile et sans allégories.

(La suite prochainement.)

ÉTUDES SUR LE SOMNAMBULISME.

§ X. — PUYSÉGURISME.

Nous avons reconnu, par une multitude de faits contenus dans neuf paragraphes précédents, l'existence d'un phénomène psychique se manifestant spontanément sous les noms de : songe, rêve, vision, extase, somnambulisme, instinct, pressentiment, etc. Nous avons également vu les alcooliques, les narcotiques, et quelques autres médicaments, employés pour lui donner naissance, produire les illusions les plus étranges, les visions les plus fantastiques. Ces préliminaires étaient nécessaires pour rattacher sûrement le présent au passé, et montrer que la faculté divinatoire existe latente dans toute l'humanité. Maintenant que le moyen de faire éclore cette faculté et de la rendre presque permanente est trouvé, nous allons l'examiner sous ce nouvel aspect.

Nos exemples seront autant que possible pris en dehors des livres spéciaux, pour éviter des répétitions inutiles, et montrer que partout et toujours les mêmes attributs caractérisent l'état que M. de Puységur a fait connaître sous le nom de *somnambulisme magnétique.*

Première observation (1).

« Une cataleptique de quatorze ans, tombée dans cet état après une grande frayeur, avait des accès tellement fréquents qu'on en comptait plus de cent dans les vingt-

(1) Recueillie par M. le docteur Bouvier et insérée dans la *Thérapeutique* d'Alibert, tome II, page 503.

quatre heures; à peine y avait-il quelques minutes d'intervalle entre les attaques. Cet état durait depuis deux mois, lorsque la malade fut amenée à l'hôpital Saint-Louis le 6 novembre 1820. On mit en usage, pendant plusieurs jours, divers moyens propres à combattre cette singulière affection sans obtenir une amélioration bien marquée.

« Cette jeune personne maigrissait, épuisée par les assauts continuels et par l'insomnie. Elle était menacée de tomber dans la langueur lorsqu'on tenta les procédés du magnétisme animal. La malade, qui se trouvait alors dans l'état cataleptique, passa assez promptement de l'accès qu'elle éprouvait à un sommeil paisible, pendant lequel toutefois elle répondit aux questions qui lui furent adressées. Ce sommeil dura deux heures. On obtint depuis le même résultat un grand nombre de fois; les accès devinrent aussi moins fréquents, étant remplacés par un sommeil de plus en plus prolongé. On endormit également la malade dans l'intervalle des accès; mais on n'y réussissait pas constamment, et le peu de succès paraissait lié le plus souvent à une préoccupation d'esprit de cette jeune personne, dont le moral fut singulièrement tourmenté par suite des soupçons que firent naître des phénomènes d'un genre aussi nouveau en apparence.

« Ayant été magnétisée dans son sommeil naturel, qui s'était rétabli au bout d'un certain temps, elle passa encore à l'état que lui procurait le même moyen pendant ses accès, et qui différait du sommeil ordinaire en ce qu'elle répondait aux questions qu'on lui faisait. La première menstruation s'établit chez elle après quelques mois de séjour à l'hôpital; les accès, déjà plus rares à cette époque, s'éloignèrent de plus en plus; mais ils étaient plus longs et souvent compliqués d'hystérie. D'autres phénomènes, également dus au trouble de l'action

nerveuse, comme l'aphonie, le délire, le tremblement, les convulsions, parurent à diverses époques, et presque toujours à la suite de vives contrariétés. Enfin, on put encore observer dans cette maladie, véritable Protée, revêtant presque toutes les formes connues des névroses, même le somnambulisme naturel, qui survint spontanément à plusieurs reprises sans que la malade y fût sujette auparavant. Lorsqu'elle sortit de l'hôpital Saint Louis, le 21 avril 1821, elle avait repris de l'embonpoint et de la fraîcheur; les attaques étaient simplement hystériques et accompagnées de convulsions violentes; il y avait entre les accès un intervalle de plusieurs jours. Les procédés magnétiques, qui avaient été si efficaces dans la catalepsie, ne produisaient en général aucun changement dans les accès hystériques. Nous eûmes encore l'occasion de faire sur cette jeune fille une remarque bien intéressante. A deux reprises différentes, on plaça sous ses narines un flacon d'odeurs suaves pendant l'attaque de catalepsie, et l'on obtint sur-le-champ la cessation de cette dernière et le sommeil; double effet qui n'avait été jusqu'alors produit que par les procédés magnétiques. On questionna souvent cette malade dans le sommeil en quelque sorte artificiel que l'on provoquait chez elle, sur le nombre et l'époque de ses attaques à venir, la durée de sa maladie, les remèdes qui pourraient lui convenir. Ses réponses ne furent positives que sur le premier point, et l'événement sembla plusieurs fois en montrer la justesse. Ses parents ont même usé de ce moyen, après sa sortie de l'hôpital, pour prendre à son insu les précautions convenables au jour et à l'heure qu'elle avait annoncés comme devant amener une attaque. Il ne lui restait en effet aucun souvenir d'avoir parlé pendant son sommeil. Alibert dit que cette observation lui fournit une nouvelle preuve que, dans certaines formes de névroses, il y a aberration des sens.»

Deuxième observation (1).

« M. Garcin, médecin français à Draguignan, a constaté par des expériences multipliées le don du sommeil magnétique naturellement provoqué dans un jeune homme de vingt-deux ans, avec des circonstances qui ne permettent pas le soupçon et les doutes où s'enveloppent trop souvent les adversaires du sens intime.

« Cet individu, nommé Michel, natif de Figanières, s'endort *positivement* à volonté, et à toute heure du jour ou de la nuit. Il n'a pas d'autre éducation que celle qu'on acquiert dans les écoles primaires de village, et n'a jamais voyagé que de Draguignan à Nice. Il suffit de regarder Michel fortement pour l'endormir une fois dans une minute, qu'il soit étendu dans son lit ou assis sur une chaise au milieu d'une société nombreuse. Dès que le sommeil est venu, des coups de fusil tirés aux oreilles de Michel ne sauraient troubler son repos. Dans cet état, il passe bientôt, et sans aucune difficulté, à une série de tours de force intellectuels dont nous allons tracer une esquisse rapide, en confessant notre profonde humiliation vis-à-vis de la puissance supérieure qui a disposé un semblable mécanisme dans la charpente animée de l'homme.

« L'esprit de Michel se transporte au gré des questionneurs dans les astres, aux antipodes, sous la croûte du globe terrestre; il décrit avec une effrayante rectitude de jugement les lieux qu'on lui fait ainsi diaboliquement visiter. Il s'attache d'abord aux masses; les détails dépendent de la fantaisie des interrogateurs. Désignez-lui une personne absente qu'il n'a jamais vue, à l'instant il

(1) Insérée dans la *Revue britannique* et reproduite dans la plupart des journaux parisiens de 1838.

décrit son portrait physique et moral, il en tire l'horoscope, pénètre dans son intérieur, cherche la partie malade ou viciée, indique le remède le plus efficace, et prescrit le traitement.

« On a fait voyager Michel dans les lieux qu'il ne connaissait assurément pas, et ses réponses ont donné la preuve d'une lucidité que les puissances actuelles de l'organisation de l'homme ne semblaient pas admettre. Il a parfaitement raconté que la petite ville des Martigues était longue et en trois parties ; que près de Saint-Chamas, et sur la Toulonbre, rivière qui se jette dans les étangs de la Camargue, il y a un pont, et sur ce pont un arc de triomphe de construction romaine. Dans un château situé au-dessus de Salons, des personnes jouaient aux cartes à dix heures du soir : il les a vues. Les arènes de construction romaine et le nouveau canal d'Arles furent également indiqués avec une précision surprenante. Mais voici quelque chose de plus merveilleux, et que M. Garcin livre à la méditation des savants et des philosophes.

« Michel possède la faculté de la *rétrospection;* il voit des événements depuis longtemps passés et qu'il n'a pu connaître. On l'a fait descendre à l'année 1833 pour l'envoyer à la recherche de *la Lilloise*.

« Michel découvre la corvette au moment de son départ de Cherbourg. Il l'arrête à 103 lieues des côtes de France, à cause du mauvais temps. Il arrive en Irlande avec elle en mai 1835 ; en repart le 13 juin. Il la perd de vue, et ne la retrouve qu'en mai 1836, tout à fait dans le nord, où règne un froid excessif, qui empêche les habitants de se montrer et de lui dire le nom du pays dans lequel il voyage. La corvette part de nouveau ; il ne la revoit qu'à la fin de décembre 1837, dans le pays le plus glacial qu'il ait parcouru. Un événement qu'il ne peut définir, à cause du froid qu'il éprouve lui-même

dans tous ses membres, menace le navire français du plus grand danger; il entend les cris de détresse de l'équipage; le navire est englouti; tout disparaît, tout périt; pas un homme n'échappe, pas même trois chats qui se trouvent à bord!!!

« Ce sinistre arriva à 1165 lieues de Londres.

« Voilà assurément l'exaltation mentale la plus inouïe dont il soit parlé dans les annales de la psychologie humaine. Quoique cette navigation, au dire de M. Garcin, ait beaucoup fatigué Michel, par suite des variations de la température qu'il ressentait, comme s'il eût réellement changé de place, on lui fit faire, dans la même séance, d'autres voyages qu'il accomplit avec la même exactitude et constamment, grâce à la simple puissance de l'imagination. Du reste, il vit le siége de Constantine, à l'époque où cette opération militaire fut entreprise, et le général Danrémont recevant le coup mortel, le jour même de la catastrophe.

Enfin, pour en revenir à l'instinct des remèdes, interrogé sur la maladie d'une dame du pays, Michel prescrivit une plante à laquelle il donna un nom particulier, la *Maila dona,* et qu'on ne connaît ni dans la botanique ni dans la contrée; il s'agissait de trouver cette plante. Michel déclara qu'elle croissait dans l'intérieur d'une forêt, au pied d'un chêne-vert, à 400 mètres d'une cassine dont il désigna le propriétaire. On conduisit le somnambule à la recherche de cette plante inconnue; ne la trouvant pas, malgré tous ses efforts, Michel se couche à terre dans la forêt, s'endort, et, dans le sommeil magnétique, il indique le même arbre au nord-est de la cassine et toujours à la distance de 400 mètres. On mesure la distance et on découvre la plante au pied d'un chêne-vert.

« Il paraît, au surplus, que les objets qui constituent la question que l'on adresse au somnambule de Figanières

font en quelque sorte une révolution autour de son corps, et que si Michel ne les saisit pas au premier tour, il les manque rarement aux tours qui suivent. Réveillé, le somnambule n'a souvenance que d'un vaste tableau qui formait circulairement un vrai panorama, et auquel il empruntait les faits, les idées et les mots dont se composent ses réponses. »

(La suite au prochain numéro.)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DU MAGNÉTISME DE PARIS.

Nous avons omis jusqu'ici de parler d'une société établie à Paris en 1842, comme la continuatrice de celle fondée en 1815 par M. de Puységur, mais qui n'en a vraiment que le *cachet*. Ce n'est pas que nous n'ayons cherché à connaître ses travaux, comme il était de notre devoir de le faire; mais malgré nos recherches nous n'avons pu rien apprendre.

D'où vient cette disette de faits? d'un vice d'organisation que nous allons indiquer.

Magnétiseurs qui ne savez faire que des livres, vous croyez agir beaucoup sur les esprits : hélas! détrompez-vous, car on ne les lit pas. Ce qu'on demande, ce que la généralité des hommes exige de vous, ce sont des expériences qui prouvent l'existence de l'agent magnétique. Voyez la différence des moyens employés pour conquérir l'opinion, et jugez des résultats.

Des sociétés se sont formées : deux pénétrées de nos

principes, une des idées contraires; celle-ci voulant agir sur l'opinion par l'autorité des noms, les autres par l'autorité des faits. Ces dernières, toutes simples, modestes, composées d'hommes sans prétentions scientifiques, sans noms marquants, sont pourtant parvenues à réunir autour d'elles des milliers d'individus attirés par la magie des expériences. Si tous ne furent pas convaincus, la grande majorité y puisa la croyance au magnétisme, et ce succès, qu'on croyait impossible à obtenir, est venu prouver qu'on était sur la voie naturelle. C'est de cette manière que le magnétisme est descendu dans la classe moyenne, où, sans ces expériences, il eût eu de la peine à parvenir.

C'est, nous venons de le dire, par des magnétisations publiques, faites souvent sur le premier venu, que ce succès a été obtenu, et que ces sociétés ont dû de voir venir à elles des hommes nouveaux demandant leur incorporation. Maintenant, si nous considérons la Société du magnétisme, qui s'était donnée comme modèle, nous voyons qu'il n'est sorti de ses archives aucun fait. Elle est donc comme n'existant pas.

Si nous avons bonne mémoire, la société de MM. de Puységur et Deleuze était florissante; des discussions brillantes sur d'intéressants mémoires animaient ses séances, dont de Puységur était l'âme. C'était une tribune pour le magnétisme, et un journal contenant tous ces travaux amassait pour l'histoire de curieux matériaux qu'on aime à relire aujourd'hui. Mais, nous le répétons, c'était de Puységur et sa pensée; c'était Deleuze avec ses profondes connaissances, sa parole mesurée, imposante et toujours instructive; c'était Barouillet, littérateur distingué; c'étaient les comtes Lovenhielm et Panin, et cinquante autres partisans éclairés qui venaient jeter la vie au sein de cette illustre compagnie. A ça près du nom, la société actuelle n'a donc rien de commun avec

l'ancienne. Cependant elle s'en dit l'héritière; mais nul ne le peut croire, à moins qu'elle n'ait, comme certains grands hommes, donné naissance à un avorton?

Sans aucun doute, si M. de Puységur ressuscitait et qu'il lût les statuts qui régissent la Société actuelle, il se prendrait à rire, car il y est dit que *chaque membre s'engage à ne point faire d'expériences*, lorsque lui, de Puységur, tout marquis qu'il était, en faisait constamment; mais son étonnement serait bien plus grand en voyant le plus respectable d'entre ces nouveaux apôtres faire prêter sans rire aux initiés le serment suivant :

« AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, *au nom « de tous les saints et saintes qui ont guéri en imposant les « mains*, etc., etc. »

Profondément affligé, ce digne successeur de Mesmer s'écrierait : « Au nom de mon maître et du fluide universel, qu'est-ce que tout ceci? » Et, prenant son chapeau, il s'en irait en abaissant sa lèvre narquoise, et murmurant : « Mais je voulais que le magnétisme devînt une science, et je ne vois ici que des ombres et des œuvres stériles. Le magnétisme, c'est la vie, le mouvement; c'est par une propagande active, sans relâche, et par la chaleur de l'âme qu'on le démontre, et ceux qui se prétendent mes successeurs reculent devant une démonstration dont mille fois j'ai donné l'exemple. »

Deleuze, ce brave et digne homme, qui, nous en convenons, n'était pas très-porté pour les expériences, mais qui ne blâmait que celles qui ne réussissaient pas, dirait, s'il revenait aussi : « Mais, messieurs, vous ne marchez pas, vous reculez même; appelez donc à vous des hommes plus jeunes, plus entreprenants, car l'âge semble avoir glacé votre sang. »

Nous ne voyons qu'un homme qui se serait fort accommodé de cet état de choses, c'est le baron d'Hénin; il dirait à ces messieurs : « Vous justifiez à merveille

l'opinion que j'ai toujours eue du magnétisme. Je n'ai jamais cru qu'il fût possible de montrer un seul fait concluant, et c'est pour cela, sans doute, que vous avez refusé de faire des expériences; je vous en félicite. Tout vient de l'imagination, et si vous ne produisez rien, c'est que, comme moi, vous en manquez, car je n'ai jamais pu sortir de mes doutes, etc. »

Ainsi, d'un côté, nous voyons des résultats magnifiques obtenus par des gens simples, mais qui agissent, et de l'autre quelques noms qui imposent; mais comme œuvre, rien. Espérons que la Société du magnétisme reconnaîtra qu'elle a fait fausse route.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 28 *septembre.* — M. Durand de Lunel adresse, de Blidah, un mémoire intitulé : *Lois synthétiques du mouvement vital.*

Il se propose d'établir que les lois de l'organisme ne sont autres que les lois qui président à tout mouvement matériel, et que la force d'attraction a une grande part d'influence dans le système vital. C'est un développement nouveau d'un travail déjà paru.

Voici en quels termes il résume sa synthèse :

L'appareil nerveux, qui est un conducteur continu, est un conducteur à pôle négatif dans l'impression générale nutritive, à pôle positif dans toutes les autres impressions permanentes. Ainsi le sang artériel est un foyer vital irradiant, à travers les nerfs, du fluide électro-positif vers tous les appareils, pour exciter les impressions négatives desquelles dépend l'exercice de leurs fonctions (sang veineux au poumon et au foie, fibre musculaire, air et température atmosphérique aux extrémités de l'appareil cérébro-spinal, substance blanche dans l'appareil de ce nom, etc.) ; et à leur tour et par la même voie,

tous ces impressifs envoient du fluide électro-négatif vers le sang, pour en exciter l'impression.

Tel est le mécanisme du mouvement vital ; l'impression nutritive sanguine en est la force centrale ; les autres impressions permanentes en sont les forces multiples gravitantes.

L'auteur trouve dans le fait déjà constaté par Johnstone, Legallois, Gall, etc., que la substance grise est un imparfait conducteur, l'explication de divers phénomènes d'intermittence et de rémittence vitale (*sommeil, veille*, etc.).

Enfin, poursuivant son parallèle entre la force attractive animale et la force attractive générale, cette force, dit-il (force attractive générale), présentant des spécialités de prédilection, selon la nature de certains corps en présence comme ailleurs, elle devait s'offrir souvent spécialisée dans la matière vivante : de là les variétés dans les impressions, les sécrétions, les absorptions, les compositions, les maladies, et pourtant toujours liées à un type électrique commun, positif ou négatif.

Ainsi, dit-il en terminant, l'attraction répond à tout ce qui n'est pas métaphysique dans la vie, et nous proclamons cette large synthèse :

L'organisme vivant est un système en tout semblable au système universel. (*Abeille médicale.*)

M. le docteur De La Salzède, dans l'ouvrage qu'il vient de publier (1), fait sur cette théorie les réflexions suivantes :

« Or, du moment où l'organisme vivant sera reconnu pour être en tout semblable au système universel, fait qu'il est bien difficile de révoquer raisonnablement en

(1) *Lettres sur le magnétisme animal*, considéré sous le point de vue physiologique et psychologique. 1 vol. in-12, 1847, chez Labbé. Prix : 2 fr. 50 c.



doute, le magnétisme animal et tous les phénomènes qui s'y rattachent rentrent, dès lors, dans l'ordre des faits naturels, et rien ne saurait plus justifier le dédain stupide avec lequel les corps savants ont cru devoir accueillir les éternelles vérités mises en lumière et proclamées par Mesmer. »

VARIÉTÉS.

Projet de loi. — On lit dans *la Mouche* du 16 décembre:

« Si Jésus-Christ revenait sur la terre et qu'il se permît de guérir les malades, de rendre la vue aux aveugles, la force aux paralytiques, il se verrait condamner à 15 fr. d'amende. Ainsi le veut la loi ; car Jésus-Christ serait accusé d'exercer illégalement la médecine : 15 fr., c'est le taux admis pour les somnambules qui prétendent avoir la faculté de guérir sans autorisation légale.

« Nous disons, nous, que c'est trop et que c'est trop peu : c'est trop pour les vrais somnambules, qui peuvent réellement rendre d'importants services, surtout dans le diagnostic des maladies; c'est trop pour des personnes qui n'ont pas la conscience de leurs actes, puisque réveillées elles ne gardent pas le moindre souvenir de ce qu'elles ont dit et fait. Le somnambulisme est une découverte moderne, il est encore

contesté. Aucune loi ne peut le poursuivre, puisque aucune loi ne l'a prévu et ne l'admet. Nous disons que c'est trop peu pour les faux somnambules qui abondent dans les grandes cités, qui feignent de dormir, et exploitent ainsi la crédulité publique.

« M. le ministre de l'instruction publique, qui paraît animé de bonnes intentions, et qui travaille à une réforme médicale, devrait, dans son nouveau projet de loi, établir les paragraphes suivants :

« ART. 1er. — Le magnétisme, étant considéré comme un puissant agent médical, ne pourra désormais être pratiqué que par les médecins.

« ART. 2. — Le somnambulisme artificiel, autre agent médical qui émane du magnétisme, sera de même exclusivement réservé aux médecins, qui pourront avoir sous leur direction un ou plusieurs somnambules.

« ART. 3. — Toute personne non pourvue d'un diplôme de docteur ou d'officier de santé qui pratiquera le magnétisme médical, c'est-à-dire magnétisera les malades ou les soumettra à la lucidité des somnambules, sera considérée comme exerçant illégalement la médecine, et sera passible des mêmes peines.

« ART. 4. — Tout somnambule qui ne sera pas dirigé par un médecin et donnera des consultations sera de même considéré comme exerçant illégalement la médecine.

« Joignez de fortes pénalités à l'exercice illégal de la médecine, après avoir admis les quatre articles qui précèdent, et, ministre, vous aurez réprimé de révoltants abus et reconnu l'existence incontestable du magnétisme. Cette existence est admise par tous les

tribunaux, qui veulent qu'un somnambule soit nécessairement assisté d'un médecin. »

— Nous nous sommes affligés en lisant cet aperçu du docteur Ordinaire, touchant l'introduction du magnétisme dans la médecine. Ne pouvant plus repousser, on veut maintenant emprisonner la vérité nouvelle dans les catacombes médicales. Et c'est à vous, cher docteur, qu'en reviendrait l'idée! Allons donc, je ne pourrais le croire. Vous avez écrit votre petit projet de loi sans y attacher l'importance que mérite la chose. Vous voulez qu'un principe humanitaire, que le secret des destinées, soient remis en dépôt à ceux qui nous combattirent toujours et nous couvrirent de mépris! Si vous avantagez tant les vaincus, que réservez-vous aux vainqueurs? Mais vous le dites: rien. Que dis-je, rien? Ils auront le droit de se plaindre, mais non celui de protester.

Ah! docteur, vous vous rappelerez ce que vous avez vu dans vos expériences magnétiques, ce que vous m'en avez raconté, et vous concevrez alors comme moi que l'École de médecine est une trop étroite enceinte pour contenir une vérité si grande. Elle est utile à tous les hommes et doit de tous être connue. Il ne faut point, par conséquent, qu'elle serve à l'exploitation de l'espèce, et qu'elle rentre dans la classe des moyens qu'ont employés nos modernes sages. Vous verrez bientôt que nous entendons mieux les droits de l'humanité, et suivons les pas de Mesmer. Ce que nous voulons pour nous, nous le voudrons pour les autres, afin qu'un bien qui peut se faire par toutes mains n'ait point d'obstacles à vaincre.

Néologie. — A mesure que les faits magnétiques se multiplient, que la connaissance s'en généralise, l'esprit investigateur s'en empare, les dissèque, les compare, y trouve des similitudes et des dissemblances que des mots nouveaux sont chargés de peindre. L'analyse exacte d'un fait complexe et l'invention de termes précis qui en caractérisent les nuances sont un progrès notable; car l'obscurité des sciences naissantes tient plus à la confusion des faits, à l'ambiguïté des termes qu'à l'aridité de la matière. Les noms influent tant sur la destinée des choses que les magnétologistes doivent s'attacher à les bien choisir, les nettement définir. L'adoption d'une dénomination nouvelle doit toujours se faire avec circonspection, autrement on embrouille ce qu'on veut éclaircir; car si un terme juste évite des disputes, donne à la science une allure franche, décidée, un mot impropre jette dans les idées un trouble souvent difficile à détruire. Pour éviter cet écueil, nous soumettons à la sagacité de nos lecteurs les expressions suivantes, qui, sans être généralement adoptées, ont cours dans le langage magnétique. Chacun en appréciera la justesse, la valeur, et si l'usage les sanctionne, nous nous estimerons heureux de les avoir fait connaître.

Cataleptiser. Produire la catalepsie; état magnétique dans lequel les membres, souples, conservent les diverses attitudes qu'on leur donne.

Extatiser. Mettre un somnambule en extase.

Faciès magnétique. Par ces mots on exprime l'ensemble varié des changements qui surviennent dans l'attitude des traits des magnétisés, l'expression *sui generis*, indicible, insimulable, à laquelle on reconnaît que le magnétisme agit. C'est le symptôme d'action le plus certain, le signe caractéristique, le guide infaillible dont la manifestation dissipe tout doute.

Insensibiliser. Rendre, par le magnétisme, quelqu'un

insensible à l'action des agents physiques et chimiques.

MAGNÉTISENDE. Celui ou celle qui *doit être* magnétisé, sur qui on essaie. Ce mot, qui a pour vagues équivalents : sujet, patient, comble la lacune laissée entre magnéti*sable* et magnéti*sé*. Il est à magnétiseur ce que dividende est à diviseur.

MAGNÉTOPHILE. Venant de φιλος, qui aime, qui *chérit;* ce mot est synonyme de partisan dévoué, enthousiaste du magnétisme. Riche d'expression comme de signification, il est déjà fort employé.

MAGNÉTOPHOBE. Etymologiquement, ce terme signifie : qui a horreur du magnétisme. Il remplace avec avantage les expressions de : ennemis, antagonistes, etc.

MESMÉRISME. **Les amis de Mesmer par admiration, ses ennemis par dérision, attachèrent son nom à sa découverte, à son système. Mesmérisme devint synonyme de magnétisme animal, et l'homme fut ainsi inséparable de la chose. Les Anglais et les Américains emploient indifféremment ces expressions et leurs dérivés. Les Allemands observent la même règle, et le dernier ouvrage de Mesmer, celui qui contient l'exposition complète de sa doctrine, a même pour titre : Mesmerismus.**

Les Français ne sont pas d'accord sur la signification de ces expressions. Les uns veulent que mesmérisme ne s'*applique* qu'aux procédés opératoires de Mesmer. Les autres, et nous sommes de ce nombre, pensent que magnétisme et mesmérisme sont et doivent être génériquement synonymes. C'est dans ce sens que la Société du mesmérisme de Paris emploie : mesmériser, mesmérisation, mesmérilogie, mesméritechnie, etc., etc.

SOMNAMBULISTE. C'est aux Anglais que nous sommes redevables de cette expression, qu'ils appliquent à toute personne s'occupant spécialement du somnambulisme, soit comme somnambule ou magnétiseur. Nous ne voyons

rien qui s'oppose à ce qu'elle soit francisée et employée dans le même sens.

TÉTANISER. Produire la contracture des muscles, la raideur des membres, une sorte de tétanos enfin, que la plupart des magnétiseurs appellent improprement catalepsie.

Pour les autres mots nouveaux, voyez ce journal, t. II, p. 314, et le vocabulaire qui se trouve à la fin du *Manuel de l'Étudiant magnétiseur*.

Nécrologie. — M. le docteur J.-B. Dubois, ancien chirurgien militaire, est mort à Paris le 30 du mois dernier, à la suite d'une phtisie.

La mort a quelque chose de peu redoutable pour le juste ; il s'y prépare, et le jour venu de quitter cette terre, une douce sérénité anime tous ses traits. Ainsi nous avons vu ta fin arriver, pauvre Dubois ; nous avons recueilli tes dernières paroles, puis ton âme s'est enfuie rapidement. Ainsi à chaque instant la terre redemande aux mortels la matière qu'elle a fournie pour construire leur édifice ; en vain la vie résiste, force lui est bien de céder enfin. Cette loi de destruction rencontra ici peu de résistance. J.-B. Dubois était un de ces hommes avides de science, qui, pour acquérir une idée, entendre un bon discours, voir une opération délicate, se passent de manger, oublient qu'il faut vivre, et remettent au lendemain pour satisfaire aux exigences impérieuses de l'organisation. On vieillit vite de cette manière par les chagrins que cette vie vous attire ; car si vous négligez de manger, vous négligez aussi vos affaires domestiques. Dubois était un de ces hommes, à part de l'espèce, qui vivent pourvu qu'ils aient matière à penser. Aussitôt qu'il fut assuré de l'existence du magnétisme, il en sonda les secrets et rejeta la médecine scolastique, qui lui apparut dès lors telle que'lle est : hypothétique. Sa carrière se trouva changée : il renonça

à l'exercice d'un art que sa conscience réprouvait désormais, et se jeta à corps perdu dans l'étude des sciences positives qui ne devaient point lui rapporter une obole. Il ne s'apercevait point de sa misère, et la richesse ne se présentait à lui que comme une superfluité. L'eût-elle d'ailleurs empêché de mourir? Non sans doute; mais elle eût pu prolonger le terme de sa vie d'une année ou de deux au plus. Il avait donc raison au fond, puisque pour acquérir il eût dû négliger les études qui le charmaient.

Si notre âme ne monte point au Ciel tout à coup, celle de cet homme de bien doit par habitude errer à la Sorbonne et au Collége de France; elle doit aller parfois visiter de vieux et puants bouquins. Là elle n'a plus d'organe pour applaudir les grands maîtres; ici elle regrette sans doute de ne pouvoir acquérir ce *précieux* volume, où une idée, une seule, est enchâssée dans des milliers d'erreurs.

Mais tout ceci est un rêve; ta mort seule est certaine, bon et estimable homme. Je verrai souvent ton visage illuminé comme il était toujours dans les discussions scientifiques, ou quand tu parlais des Jésuites que tu voyais partout; car tu les détestais cordialement. Je me rappellerai aussi que jamais une basse pensée ne préoccupa ton esprit.

Repose en paix, Dubois; tes ennemis comme tes amis iront te rejoindre un jour; mais je suis certain que n'importe où tu sois, nous ne te retrouverons à côté d'un Jésuite!... Mais, j'y pense! ils doivent avoir un lieu spécial; car Dieu ne permettra pas qu'ils soient confondus avec ceux dont ils diffèrent à tant d'égards.

A nos lecteurs. — Le sentiment de justice qui nous a guidés jusqu'à ce jour a soulevé quelques haines; on ne nous pardonne pas d'apprécier à leur juste valeur certains hommes et certains faits. Nous nous attendions

à cette démonstration ridicule, à ces impuissantes colères. Nous écrivons pour ceux qui veulent que le magnétisme sorte enfin de ses langes dégagé d'erreurs et pur de tout charlatanisme. Et loin de reculer ou de nous arrêter dans cette voie, nous continuerons d'y marcher avec la même ardeur. Sans doute, nous aurions plus à gagner en flattant des passions cupides ou ignorantes, en laissant s'établir des choses blâmables, trompeuses. Mais nous ne voudrons jamais être confondus avec les hommes qui, agissant sur la crédulité, trouvent le moyen de vivre sans rendre aucun service.

Le magnétisme, cette brillante vérité, semble être destiné à passer par des mains impures; c'est une épreuve qui doit durer jusqu'au temps où le temple de la science lui sera ouvert. Mais il dépend des hommes honnêtes, consciencieux, éclairés, d'abréger ce terme, en nous aidant de leur concours, nous prêtant leur appui pour signaler partout les abus, les crimes peut-être, qui se commettront sans que la justice puisse en atteindre les auteurs. Déjà, vous le savez, un trafic honteux s'est établi. Ce n'est plus seulement pour la santé que le sommeil lucide est employé, mais pour découvrir les secrets des familles, et souvent, lorsque la lumière manque pour ces choses impies, le mensonge remplace la vérité qu'on n'a pu découvrir. Plus encore, une sorte de captation s'exerce, dans certains cas, du magnétiseur à la magnétisée, et de pauvres êtres sont asservis à des hommes sans pitié, qui, pour avoir un peu d'or, les tiennent plongés dans un sommeil incessant. Ils savent pourtant que la sénilité du cerveau résulte de cette concentration de force vers les centres nerveux.

Arrêtons-nous; le temps va venir où nous pourrons dévoiler bien d'autres turpitudes, sans négliger cependant d'indiquer les moyens de les réprimer.

Déjà on remarque qu'une modification heureuse s'est opérée dans les croyances; le somnambulisme commence à ne plus être considéré comme la base du magnétisme. Les merveilles de ce sommeil sont appréciées à leur juste valeur, et le public, trompé quelque temps, distingue aujourd'hui les charlatans et commence à s'éloigner d'eux. Petit à petit l'opinion s'épurera, reviendra à la vérité et n'en pourra plus être détournée. Nous espérons qu'un jour on reconnaîtra notre sincère amour pour la vérité et l'ardent désir que nous avions de voir s'épurer le magnétisme au flambeau de l'expérience.

Affaire Cuny. — Nous avons rapporté, dans notre numéro du 7 décembre, les circonstances de la tentative de meurtre dont le sieur Claude-Ferdinand Cuny, prenant la qualité de somnambule, avait déclaré au commissaire de police du quartier du Temple avoir été victime dans le cours de la nuit précédente, au moment où, entre minuit et une heure, il sortait du café Rosa, situé rue de Bondy, derrière le théâtre de l'Ambigu-Comique.

Depuis ce moment, et par suite des déclarations du sieur Cuny, une instruction judiciaire a été suivie; différents témoins ont été entendus; d'actives démarches d'enquête ont été faites, et cependant on n'a pu recueillir aucun indice de nature à éclaircir les circonstances du crime tenté sur le sieur Cuny.

Ce matin, M. le juge d'instruction Desnoyers, s'étant transporté cité d'Orléans, 3, au domicile du sieur Cuny, qui persiste à demeurer alité et qui avait dit ne pouvoir se rendre au Palais, où il avait été appelé dans le cabinet du juge, une perquisition judiciaire a eu lieu, dont le résultat a été la saisie d'un poignard qui paraîtrait avoir quelque similitude avec celui dont le sieur Cuny a été frappé. L'instruction continue. (*Presse.*)

— M. Cuny a écrit pour rectifier plusieurs termes de cette version. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des incidents ultérieurs de cette affaire.

Grossesse fictive. — Le fait rapporté dernièrement par M. Derrien m'en a rappelé un analogue, que j'ai observé en 1840 sur Mlle C**, somnambule.

Lui ayant donné, durant son sommeil, une lettre écrite par une malade sur laquelle je voulais la consulter, je fus très-étonné de voir, au bout de quelques instants, son ventre grossir, et de l'entendre se plaindre d'une grande pesanteur abdominale et de mouvements précipités qui la faisaient beaucoup souffrir. Je restai stupéfait, surtout en lui voyant prendre les diverses attitudes d'une femme enceinte. Elle s'était inoculé la grossesse de la malade, enceinte de huit mois environ. Me croyant victime d'une illusion, je pris le parti de lui palper le ventre, et je sentis des mouvements pareils à ceux d'un fœtus, ce que quatre personnes présentes constatèrent aussi.

J'ai raconté ce fait étrange à plusieurs magnétistes, et j'ai appris que la même somnambule, mise en rapport avec une femme en couches, avait éprouvé toutes les douleurs de l'enfantement, et jusqu'aux contractions expulsives de l'utérus, qu'on sentait distinctement.

Je n'explique point ces faits; je les cite seulement comme venant à l'appui d'un pareil récemment observé.

LAPORTE.



BIBLIOGRAPHIE.

Compte-rendu du Congrès scientifique de France, treizième session, tenue à Reims en septembre 1845. 1 vol. in-8°.

L'œuvre des mille savants réunis à Reims l'an dernier n'a pas l'importance qu'on suppose à un livre de ce genre. C'est une vraie macédoine où toutes les discussions sont tronquées, et pas une seule question nettement résolue.

Des trois séances consacrées au magnétisme, une seule y figure, celle où M. du Potet exposa la théorie actuelle du magnétisme; tout le reste est passé sous silence, en sorte que pour avoir l'image fidèle, la physionomie magnétique du congrès, il faut recourir à la *Revue* de M. Aubin Gauthier, qui, de son côté, n'a fait que mentionner le passage principal de ce long débat, celui qui remplit presque toute la séance dont nous analysons le compte-rendu.

Vers la fin s'est produite une scène analogue à celle qui eut lieu à l'Académie de médecine le 24 janvier 1826.

M. Récamier disait alors qu'on avait grand tort d'invoquer à l'appui du magnétisme la guérison de la demoiselle Samson, sujet des expériences de l'Hôtel-Dieu, parce qu'elle était morte dans ses salles quelques semaines après. Des recherches furent faites, et la demoiselle Samson retrouvée fut présentée à la

commission, qui la reconnut parfaitement. Ainsi M. Récamier fut, en pleine Académie, convaincu de mensonge.

Au congrès, après avoir écouté les dénégations de MM. Maldan et Landouzy, M. du Potet, reprenant la parole, « rappelle les cures qu'il fit à l'Hôtel-Dieu de « Reims, il y a dix ans, et notamment le soulagement « qu'il apporta à une jeune fille hystérique, inutile- « ment traitée jusque-là. »

M. Duval, médecin de l'Hôtel-Dieu, dit alors « que « cette même jeune fille est morte dans son service « quelque temps après le départ de M. du Potet. »

Ainsi voici une mort attestée, et M. du Potet, ignorant le sort de cette malade, dont il n'avait pu continuer le traitement à cause de son départ, s'en rapporte à l'assertion du docteur Duval. Mais pendant qu'à Reims on déclare morte la pauvre jeune fille, on proclame à Paris sa guérison obtenue dans le service de M. Fouquier (salle Saint-Jean, numéro 18 *bis*, à la Charité). L'observation détaillée en a été recueillie par le docteur Bourdin, et consignée récemment dans la thèse du docteur Favrot, comme une nouvelle preuve que le magnétisme ne guérit pas.

La contradiction est on ne peut pas plus manifeste; espérons que les médecins de Reims s'expliqueront sur cette étrange coïncidence de noms et de faits.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

MANUSCRITS DE MESMER.

Notions élémentaires sur la morale, l'éducation et la législation, pour servir à l'instruction publique en France, par F.-A. Mesmer.

§ V. — Justice naturelle.

La contemplation de la nature et de l'harmonie dans laquelle tous les êtres coexistent et tous les changements se succèdent, nous offre la vérité la plus importante, et pourtant la plus méconnue ou du moins la plus négligée par l'antiquité.

Cette vérité, évidente et immuable comme la divine source d'où elle est puisée, a été remplacée par les dogmes, les doctrines vagues et hasardées que l'ignorance, la superstition et la tyrannie inventèrent pour gouverner les actions des hommes.

De même que les principes et les règles pour nous conserver, pour éviter les maladies et pour rétablir la sa[illegible], n'ont pas été trouvés ailleurs que dans l'étude de [illegible] organisation et de ses rapports avec les êtres dont nous sommes environnés, de même aussi il ne faut pas chercher des règles et des motifs pour gouverner nos actions ailleurs que dans la nature et dans les lois du mouvement, qui entretiennent l'équilibre et l'harmonie entre les divers corps de l'univers.

Il a été dit que toute action de l'homme consiste dans

un changement produit par un principe interne. Ce changement est ou conforme à l'harmonie (1) universelle et sociale, ou il lui est contraire; ce qui rend toute action bonne ou mauvaise: *bonne*, quand ce changement qui se mêle dans la série des événements s'accorde avec l'ordre et l'équilibre essentiel à la nature; *mauvaise*, quand il en trouble le cours.

Il est donc d'une nécessité absolue que l'*équilibre* qui *a été troublé soit rétabli*, et que l'ensemble des causes et des effets concourent à effectuer ce rétablissement aussi promptement qu'il est possible, par une sorte de réaction sur la première cause.

Ce trouble de l'équilibre ou de l'ordre étant une exception de la règle de l'ordre, ou un mal physique, le rétablissement de l'équilibre ne peut s'effectuer que par une autre exception de la règle, c'est-à-dire par un autre mal. Il se fait donc nécessairement un retour du mal sur la cause, pour l'altérer ou pour la détruire, et finalement pour faire cesser le désordre.

Cette assertion nous est constamment prouvée par l'observation prise dans la nature, soit en général, soit en particulier.

Jamais la sérénité de l'atmosphère n'est altérée sans qu'il s'ensuive tôt ou tard un trouble qui devient un moyen de la rétablir.

Agitez, par exemple, le niveau de l'eau en frappant la surface qui est en équilibre; vous verrez rejaillir vers la main la portion d'eau que vous avez déplacée. Cette

(1) Le changement qui résulte d'une action est conforme ou contraire à l'ordre dans lequel les êtres et les événements se succèdent. L'ordre de la nature est établi sur l'harmonie dans l'universalité des corps de la création; l'ordre de convention, ou l'ordre social, est établi sur le consentement et la volonté des hommes réunis par famille ou nation. Les lois constituent l'ordre positif ou légal; les usages, les coutumes, les habitudes des peuples, constituent leurs mœurs. Il est important de ne pas confondre ces deux définitions.

action vers le centre de la première impression se répétera jusqu'à ce que l'équilibre et le repos soient rétablis.

Tout homme peut observer que jamais impunément il ne commet une faute qui dérange l'harmonie de la santé. Il en éprouvera, par une sorte de retour plus ou moins immédiat, la punition par un mal physique appelé maladie ou crise, qui n'est autre chose que cet effort de la nature dont j'ai parlé, pour rétablir l'ordre qui a été troublé.

Ce retour cependant est quelquefois si long, qu'en perdant de vue la première cause on se trouve moins apte à ce raisonnement.

Comme les excès et les débauches de la jeunesse souvent ne se font ressentir et ne sont vengés que dans l'âge avancé : ces effets, quelque éloignés cependant qu'ils soient de la cause, sont inévitables. C'est ainsi qu'en morale ou *en physique invisible*, l'effet d'un crime, tout caché qu'il est, ou tout-puissant que soit le criminel, dès qu'il a troublé l'ordre de la nature, reviendra sur son auteur comme un mal nécessaire pour rectifier le désordre, soit par un effet direct et physique, *soit par une représentation ou motif.*

Quoique tout le monde ne soit pas assez à portée ou assez observateur pour constater dans tous les cas cette vérité, il suffit d'avoir en sa vie remarqué des exemples les plus familiers pour se persuader de sa réalité, et se former ainsi l'opinion la plus importante à notre bonheur.

Qu'on se figure ce retour comme autant de cercles dont les périphéries sont plus ou moins étendues, et dont une partie quelquefois se perd dans les nues du secret ou du temps.

C'est donc cette tendance dans la nature, fondée uniquement sur la nécessité de rétablir l'équilibre troublé, qui détermine pour toutes les actions des individus des suites qui tôt ou tard rendront son état heureux ou mal-

heureux. Ce sont ces suites et ces effets pour rétablir l'harmonie qu'on peut appeler *la justice universelle* ou *naturelle*. De sorte que l'on peut affirmer avec certitude que tout homme sera inévitablement puni par la nature même, qui se permet d'enfreindre ses lois et troubler son harmonie.

Dès la plus tendre enfance on doit se procurer la connaissance de cette vérité, et en accréditer ou au moins fixer l'opinion par tous les moyens que l'expérience, l'exemple et la réflexion peuvent nous fournir.

La société peut compter que l'homme le mieux persuadé de cette vérité sera aussi le plus vertueux. Son cœur et son intérêt lui rappelleront sans cesse les règles suivantes:

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.

Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît; car, *en conséquence des lois éternelles de l'équilibre, c'est par un retour plus ou moins immédiat qu'il vous reviendra sur vous même ce que vous aurez fait aux autres.*

En morale, rien ne peut suppléer à la doctrine de la *justice naturelle* ou universelle.

(*La suite prochainement.*)



ÉTUDES SUR LE SOMNAMBULISME.

§ X. — PUYSÉGURISME.

Troisième observation...

La relation du fait concernant le colonel Gurwood, gouverneur de la Tour de Londres, devrait se trouver ici; mais cette observation est si curieuse que nous l'avons, par anticipation, insérée tome Ier, page 305. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Quatrième observation (1).

L'ordre, l'enchaînement méthodique indiquait ailleurs qu'ici la place de cette curieuse observation; mais il nous a semblé préférable d'enfreindre les règles de la classification pour la placer à côté des deux précédentes, dont elle se rapproche à tant d'égards.

« Un savant de Dijon s'était fatigué tout le jour sur un endroit essentiel d'un poëte grec, sans y pouvoir rien comprendre. Rebuté et fâché de l'inutilité de sa longue application, il se couche; son chagrin l'endort, et comme il est dans le fort du sommeil, son génie le transporte en esprit à Stockholm, l'introduit dans le palais de la reine Christine, le conduit dans sa bibliothèque; il suit des yeux tous les livres et les regarde. Etant tombé sur un petit volume dont le titre lui paraît nouveau, il l'ouvre,

(1) Extraite de *La suite du comte de Gabalis*, ou *les Génies assistants*, page 56.

et après avoir feuilleté dix ou douze pages, il y aperçoit dix vers grecs dont la lecture lève entièrement la difficulté qui l'a si longtemps occupé. La joie qu'il ressent à cette découverte l'éveille; son imagination est si remplie de cette poésie grecque, qu'elle lui revient et qu'il la répète sans cesse; il ne veut pas l'oublier, et pour cela il bat le fusil, et avec le secours de sa plume il s'en décharge sur le papier; après quoi il tâche de ratrapper son sommeil. Le lendemain, à son lever, il réfléchit sur son aventure nocturne, et, la trouvant des plus extraordinaires dans toutes les circonstances, il se résout de la suivre jusqu'au bout.

« M. Descartes était alors en Suède auprès de la reine, qui apprenait sa belle philosophie. Il le connaissait de réputation; mais il avait plus de relation avec M. Chanut, qui y était ambassadeur pour la France. C'est à lui qu'il s'adressa pour faire rendre une de ses lettres à M. Descartes, et pour l'engager à lui répondre. Il le supplia de lui marquer précisément si la bibliothèque de la reine, son palais et la ville de Stockholm sont situés de telle manière; si dans une des tablettes de cette bibliothèque, et qui est dans le fond, il y a un livre de tel volume, de telle couverture, et avec un tel titre sur la tranche, et enfin si dans ce livre, qu'il le conjure de lire exactement pour l'amour de lui, en cas qu'il s'y trouve, il n'y a pas dix vers grecs tout semblables à ceux qu'il a mis au bas de sa lettre.

« M. Descartes, qui était d'une civilité sans pareille, satisfit bientôt notre savant, et lui répondit que le plus habile ingénieur n'aurait pas mieux tiré le plan de Stockholm qu'il l'avait fait dans sa lettre; que le palais et la bibliothèque y étaient parfaitement bien dépeints; qu'il avait trouvé le livre en question sur la tablette désignée, qu'il y avait lu les vers grecs mentionnés; que ce livre est très-rare; mais néanmoins qu'un de ses amis lui

en avait promis un exemplaire, qu'il enverrait en France par la première commodité; qu'il le suppliait d'agréer le présent qu'il lui en faisait par avance, et de le regarder comme une marque de l'estime particulière qu'il avait pour sa personne.

« Cette histoire est publique, et il y a peu de gens de lettres qui l'aient ignorée. »

Cinquième observation (1).

Ayant lu dans les journaux de Châlons-sur-Saône qu'une jeune fille du nom de Prudence, conduite par M. le docteur Laurent, était douée de si grandes qualités magnétiques que, dans l'état de somnambulisme, elle voyait parfaitement à travers les corps opaques, marchait, tombait, se relevait, chantait et s'interrompait à la volonté de celui qui l'avait endormie, sans que cette volonté fût exprimée par aucun signe apparent; ayant appris, en outre, qu'une foule d'autres phénomènes plus extraordinaires encore, et constatés par la grande majorité des personnes les plus instruites et les plus judicieuses, jetaient la ville de Châlons dans une telle logomachie que la guerre civile, moins ses horreurs toutefois, était sur le point d'y éclater, parce que les uns croyaient et que les autres niaient, je voulus m'assurer par moi-même de l'exactitude des faits annoncés. Je partis et j'obtins audience du docteur Laurent, qui, heureux de faire des adeptes, s'empressa d'acquiescer à mes désirs.

Je vis la somnambule, jeune fille de dix-sept ans, d'une figure assez commune, mais empreinte d'une simplicité et d'une douceur qui captivent. Quoique fatiguée des séances publiques des jours précédents, et désirant garder un repos absolu, elle consentit à répéter devant moi

(1) Extraite du *Progrès*, journal de Saône-et-Loire, 1852.

l'expérience qui m'intéressait le plus, la vision par le front à travers les corps opaques. M. Laurent, après avoir endormi Prudence en lui tenant simplement les pouces pendant dix minutes, contact qui n'est pas indispensable puisque le docteur endort la somnambule à deux cents pas de distance, me pria de clore les yeux de la jeune fille de manière à n'avoir aucun doute sur l'interception de tout rayon lumineux. Il me laissa le choix de divers masques, de foulards ou autres mouchoirs, ou d'un bandeau préparé la veille par un pharmacien incrédule, avec la collaboration d'un médecin plus incrédule encore. J'avais essayé préalablement sur moi un des masques, présentant une seule fissure en face de la bouche, et qui, n'ayant pas été moulé dans d'assez grandes proportions, me plongea cependant dans une obscurité telle que, malgré tous mes efforts, je ne pus voir poindre le moindre filet de lumière. Avant l'application du masque, le docteur Laurent m'engagea à immobiliser les paupières à l'aide de plusieurs couches de taffetas gommé. Je préférai le masque seul, me réservant d'ajouter à son opacité par l'addition de plusieurs mouchoirs.

Le masque appliqué, je nouai un foulard disposé en cravate sur le front et les yeux, et je commençai une partie d'écarté. Prudence aime le jeu avec passion. Chaque carte jouée était par elle portée à son front et reconnue aussitôt. J'exprimai le désir d'appliquer un second foulard par-dessus le premier. On y consentit, et la vision continua. Je fis une seconde partie, et, pendant son exécution, une personne jeta sur la tête de la jeune fille un épais mouchoir qu'elle noua sous le menton sans que la somnambule éprouvât plus de peine à reconnaître ce qu'on lui présentait. Enfin un quatrième foulard fut ajouté, formant avec les précédents un véritable matelas, et la vue conserva toute sa lucidité. J'étais stupéfait, et j'avouai que ma conviction était fortement ébranlée. J'é-

crivis des mots sur du papier; Prudence les lut sans même tenir la feuille dans le sens voulu. Je lui présentai une montre; elle ne put indiquer l'heure; elle montra la situation des aiguilles. Elle reconnut la couleur des vêtements d'une dame étrangère qui était présente, et admira les fines broderies d'un mouchoir que cette dame tenait à la main.

Je remarquai que les objets simples qu'on lui présentait, tels qu'un as, un mot, un chiffre, étaient distingués très-rapidement, tandis que les composés, les neuf ou dix de cœur, de pique, etc., une addition, une phrase, demandaient un instant d'application; d'où j'ai conclu que la vue n'embrassait pas, comme dans l'état normal, une certaine largeur, peut-être parce qu'elle avait perdu ses principaux organes, les globes de l'œil, et se trouvait limitée aux nerfs optiques, embrassant un plus petit rayon. Je parle de nerfs optiques, parce que je ne mets pas en doute que Prudence voit par les organes de la vue exaltée par le magnétisme, et traversant les objets dont on recouvre le front. C'est dire que je n'admets pas encore la transposition des sens.

Je priai le docteur Laurent d'enlever les foulards et le masque, et de vouloir bien me laisser expérimenter à ma guise. Le masque était devenu tellement adhérent à la face par la chaleur et la transpiration, que nous eûmes de la peine à le détacher. Le sommeil continuant, les paupières étaient entièrement closes. Je ramenai divers objets par derrière et au-dessus de la tête jusqu'au front, de manière que les yeux, fussent-ils ouverts, ne pussent distinguer ce que je présentais. Prudence les signala, mais plus difficilement que lorsqu'elle avait masque et foulards qui lui comprimaient le front. Enfin j'essayai le fameux bandeau préparé par les antagonistes du magnétisme; outre le bandeau, j'appliquai plusieurs foulards, et l'intéressante somnambule vit tout ce qu'on

lui présenta. Je m'avouai convaincu. Suffisamment éclairé sur le fait le plus remarquable du somnambulisme, et ne voulant pas abuser de la complaisance de cette jeune fille malade, je priai le docteur Laurent de la réveiller, ce qu'un de ses élèves de Châlons fit en quelques minutes, à l'aide de passes transversales.

Dans une autre séance, M. Laurent jeta sa somnambule dans un tel état de raideur cataleptique, qu'à moins de lui briser les membres il eût été impossible de les faire fléchir. Cet état augmentait ou diminuait à la volonté du magnétiseur.

La somnambule étant retenue debout par deux personnes, le magnétiseur, placé à distance derrière elle, l'attirait à lui ou la repoussait, sur l'ordre muet d'un assistant. Etant assise, elle a porté la main droite à sa tête, puis à ses pieds, parties du corps qu'une personne de la société avait désignées par écrit.

Elle a chanté, s'est arrêtée, puis a continué sur le seul geste d'un spectateur. Observez que Prudence dort, et que, pour éviter tout soupçon, elle a les yeux herméti-quement fermés par un masque et un mouchoir.

M. Laurent a fixé sur la poitrine d'une personne désignée par la société ce qu'il nomme un point lumineux, point, bien entendu, invisible pour les spectateurs. Tous les mouvements de cette personne ont été dès lors suivis et imités par Prudence. Si, à l'aide d'un foulard, d'un chapeau ou de tout autre corps étranger, on cachait ce point lumineux, la somnambule s'en apercevait immédiatement et saisissait avec une sorte de colère les objets appliqués. Une autre personne s'étant substituée très-adroitement à celle sur laquelle Prudence semblait avoir le regard immobilisé, la jeune fille, toujours endormie et les yeux bandés, s'est levée, a parcouru l'assemblée, et a découvert, au milieu de trente personnes, l'objet de ses recherches.

Un verre d'eau ayant été apporté, une personne du parterre a exprimé par écrit le désir que cette eau eût pour Prudence le goût du lait. Le magnétiseur a soufflé sur le liquide, l'a fait présenter à la somnambule, qui a bu et a dit : « C'est du lait ! » Cette expérience a excité vivement l'intérêt ; mais au moment où un murmure d'admiration agitait l'assemblée, un incrédule s'est écrié : « On a cru remarquer que M. Laurent, trop rapproché de la somnambule, soufflait le mot indiqué en soufflant sur le verre. On demande une seconde expérience. » L'incrédule alors a été prié de monter sur la scène et de veiller lui-même à celle qui allait être répétée. Il a écrit sur une carte le mot *Vin*. Le magnétiseur, après avoir lu à distance, a soufflé sur le verre et a prié l'incrédule de présenter lui-même la liqueur. « C'est mauvais ! c'est du vin ! » a dit Prudence, en témoignant une grande répugnance. Pour convaincre davantage, le docteur Laurent a prié la même personne de désigner une nouvelle liqueur plus agréable. L'incrédule a écrit de nouveau le mot *Lait*. Prudence a bu avec plaisir, et a dit : « C'est bon ! c'est du lait ! » On a applaudi.

On a passé au phénomène de clairvoyance, malgré l'occlusion des yeux.

Ici l'incrédulité, déjà fortement ébranlée, a été obligée de capituler. Elle est tombée devant une série d'expériences qui ont laissé de l'étonnement dans les esprits, mais nul doute sur l'exactitude des faits annoncés. Prudence a fait une partie d'écarté et une partie de dominos avec des cartes et des dominos apportés par des spectateurs. Sa lucidité a été parfaite, malgré les masques de plomb, les bandeaux et les foulards sur foulards qui lui couvraient les yeux. Une addition ayant paru l'embarrasser, une personne du parterre demanda à en présenter une nouvelle elle-même, et en l'absence du magnétiseur, ce à quoi ce dernier consentit. L'addition présentée,

la somnambule, après l'avoir approchée de son front, s'est écriée : « Que voulez-vous que je fasse de vos trois zéros? » En effet, la personne avait placé trois zéros en ligne. Cette preuve de vision a généralement convaincu.

Cette séance a donc été des plus satisfaisantes.... Mais tous les spectateurs sont-ils sortis avec l'intime persuasion que, dans tout ce qu'ils avaient vu, il n'y avait ni fraude ni supercherie? Je ne le pense pas, parce qu'il faut, pour admettre des phénomènes aussi extraordinaires, examiner plusieurs fois.

Le même soir, l'esprit tout préoccupé de ce que j'avais vu, j'entrai au café Lafayette, où un avocat se fit fort d'endormir le garçon qui nous servait. Le maître de l'établissement y ayant consenti, en moins d'un quart d'heure ce garçon tomba dans un sommeil tel que rien ne put le réveiller. Craignant une supercherie, je tins sous son nez un flacon d'alcali volatil qui fit tomber à la renverse un curieux qui voulut sentir ce que le flacon contenait. Le magnétisé ne témoigna aucune sensation. Je pris la clochette du café et je sonnai à grands coups à ses oreilles : même immobilité. Je le pinçai jusqu'au sang, j'enfonçai une grosse épingle dans ses chairs : immobilité parfaite. On le fit marcher, on l'agita, on cria à ses oreilles à réveiller toute la maison : il ne bougea pas. Je ne mis plus en doute alors que, dans un tel état, il fût possible d'amputer, ainsi que l'a fait le professeur Cloquet, un sein cancéreux ou un membre, sans faire éprouver au malade la moindre douleur. Je voulus réveiller moi-même l'endormi, ce qui eut lieu très-rapidement, et le premier mouvement du patient fut de porter la main à l'endroit où j'avais enfoncé l'épingle, et de se plaindre d'avoir été piqué. Nous n'avons pu obtenir de ce garçon aucune parole distincte, parce qu'il n'était pas encore arrivé à l'état de somnambulisme : cependant il répondait par des

signes de tête aux questions qu'on lui adressait; plus tard il parlera.

Arrivé chez moi, je m'empressai de mettre en pratique la théorie magnétique à laquelle j'étais si nouvellement initié. J'expérimentai sur une fille de la Bresse, atteinte de crises nerveuses que, depuis longtemps, je cherche vainement à combattre. En moins de cinq minutes j'obtins un tel effet que j'en fus effrayé. « Que me faites-vous? Vous me tuez; je sens mes crises qui reviennent! » s'écria-t-elle en tombant dans un état de spasme. Je me hâtai de la réveiller, bornant là mon premier essai. Je crois que cette jeune personne est aussi éminemment magnétique que Prudence, et que bientôt je parviendrai à obtenir d'elle des effets non moins extraordinaires.

P.-C. Ordinaire, d.-m.-p.

(*La suite prochainement.*)

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Un de nos abonnés du Var, M. C***, nous envoie une liste de maladies qu'il vient de traiter avec succès. Il nous promet de nous faire parvenir les détails circonstanciés sur chaque cure qu'il a opérée. En attendant ces récits, voici l'énumération des maladies qu'il a guéries:

1° Suppression de règles accompagnée de fièvre et de douleurs d'estomac; guérie en cinq magnétisations.

2° Migraine avec fièvre et vomissements, revenant périodiquement chaque dimanche depuis quatre ans, résultat d'une frayeur.

3° Paralysie du bras droit sur une fille de vingt-huit ans, durant depuis quatorze ans ; détruite en grande partie. La malade fait maintenant usage de son bras pour des travaux qu'elle ne pouvait exécuter.

4° Fièvre cérébrale sur un enfant de neuf ans.

5° Pleurésie sur un jeune homme de quinze ans.

Dans ces deux affections, l'eau magnétisée a exercé une action purgative.

6° Quatre cas de fièvre intermittente, parmi lesquels on remarque surtout la guérison d'un enfant de trois ans dont les accès avaient résisté à tous les remèdes.

7° Rhumatisme nerveux affectant le pied gauche d'une femme de soixante ans, durant depuis deux ans et demi, et tenant la malade presque dans l'impossibilité de marcher.

8° Sciatique de deux mois de durée affectant un homme de trente-cinq ans.

9° Etisie, avec fièvre et diarrhée continuelles, chez un enfant de onze mois. Ce qu'il y a de remarquable dans cette guérison, c'est que quatre autres enfants de la même mère sont morts de cette maladie. Le magnétiseur, outre l'action directe, a employé l'eau et les objets magnétisés : chemise, coiffe, langes, etc.

10° Plusieurs cas de maladies nerveuses, contusions, odontalgie, guéries en un ou deux séances.

11° Gastro-entérite aiguë chez un enfant de six ans et demi. Trois magnétisations par jour, amélioration dès les premiers instants, et retour à la santé en moins de quinze jours.

Nous omettons ici une foule de détails concernant des malades qui n'ont éprouvé qu'un soulagement du traitement magnétique sans auxiliaire.

—M. le docteur Maurice, de Privas, nous fait aussi parvenir une longue liste de maladies guéries par la médecine magnétique. Nous devons faire observer cepen-

dant qu'ici il y a eu administration de remèdes indiqués par une somnambule, tandis que dans la relation plus haut rapportée le magnétisme a seul été employé.

— Nous ne devons pas oublier de mentionner les faits de guérison produits par un des plus anciens et des plus respectables magnétiseurs, M. Laforgue, de Pau. L'âge chez lui n'a point affaibli la faculté de faire du bien par le magnétisme ; heureux privilége obtenu par une vie consacrée constamment à de bonnes œuvres. Des centaines de malades ont eu recours à cet anachorète, dont jadis on aurait fait un saint, et ont vu leurs maux guéris ou adoucis par des pratiques simples et toutes magnétiques.

M. Laforgue croit que la prière est nécessaire pour obtenir des guérisons. Pourquoi contester cette opinion? Connaît-on bien le principe qui guérit, et lors même qu'il y aurait erreur, si cette erreur place l'esprit dans une situation favorable à ces opérations, il y aurait mal à la détruire si on ne pouvait donner une conviction basée sur des certitudes toutes physiques. Nous ne pouvons nous empêcher de citer un fragment de la dernière lettre qu'il nous écrit ; il donnera lui-même une idée de sa croyance et de ses procédés :

« En 1829, lors de mon dernier voyage à Paris, je voyais souvent M. Deleuze, dont j'étais l'intime. Un jour il me pria de vouloir bien donner des soins à sa portière, qui était paralysée, en présence de deux savants médecins. Le jour fut arrêté, et la malade appelée chez M. Deleuze, en présence de ces messieurs. Elle était prise de tout le côté droit. Je l'explorai sans mot dire. Un des médecins me demanda dans combien de jours la malade serait guérie; je lui répondis qu'il aurait dû attendre que je le lui eusse dit, qu'elle le serait plus tôt qu'ils ne le pensaient, lui, la malade et M. Deleuze, et je renvoyai la séance au lendemain à la même heure. En conséquence, nous nous réunîmes le lendemain.

« Après avoir fait placer la malade sur un fauteuil, comme la veille, et m'être mis en rapport avec elle, comme je le faisais alors, je fis des passes de bas en haut (1) du côté paralysé et de l'épaule jusqu'au poignet du même côté, et, dans une ou deux secondes, je fis un effort, comme qui arrache un gant : j'enlevai toute la douleur, et la malade se mit à sauter en criant au miracle, qu'elle était entièrement guérie.

Les médecins et M. Deleuze lui-même furent on ne peut plus étonnés d'une guérison si prompte et d'une merveille semblable. M. Deleuze voulut à l'instant être exploré par moi pour voir si je savais toutes les douleurs qu'il éprouvait dans ce moment. Je lui donnai satisfaction. Les médecins eurent un doute sur des faits obtenus si promptement, et alors ils me prièrent de recevoir une malade qu'ils me présenteraient, et de leur permettre jusque-là d'être dans le doute.

« Quelques jours après, ces messieurs vinrent me trouver dans mon hôtel et me prièrent de les accompagner auprès de Mme Cadet-Gassicourt, femme d'un pharmacien de la rue Saint-Honoré ; j'y trouvai quatre médecins. Après les compliments d'usage je m'assis auprès de la malade, qui avait une affection nerveuse compliquée. Dès que je lui eus imposé les mains, elle eut des convulsions si fortes, si violentes, que son mari, qui lui tenait le bras droit, crut qu'elle allait expirer. Il me demanda au nom de Dieu de faire cesser la crise, je lui répondis que je ne ferais que ce que son épouse me demanderait; alors je m'informai si elle voulait que la crise cessât; elle me répondit qu'elle s'en rapportait entièrement à moi et que ces messieurs étaient quatre ânes, qu'ils n'avaient pas su lui procurer le moindre soulagement. Alors je re-

(1) Contraire aux principes des magnétiseurs d'alors, qui prétendaient que les passes en remontant étaient mauvaises. (*Note du directeur.*)



tirai mes mains de dessus elle, et m'éloignai de quelques pas : la crise cessa à la minute.

« Ces messieurs, si contents de mon procédé et des entretiens que j'eus avec eux chaque jour, m'offrirent un hôtel meublé, un équipage et 12,000 francs par an pour les accompagner dans leurs visites. Il est bien entendu que je refusai.

« Il y a bien des années, mon bien-aimé collègue, que je m'appuie sur la prière pour demander au Seigneur la guérison des malades qui viennent me visiter de tous les pays du monde. Evangile selon saint Jean, chap. XIV, v. 12, 13, 14, il est dit : « Qui croira en moi fera ce que « je fais, et fera bien au delà de ce que je fais. » Ces paroles se sont expliquées ici dernièrement : une aveugle-née, âgée de vingt ans, a vu la lumière le 8 septembre dernier. Elle est revenue dans ma cellule le 7 ou 8 novembre, alors j'eus la pensée de lui faire faire un alphabet sur une planche. Après deux ou trois jours, elle connaissait toutes les lettres.

« Un de ces jours je fus visité par un Indien, qui m'assura connaître le magnétisme, et que nulle part on n'opérait comme moi, que j'opérais comme le Seigneur, etc. Il me dit encore bien d'autres choses que je ne puis répéter.

« J'ai encore un autre aveugle de Bordeaux, âgé de soixante ans, qui a recouvré la vue le 11 du courant. Je n'ai pas tenu note de ceux qui ont eu le même bonheur.

« Deux boiteux ont aussi laissé leurs béquilles.

« Un épileptique depuis neuf ans a été guéri et tant d'autres malades, que je n'en finirais point, etc., etc. »

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ PHILANTHROPICO-MAGNÉTIQUE.

D'importantes améliorations doivent avoir lieu dans l'administration, jusqu'ici un peu tiraillée, languissante, de cette société. Les membres comprennent maintenant que l'élément philanthropique qui domine dans leur constitution est insuffisant à la propagation du magnétisme. Le bien qui résulte des traitements gratuits faits au nom de la société est grand, sans doute, mais non en rapport avec les tendances actuelles du monde au milieu duquel nous vivons. En effet, en ne s'adressant qu'aux pauvres, comme la société l'a fait dans l'origine, on néglige toute la classe des riches, qui, exposés à tout autant de maladies, doivent aussi participer aux bienfaits du magnétisme. La société paraît décidée à maintenir ses traitements gratuits, mais aussi à donner de l'extension aux démonstrations publiques, qui ont l'immense avantage de propager les connaissances magnétiques dans toutes les classes sociales. Cette voie est la plus courte, mais aussi la plus difficile. Il faut, par une direction intelligente et ferme, éviter l'exhibition de somnambules-omnibus qui se servent de ces séances comme d'un marche-pied; car alors la considération qui doit entourer ces magnétiseurs, dévoués au soulagement des misères et au développement du magnétisme, en serait altérée notablement. Il faut, enfin, que ces démonstrations, instituées pour la propagation de la science, ne soient point détournées du but pour lequel elles ont été créées; c'est

par une grande sévérité de principes qu'on peut éviter qu'elles tournent au profit d'intrigants habiles à s'insinuer partout. La composition du Bureau pour 1847 fait préjuger une bonne direction et un progrès social.

Ont été nommés :

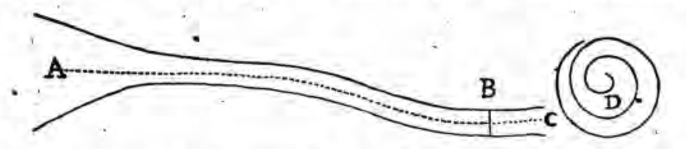
MM. Derrien, président.
Levaillant de Florival, Morot, } vice-présidents.
Possin, secrétaire.
Thuillier, secrétaire-adjoint.
Delacour, trésorier.
Roustan, Duteil, } censeurs.

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

Dans nos cinq dernières conférences du dimanche, M. le baron du Potet a essayé de produire quelques effets de magie magnétique, dont la réussite prouve que le magnétisme est la clef des sciences occultes de tous les temps et de tous les pays. Les expériences, faites sur six personnes en présence d'un auditoire nombreux et choisi, ont présenté des résultats tels que la plume la mieux exercée aurait peine à les décrire. Comment, en effet, traduire les sensations variées, dépeindre le jeu multiple des muscles de la face, le regard, l'attitude corporelle des personnes soumises à un pouvoir occulte qui les pénètre, les domine, qui a fait élection de domicile dans le centre cérébral lui-même, où il livre un combat à l'âme qui anime cette organisation, qu'il subjugue? Essayons pourtant de faire comprendre quelques traits de ces étranges phénomènes.

Première expérience. — Soit deux lignes de craie tra-

cées sur le sol (figure ci-dessous) avec une intention

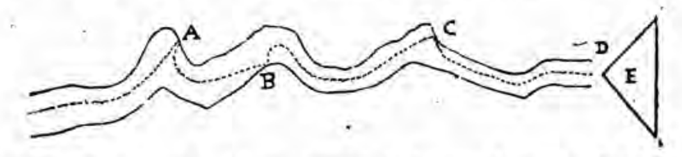


magnétique, à l'extrémité desquelles se trouve, séparé par un espace C, un cercle D, figurant intentionnellement un précipice.

Le patient, jeune et robuste, est placé, tout éveillé, au point A, un pied sur chaque ligne. M. du Potet, qui a reconnu précédemment sa sensibilité, ne le magnétise point et le laisse complétement libre d'obéir ou de résister aux diverses impressions qu'il éprouvera : il résiste. Bientôt un tremblement convulsif des membres inférieurs se manifeste et se communique à toute l'économie; les yeux deviennent brillants, vitreux, fixes; quelque chose de saccadé se fait remarquer dans ses mouvements, une impatience manifeste se montre, et il commence aussitôt à marcher sur les lignes sans pouvoir les quitter, en devier, les fuir, les éviter : quelque chose d'inexprimable se peint alors sur ses traits. Un pouvoir dominateur ou fascinateur l'attire jusqu'au bout de cette route fatale, où le magnétiseur *a voulu* qu'un profond précipice existât. Ce n'est cependant qu'une idée, un désir magnétiquement formulés; mais cette idée s'est communiquée au magnétisé tellement qu'en approchant de l'abîme imaginaire il se couche et rampe du point B à l'ouverture béante du précipice fictif. Là un profond désespoir se peint sur sa figure; il a la respiration haletante, râleuse, bruyante. Comme saisi de vertige, il cherche à s'accrocher, se retenir en enfonçant ses ongles dans les fissures du parquet. Un tremblement insimulable agite tout son corps, et, dans ce moment, la plus grande partie de l'assemblée, émue par la vue de

cette scène singulière, y participe tellement que tous les regards se tournent avec attention vers le magnétisé, que les corps se lèvent, que les bouches s'entr'ouvrent : encore un instant, et il va sortir de cette foule des cris déchirants. Mais M. du Potet, mettant fin à cette scène imitative de magie, fait enlever le patient, toujours livré à ses craintes, ses angoisses; ce n'est que dans une pièce voisine qu'il reprend ses sens et oublie les dangers auxquels il se croyait exposé un instant auparavant. Une sueur froide l'inonde, et l'oubli par lui de ce qui s'est passé frappe d'un étonnement nouveau les témoins de cette curieuse tentative.

Deuxième expérience. — Ce sont encore deux lignes crayeuses tracées avec volonté déterminée (figure ci-dessous) qui forment tout l'appareil de cette démonstra-



tion; un triangle E se trouve à l'une des extrémités linéaires, pour un usage que nous connaîtrons tout à l'heure.

Le sujet de cette expérience, jeune et robuste, est également éveillé. Placé, les pieds dans l'espace compris entre les deux lignes, qui sont assez éloignées pour y marcher sans les toucher, et abandonné à la seule action du fluide déposé sur les lignes, le magnétisende est bientôt attiré dans ce plan, dont il ne peut franchir les limites, qui lui paraissent comme des murailles contre lesquelles il se heurte tantôt à droite, tantôt à gauche. De l'extrémité, en suivant la ligne ponctuée, il arrive au point A, où il fait de vains efforts pour continuer sa route en droite ligne; la pointe de ses pieds heurte la ligne magique sans la pouvoir franchir. Un brusque mou-

vement le fait obliquer et suivre jusqu'au point B la direction figurée par la ligne ponctuée, et de là au point C, à chacun desquels il s'arrête, les pieds comme cloués et le corps oscillant, jusqu'à ce qu'un brusque demi-tour le replace dans son sinueux chemin. Parvenu au bout D, il trouve l'issue fermée par l'écartement des côtés du triangle E; il fait les plus grands efforts pour franchir cet obstacle, et manifeste une sorte de désespoir et de crainte que des mouvements musculaires involontaires attestent à tous les regards : il est comme fixé au sol.

Quatre autres personnes placées dans les mêmes conditions obéissent de la même manière avec des différences d'intensité seulement.

Jusqu'ici ces faits, quoique curieux, ont cependant beaucoup de ressemblance avec les effets de l'attraction magnétique, bien qu'ils en diffèrent essentiellement, quant à la manière de les produire, puisque dans le cas présent le magnétiseur reste passif, et que dans l'attraction il magnétise énergiquement. Mais voici où commence la magie. Il s'agit de faire sortir de ce labyrinthe les gens qui s'y sont engagés. L'adhérence de leurs pieds au sol rend cette opération difficile; ils n'opposent pourtant pas de résistance, et ce n'est pas l'inertie que l'on a à vaincre : c'est quelque chose de plus : une sorte de soudure qu'un seul homme ne peut rompre; il faut que plusieurs s'emploient à cet office. Et lorsqu'on est parvenu à éloigner les magnétisés du plan magnétique, leurs pieds sont attirés vers les lignes et s'y fixent de nouveau, de telle sorte que, pour enlever les patients, il faut les emporter en évitant le voisinage du plan vers lequel ils tendent sans cesse à se rapprocher.

Tous ces magnétisés transportés dans une chambre voisine reprennent leurs sens, mais n'ont pas une connaissance exacte des sensations qu'ils ont éprouvées. Il leur reste un peu de fatigue dans les pieds et dans les

mollets, avec sentiment de chaleur et de traction, comme si tous les muscles des jambes avaient été tiraillés.

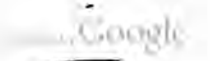
Mais, nous le répétons, il est impossible de rendre sensible tout ce qu'il y a d'anormal dans les faits : la pensée s'abîme en voulant approfondir ces mystères.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Séance du 12 *janvier*. — M. Malgaigne entretient l'Académie des résultats qu'il a obtenus de l'emploi de l'éther sulfurique, comme stupéfiant la sensibilité, et procurant un état physiologique qui permet de faire les opérations chirurgicales, sans douleur.

La découverte de ce procédé appartient MM. Jackson et Morton, de Boston. On le connaît en Europe depuis plus de deux mois, mais personne ne l'avait voulu employer. C'est M. Leston qui en a fait le premier l'essai, dans les derniers jours de décembre. Voici comment les journaux anglais en rendent compte :

« On sait qu'avec le secours du magnétisme on peut entreprendre les opérations chirurgicales les plus douloureuses, sans que le patient endormi en éprouve la moindre sensation. On vient de pratiquer à l'hôpital d'University-Collége, à Londres, deux opérations, sans que les patients aient éprouvé la moindre douleur. Le chirurgien, M. Leston, ne s'est pas servi pour cela du magnétisme, mais de l'influence de la vapeur d'éther. L'une de ces opérations était l'amputation d'une jambe, et l'autre l'extraction de l'ongle du gros orteil. L'opérateur se servit d'abord d'un appareil pour étourdir le patient par la vapeur d'éther, et l'opération fut ensuite promptement exécutée avec le plus grand succès. Ni l'un ni l'autre des deux patients, en revenant à lui, ne se doutait de ce qui lui était arrivé. »



Les résultats obtenus par M. Malgaigne sont identiques.

Si nous en croyons le souvenir des hommes, si nous nous en rapportons aux Écritures, la première opération chirurgicale faite sans douleur date du commencement du monde. Le récit biblique touchant la création de la femme est présent à tous les esprits; mais personne, que nous sachions, ne l'a rapproché de ce qui se passe dans l'état d'insensibilité provoquée de nos jours. Nous espérons que les chrétiens ne nous blâmeront pas de ce rapprochement, car il est dit qu'en cette occasion Dieu procéda sans miracle.

Et l'éternel Dieu avait fait tomber un profond sommeil sur Adam, dont il s'était endormi; et Dieu avait pris une de ses côtes, et resserra la chair en son lieu. (Gen., chap. II, v. 21.)

L'auteur du *Monde naissant*, page 362, commente ainsi ce curieux passage de l'histoire du monde.

« Mais parce que les raisons qui avoient obligé le Créateur à ne rien créer en la présence de l'homme ne pouvoient pas luy permettre de luy laisser voir comment il formeroit sa compagne : et parce encore que s'il avoit été possible que Dieu eût enlevé une partie considérable de son corps, sans luy causer une douleur très-sensible, à quoy sa bonté et ses tendresses n'auroient pu consentir, ou sans faire un miracle, ce qui ne convenoit pas à cet établissement de la nature, dont le miracle renverse les lois : ce bénin Créateur choisit une voye naturelle, qui otoit entièrement à Adam la connoissance et le sentiment de ce qu'il s'en alloit faire, *il luy envoya un sommeil profond et semblable à celui des léthargiques.* Car, ayant fait élever à son cerveau des vapeurs grossières, qui s'y épaissirent, qui y bouchèrent les orifices des nerfs, et particulièrement de ceux qui alloient à ses côtés, et qui en relâchèrent, en empêchant qu'il y coulât

des esprits, il étoit très-aisé d'y faire une grande playe sans qu'il le sentît : surtout si son âme étoit occupée à même temps toute entière par les vives et agréables pensées d'une extase, comme il y a beaucoup de sujets de croire qu'elle fut. Dans cet état donc qui le rendoit insensible, Dieu prit une de ses côtes, accompagnée de la chair et de toutes les autres choses qui l'environnoient : et ayant au même instant rempli la place d'où il la tira d'une chair qu'il y resserra pour luy donner une dureté approchante de celle des os ou des cartilages... Et ayant réveillé à même temps Adam de son profond sommeil, en dissipant entièrement les vapeurs grossières et épaisses qui occupoient son cerveau... »

Ne semble-t-il pas voir une opération magnétique? Rien n'y manque; toutes les phases y sont marquées, comme si Dieu avait voulu, dès le commencement, initier les hommes au magnétisme.

Nous ignorons les suites immédiates de l'opération adamique; nous ne connaissons pas encore les accidents consécutifs de celles des *stoïciens de la secte éthérée*, comme dit M. Malgaigne; mais nous savons que de toutes les personnes amputées dans l'insensibilité magnétique, une seule, Mme Plantin, magnétisée par M. Chapelain, est morte à la suite. Chez les autres, on remarque que la plaie se cicatrise avec une rapidité qui étonne autant que l'absence d'accidents consécutifs, circonstances qu'il est important de noter; car dans tous les services de chirurgie, beaucoup de malades meurent des suites de l'opération.

On ne dit pas ce que sont devenus les malades de M. Leston; il serait pourtant important de le savoir; car dans les procédés de Darwin, et quelques autres qui ont proposé l'asphyxie, l'opium, etc., comme moyen d'empêcher la douleur, l'expérience démontre que ceux qui ont pris les plus fortes doses du narcotique, ceux qui ne

crient point, qui supportent avec résignation et sans se plaindre les plus vives douleurs, courent ensuite le plus de dangers. Ce résultat désastreux motiva le rejet de ces moyens, et fit croire qu'il n'était pas indifférent pour la conservation des opérés de les rendre insensibles, opinion qui peut-être influe encore assez pour empêcher l'application générale du procédé magnétique. Ceci ne veut pas dire que la vapeur d'éther doive produire un effet analogue aux moyens susmentionnés, mais c'est à craindre, car l'ivresse éthéreuse est bien plus pernicieuse que l'alcoolique.

En résumé, ce moyen doit-il nuire au procédé magnétique? Non, il le fortifie au contraire. C'est une heureuse connexion qui peut avoir pour résultat l'admission du magnétisme comme principe similaire. Mais quoiqu'on ne sache encore à quoi s'en tenir sur les suites de ce moyen nouveau, nous avons la conviction que le magnétisme lui sera toujours supérieur; car il est naturel, et n'altère en rien la vie et les organes.

VARIÉTÉS.

Hydroscopie. — On lit dans la *Démocratie pacifique* du 17 janvier, à propos des sources artésiennes:

« .... Le docteur Griffith a raconté à M. Jobard que les caravanes sont souvent suivies par des sorciers ou *sourciers* arabes, qui guettent le moment où l'eau vient à manquer à la caravane. Ils s'approchent alors des chefs

pour offrir leurs services, c'est-à-dire pour leur découvrir les sources dont ils ont seuls le secret... Après avoir fait une espèce d'évocation et tracé de grands cercles, au centre desquels ils vont planter leur baguette, ils n'ont pas plutôt écarté le sable et creusé dix ou quinze pieds, que le trou se remplit d'eau. »

Revue des Journaux. — *Le Siècle* du 5 janvier, parlant des conférences du R. P. Lacordaire, dit : « Il a abordé la délicate question du magnétisme. »

L'Entr'acte du 16, à propos des expériences qui se font dans les hôpitaux de Paris avec l'éther sulfurique pour produire une insensibilité appelée à détrôner celle que les magnétiseurs ont fait connaître, poursuit le cours de ses plaisanteries sur M. Orfila. Aujourd'hui c'est une députation de magnétiseurs qui va réclamer au doyen rétif la priorité due à l'insensibilité magnétique.

La *Revue d'Anthropologie catholique* dont nous avons annoncé la prochaine apparition, a vu le jour le 21. Elle est mensuelle.

Les fils de Loyola commencent leur œuvre par un grossier mensonge. Tome III, page 17 de ce journal nous avons dit : « ... Nous connaissons la moralité des médecins, et celle des jésuites nous est suspecte. » Puis, page 18 : « ... Que les prêtres humains travaillent à féconder ces nouveaux germes, rien de mieux et de plus utile ; leurs œuvres de bien les feront chérir et respecter. »

Fidèles à leur coutume d'altérer les textes (1), de les manipuler, de les frelater pour les rendre favorables à leurs doctrines, ces fauteurs de la religion nous font dire aujourd'hui, page 36 de leur *Revue* : « *Nous connaissons la moralité des jésuites ; redoutons celle des prêtres, craignons que le magnétisme ne tombe entre leurs mains.* »

(1) Voyez la lettre de M. Thiel dans *la Démocratie pacifique* du 18 janvier 1847.

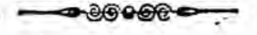
Comme on le voit, ces Baziles débutent sans manquer à leur règle; cela promet pour l'avenir.

Cette *Revue* nous apprend que le R. P. Debreyne, docteur-médecin, prêtre, religieux de la *Grande-Trappe* (Orne), ne veut pas prier pour la sainte entreprise, et se joindre aux *quinze-vingts* et quelques qui ont accepté la formule des prières créées pour cet objet. Ce révérend Père appelle les magnétiseurs des *farceurs* et des *comédiens;* comment ses coreligionnaires vont-ils le déterminer à changer d'opinion? Peut-être qu'un nouveau miracle, car cette *Revue* en contient déjà d'eux, se fera en faveur du bon père. Mais pour nous, qui sommes magnétiseurs libres, nous nous contenterons de lui retourner l'épithète qu'il nous adresse, et nous croyons que cela sera beaucoup plus mérité.

C'est avec une certaine impatience que nous attendions l'apparition de cette *Revue;* nous espérions y trouver des idées neuves, quelque chose qui marquât la science d'un nouveau sceau; mais, il faut le dire, ce n'est qu'un pâle reflet de quelques ouvrages mystico-magnétiques, et nous pouvons dès lors assurer que ces nouveaux écrivains ne seront point damnés, car ils n'ont pas mangé du fruit défendu, ni touché à l'arbre de la science magnétique.

L'Union médicale, nouveau journal de médecine, contient dans son quatrième numéro d'amères plaisanteries sur le magnétisme dues à la plume de M. Jean Raymond (Amédée Latour). N'est-il pas triste de voir un journal fondé en vue du progrès se traîner dès le début à la remorque des rétrogrades?

La Démocratie pacifique du 24 compare judicieusement l'insensibilité magnétique avec celle produite par l'inspiration de l'éther sulfurique.



BIBLIOGRAPHIE.

NEUF ANNÉES A CONSTANTINOPLE, par le docteur A. BRAYER (1).

Ce livre, qui passe à juste titre pour un des meilleurs traités d'hygiène publique, contient un fragment bien curieux sur la médecine des *émirs*, dont les pratiques sont identiques avec les nôtres.

« .... C'est auprès de la Douane au tabac que se tiennent les *émirs*, regardés comme les descendants de Fatimah, fille de Mahomet, et qui, en *priant, soufflant* et *touchant*, ont la réputation de guérir plusieurs maladies, surtout les érysipèles, très-communs à Constantinople. Quelques guérisons bien avérées ayant été, dit-on, opérées de cette manière, et le Koran ne s'y opposant pas, le gouvernement a cru devoir, dans l'intérêt de la population, accorder à quelques-uns d'entre eux un *tahin* (ration), pour qu'ils pussent se consacrer entièrement à l'exercice de ce genre de médecine, mais à la condition de ne pas recevoir plus de 5 paras de chaque personne qui a recours à leur ministère. C'est pour cela qu'ils se tiennent près de cette Douane depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

« Curieux d'examiner ces nouveaux confrères, je me plaçai dans un café voisin pour les observer sans en être vu. Il y en avait alors deux qui se promenaient lentement dans la petite place adjacente; ils étaient d'un âge mûr; leur taille était élevée, leur habillement simple, mais propre. Le turban vert, distinctif de cette caste, ceignait leur front; leur figure était sérieuse, mais douce et vénérable. Ils tenaient à la main un *tesbih*, sorte de

(1) 2 vol. in-8°. Paris, 1836. Chez A. René et Cie, rue de Seine, 32.

chapelet dont les musulmans se servent comme de passe-temps. Ils s'arrangeaient de manière que l'un ou l'autre fût toujours en évidence. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'une femme turque arriva sur la place avec un enfant de quatre à cinq ans. Quoique voilée, suivant l'usage, elle paraissait âgée de quarante ans. Elle alla droit à l'émir en vue, et lui parla pendant une minute environ, sans doute pour l'instruire de sa maladie. Tous deux étaient là, debout, sans que les allants et venants y fissent la moindre attention. Après s'être recueilli, l'émir récita d'une voix presque basse quelques prières en langue arabe, à en juger par sa prononciation gutturale; puis il mit une main sur la tête de la malade, lui souffla sur le front, et, avec le pouce de la main droite, lui frotta légèrement l'espace qui se trouve entre le côté du nez et l'éminence malaire, ce qui me fit présumer que cette femme avait un érysipèle de la face. En cinq minutes la cérémonie fut achevée. Retirant alors d'un des angles de son mouchoir de poche, où il est d'usage de mettre son argent en y faisant un nœud, le nombre de paras voulu par l'ordonnance, cette femme les lui remit.

« Plusieurs personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, se présentèrent successivement. Quelques-uns ne paraissaient pas malades; d'autres, au contraire, la tête tristement enveloppée dans leur châle, semblaient souffrir de fluxions variées. Les émirs *lisaient* avec une rare patience et un sang-froid imperturbable sur chacun d'eux, et à très-peu de chose près de la même manière.

« Pour mieux voir leur procédé, j'étais sorti du café et m'étais assis sur le banc extérieur. Un d'eux, étant libre, passa près de moi; je le saluai affectueusement, et lui dis que moi aussi j'étais médecin, que j'étais venu exprès pour observer leur pratique, que j'y avais beaucoup de confiance dans quelques maladies nerveuses, mais peu dans les maladies inflammatoires; mais que j'étais sur-

tout charmé de la douceur, de la patience et du désintéressement avec lesquels ils remplissaient leur ministère. Il parut flatté de ma prévenance et de la bonne opinion que je lui témoignais, d'autant plus que la plupart des étrangers que la curiosité attire auprès d'eux croient ordinairement faire preuve de leur grande supériorité en les tournant en ridicule : « La santé et la maladie, me « dit-il, sont également dans les mains de Dieu ; c'est « donc à lui qu'on doit s'adresser pour obtenir la conti- « nuation de l'une et la guérison de l'autre. L'homme « qui vit suivant les lois de la nature n'a guère besoin de « médicaments.

« La noble profession d'être utile à ses semblables, « ajouta-t-il, doit être exercée avec exactitude, douceur « et dignité, et non dans des vues d'intérêt pécuniaire. » Il termina ce discours en me disant : « *Inchallah! gieuruchurus* (nous nous reverrons, s'il plait à Dieu), » et me quitta pour faire ses ablutions avant d'aller prier à la mosquée voisine.

« Les musulmans ne sont pas les seuls qui croient à l'efficacité des moyens de guérison employés par les émirs. Les Arméniens et les Francs eux-mêmes y ont quelquefois recours. Rien de plus commun, dans la pratique médicale à Constantinople, que d'entendre des malades demander au médecin : « Dois-je me faire *lire?* Ne ferais-je pas bien de me faire lire? » Et j'avouerai que, quand la personne malade se trouvait être d'un tempérament nerveux, si c'était surtout une Grecque orthodoxe, crédule et fanatique à l'excès, je n'hésitais pas à répondre : « Fais-toi lire promptement. »

« On ne peut révoquer en doute l'influence de ces pratiques sur la guérison de certaines maladies ; les annales de la médecine en contiennent de nombreux exemples. Pour ma part, je me crois suffisamment autorisé à rapporter le fait suivant :

« Le nommé C***, âgé de trente à trente-cinq ans, Arménien, alors drogman du docteur M***, Vénitien, fut un soir attaqué d'une violente fluxion à la joue; elle augmenta tellement pendant la nuit que le lendemain il ne put accompagner son professeur dans sa tournée. Son maître lui prescrivit ce qui est d'usage en pareil cas, lui promettant que dans quelques jours il serait guéri. — Dans quelques jours! reprit le drogman; j'espère bien l'être demain. — Tu serais bien habile. Eh! comment feras-tu? — Je vais aller me faire lire par un des émirs. Demain je serai guéri, et ce ne sera pas la première fois. — Le médecin éclate de rire, lui recommande de se tenir chaudement et de ne pas sortir de la maison. Cependant le drogman, la tête bien enveloppée dans un châle, se met en chemin, va trouver l'émir, se fait lire, et revient chez lui beaucoup moins souffrant; le repos de la nuit acheva sa guérison. Le jour suivant il reprit son service.

« Je tiens ces détails de mon drogman, qui, comme compatriote et confrère, voyait chaque jour le sujet de cette observation. »

Ces faits d'observation, à ça près de la prière, que nous ne regardons pas comme essentielle, ne présentent-ils pas tous les caractères d'une magnétisation sagement et savamment faite? N'est-il pas étonnant de voir un gouvernement prétendu barbare encourager, solder même les hommes qui guérissent les maux en se servant de facultés naturelles et humaines, tandis que, dans notre pays, le plus civilisé de tous, on encourage, on récompense, on honore la médecine qui tue, mais on ne fait rien pour celle qui guérit. Patience donc : une vérité est en présence d'une monstrueuse erreur; il faudra bien que la victoire soit un jour du côté du bon droit.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

INSENSIBILITÉ. — La production de l'insensibilité par l'inhalation de l'éther sulfurique continue avec une ardeur qui tient de l'insanie. C'est une fièvre d'imitation sans pareille qui se propage des hôpitaux à la ville. Il n'est bruit que d'opérations faites en cet état; partout on rencontre les chirurgiens armés du bocal au liquide délirant.

A la *tribune* académique, dans la presse, on chante sur tous les tons les vertus de cette nouvelle eau *léthée*. On y fait grand bruit de sa supériorité; on se flatte même que le magnétisme est détrôné; que la plus belle corde de son arc est rompue. C'est trop vite applaudir : attendez, messieurs; de cruels revers vous sont réservés : des accidents, suite inévitable du trouble que vous portez dans l'organisme par l'emploi d'un agent si actif, viendront bientôt montrer que vous vous êtes trop pressés de conclure. Sans nul doute, le patient ne se rappelle pas, dégrisé, ce que vous lui avez fait; mais il souffre pourtant, car il crie, se lamente, se débat; vous lui enlevez la conscience, mais non la douleur, car ses plaintes ont un sens, et les coups qu'il porte s'adressent à ceux qui le torturent. Vous croyez pouvoir impunément introduire durant vingt ou trente minutes dans les poumons de ces malheureux la vapeur délétère; coupable erreur! Ivres vous-mêmes de l'ivresse que vous

procurez, vous ne tenez aucun compte des accidents (1) qui surviennent à la suite de vos essais. Et telle est l'empire de la manie qui vous domine, que vous éthérisez pour le plus léger bobo, et même dans les cas où la douleur est nécessaire, lorsqu'elle sert de guide.

Pourquoi faut-il que la chirurgie, comme la médecine, laisse en dehors des hôpitaux ce magnétisme qui parcourt maintenant le globe en y semant ses bienfaits? Quel aveuglement pousse à le vouloir détruire, à l'annihiler? L'insensibilité magnétique diffère essentiellement de celle produite par l'éther : une vérité ne saurait en détruire une autre. Et tandis qu'ici nos antagonistes crient victoire, il nous arrive de l'Inde le rapport de soixante-treize opérations faites en état magnétique, sans douleur aucune, et la nouvelle de la création d'un *hôpital magnétique* à Calcutta.

L'opposition stupide que le magnétisme rencontre dans notre patrie ne cessera-t-elle jamais? Sera-ce en vain que les magnifiques résultats obtenus à Cherbourg auront éclairé la France? Non; le temps approche où la confusion couvrira bien des visages, car la vérité que nous défendons approche de l'instant du triomphe.

Nos avertissements ne seront point écoutés des savants officiels, ni de ces chirurgiens dont nous admirons le talent; le réveil de la raison ne viendra que lorsque des accidents cruels, trop faciles à prévoir, auront montré que ce n'est point en vain qu'on s'éloigne de la nature, qu'on méprise les moyens si simples qu'elle enseigne. Voyez en effet la différence. L'insensibilité magnétique n'est accompagnée d'aucune douleur, d'aucun

(1) Voyez, pour ce qui s'est passé au Val-de-Grâce, *la Démocratie pacifique* du 3. Nous avons vu, dans le service de M. Jobert (de Lamballe), à Saint-Louis, une femme atteinte d'une céphalalgie que rien ne peut calmer. Cette ivresse dure plusieurs heures après l'opération. Quand elle ne cède pas d'elle-même, on est obligé de recourir à la saignée.

trouble d'esprit; les pansements se font aussi sans douleur, les plaies se cicatrisent vite et sans accidents redoutables.

Par le procédé Jackson, au contraire, l'insensibilité est fugace, indécise; on n'en peut calculer la durée, et les cris des patients attestent que leurs souffrances ne sont que trop réelles. Revenus à eux, ils sont comme les buveurs dont l'ivresse a cessé : ils ne se souviennent de rien; mais bientôt la réaction commence, la sensibilité s'exhalte, la fièvre s'allume, et l'on reconnaît la défectuosité du moyen tant vanté.

Le magnétisme ne rend pas tous les êtres insensibles, mais l'éther non plus; ceux surtout qui font usage d'alcooliques, les ivrognes enfin, n'en éprouvent que très-imparfaitement les effets. Qui sait si le magnétisme, mieux étudié, mieux appliqué, n'arrivera pas à insensibiliser tous les individus? Nous ne voyons pas pourquoi la nature aurait accordé à quelques-uns un si grand privilége; il nous paraît plus naturel d'accuser notre ignorance. C'est pourquoi nous appelons de nos vœux le temps où les hommes de science emploieront leur génie à de nouvelles recherches.

—M. le docteur James Esdaile, chirurgien militaire, aujourd'hui directeur de l'hôpital magnétique de Calcutta, a publié dans l'*Englishman* le résumé de sa pratique magnétique durant huit mois de séjour à Hooghly. C'est la publication de ce document qui a attiré l'attention du gouvernement sur le magnétisme; on y trouve l'énoncé de soixante-treize opérations chirurgicales sans douleur, et de dix-huit maladies internes, avec des réflexions cliniques. Voici la traduction de ce résumé qui a fait une vive impression en Angleterre et dans l'Inde.

Opérations.

« 1° Amputation d'un bras, d'un sein, d'un pouce et de deux pénis.

« 2° Ablation d'une tumeur à la mâchoire supérieure, d'une à la jambe, et d'une autre à l'aine.

« 3° Extirpation de deux *scirrhus testium.*

« 4° Opération de trois cataractes.

« 5° Ponction de sept hydrocèles et de deux hydropisies.

« 6° Ouverture de sept abcès.

« 7° Réduction de six rétractions musculaires, tant de la jambe que du bras.

« 8° Cautérisation d'un ulcère avec la potasse caustique, et de deux avec l'acide chlorhydrique.

« 9° Sept ulcères de mauvais caractère ébarbés.

« 10° Extraction de trois dents.

« 11° Trois circoncisions.

« 12° Extirpation de trois ongles du gros orteil.

« 13° Incision de gencives.

« 14° Introduction de séton de la cheville du pied au genou.

« 15° Ablation de dix-sept tumeurs scrotales. »

Maladies internes.

« 1° Trois migraines, un tic douloureux, une colique spasmodique, des convulsions, un sentiment d'insectes rampant sur la peau, guéris en une seule séance.

« 2° Un rhumatisme nerveux empêchant de marcher depuis deux ans et demi, deux autres moins anciens, et une inflammation chronique de l'œil, guéris par le traitement chronique (1).

(1) « Par traitement chronique, j'entends la magnétisation journalière sans chercher le sommeil, qui n'est pas nécessaire pour guérir. »



« 3° Une conjonctivite aiguë guérie en un jour par des magnétisations répétées.

« 4° Une orchite aiguë guérie en trente-six heures par des magnétisations fréquentes.

« 5° Un lombago, une sciatique, une névralgie crurale, guéris en une semaine; une paralysie du bras en un mois, et une hémiplégie en six semaines, par des magnétisations générales et locales. »

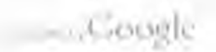
M. Esdaile fait suivre cet énoncé de remarques cliniques d'un haut intérêt pratique; en voici quelques-unes qui feront juger du reste :

« On objectera, dit-il, que les cures citées ci-dessus sont des maladies essentiellement nerveuses; mais je répondrai que le sommeil et l'absence de douleur étant la condition la plus favorable à la résolution naturelle des inflammations, j'ai éteint les inflammations locales en tenant les patients endormis jusqu'à complète guérison.

« Je dois établir, pour la satisfaction de ceux qui n'ont point la connaissance pratique du sujet, que je n'ai vu naître aucune conséquence fâcheuse chez les personnes opérées dans l'état magnétique. Il est des cas où les malades n'ont senti aucune douleur, même après l'opération; les plaies se cicatrisent en peu de jours par première intention; dans les autres cas, je n'ai remarqué aucune lésion de nature à offenser les organes. Il me semble, au contraire, que de graves accidents ont été évités, parce que, dans cet état, le trouble des fonctions est moindre que dans les circonstances ordinaires.

« Aucun de mes opérés n'est mort. »



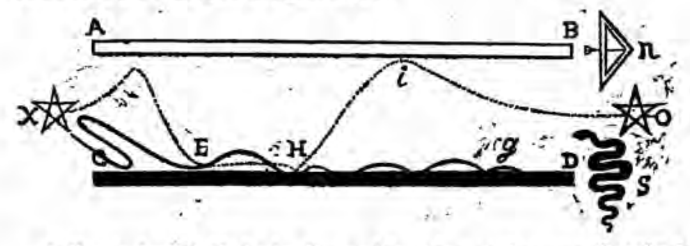


SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

24 *janvier*. — Les faits de magie imitative que nous allons raconter laissent bien loin derrière tout ce qu'on a fait jusqu'ici en magnétisme; ils ouvrent un vaste champ aux investigations des expérimentateurs et agrandissent la pensée. Heureux ceux qui ont été témoins du drame que nous allons décrire, car ils ont pu comprendre et sentir ce que vainement notre plume essaiera de tracer.

M. le baron du Potet, tenant de la craie d'une main et du charbon de l'autre, trace sur le parquet deux lignes droites, parallèles, l'une blanche et l'autre noire, distantes d'un mètre et longues de trois environ. Personne ne connaît son projet, car lui seul l'a conçu; on est attentif, car il va s'agir, comme dans les conférences précédentes, de magie magnétique.



A l'extrémité B de la ligne blanche se trouve dessiné de la même manière un niveau N; l'extrémité D de la ligne noire se termine par un serpent S; deux étoiles de craie X, O, sont tracées, sans intention magnétique, à une égale distance des deux lignes (figure ci-dessus).

Maintenant M. du Potet nous fait connaître sa pensée; voici ce qu'il se propose : reconnaître si véritablement deux principes opposés nous gouvernent, comme l'ont cru les anciens philosophes : l'un qui, principe du bien, nous pousse et conduit dans cette voie; l'autre qui, principe du mal, nous incite sans cesse à des actes coupables. Le triomphe de l'un ou de l'autre fait le vice ou la vertu de chaque être, le rend heureux ou malheureux.

« Voyons, dit M. du Potet, si l'être humain placé entre ces symboles décèlera sa tendance; voyons quelle sera la direction prise par les êtres engagés dans cette route. L'espace est libre; l'influence magnétique n'existe que sur les lignes. En les traçant j'ai eu deux pensées : la noire est pour moi le chemin du vice : j'y ai imprimé, par intention, tout ce qui peut le caractériser; la blanche est contraire : j'y ai imprimé aussi, par ma volonté, mes pensées, tout ce que les hommes regardent comme étant la vertu. Essayons donc leur influence sur des personnes sensibles au magnétisme, mais non magnétisées actuellement. Je vais rester entièrement passif durant l'opération, et le résultat, quel qu'il soit, devra être attribué à l'unique influence exercée par les lignes et symboles. »

Un jeune homme de vingt-quatre ans, robuste et décidé, chez qui le sommeil magnétique n'a jamais été produit, est placé sur l'étoile crayeuse X. Sa volonté est libre, et personne ne remarque d'altération ni dans sa raison ni dans son maintien habituel; il rit et exprime ses doutes sur l'issue de cette tentative.

M. du Potet se place au point O, où il reste inactif, attendant l'événement, comme chacun des assistants, pour qui cette expérience est aussi nouvelle qu'inattendue, personne ne croyant alors à l'influence que peut exercer un signe de craie ou de charbon tracé avec intention magnétique. Tout le monde est invité au si-

lence; mais cette recommandation devient inutile, car, au moment où on ne pouvait encore s'y attendre, un mouvement assez violent agite, secoue le patient. On est, dès lors, dans l'attente anxieuse de ce qui va se passer; le plus grand silence règne. Les traits du sujet prennent un caractère d'inquiétude; il fixe alternativement ses yeux sur les lignes, et ne regarde déjà plus l'assemblée. C'est alors que de nouvelles secousses remuent tout son corps et l'ébranlent fortement. Il avance enfin d'un pas vers la ligne noire, puis retourne volontairement à sa place; mais à peine y est-il arrivé qu'il repart dans la même direction. On remarque déjà manifestement que la ligne noire l'attire; il s'en approche en oscillant, et la touche enfin du bout du pied au point E; puis il la quitte de nouveau pour rentrer dans le plan, mais quelque chose semble le retenir; il regarde la ligne blanche, et son corps se penche latéralement vers elle, les pieds restant immobiles près de la ligne qu'ils touchent presque. Un brusque demi-tour le replace sur la ligne qui l'attire, et il y marche rapidement jusqu'au point G. Là, tournant un peu sur lui-même, son corps, fléchissant de côté, forme presque un demi-cercle, la tête inclinée sur la ligne blanche. C'est dans cette position, ainsi courbé, qu'il avance *latéralement* vers l'extrémité D de la ligne noire, regardant avec anxiété ce qui la termine. Ses yeux semblent lancer des lueurs tant ils sont brillants; tout est saccadé dans ses mouvements; le jeu des muscles de la face exprime les combats de l'âme; on peut y voir l'ivresse du plaisir comme le désespoir que cause une grande faute. Agité par le tumulte de ses pensées, tout est en mouvement dans son organisation; sa poitrine se gonfle, sa bouche chasse des bouffées d'air, puis toute hésitation disparaît; il se tourne vers le serpent symbolique, se penche sur ce signe fatidique en écartant les mains comme pour le saisir. On l'arrache

alors de cette cruelle situation; il est sans connaissance et inondé de sueur; ses yeux sont immobiles. Transporté dans une pièce voisine, il y reprend peu à peu l'usage de ses sens. Interrogé sur ses sensations, il ne se rappelle que ses premiers mouvements, et dit que les trois premiers pas qu'il a faits étaient accompagnés d'un sentiment de plaisir indicible, puis qu'aussitôt après un sombre désespoir s'est emparé de lui, qu'il entendait une voix intérieure qui lui criait : « Où vas-tu? Retourne sur tes pas... » Mais qu'à dater de ce moment il ignore ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu, où son corps a été entraîné. Il assure qu'il ne croyait point d'abord à une influence de cette sorte, et qu'il était bien résolu, si elle se faisait sentir, à la repousser de toute sa volonté.

Il est impossible de dépeindre la diversité des sensations éprouvées par les assistants. Chaque mouvement du patient produisait sur tous l'effet d'un choc électrique, une sorte de contagion vibratile : toutes les poitrines étaient haletantes, et lorsqu'il fléchit pour saisir le symbole du mal, des bras se sont levés, des bouches ouvertes, comme si, blessés dans leur conscience, les témoins de cette scène étrange eussent voulu protester contre ce résultat.

Cette première émotion calmée, M. du Potet engage une autre personne à se placer sur l'étoile X. C'est encore un homme fort et parfaitement éveillé; il pense que sa volonté est plus puissante et dominera toute sorte d'influence. C'est donc résolument, sans hésitation, qu'il consent à subir l'épreuve. Chacun est dès lors attentif et s'apprête à saisir les moindres particularités de l'expérience. Deux minutes sont à peine écoulées, que déjà des mouvements convulsifs se manifestent dans les jambes; le regard est fixé entre les deux lignes; on peut remarquer une grande hésitation; son corps se penche tantôt à droite, tantôt à gauche; enfin un premier pas a lieu vers la ligne blan-

che. Toute l'assemblée croit qu'il va s'y diriger de plus en plus, mais il n'en est rien : il est jeté brusquement sur la ligne noire au point E, et puis la cotoie jusqu'au point H, où il la touche de nouveau. C'est alors que le désespoir s'empare de lui, que de grosses larmes coulent de ses yeux. On croit qu'un mauvais génie le pousse. Erreur! Par un effort désespéré, il s'éloigne et se dirige au point I de la ligne opposée qu'il touche du bout du pied; mais il la quitte vite, et, dans une sorte de transport impossible à rendre, arrive au point O sur M. du Potet, qu'il étreint de ses bras et inonde de ses larmes.

Voilà deux épreuves qui semblent décisives ; chacun est saisi et pense dans ce moment que véritablement deux génies, deux forces gouvernent la machine humaine, se la soumettent; plus de doute même pour quelques-uns, dont une sombre tristesse s'empare. Quelque chose de fatal nous pousserait-il invinciblement vers un abîme lorsque la puissance contraire ne peut contrebalancer sa rivale, et chacun de nous pourrait-il, par ces épreuves, connaître son destin? Essayons encore, dit M. du Potet; et, prenant un nouveau sujet qui paraît sûr de lui, il le place sur l'étoile X comme les précédents.

Cette épreuve encore va donner des résultats. Les membres de cet homme résolu sont agités convulsivement; l'attitude de ses traits commence à s'altérer; encore un instant, et il va marcher... Tout à coup une porte est violemment poussée, des individus froissés, des siéges renversés; un jeune médecin que personne n'avait remarqué dans un coin de la salle s'élance vers les lignes avec la rapidité d'un trait; renversant tout ce qui lui fait obstacle, il arrive d'un bond dans l'espace compris entre les deux lignes. Il a les traits bouleversés, les cheveux hérissés, les yeux hagards, les bras étendus, les doigts écartés ; il s'agite violemment et semble vouloir prendre la place de celui qui se prêtait à l'expérience.

Tout le monde se lève étonné; une sorte de panique a saisi l'assemblée; mais M. du Potet s'approche promptement, passe la main sur le front du patient, qui se penche sur lui, ferme les yeux et redevient calme. Entraîné dans une autre pièce, le héros de ce drame imprévu est interrogé, mais lent à répondre; il exprime enfin que, malgré lui, il a commis cet acte; qu'entraîné par un pouvoir invincible, il avait été comme jeté sur les lignes.

Comme on le voit, les émotions les plus grandes n'ont cessé de pénétrer l'auditoire, qui, dominé, semblait être sous le charme de cette magie. Plusieurs personnes avouent même avoir senti pendant ces épreuves quelque chose d'anormal qui les portait à regarder les symboles et à s'en approcher aussi. Voilà donc, à n'en point douter, les sources de la magie; voilà par quel pouvoir toute l'antiquité a été subjuguée, dominée, et d'où découlèrent tant de croyances qui eurent dans tous les siècles une si grande influence.

M. du Potet, résumant la séance, engage l'assemblée à ne tirer aucune conséquence rigoureuse des faits qui viennent de se passer. Il croit qu'en cette circonstance la matière, obéissant plus que l'esprit, a été subjuguée par les seules propriétés de la vie; que l'âme, trouvant des organes paralysés, ne pouvait manifester toute sa puissance. Il engage tous ceux qui s'occupent de magnétisme à ne répéter ces expériences qu'avec une grande réserve; car, pour bien conduire ces opérations encore mystérieuses, il faut posséder une certitude d'action et un calme profond de l'entendement; le plus grand trouble pourrait résulter de l'ignorance ou de l'inobservation des conditions reconnues nécessaires à la manifestation régulière des effets. Il rappelle à ce propos la profonde vérité pratique contenue dans ces simples paroles d'une somnambule: *Ne vous étonnez de rien.* Nous savons en effet que si le magnétiseur partageait l'émotion

que fait toujours naître la surprise, se laissait influencer par la vue des perturbations qu'il a causées, tout bientôt ne serait que désordre qu'il ne pourrait plus détruire.

« C'est, dit il, par une suite de démonstrations analogues, en poursuivant cette série d'expériences, que nous espérons allumer le flambeau qui doit éclairer la marche du magnétisme. Trop longtemps les magnétiseurs sont restés dans le cercle expérimental tracé par nos devanciers; il faut maintenant le franchir hardiment, résolument, en marchant toujours du connu à l'inconnu, sans oublier un instant les règles pratiques, sans perdre de vue les propriétés de l'agent magnétique. Laissons de côté ceux qui voudraient empêcher la marche de la science en exprimant leurs craintes. Innovons, innovons sans cesse, mais que toujours la sagesse et l'expérience nous servent de pilote. »

ACADÉMIE DES SCIENCES DE STOCKHOLM.

Séance du 31 *mars* 1846. — M. Berzélius, dans son *Rapport annuel sur les progrès de la chimie*, entretient l'Académie d'un travail de M. le baron de Reichenbach, publié dans les *Annales de chimie et de pharmacie* de MM. Liebig et Woehler, vers la fin de 1845.

Le savant secrétaire perpétuel, blâmant ceux qui nient aussi bien que ceux qui adoptent avec un enthousiasme irréfléchi la réalité des phénomènes du magnétisme animal, dit : « On ne peut nier qu'il y ait au fond quelque « chose, et qu'il vaut bien la peine qu'on cherche à ac« quérir quelques faits positifs. Il est certain que l'expé« rience nous offre souvent, dans toutes les branches de « la science, des phénomènes qui sont incompréhensibles « et dont on se tire le plus facilement en déclarant qu'ils « sont des erreurs ou des fables. Mais telle n'est point la « véritable manière dont on doit procéder; il est tout

« aussi nécessaire de prouver que ce que l'on envisage
« comme erroné l'est réellement, que de démontrer que
« le vrai est vrai, et le véritable savant ne recule ni de-
« vant l'un ni devant l'autre.

« M. de Reichenbach admet que le système nerveux
« des personnes sujettes au somnambulisme est, dans un
« état maladif, doué d'une sensibilité plus grande qu'à
« l'état normal, et qu'elles peuvent être impressionnées
« par des influences qui n'affectent nullement les per-
« sonnes bien portantes, au point que ces dernières peu-
« vent complétement ignorer l'existence de ces influen-
« ces. Il en est de cela comme des animaux qui peuvent
« suivre un son ou une odeur qui échappe complétement
« aux organes de l'homme. Il désigne ces personnes par
« le nom de *sensitives*, et a essayé d'étudier les impres-
« sions qu'elles éprouvent dans certaines circonstances
« qui influent extérieurement sur elles, sans s'occuper,
« du reste, des phénomènes physiologiques qui accom-
« pagnent cet état que l'on comprend par le terme géné-
« ral de magnétisme animal.

« Il a examiné en premier lieu l'effet des dynamides
« sur des personnes sensitives; il a noté et comparé les
« impressions d'individus différents, et l'accord qu'elles
« présentaient l'a conduit à la conclusion que ces *sensiti-*
« *ves* sont toutes affectées de la même manière par des
« influences qui étaient inappréciables pour lui-même et
« pour d'autres personnes en bonne santé. Il croit pou-
« voir arriver, de cette manière, à une connaissance plus
« intime des phénomènes des dynamides que par nos
« sens à l'état normal. Il s'est assuré ainsi, par l'accord
« parfait des assertions de plusieurs *sensitives*, que la
« polarité magnétique exerce sur elles une influence,
« qu'elles éprouvent une sensation différente pour le
« pôle nord que pour le pôle sud, et qu'elles s'aperçoi-
« vent immédiatement lorsque l'on change le pôle tourné

« de leur côté, bien que l'aimant soit dans une autre
« chambre qu'elles. Dans l'obscurité, elles voient une
« lumière faible qui émane des pôles, et qu'il a dessinée
« d'après leur description. Il a trouvé que les personnes
« *sensitives* dont le sommeil était agité lorsque leur lit
« se trouvait dans la direction du nord au sud, dor-
« maient tranquillement lorsqu'on le plaçait de l'est à
« l'ouest, ce qui prouve que la polarité magnétique ter-
« restre exerce une influence sur elles. De grands cris-
« taux exercent aussi sur elles une influence, différente
« suivant l'extrémité qu'on leur présente; et pour spéci-
« fier la nature de la sensation qu'ils produisent, elles la
« comparent à une sensation de chaleur ou de froid. Les
« corps électro-positifs et électro-négatifs influent aussi
« sur elles d'une manière différente, de telle façon
« qu'elles ont pu les distinguer les uns des autres, bien
« qu'ils aient été entourés de la même enveloppe.

« Mon but n'est point de donner ici un extrait du mé-
« moire de M. de Reichenbach, mais seulement d'atti-
« rer l'attention des savants sur ses recherches. Ce sujet
« mérite d'être exploré par tous les savants qui se trou-
« vent dans les circonstances nécessaires pour cela, et
« les résultats doivent en être jugés sévèrement, rigou-
« reusement, etc., etc. »

Ici le savant chimiste rappelle la comparaison si souvent faite de la chute des pierres météoriques. Lorsque Pictet, qui avait été témoin de ce phénomène, le rapporta à l'Académie, il fut interrompu par de Laplace, qui s'écria : « Nous en savons assez, de fables pareilles. »

VARIÉTÉS.

Les voici, les voilà. — La question magnétique est à l'ordre du jour dans le monde religieux. Ce résultat était facile à prévoir; on devait s'attendre à ce qui arrive. Le magnétisme étant entré dans les masses malgré toutes les oppositions, les théologiens, qui l'ont nié le plus obstinément, veulent s'en emparer maintenant pour l'enseigner selon leurs vues, l'appliquer suivant leurs instincts.

Nous avons, dans notre dernier numéro, signalé les tendances de jésuitiques apôtres, aujourd'hui bien disposés et tout prêts à nous donner leur sainte bénédiction, mais avec des restrictions mentales que nous pourrions dévoiler.

Viennent à leur tour les gallicans! Ils ont aussi fraîchement reconnu le magnétisme, qui se présente à leur esprit comme un objet d'effroi. Et, pour mieux faire partager aux âmes pieuses les terreurs qu'ils éprouvent, ils transcrivent de l'ouvrage nouveau de M. Debay la relation suivante (1) :

« Mlle Fulvia, jeune personne délicate et nerveuse au suprême degré, avait été habituée par son frère, étudiant en médecine, à s'endormir sous l'influence magnétique..... Je transcris la dernière séance que donna cette jeune demoiselle, et qui m'a été communiquée par un témoin oculaire.

« Lorsque son frère eut exercé sur elle sa magique influence, il vint nous prévenir que nous pouvions entrer. Mlle Fulvia était assise sur un fauteuil, les yeux fermés, la physionomie calme, et dans l'attitude d'une

(1) *Revue gallicane*, janvier 1847, page 29.

personne qui goûte un doux repos. Le magnétiseur lui adressa plusieurs questions, obtint des réponses.... Puis il demanda : « Pourriez-vous nous accorder une dernière réponse? — Je ne puis. — Une sœur désire avoir des nouvelles de son frère, en ce moment sur la terre d'Afrique, » reprit le magnétiseur. Mlle Fulvia suait à grosses gouttes, sa physionomie s'assombrit, ses lèvres murmurèrent quelques mots inintelligibles. « Eh bien, votre réponse? demande le magnétiseur. — J'ai aussi, répond-elle, un frère en Afrique, moi. Dites à cette dame qu'il vaut mieux vivre dans les ténèbres de l'incertitude, avec un peu d'espoir, que de s'éclairer d'une affreuse lumière. — Je suis résignée à tout, s'écria la jeune dame; parlez, je vous en conjure. — Malheureuse sœur, j'aperçois votre frère traîné par les Arabes. Leur fer est levé sur sa tête. Ils vont l'immoler. » A ce dernier mot, la jeune dame pousse un cri aigu et s'évanouit. La magnétisée bondit sur son fauteuil, comme si ce cri l'eût frappée d'un courant électrique. « Son frère! prononça-t-elle en râlant; attendez. Ciel! que vois-je! Non, ce n'est pas son frère qu'ils entraînent; c'est le mien! Ah! grâce, grâce pour lui! »

« Elle se lève de son siége, les traits convulsés, se tordant les mains; court quelques pas devant elle, et tombe en s'écriant : « Les scélérats! ils l'ont assassiné! » Les spectateurs, effrayés, s'empressent autour d'elle. On cherche vainement à lui prodiguer des secours. La vie avait quitté cette chétive enveloppe. On ne releva qu'un cadavre.

« Trois semaines après, la mère de Mlle Fulvia reçut une lettre d'Afrique, lui annonçant la triste nouvelle que son fils et les braves qui l'accompagnaient, surpris dans une embuscade, avaient eu la tête tranchée par les Arabes. »

— Nous devons déclarer que nous ne croyons que la



moitié de ce récit. Toute la partie dramatique a été arrangée pour semer l'épouvante et éloigner le temps de l'examen. Dans une longue pratique, une vie passée en présence des phénomènes magnétiques les plus développés, les plus saisissants, nous pouvons dire que, dans aucun cas, la mort ne fut la suite de ces extensions des propriétés vitales, de phénomènes nerveux qui dépassent pourtant la limite de ce que parfois la nature offre aux regards du médecin. Sans doute, j'ai dit : « Beau-
« coup ont cessé de magnétiser lorsqu'ils eurent reconnu
« l'existence de phénomènes si bizarres. Ne croyant
« pas à la possibilité de les diriger, ils se sont soustraits
« à la crainte de les produire. » Mais ce n'est pas aussi étonnant qu'il paraît à messieurs les gallicans. La crainte naît de l'ignorance, et lorsqu'on est éclairé sur ces faits, qu'on sait les conduire, tout danger disparaît.

Les docteurs en droit canon, comme ceux en médecine, arrangeront les faits magnétiques selon leurs intérêts, jusqu'à ce que la puissante vérité mesmérienne force la porte du temple de la science et se fasse reconnaître pour ce qu'elle est.

Magnétisme au théâtre. — MM. Scribe et Lokroy viennent de faire représenter au Gymnase *Irène*, drame-vaudeville sur un sujet magnétique. Voici comment le *Journal des Théâtres* rend compte de cette pièce :

« Le comte Henri de Clermont, gentilhomme de la cour de Louis XVI, a été reçu plusieurs fois chez M. de Brienne, dont la fille Irène a ressenti pour lui un amour qu'elle n'a pas avoué et qu'elle a résolu d'oublier à tout jamais ; car le comte Henri, entraîné sur une pente fatale, s'est rendu indigne d'elle par ses scandaleux débordements. Le comte Henri, cependant, ne s'est pas tellement livré à la débauche, qu'il ne se soit épris des

idées nouvelles qui germaient alors en France, et la plus fantastique de toutes est celle qui s'est surtout emparée de son esprit et de son cœur. Il a vu Mesmer; Mesmer est devenu son maître et l'a initié aux secrets du magnétisme ; puis un jour, dans les petits jardins de Versailles, il a rencontré Irène qu'il aime et dont il se sent indigne, et n'osant lui parler, il a osé bien davantage: il a tenté sur elle une expérience magnétique; il a voulu que la jeune fille s'endormît, et la jeune fille s'est endormie: alors il a pu la contempler à loisir et s'enhardir assez pour lui offrir quelques fleurs à son réveil. Ces fleurs, Irène les a dédaigneusement rejetées ; puis, quand Henri a disparu, elle les a pieusement recueillies pour les conserver. Quelque temps s'est passé, et M. de Brienne, vice-amiral, doit se rendre à Toulon pour aller croiser contre les Anglais dans la Méditerranée : il arrive donc avec sa sœur à l'hôtel de la Croix-d'Or, qu'il doit quitter le lendemain matin. Le vice-amiral est rentré chez lui pour prendre du repos, et sa fille est restée devant ses fenêtres sur une terrasse où elle respire l'air frais du soir. Mais bientôt un pouvoir inconnu s'empare d'elle-même, elle se sent attirée par une force invincible : c'est qu'en effet le comte de Clermont, qui allait passer en Italie, s'est arrêté à l'hôtel de la Croix-d'Or, y a appris la présence d'Irène et l'ayant aperçue, n'a pu résister au désir de la voir une fois encore. Irène a cédé à son mystérieux pouvoir; elle est là, près de lui; il est le maître de sa volonté, il peut surprendre les secrets les plus cachés de son cœur... il lui avoue son amour et lui demande s'il est aimé lui-même. — La pudeur la retient d'abord, mais la vérité l'emporte. « Oui, je t'aime, lui dit-elle, mais je te méprise ; ces fleurs que tu m'avais données, les voilà ; je les ai gardées, espérant qu'un jour tu te rendrais digne de moi, que tu partirais avec toute la noblesse française au secours de l'Amérique esclave, et que

là tu rachèterais par ton courage ta vie de scandale et de honte. » Henri est transporté; il obéira à la volonté de sa maîtresse, et il reviendra, lavé de ses fautes, réclamer l'accomplissement de la promesse qu'il vient de recevoir. La nuit cependant s'est écoulée, l'heure du départ a sonné pour le comte de Brienne, et au moment où il vient faire ses adieux à sa fille, il aperçoit le comte Henri qui la reconduit dans sa chambre. Faire un éclat dans une auberge, en présence des officiers de son bord, c'est à tout jamais déshonorer son nom ; il se condamne au silence et se résout à partir. Ce premier acte est égayé par la présence de deux amis du comte Henri, l'un expert et l'autre apprenti mauvais sujet. C'est au moyen de ce dernier que Henri se débarrasse d'une certaine baronne qui le poursuit et l'incommode fort.

« Un an s'est écoulé : M. de Brienne, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la marine, est au moment de marier sa fille avec le comte Annibal, le mauvais sujet expert dont nous parlions tout à l'heure. Déjà même on est allé à l'église et l'on en est revenu, quand le comte de Clermont arrive tout à coup au milieu de la noce. Il s'est couvert de gloire en Amérique, il s'est chargé d'une mission pour le ministre de la marine, et se croyant digne maintenant de celle qu'il aime, il vient la demander en mariage à son père. Irène, qui n'a pas le souvenir d'une promesse qu'elle a faite pendant son sommeil magnétique, ne peut concevoir comment Henri a pu découvrir le secret de son amour ; du reste elle est mariée, elle se doit tout entière à ses devoirs et ne doit pas écouter les plaintes et les regrets de Henri.

« M. de Brienne, bien convaincu que sa fille est déshonorée, en a fait dans une lettre l'aveu à son gendre futur ; celui-ci prend la chose du bon côté, si toutefois il y en a un, et vient demander à Henri de Clermont si par hasard il ne pourrait pas lui indiquer celui qui a été l'a-

mant de sa femme. Henri de Clermont ne recule pas devant un aveu, et, sans chercher à expliquer la méprise de M. de Brienne, accepte le duel que lui propose son ancien ami, le comte Annibal. Mais aller se battre et mourir peut-être avant d'avoir revu encore une fois Irène, pour laquelle il a tant fait; il ne peut s'y résoudre: ce pouvoir qu'il a sur elle, il va l'employer encore afin de lui dire un dernier adieu. Dans une nouvelle scène où Irène est sous l'empire du sommeil magnétique, elle lui avoue de nouveau son amour, et sa profonde indifférence pour son mari Annibal: Henri se réhabilite à ses yeux, et déjà ils oublient presque leurs douleurs quand l'heure du duel sonne. « N'y va pas, s'écrie Irène; des temps meilleurs vont venir, j'entrevois des jours heureux!.... » En effet, toutes les personnes de la noce paraissent, et les deux premières qui se trouvent en présence sont justement le comte Annibal, qui a changé de nom, et la petite baronne du premier acte, qui n'est rien moins que sa femme légitime. Le mariage contracté avec Irène est donc nul; Henri de Clermont peut l'épouser. »

— Jusqu'ici le magnétisme n'avait été présenté au théâtre que comme un objet de risée; dans la pièce actuelle, il figure comme une vérité démontrée, ce qui est un notable progrès.

Médecin somnambule. — On ne dira plus que les médecins rejettent le magnétisme; car en voici un qui se pose comme somnambule, et devient ainsi le concurrent redoutable d'une foule d'autres dépourvus du titre légal. Lecteurs, vous en verrez bien d'autres : le somnambulisme entrera dans la médecine ainsi. Quelques médecins ayant la faculté somnambulique en tireront parti au profit de la science et dans leur propre intérêt. Peut-être trouveront-ils ainsi dans les connaissances

qu'ils ont acquises à l'école des ress ources nouvelles ; nous le saurons bientôt.

Voici par quel avis, inséré dans les journaux, ce nouvel Esculape révèle son existence au public.

« *Somnambule* reçu *médecin* par la Faculté de médecine « de Paris. Ce somnambule, endormi tous les jours par « son magnétiseur, de midi à cinq heures, donne des « consultations médico-somnambuliques et médicales. « Rue, etc., etc. »

Celui-ci ne craint point le procureur du roi, ne redoute pas la publicité ; sa fortune est certaine si... si... s'il est lucide !

Tribunaux. — Nous avons, tome II, page 252 de ce journal, mentionné les poursuites dirigées contre le docteur Maurice et sa somnambule, accusés d'avoir causé la mort du nommé Chapus, en le mettant dans un bain de vapeur ordonné par celle-ci. On se rappelle que l'autopsie fut faite par deux antagonistes du prévenu ; sur leur rapport une enquête fut faite, à la suite de laquelle lr chambre des mises en accusation rendit une ordonnance de non-lieu.

M. le substitut du procureur du roi releva appel de cette ordonnance. Le dossier fut envoyé à la Cour royale de Nîmes, qui vient de rendre un arrêt de non-lieu conforme à l'ordonnance.

Ainsi s'est terminée cette affaire, qui soulevait une question bien grave : celle de savoir si les somnambules, qui n'ont pas la conscience de leurs actes, peuvent être punis ; en un mot, si la responsabilité du médecin qui en signe les ordonnances les met à l'abri des atteintes de la loi.

— Une descente judiciaire a eu lieu chez Mme P***, somnambule, prévenue d'exercice illégal de la médecine. Cette affaire se dénouera devant la police correctionnelle, et Mme P*** sera très-probablement con-

damnée à 15 fr. d'amende. C'est sur la plainte d'un médecin de Vanves que des poursuites ont été dirigées contre elle. Allons, messieurs les médecins, du courage, dénoncez jusqu'au temps où l'opinion publique vous traduira à son tribunal pour y rendre compte de vos meurtres. Nous croyons qu'elle ne vous infligera pas une légère amende, mais la flétrissure.

Chronique. — L'heureuse conversion du docteur Forbes, dont nous avons entretenu nos lecteurs (tome III, page 234), ne devait pas être la seule conquête de l'ouvrage du docteur Esdaile, *Mesmerism in India*, dont nous publierons incessamment des extraits. Les nouvelles du Bengale nous apprennent aujourd'hui qu'à la suite de la publication de ce livre remarquable, le gouvernement a nommé une commission de quatre médecins et trois notables pour examiner la question du magnétisme, et que, sur le rapport de cette commission, un hôpital magnétique a été fondé à Calcutta, sous la direction du docteur Esdaile.

L'Indian-News du 26 janvier annonce que l'ouverture de cet établissement a eu lieu le 1er décembre.

— *L'Epoque* du 3 février, parlant de l'insensibilité produite par l'éther, fait des rapprochements dans lesquels le magnétisme figure comme un fait démontré.

— Dans ses trois derniers numéros, *la Mouche*, à propos des opérations qui se font pendant l'ivresse éthéreuse, parle également de l'insensibilité magnétique. Elle promet de piquer bientôt l'*Union médicale*.

— *La Revue gallicane*, numéro de janvier, dit : « Le « magnétisme n'est point de ces choses indifférentes que « la religion peut abandonner sans inquiétude à la curio- « sité publique. Doublement dangereux, car il compro- « met en même temps la vertu et la santé, il importe de « le surveiller avec une vigilance sérieuse. »

L'an dernier, à pareille époque, Mme Anna Marie (comtesse d'Hautefeuille) disait la même chose dans *le Correspondant;* mais c'était en traits si fins, avec tant de réserve, qu'on lui pardonnait aisément l'exagération de ses craintes. Le rédacteur de *la Revue gallicane* ne saurait avoir la même excuse que l'auteur de *la Science funeste.*

— M. l'abbé Des Garets, chanoine de Lyon, va publier un livre sur le magnétisme : les uns disent pour, les autres contre ; nous verrons.

— M. Thuillier de Saint-Marceau vient de faire paraître *la Planète Leverrier*, chansonnette qui contient de piquantes allusions magnétiques. Cher magnétisme, pour le faire admettre, on en fait un Protée. Les romans, la scène, les chansons, la gravure, y trouvent une mine inépuisable. Que la peinture, la sculpture, s'y arrêtent un instant, et aucun genre d'illustration ne lui aura manqué, pas même la caricature, dont Cham nous a donné un échantillon l'an dernier.

— M. Lafontaine vient de livrer à l'impression *l'Art de magnétiser;* c'est son premier écrit. Nous l'analyserons aussitôt qu'il aura paru.

— Il n'est plus question de l'affaire Cuny. Nous ne comprenions pas qu'il se fût trouvé un médecin assez oublieux des préceptes chirurgicaux pour sonder sa blessure ; des informations particulières nous ont appris que la plaie avait 0m,02 d'*étendue* et non de *profondeur*, comme il est dit dans le récit de la *Gazette des Tribunaux;* ce n'était par conséquent qu'une égratignure. Au reste, il paraît qu'il est tout à fait remis, car il s'est marié, il y a quelques jours, avec Mlle Possin. Ainsi finit l'histoire.

— La commission issue du banquet mesmérien pour faire exécuter la médaille commémorative de cette pre-

mière célébration de l'anniversaire de la naissance de Mesmer, vient de terminer ses travaux. La médaille sera prochainement distribuée aux souscripteurs: le prix est arrêté à 5 francs, et le nombre des exemplaires limité à celui des adhérents à la délibération de l'assemblée générale du 15 juin dernier.

— *Le Charivari* du 4 apprécie très-exactement *Irène*. Cette analyse dénote dans la rédaction de ce journal la présence d'un ami du magnétisme, observateur éclairé des phénomènes somnambuliques. Nous regrettons qu'il ne se fasse pas connaître.

— Un banquet a été donné le 7 à M. le baron du Potet, par ses élèves de Paris. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de ce qui s'est passé à cette réunion, inspirée par l'amitié. C'est la première manifestation de ce genre faite à Paris envers notre maître.

— Ceux qui croiraient que nous faisons à la vieille médecine une guerre injuste, que nos plaintes sont exagérées, nos paroles acerbes; que ceux-là, dis-je, lisent la nouvelle *Gazette de santé* du 31 janvier; ils se convaincront que, tout âpres qu'elles paraissent, nos attaques sont modérées à côté des injures que le docteur H. R*** adresse aux adeptes de la science de Mesmer.

Il n'y a point de paix possible avec ces gens-là. On n'aura raison de leur mauvaise foi qu'en montrant leur ignorance. Il faut les faire descendre du trône qu'ils ont usurpé, en nous passant de leur concours, en repoussant leur alliance, qui ne saurait être durable!

— La *Tribune lyonnaise* vient de finir sa seconde année. Elle renouvelle la promesse de donner plus d'extension à son bulletin magnétique. Ces bonnes dispositions lui vaudront les sympathies de tous les magnétistes dévoués.

— Un professeur de chimie à l'Université d'Edimbourg, M. W. Grégory, vient de traduire en anglais l'ou-



vrage du baron de Reichenbach, qui jette, dit-on, de vives lumières sur le magnétisme. L'éloge que Berzélius fait de ce mémoire nous fait regretter de n'en point avoir la traduction française.

— Nous avions le projet de traduire les principaux passages des *Letters on mesmerism* de miss Martineau ; mais nous y renonçons. M. Hildebrand de Villiers ayant traduit l'ouvrage en entier, nous en ferons seulement l'analyse lorsqu'il sera publié.

— *La Démocratie pacifique* du 8, dans son analyse d'*Irène*, s'étend sur le magnétisme d'une manière favorable à l'extension de nos idées.

— Dans *le Siècle* du 8, M. Pierre Durand, à propos d'*Irène*, parle du magnétisme comme un dévoué partisan. Ce feuilleton est excellent pour la propagande magnétique.

— Comme les avis sont divers ! Le feuilletoniste du *National*, M. Albert Aubert, dans l'analyse d'*Irène*, trouve moyen de présenter le magnétisme comme une grossière mystification ; aussi trouve-t-il que les auteurs ont été fort mal inspirés dans le choix du sujet.

— M. Magendie, ennemi déclaré de toutes les découvertes qu'il n'a pas faites, a fort diverti ses confrères de l'Académie en repoussant, au nom de la morale outragée, l'application de l'éther dans des opérations chirurgicales. Il a prétendu qu'il y a immoralité dans l'emploi de ce procédé, qui, en enlevant la conscience, permet des abus. Ce singulier argument, si longtemps employé par les prêtres contre le magnétisme, est également sans valeur dans ce cas-ci. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce procédé, c'est de perturber les fonctions au point que les accidents qui en résultent sont difficiles à maîtriser.

L'éther agit certes bien plus promptement et sur un plus grand nombre d'individus que le magnétisme ; mais

l'insensibilité qu'il procure est à la magnétique ce que la lumière artificielle est à celle du soleil : on s'en sert faute de mieux. Nous ne voyons ni dans l'une ni dans l'autre rien d'immoral, et nous ne comprenons pas que celui qui a enfoncé un stylet dans des yeux sains (1), pour s'assurer de la sensibilité de la rétine, ose parler de moralité.

— *L'Abeille médicale*, dans son dernier numéro, prend fait et cause pour le magnétisme contre les diatribes de Jean Raymond, le sceptique feuilletoniste de *l'Union médicale*. La guerre s'engage cette fois entre confrères, et promet d'être vive. *L'Abeille* fera sentir son aiguillon à *l'Union*.

— La loi sur les professions médicales va être incessamment présentée à la Chambre des Pairs.

— Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de M. Chardel, l'un des magnétologistes les plus distingués.

BIBLIOGRAPHIE.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX DU CONGRÈS MÉDICAL DE FRANCE, tenu à Paris en octobre 1845. 1 vol. in-8°.

En lisant ce livre avec attention, on découvre facilement le but que les médecins se proposent d'obtenir. Voici comment se résument leurs vœux, sous forme de

(1) Voyez Louget : *Anatomie et physiologie du système nerveux.*

requête adressée à M. le ministre de l'instruction publique.

Monsieur le ministre,

Vous avez pris l'engagement de présenter aux Chambres un projet de loi pour garantir nos intérêts et établir sur des bases solides l'édifice médical qui menace ruine. Hâtez-vous, le temps presse; ne laissez point de fausses doctrines égarer davantage l'opinion du bon public; car, vous le savez, M. le ministre, nos intentions sont pures comme le fond de notre cœur.

Est-il nécessaire de vous rappeler ce que nous vous demandons? Non, vous le savez. Nous voulons seulement que pas un être humain puisse se soustraire aux droits que nous avons acquis de le traiter à notre fantaisie, de le tuer même, si cela nous plaît, en tant qu'il meurt selon les règles de l'art. Il faut donc pour cela que sur tous les morts on reconnaisse les traces évidentes de nos traitements. Par exemple, tout décédé qui n'aura point les jambes écorchées, sur qui on ne trouvera les traces de vésicatoires, sétons, cautères, ventouses, etc., etc., sera soupçonné de s'être soustrait à nos soins; et l'on devra, par une enquête sévère, s'assurer s'il a été traité par les *saignées coup sur coup* ou par les remèdes que nous proclamons héroïques, tels que strychnine, morphine, acide prussique, etc., etc. Dans les cas où il y aura doute, nous serons autorisés à faire l'ouverture du cadavre pour analyser le sang s'il en reste. Ce droit, que nous exerçons dans les hôpitaux sur quiconque y vient mourir, doit être étendu au dehors. Le préjugé qui a conservé un certain respect pour les morts est si stupide qu'il est bon d'en guérir la génération actuelle. Tout mort subitement nous devra le

même tribut que s'il eût fait une longue maladie. La famille est responsable envers nous, et le pharmacien, qui exerce les mêmes droits, pourra de son côté exiger le prix des drogues dont l'a frustré le défunt en mourant naturellement.

Une branche lucrative de notre industrie, les accouchements, étant exercée par des femmes, il est bien entendu que l'on supprimera dans un bref délai cette superfétation, cette monstruosité. Nous sommes seuls capables de ces sortes d'opérations. Il est vrai qu'un sentiment qu'on appelle pudeur se révolte parfois contre notre ministère; mais ce sentiment est faux, ce n'est qu'une bégueulerie qu'il faut réduire à sa propre valeur. Toute femme donc qui accouchera seule ou qui recevra les secours d'une voisine ou d'une amie, ne nous en devra pas moins nos honoraires.

Comme il y a des gens fort habiles qui, sans diplôme, *remettent* les jambes et les bras, guérissent les entorses beaucoup mieux que les hommes de l'art; on les punira sévèrement.

Le peuple a la sottise de croire à la vertu de certaines plantes peu coûteuses que débitent les herboristes; nous exigeons qu'on supprime ces officines du pauvre.

Des curés de campagne se mêlent parfois de traiter des paysans, et font ainsi un tort considérable à nos confrères des champs; la loi les fera rentrer dans le sanctuaire, et, en cas de récidive, les punira de fortes amendes.

Il en sera de même de certains châtelains qui, ayant quelques connaissances des remèdes et des maladies, usent de cet heureux privilége que le riche possède de pouvoir soulager le pauvre; n'ayant aucun droit de se traiter eux-mêmes, on les punira doublement lorsqu'ils soigneront autrui.

L'ordre des sœurs de charité sera aboli, comme se

mêlant, de temps immémorial, de faire ce qu'on appelle la petite médecine. D'ailleurs ces religieuses contrôlent parfois nos ordonnances, et se permettent d'avoir un avis, ce qui ne peut être toléré plus longtemps.

Tout épicier qui se permettra de vendre du sirop d'orgeat, de vinaigre, et même du sucre d'orge, verra fermer sa boutique. Nous lui permettrons seulement de vendre des pruneaux et de la mélasse.

Toute pharmacie portative est sévèrement défendue.

Enfin, il ne sera permis à aucun pharmacien de vendre quoi que ce soit sans l'ordonnance d'un d'entre nous. Ce n'est qu'à nous seuls qu'il sera permis de ne point prendre ce que nous ordonnons aux autres. Nous n'avons pas besoin, M. le ministre, d'en exposer les motifs à votre esprit judicieux.

Si parmi nous quelqu'un élève la voix ou ose transgresser la loi que vous ferez rendre, nous demandons à être juges de la cause, à le punir s'il a toléré l'usage d'une médecine domestique, et à l'acquitter toujours lorsque, pour des méfaits de sa pratique, il sera poursuivi par la vindicte publique. Nous ne relevons que de notre conscience et ne sommes aucunement responsables envers la société.

Tout ceci, M. le ministre, est, sans doute, beaucoup demander, mais nous espérons plus encore cependant. Notre art, qui ne peut soutenir la discussion, n'a, par conséquent, aucun besoin d'être discuté. Il sera même défendu d'innover, et tout docteur qui prétendra guérir par une méthode nouvelle sera impitoyablement rayé de la liste des médecins de la faculté, s'il n'aime mieux faire amende honorable et revenir aux bons principes. Il est vrai que l'Empereur a soutenu qu'ils étaient mauvais, nos principes; que nous avions tué plus de monde que toutes les guerres ensemble; mais cela ne mérite aucune attention de la part d'un tel homme, puis-

que ses principes sont morts et que les nôtres survivent.

Une chose nous inquiète, M. le ministre : la loi nouvelle sera-t-elle rétroactive? Cela serait très-essentiel, et voici pourquoi. Deux inventions modernes, que nous n'osons point qualifier, agissent sur les faibles esprits de notre époque et semblent faire douter de nos sublimes talents. L'homœopathie et le magnétisme, puisqu'il faut les nommer, prétendent guérir les maux avec peu ou point de remèdes.

Le congrès s'est vivement ému de ces deux prétendues découvertes; il les a trouvées ridicules, absurdes même, et sur ce sujet il n'y a eu aucune dissidence. Cet unanime accord doit vous toucher jusqu'aux larmes, M. le ministre, car il vous sera démontré que nous voulons tous le bien de notre prochain. Ainsi il serait bon de brûler tous les livres qui traitent de ces prétendues sciences et d'en punir sévèrement les fauteurs. De notre côté nous déclarerons que les malades guéris ne le sont pas ou l'ont été par la nature seule, ce qu'il serait absurde de penser ; car si la nature pouvait guérir, à quoi serions-nous bons, nous vous le demandons, M. le ministre? On voudrait, de la sorte, ramener les hommes au régime des animaux, qui se portent bien et vivent sans médecins ; c'est le comble de la sottise, car il faut que l'humanité se distingue des bêtes, ne serait-ce que par la souffrance.

Ainsi, M. le ministre, c'est une aggravation de peines que nous vous demandons pour les homœopathes et les magnétiseurs. Quant à ces derniers, ils sont les plus coupables en rappelant les hommes aux lois naturelles. Mais à quoi donc serviraient la civilisation et la splendeur des pharmacies? Qu'il nous soit permis d'essayer sur eux l'efficacité de nos remèdes, et nous vous promettons qu'au bout d'un temps très-court ils demanderont merci, s'ils existent encore.

Il est bien entendu, M. le ministre, que pour détruire les germes de leur funeste doctrine, nous empêcherons tout malade d'être approché par un ami, de recevoir sa main dans la sienne. Une mère ne devra plus presser son enfant malade contre son sein ; car ce sont des pratiques magnétiques susceptibles d'apporter quelque soulagement, et de créer des liens de reconnaissance qui doivent seulement exister entre nous et les gens assez heureux pour avoir survécu à nos traitements.

Plusieurs choses importantes, sur lesquelles nous aurions besoin d'appeler votre attention, restent encore ; mais nous comptons sur votre habileté pour ménager dans notre charte future un article 14, afin qu'au besoin nous puissions dire un jour : l'Etat, c'est nous. Pour vous prouver notre reconnaissance, nous vous promettons de redoubler de zèle, afin que ce qui reste de *vigueur* à la nation soit amorti de telle sorte que vous n'ayez plus à vous en préoccuper. Et si l'on chante dans quelque temps la *Marseillaise*, ce sera d'une voix si enrouée, si éteinte, qu'on ne pourra l'entendre.

Permettez-nous d'appliquer nos emplâtres sur le côté gauche de la Chambre ; les pharmaciens nos confrères s'assureront du juste-milieu. C'est leur affaire propre ; ils s'y distingueront. Le côté droit sera abandonné à notre représentant Bouillaud et à ses aides ; ils en viendront à bout facilement.

Quant aux Pairs, vous n'avez point à vous en inquiéter ; nous leur dorerons la pilule : ils y sont habitués ; et si vous entendez des plaintes, elles viendront cette fois de leurs entrailles ; car pendant qu'ils discuteront la loi, nous augmenterons la dose de nos spécifiques.

Ainsi tout marchera donc au gré de nos désirs, et vous n'aurez point à regretter de vous être montré le protecteur d'une science dont les ressources sont infi-

nies. Puissiez-vous, M. le ministre, avoir besoin de nos soins; chacun de nous, soyez-en certain, fera tout ce qu'il pourra pour vous prouver qu'en sortant de nos mains on est guéri à jamais des soucis de la vie.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

—Nous avons, sous une forme plaisante, présenté une chose très-sérieuse. Ce qu'on vient de lire n'est que trop vrai dans son fond; les médecins ne se proposent rien moins que d'obtenir de la faiblesse du pouvoir des lois propres à protéger leur ignorance et leur mauvaise foi. Mais un mécompte les attend pourtant, car les priviléges qu'ils pourront obtenir ne leur donneront pas la science lorsqu'il sera prouvé qu'elle est en dehors d'eux; leur déconsidération n'en sera que plus grande, leur nullité plus manifeste. Ne vaudrait-il pas mieux pour les médecins rechercher dans le magnétisme les principes de médecine naturelle qui s'y trouvent, et réformer ainsi la science de guérir. Là serait leur fortune et leur gloire; préféreront-ils le mensonge et l'erreur? Mais, nous y songeons, ne sommes-nous pas dans un temps où les faveurs s'accordent à qui n'y a point de droits, où l'erreur a le pas sur les vérités?

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

PÉRÉGRINATIONS MAGNÉTIQUES.

§ II. — Lyon.

(Fin.)

Mes chers élèves, je vous ai bien longuement parlé, il est temps de conclure; c'est donc un dernier mot que je vous adresse, une dernière leçon que je vais vous donner. J'espère que vous y verréz non l'orgueil du maître, mais la simplicité de l'homme qui cherche la vérité, et aime à communiquer ce qu'il a pu découvrir: heureux privilége que m'offre ce journal; car, tout en cherchant à vous instruire, je puis aussi parler à d'autres hommes qui sont en communion de pensée avec nous.

La fameuse maxime du *connais-toi!* mise en tête de la philosophie de Socrate, est aujourd'hui presque oubliée. Le savant, le sot, l'homme vulgaire, s'ignorant eux-mêmes, ne voient dans tout ce qui nous entoure que l'œuvre du hasard. Les éléments, qu'ils sont loin de tous connaître, les forces physiques mortes et leur propre nature sont des objets à la connaissance desquels ils n'attachent d'importance que si elle flatte leur orgueil. Le savant orgueilleux, qui croit embrasser d'un coup d'œil tous les phénomènes de la nature, saisit bien quelques lois, découvre des vérités relatives; mais il est vite arrêté dans cette recherche ardue, car il a pris ses sens pour unique instrument d'investigation, et ne perçoit rien au delà de

leur portée. Tout atteste que l'immensité est remplie de merveilles, que des forces invisibles, plus puissantes que celles connues, existent; mais, ses sens ne les saisissant pas, elles sont pour lui comme n'existant point.

Ainsi, chers élèves, vous êtes aujourd'hui possesseurs d'un merveilleux pouvoir que les savants nient, parce qu'il ne peut être aperçu autrement que par les effets qu'il produit. Ce pouvoir, le plus terrible comme le plus utile de tous, se révèle à tout instant, et chaque jour nous rapproche des temps où nous verrons des œuvres sublimes et des crimes nouveaux naître de son emploi. Ce n'est donc point en vain que je vous ai enseigné des règles pratiques et recommandé la prudence, puisque le bien comme le mal peut résulter de votre conduite.

Défiez-vous des opinions, mais suivez toujours la vérité. Ecoutez-moi : toutes les grandes révolutions sociales, scientifiques ou religieuses, ont eu un commencement semblable à celui du magnétisme, c'est-à-dire sont parties de découvertes contestées d'abord, et qui n'avaient pour adhérents qu'un très-petit nombre d'hommes. Petit à petit le cercle s'est agrandi ; le combat s'est engagé d'abord entre de petits groupes, puis successivement entre des masses d'hommes de croyance ou d'intérêts opposés. La vérité a toujours vaincu l'erreur, jusqu'à ce qu'elle devînt elle-même instrument de tromperie ; car les hommes défigurent, altèrent toute chose ; il semble qu'ils ne peuvent vivre qu'avec des erreurs, ou plutôt le principe du mal, les flattant, leur plaît par cela seul plus que celui du bien. Ils se repaissent d'illusions; c'est pour cela que nous voyons les sociétés modernes aussi, si ce n'est plus, malheureuses que celle des temps antérieurs. Et telle est ma croyance au sujet du magnétisme, que je parierais que cette découverte sublime servira à troubler l'entendement humain, au lieu d'exercer sur la raison un salutaire empire.

Qu'a-t-on fait des idées de justice et de liberté; qu'a-t-on tiré des vérités morales découvertes, enseignées, répandues par toute la terre? Les sciences elles-mêmes ont-elles du moins répandu une salutaire influence sur ceux qui les ont cultivées? Non; le savant est aussi malheureux que les autres hommes; les apôtres religieux ne se distinguent nullement de ceux qui n'ont point de principes: ce n'est que confusion autour de nous. D'où vient donc ce mal? Assez de vérités sont pourtant découvertes, et Dieu ne cesse d'inspirer nombre d'hommes. Par où donc pèchent-ils? je vous l'ai dit: ils méprisent les lois de la nature après les avoir reconnues; ayant la lumière, ils veulent vivre dans l'obscurité.

La même loi régit les animaux et l'homme; ils ont en eux-mêmes le principe de leur conservation. En vain la science le chercherait ailleurs. L'homme seul dévie à la loi commune, la transgresse constamment; la civilisation lui en fait un devoir; il s'y courbe du reste avec plaisir, sans songer aux maux qui l'attendent, sans se soucier de cet avenir où il gémira, où, s'il est pauvre, il ira mourir dans un hôpital; s'il est riche, il n'en sera pas moins presque écorché vif.

Le principe qui veille à notre conservation a beau se révolter contre ce traitement barbare; pour le faire taire on lui donne une occupation nouvelle, en le mettant aux prises avec des substances délétères, mortelles, que l'on introduit dans la circulation comme agent secourable, comme spécifique. Cette folie, vous ne la verrez pas cesser; favorable à l'industrie médicale, elle s'est perpétuée, malgré tous les efforts, et durera longtemps encore; mais vous n'en serez point victimes, car vous avez entrevu la lumière et vous vous guiderez désormais d'après les nouveaux principes. Quelles que soient les maladies qui vous assaillent, ayez d'abord recours à la main d'un ami, qui porte en vous la vie dont il peut disposer;

que cette main, dirigée avec art et méthode, aille trouver les parties où les premiers obstacles au libre exercice des fonctions se sont fait remarquer, qu'elle y porte bien vite le stimulant nécessaire, celui que la nature y enverrait d'elle-même si elle était assez puissante, si des besoins impérieux ne la forçaient de diviser ses forces. C'est ainsi que vous arrêterez promptement le cours de désordres qui, en peu de temps, peuvent prendre une dimension effrayante.

La *force* ainsi introduite possède en rudiment toutes les propriétés des remèdes, car elle est celle même qui nous créa, et qui, dès les premiers instants de notre vie, opéra les transmutations de la matière, du sang et des autres humeurs pour en former cet assemblage organique sans lequel l'âme n'aurait pu se manifester. Elle agit donc dès le principe comme médecine souveraine en réglant, plaçant toutes choses comme elles doivent être. Dans les phénomènes appelés magnétiques, nous la voyons obéir à sa loi et exécuter cet admirable travail médicateur. Les crises qui se produisent, les douleurs apaisées, la chaleur revenant dans des parties qui en sont dépourvues et fuyant de celles où elle surabonde comme le mouvement qui revient dans des membres paralysés, n'en sont-ils pas l'indice le plus certain? Pourquoi cette abondance d'urine, ces sueurs, ces garde-robes fréquentes, si ce n'est pour nous montrer sa puissance médicatrice, ses efforts et sa vertu? La médecine scolastique sait-elle au moins l'imiter? Elle en a la prétention; mais elle oublie trop qu'elle a besoin de son consentement bien plus qu'elle ne peut se passer de son concours : *quand nature ne veut, médecine ne peut;* et les médicaments même bien indiqués restent inactifs, si elle ne se prête à distraire, séparer, saisir ce qu'il y a de bon en eux. Sans doute parfois elle fait ce travail, mais voyez la différence des résultats: tout n'était pas nécessaire de ce

qui a été introduit dans l'estomac ; tout ce qui était impropre devient un embarras et la source de nouveaux désordres. Rien de semblable ne résulte du magnétisme. Dans les affections aiguës traitées par son secours, il n'y a point de convalescence; on passe de la maladie à la santé sans subir la langueur, sans sentir les faiblesses qui accompagnent ordinairement les traitements qui font l'orgueil de la médecine. Il en est ici comme des deux insensibilités : magnétique et éthérée. Dans la magnétique, aucune suite fâcheuse, point de fièvre traumatique, point de résorption purulente; dans l'autre, tous ces accidents. Pourquoi ces différences? C'est que d'un côté la nature agit seule ; de l'autre, des agents funestes à la santé, à la vie même. Un jour nous aurons raison sur toutes ces choses; il faut avant que la folie humaine ait son cours. Je vous ai enseigné les règles d'une application rationnelle du magnétisme au traitement des maladies : c'est à vous maintenant de poursuivre. Comblez par votre pratique et vos expériences les lacunes qui existent dans cette science. Au premier mois de l'année le soleil est éloigné de la terre; à l'origine d'une découverte la lumière n'est pas ce qu'elle sera plus tard, mais elle viendra aussi. Si vous voulez vous rendre utiles à vos frères souffrants, agissez et publiez vos œuvres, afin de trouver des imitateurs. L'avenir est à la vérité nouvelle, les phénomènes de la nature les plus cachés vont devenir compréhensibles : assez longtemps l'humanité s'est courbée sous la loi de faux sages. Le grand livre de la nature va s'ouvrir devant vous; parcourez-en les feuillets sans crainte, et bientôt les docteurs qui l'ont fait parler à leur guise vous inspireront de la pitié. N'espérez point qu'ils reconnaîtront d'abord leurs erreurs ; tout homme qui s'est nourri de préjugés les soutiendra jusqu'à la fin de sa vie : il est marqué d'un sceau ineffaçable. Des hommes ont dit à d'autres hommes : ce monde est votre

proie ; ils ont cru ces paroles, et ont resserré les liens qui nous enchaînaient. Brisez-les, vous le pouvez; puis émancipez l'être plus faible que vous : la femme, votre compagne, qui a besoin de croire et d'aimer, et dont on a perverti l'intelligence et le cœur. A ses douleurs si nombreuses opposez votre pouvoir magnétique ; peut-être dans sa sensibilité trouverez-vous ce qu'il manque aux hommes les plus intelligents : un guide pour vous conduire. Rappelez-vous que dans l'antiquité elles exerçaient une partie du sacerdoce. Dans le drame de la vie, tout se succède sans que nous puissions rien prévoir ; la femme a souvent ce privilége ; elle l'aura doublement dans l'état magnétique, et vous éviterez ainsi les embûches de la mauvaise foi et les inconvénients d'une marche dans l'obscurité.

Dans l'organisation des mondes tout a été pesé, réglé, et s'exécute avec une précision infinie. Tout l'univers matériel obéit à des lois ; à l'homme seul il a été donné de connaître qu'un Dieu les avait établies. La conservation des êtres est de même réglée ; mais Dieu nous a laissé la faculté de transgresser cette loi ou d'y obéir, et de là est née cette incertitude qui nous accompagne, et les malheurs qui s'exhalent en plaintes de toutes les poitrines. La science avait pour mission d'éclairer les hommes. Elle s'est trompée : elle les a tous plongés dans l'erreur. Il faut désormais retourner aux sources primitives, renouer la chaîne des temps anciens à ceux-ci. Tout prouve que l'homme a eu la vraie lumière ; mais elle s'est perdue ; peut-être a-t-il été lui-même l'instrument de sa propre ruine. Dans ces recherches nouvelles, aidez-nous, mes chers élèves, apportez votre tribut, votre pierre à l'édifice nouveau, afin que les générations qui vont venir bénissent notre mémoire.

Déracinons ensemble ces préjugés, honteux pour la dignité de l'homme, que la science et la religion laissent

subsister. Arrachons ces vieux arbres qui ne nous ont offert que des fruits empoisonnés, et remplaçons-les par de jeunes et vigoureux plants. Soulevons le voile de la nature qu'on a rendu opaque en le couvrant de sale vernis, et nous verrons clairement les destinées qui nous sont réservées. Surtout, ne nous laissons point attiédir par les résistances; elles viendront de beaucoup de ceux qui se diront nos amis et ceux de la vérité. Bon nombre ne s'emparera du magnétisme que pour l'obscurcir et le rendre méconnaissable. C'est ainsi que les siècles ont vu, au nom des religions, saccager les temples anciens, briser les symboles qui cachaient des vérités, détruire, brûler ce que les sages avaient édifié.

Ce n'était point assez pour ces nouveaux barbares : les plus érudits d'entre eux, les plus méchants sans doute, altérèrent les textes des monuments écrits qu'ils ne pouvaient détruire, et bientôt encore torturèrent, massacrèrent les hommes qui avaient une croyance différente de la leur. Et tout cela au nom d'un grand principe. Les vérités antiques cessèrent de guider l'humanité; elles reparaissent aujourd'hui, et la guerre leur sera déclarée, car il existe des croyances; il est des hommes qui ne peuvent souffrir qu'on examine et réédifie le passé qui fut grand. Leur axiome n'est-il pas : *Nous sommes le passé, le présent, le futur*. Hélas! ils ne représentent aujourd'hui que des intérêts égoïstes, car leurs croyances ne peuvent soutenir l'examen.

Pour moi, plein d'un noble zèle, j'espère, chers élèves, vous donner l'exemple et vous encourager jusqu'à la fin de ma vie; car ma dernière pensée comme ma dernière parole sera pour proclamer la divine découverte que nous devons à Mesmer, pour en faire connaître les bienfaits.

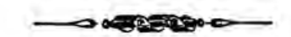
J'annoncerai l'avenir de la régénération de l'espèce humaine par le changement dans nos mœurs, dans nos

croyances, dans nos lois; car ces changements sont un résultat forcé de l'établissement de nos principes, des faits que nous produisons, et de la lumière qu'ils doivent jeter sur le monde. Mais le magnétisme, soyez-en certains, n'a point encore passé ses mauvais jours, bien des épreuves l'attendent encore. Plût à Dieu que ses défenseurs trouvent en eux les vertus nécessaires pour défendre une cause si grande et si juste, et puissé-je moi-même ne point faiblir avant l'âge! Mais j'entends une voix qui me crie :

Courage jusqu'au bout! De ton soir c'est la pente!
Et ne vois-tu pas
Le repos là-bas?
Le terme n'est plus loin; si pour toi l'heure est lente,
Rude le chemin,
Voici le matin,
A l'éternel levant point l'aube éblouissante!

Baron du Potet.

Paris, 20 février 1847.



CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Hémiplégie. — Mme Krist, âgée de trente-deux ans, resta paralysée de tout le côté droit à la suite d'une attaque d'apoplexie qu'elle eut le 23 mai dernier. La saignée d'abord, puis l'application de bottes pneumatiques apportèrent quelque soulagement du côté de la tête. Mais la paralysie des membres subsistant, cette dame ne pouvait ni marcher ni travailler.

Un second médecin appelé fit une nouvelle saignée, puis ordonna beaucoup de bains de pieds, des lavements et des purgatifs; car on ne pouvait faire cesser une constipation opiniâtre. Loin de la guérir, ce traitement aggrava sa position.

Je la vis le 4 octobre. Elle avait, outre la paralysie du bras et de la jambe, la mâchoire inférieure déviée, pouvait à peine manger, et parlait avec difficulté; sa langue se mouvait avec peine, et l'un des côtés de la bouche s'élevait tandis que l'autre s'abaissait, ce qui la faisait baver. L'œil du côté paralysé était insensible à la lumière, la pupille en était immobile, et la malade, de ce côté, ne voyait qu'un brouillard épais. Ému d'une telle position, je lui proposai d'essayer sur elle le magnétisme. Elle y consentit. Au bout d'environ un quart d'heure d'action, elle éprouva un tremblement dans tout le côté gauche, et bientôt après elle me dit sentir des picotements dans le bras droit, ce qui me fit espérer de la guérir. Encouragé par ce début heureux, je continuai d'agir, et produisis des secousses dans les différentes parties du corps où je dirigeais ma main. Cette première magnétisation dura une demi-heure, et la malade se trouva soulagée. Un point de côté qu'elle avait depuis quinze jours, et qui la faisait beaucoup souffrir, disparut dès ce jour, pour ne plus revenir.

Le lendemain, j'appris qu'elle avait ressenti toute la soirée les picotements du bras droit, et que son sommeil, de lourd qu'il était habituellement depuis sa maladie, avait été fort agité. Je la magnétisai encore, et obtins la reproduction des effets de la veille, plus une grande sensibilité du bras paralysé. Je déterminai de violentes secousses dans le tronc et les membres paralysés, et laissai à la malade de l'eau magnétisée à boire.

Cette eau magnétisée détruisit la constipation. La malade dormit, et le 6 au matin sortit, marchant assez

bien. Deux magnétisations avaient suffi pour obtenir ce résultat, que j'étais loin d'espérer aussi prompt.

Néanmoins il restait une certaine roideur des doigts. J'en ai triomphé en continuant quelques jours ce traitement simple, qui m'avait si bien réussi. Une chaleur brûlante se répandit bientôt dans les parties ci-devant paralysées, et la sensibilité et le mouvement y devinrent plus libres. Les muscles de la face reprirent leur position normale, et la vue affaiblie redevint intègre.

Mme Krist, ayant conservé une grande sensibilité magnétique, j'ai eu occasion de la magnétiser plusieurs fois depuis, et j'ai appris que, sous l'influence de ce traitement indirect, de fortes migraines qu'elle avait à l'époque de ses règles, et de violentes coliques, qui duraient de six à huit jours, avaient disparu complétement.

Mme Krist demeure rue du Chantre, 18; sa maladie et sa guérison sont connues de toutes les personnes de la maison, qui attesteraient au besoin.

D. Lacoste.

— J'ai vu, mon bien-aimé frère, dans votre journal, n° 38 de cette année, que vous donnez un extrait de ma dernière lettre. J'y ai rencontré une erreur que je désire relever, relative à Mme Cadet-Gassicourt : son mari tenait sa main gauche, et un second médecin lui tenait la main droite; un troisième était derrière madame, et le quatrième derrière moi. Ce dernier, chaque fois que je faisais quelque interpellation à la malade, venait toucher mes mains pour voir si elles étaient empreintes de quelque onguent. Ils étaient étonnés de ce que je suivais les progressions de la malade sans qu'elle me dît le mal qu'elle éprouvait. Les misérables avaient des yeux et ils ne voyaient point, des oreilles et ils n'entendaient point. C'est par la faculté qui est moi et par l'at-

traction que je connaissais son état, comme je connais celui de tous les malades pour lesquels je suis consulté, à quelque distance qu'ils soient, et les malades sont même soulagés dans l'instant où je m'occupe d'eux. Ces faits ont été constatés à l'infini.

Vous dites encore dans votre article : « Des centaines de malades ont eu recours à cet anachorète. » Vous pourriez dire que des milliers ont été guéris ; et je crois même que, de toutes les maladies connues, il y en a eu de guéries dans ma cellule. Le mois de septembre dernier, me trouvant très-fatigué, j'ai à cette époque cessé de faire des séances continues ; je les ai réduites à quatre par semaine, le lundi, le mercredi, le vendredi et le samedi. Antérieurement à cette époque, ma cellule et les approches ne désemplissaient point. Je reconnais journellement que mes forces physiques s'épuisent ; mon moral ne vieillit point, le même amour du bien est toujours en moi ; je continuerai ainsi tant qu'il plaira au Seigneur.

Il a été dit à Paris que ce temps-ci se rapporte à l'époque où Mahomet vivait, qu'il ne s'opère plus de miracles. Qu'ils ouvrent les yeux, s'ils en ont, ils reconnaîtront tout le bien que vous faites, et tous ceux qui opèrent comme vous. Que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, etc.

Le premier des morts que j'ai ressuscités (c'était en décembre 1809) faisait partie d'une colonne qui était dirigée sur Saragosse. Il était adjoint à un sous-inspecteur aux revues ; aujourd'hui je crois qu'il est à Auch, rédacteur et imprimeur du journal de cette ville. En 1809, je commandais la vallée de Camfranc, à Jaca. Une colonne, venant de France et dirigée sur Saragosse, arriva à l'entrée de la nuit à Camfranc ; le commandant me déclara qu'il était resté deux hommes en

arrière ; l'un était employé dans les administrations militaires, et l'autre négociant. Après que la colonne fut logée, j'envoyai un détachement avec une lanterne et deux brancards pour rapporter les hommes perdus dans le cas où ils auraient succombé. Un des deux fut trouvé dans la montagne ; on reconnut dans le même endroit des piétinements d'ours ; alors on cessa les recherches, et on emporta celui qui restait, gelé, mort, sans pouls, sans mouvement, ni parole ; il fut reconnu, arrivé dans mon logement, pour être l'adjoint au sous-inspecteur aux revues. Je le fis mettre dans un lit, je lui donnai des soins tout particuliers qui le mirent en état de continuer sa route le lendemain à sept heures du matin. Dieu soit loué! Voilà le premier ressuscité.

Vous trouverez le deuxième dans le rapport que je fis à M. Deleuze, et qu'il inséra dans *l'Hermès* en 1829 ; c'était M. Barat, aujourd'hui devenu mon voisin, qui, le 4 septembre 1827, fut atteint d'une apoplexie foudroyante : dans quinze minutes il ouvrit les yeux, et dans vingt-sept il parla pour me remercier de ce que je lui avais rendu la vie.

Le troisième mort ressuscité est du 25 janvier dernier. Françoise Rey, première-née, âgée de quinze ans, eut une attaque d'apoplexie foudroyante le 23 du mois de janvier ; elle fut portée le 25 chez moi après huit heures du matin par la veuve Estrabeau, habitant à Pau, rue des Cultivateurs, chez qui ladite Françoise Rey était logée, et par Marie Soustau, dite Tasalet, qui était aussi logée chez la veuve Estrabeau. Elles déclarèrent, en présence de tous les malades qui remplissaient ma cellule et les approches (ils étaient au nombre de plus de cinquante), que ladite Françoise Rey n'avait point pris d'aliments depuis trois jours, ni donné signe de vie. Je fis placer la chaise de la malade auprès de moi ; les soins que je lui donnai furent couronnés d'un succès au-

delà de l'attente de tous les malades qui étaient présents. Elle mangea du pain et but de l'eau magnétisés, et elle fut en état de se retirer chez elle sans aucun secours, aux cris de tous les malades : Au miracle! au miracle! Dieu soit loué!

M. Leverrier, par ses grands talents, nous garantira-t-il à l'avenir de tous les maux qui pèsent sur nos têtes, des inondations, des tempêtes, des orages, des grêles, des incendies, des trombes, des tourbillons, des guerres, des famines, des maladies contagieuses, etc., etc.? Qu'en pensez-vous, mon cher collègue?

En attendant, recevez l'assurance de mon amour bien sincère et de mon dévouement. Recevez aussi le baiser de paix que je vous donne.

LAFORGUE.

Pau, 9 février 1847.

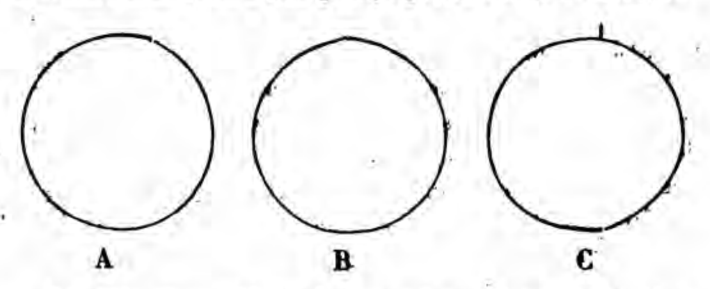
SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

Les expériences précédentes de magie magnétique ne pouvaient être continuées sur les mêmes sujets; leur caractère ne le permet point. Il était bon de les tenter, elles ont réussi ; cela suffit. Il faut maintenant poursuivre sous un autre aspect l'étude de ces faits singuliers, mais en évitant de trop exalter le système nerveux des personnes qui se prêtent aux expériences. Nous allons suivre M. du Potet dans ses nouveaux essais et rendre

aussi fidèlement que possible les phénomènes observés.

M. du Potet trace avec de la craie trois cercles d'un diamètre d'un pied à peu près, figures A B C ci-dessous.



Son intention, dit-il, n'est pas de produire une action sur le moral des personnes qu'il va soumettre aux expériences, mais de rechercher quels vont être les effets physiques résultant du principe magnétique déposé sur le parcours des trois lignes circulaires. Il croit que ce fluide va être senti, et déterminera par conséquent une série d'accidents nerveux ou d'effets physiologiques dignes d'être examinés. M. du Potet prend d'abord un homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, trapu et fort; il le place au centre du cercle A; il l'engage à maîtriser les effets qu'il pourrait éprouver tendant à le déplacer. Cette recommandation le fait sourire, et cependant, tout en causant, les muscles de son front se plissent, un rire singulier se fait remarquer, quelque chose de chevrottant a lieu dans sa voix, et tout en parlant avec les personnes qui l'entourent, il pivote; on voit qu'il résiste; mais bientôt, dominé de plus en plus, il tourne comme une toupie d'Allemagne. Ce mouvement s'arrête brusquement; on engage le magnétisé à rester encore dans le cercle, et bientôt il pirouette comme la dernière fois, forcé qu'il est d'obéir à un pouvoir que tout à l'heure il méprisait, car il ne pouvait le comprendre.

L'agitation de tout son être dure une dizaine de mi-

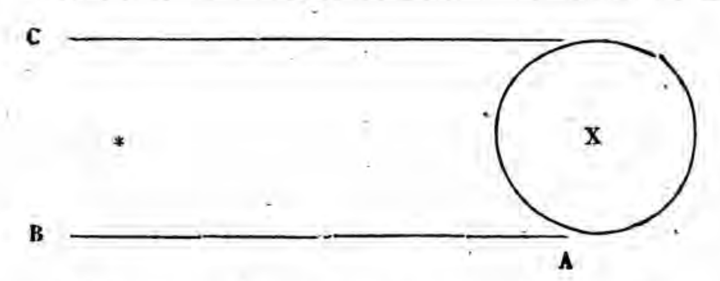
nutes, et pendant ce temps M. du Potet place un autre jeune homme au centre du cercle B. On s'éloigne, et l'on examine avec attention quelles vont être les sensations éprouvées. Bientôt les yeux de ce second expérimenté se ferment ; sa tête commence à décrire un mouvement circulaire dont le rayon successivement s'agrandit. Les pieds restent invariablement fixés au centre du cercle. Le mouvement devient plus rapide, tout son corps y participe ; on voit qu'il va perdre son centre de gravité. M. du Potet engage une personne à prévenir sa chute. On examine cette continuité rapide de cercles infinis, et il tombe, malgré les précautions prises. On l'emporte loin du lieu de l'expérience ; il ne sait rien, ne se rappelle que son arrivée sur le cercle ; il n'a pas senti sa chute plus que les mouvements de tout son corps.

Jusqu'ici ce ne sont que des jeunes gens sur qui on a expérimenté ; on peut croire que leur système nerveux est plus influençable. Voyons, dit M. du Potet, si sur une personne âgée les effets seront les mêmes ; et il prie M. le comte de B..., dont l'âge n'est pas contestable, car il a vu plusieurs fois Mesmer chez Marie-Antoinette, de vouloir bien se placer sur le cercle C, et de nous faire connaître ses sensations. Au bout d'un instant les membres inférieurs sont agités ; on remarque un écartement des jambes et leur rapprochement subit ; il est enfin saisi par tout le corps, et prêt à s'affaisser sur lui-même, il s'écrie : « Aïe ! aïe ! » C'est alors seulement qu'on l'enlève du cercle ; mais loin de se plaindre de cette expérience, il en semble ravi ; une douce chaleur partout le pénètre, et un de ses bras, peu flexible par suite d'affection rhumatismale, devint tout à coup aussi libre que s'il n'y eût jamais souffert.

Pendant toutes ces expériences, M. du Potet est resté entièrement passif. Ceux qui ne reconnaissent point les propriétés dont peut être revêtu l'agent magnétique

pourraient croire que l'imagination des expérimentés a été ici la productrice ou la motrice des phénomènes; il n'en est rien. Voici une nouvelle expérience bien propre à éclairer sur ce sujet.

M. du Potet trace un nouveau cercle, figure ci-dessous.



Il fait partir une ligne du point A au point B, puis une autre parallèle, du point C au cercle.

Ces deux lignes, ainsi que le cercle, sont magnétiques. M. du Potet a agi comme dans l'expérience précédente; sa volonté, son désir a été d'imprimer fortement sur ces trajets une puissance d'action capable d'agir sur les personnes qui s'engageraient entre ces lignes. Voici les plus curieux résultats que l'on puisse imaginer, car ils vont jeter quelque lumière sur des points remplis d'obscurité. Le hasard seul en est cause, non les combinaisons de l'esprit du magnétiseur.

Trois personnes successivement se placent au point étoilé. Leurs jambes s'écartant ne tardent pas à toucher les lignes crayeuses; mais, chose singulière et digne d'attention, l'une d'elles, celle A B, attire fortement les sujets vers le cercle, tandis que celle C les attire, les reporte vers le point de départ, et c'est par un tiraillement continuel, les jambes écartées, qu'ils avancent vers le cercle. Tout le corps est tordu et incliné vers la ligne A B sans que les pieds aient quitté les deux tracés; ils arrivent enfin jusqu'au milieu du cercle X, où une sorte de suffo-

cation se fait remarquer sur tous les sujets. Voici l'explication que donne M. du Potet sur les irrégularités qu'ont présentées ces expériences.

« On a pu remarquer, dit-il, que pour tracer les lignes, je ne suis pas parti du même point : l'une a été tirée du point A vers le point B ; j'ai fait partir, au contraire, l'autre du point C, et l'ai dirigée au cercle. De cette simple différence dans les deux points de départ du tracé résultent toutes les contrariétés éprouvées par les personnes qui se sont prêtées aux expériences, une ligne étant attractive et l'autre répulsive par le seul fait de leur arrangement. Le magnétisme ici a obéi à une loi qu'il faut connaître, et confirme cette vérité que j'ai souvent soutenue : l'agent employé a des propriétés inhérentes ; livré à lui-même, c'est-à dire lorsqu'il n'est point revêtu des qualités que l'âme ou l'esprit peut y imprimer, il agit conformément à sa nature physique, et présente quelque analogie avec l'aimant. Tout consiste donc pour établir l'art de magnétiser à reconnaître d'abord les propriétés fixes, inaltérables, de l'agent magnétique, puis toutes celles dont il peut se revêtir par l'empreinte de notre volonté. On le voit donc clairement ici : ce que nous croyons, dans notre peu de connaissance, être inexplicable et dû à des causes inconnues, résulte seulement du défaut d'observation des règles connues, mais *dont on ne se souvient plus en* expérimentant.

« Cette expérience dernière est donc d'une grande importance en ce qu'elle nous fait apercevoir clairement la cause des irrégularités remarquées, et nous place sur la voie de phénomènes que nous pourrons expliquer désormais. »

Voici un autre résultat non moins intéressant :

M. du Potet a engagé deux des personnes soumises aux expériences précédentes à se placer sur une seule ligne ; l'une d'elle restant immobile un peu en dehors du

tracé, l'autre touchant l'extrémité opposée comme l'indique le plan suivant.

A———————————————— B

La personne placée au point A est attirée et parcourt une partie de la ligne, remuée, secouée par l'agent magnétique, tandis que celle au point B n'éprouve encore rien d'apparent. Mais à mesure que l'attraction s'exerce et rapproche l'expérimenté de l'extrémité B, celui-qui s'y trouve éprouve un ébranlement nerveux de plus en plus marqué; et au moment où les deux êtres vont se toucher, les commotions sont si fortes qu'on est obligé de les enlever, impuissants qu'ils sont d'eux-mêmes à s'éloigner. On pouvait donc reconnaître l'action de l'un sur l'autre, d'autant plus vive, que l'atmosphère plus active de celui qui était attiré venait pénétrer le système nerveux de celui qui se trouvait dans sa sphère d'activité.

M. du Potet nous annonce que ces expériences sont pour lui une révélation; qu'il vient de découvrir un des mystères les plus cachés du magnétisme, et qu'il en donnera une preuve évidente dans la prochaine conférence.

SOCIÉTÉ DU MAGNÉTISME DE PARIS.

Nous avons appris que, par un changement de vues, la Société du magnétisme, qui jusqu'à ce jour n'avait point admis l'étude du magnétisme par la méthode expérimentale, venait de décider qu'elle se livrerait désormais à des expériences propres à l'éclairer sur les résultats qu'on dit avoir obtenus partout. Nous l'en félicitons.

On dit même qu'elle doit sous peu publier un journal: c'est un complément indispensable si elle veut que son œuvre soit complète. Il n'y avait donc dans nos observations sur cette société rien de malveillant, mais seulement l'expression d'une pensée qui ne nous a jamais

quittés : c'est que pour faire marcher le magnétisme il faut en multiplier les phénomènes, afin que ce qui reste d'incrédulité soit vaincu, afin que la lumière vienne de toutes parts et réduise au silence tous nos antagonistes.

La physique, la chimie, comme toutes les sciences exactes, ne doivent leur progrès, leur autorité, qu'aux principes fixes et aux lois qu'elles ont fait reconnaître. Et, quoi qu'en pensent certains esprits, le magnétisme, à son tour, aura des bases solides, inattaquables, mais seulement quand l'expérience sera venue les lui donner. Ce temps approche.

VARIÉTÉS.

Escarmouches. — Il se passe à notre époque une chose étrange. La vérité que nous soutenons se répand partout, et le bruit qu'elle fait devrait imposer silence à ses antagonistes-nés. Qui le croirait pourtant? ils osent encore nier les faits si patents du magnétisme et du somnambulisme. On pourrait s'imaginer qu'il y a là innocence et ignorance. Ignorance? Non, les médecins sont instruits ; quant à leur innocence, personne ne veut y croire. Toute cette cohorte saignante se félicite, se congratule de l'incrédulité qu'elle affecte ; elle croit que son opinion prévaut au dehors, et que, quand l'un des siens a parlé, tout le monde est convaincu. Mais leurs écrits, comme leurs discours, ressemblent à leurs remèdes : ils sont sans efficacité.

Ils se trompent encore s'ils pensent que tous seront

dociles au mot d'ordre, qu'aucun n'élèvera la voix pour protester contre une conduite si coupable que pas une expression n'est assez forte pour la peindre. Nous donnons aujourd'hui un exemple de cette rébellion ; d'autres s'y ajouteront, et bientôt ce journal ne pourra contenir les protestations qui s'élèveront de toutes parts.

M. le docteur Charpignon, déjà, a noblement répondu en publiant des faits de sa pratique. Voici comment M. le docteur Ordinaire, attaqué par *l'Union médicale*, répond à son feuilletoniste. Nous donnons l'attaque et la réplique, sûrs que nos lecteurs nous sauront gré de les tenir au courant de ces escarmouches qui précèdent toute grande bataille :

« *La Mouche*, dans son avant-dernier numéro, a vivement piqué un nouveau journal intitulé *l'Union médicale*, et lui a reproché de n'être pas progressite, et de permettre à certain *Jean Raymond*, son feuilletoniste, d'attaquer le magnétisme. Il paraît que *la Mouche* ne s'est pas trouvée le seul insecte hostile à *l'Union ; l'Abeille médicale* a fait également sentir son aiguillon à la nouvelle feuille.

« Jean Raymond, bien qu'atteint de la grippe, ne s'est pas laissé piquer sans se plaindre. Après avoir répondu à *l'Abeille*, il parle de *la Mouche* en ces termes :

« L'autre insecte, qui bourdonne autour de *l'Union*, « est une *Mouche* ordinaire (*musca vulgaris*), qui a pris la « peine, celle-ci, de venir de Saône-et-Loire, de Mâcon, « d'où elle eût beaucoup mieux fait d'apporter quelques « bons flacons du cru. Cette *Mouche* ne manque ni de talent, ni d'esprit, mais elle manque évidemment de « charité. C'est une *Mouche* magnétiseuse, qui se met à « bourdonner de colère quand on touche à cette arche « sainte des Mesmer et de Puységur. Elle ne pardonne « pas à un certain Jean Raymond de ne pas ajouter foi « à ce qu'elle peut croire, elle, en qualité de mouche, et

« elle me fait un fort vilain procès de vouloir rester dans « ma classe, d'être pensant et raisonnant, de l'ordre des « bimanes. Pour un diptère, c'est fort prétentieux et tant « soit peu exorbitant.

« Quand cette *Mouche* rageuse aura pris la peine de « faire ce que j'ai fait, de scruter les plis et les replis du « magnétisme, d'étudier toutes les ficelles des magnéti- « seurs, d'assister aux innombrables expériences, d'*en « avoir fait elle-même autant que moi*, de s'être prêtée « avec une complaisance semblable à la mienne à tous « les essais sérieux ou burlesques, consciencieux ou pi- « peurs, réels ou imaginaires, qui ont pu passer par la « tête de certaines gens, je lui pardonnerai alors de « m'accuser d'ignorance et de mauvaise foi. »

« Nous répondrons à M. Jean Raymond par ce dilemme : — Ou vous avez vu quelques-uns des phénomènes du magnétisme, ou vous vous êtes laissé duper par de faux somnambules. Dans le premier cas, vous devez croire, parce que la vérité, qui est la vérité pour plus de trois cents de vos confrères, qui ne craignent pas de la proclamer tout haut, ne peut s'être transformée en mensonge pour vous seul.

« Dans le second cas, si vous avez été trompé, comme tout l'annonce, cela ne fait pas l'éloge de votre perspicacité.

« Vous dites : Quand *la Mouche* aura pris la peine de faire ce que j'ai fait, de scruter les plis et les replis du magnétisme, je lui pardonnerai de m'accuser d'ignorance, etc. Je vous accuse, monsieur Jean Raymond, précisément parce que j'ai fait mille fois, dix mille fois, cent mille fois plus que vous n'avez fait et que vous ne ferez jamais en magnétisme.

« D'abord, dans un ouvrage que j'ai publié en 1840, j'ai attaqué le magnétisme, parce que j'avais été comme vous témoin d'expériences qui ne m'avaient semblé nul-

lement concluantes. En 1842, j'ai vu Prudence, somnambule vraiment remarquable, et mon scepticisme est tombé. Cependant je n'admettais pas encore toutes les merveilles du somnambulisme, lorsqu'un beau jour je me suis trouvé en présence d'une cristiaque dont la lucidité s'est établie sous l'influence de 2 décigrammes d'extrait gommeux d'opium. Oui, monsieur Jean Raymond, c'est à l'opium que je dois mes croyances magnétiques : aussi ai-je salué son frère, l'*éther sulfurique*, comme un bien-venu, comme une personne rêvée et attendue. Voyant avec mes deux yeux largement ouverts, jugeant avec ma raison nullement dérangée, touchant du doigt l'insensibilité, la transposition des sens, la transmission de pensée, la vision à travers les corps opaques, je me suis rendu à l'évidence et *j'ai fait* du magnétisme. J'en ai fait pendant deux ans, jour et nuit, en présence de plusieurs milliers de personnes et d'un grand nombre de médecins. J'ai eu à ma disposition des somnambules lucides comme Paris n'en possède pas ; j'en ai eu de tous les âges, de tous les sexes. J'ai, depuis cinq ans, répété, multiplié les expériences ; j'ai rencontré comme vous de faux somnambules qui jouaient leur rôle à tromper tout autre moins clairvoyant. Je les ai sans pitié démasqués. J'ai bravé, pour mes nouvelles croyances, le sarcasme et le ridicule dont on m'a longtemps poursuivi ; j'ai fait du magnétisme publiquement ; j'ai soumis à mes somnambules plus de trois mille malades ; j'ai donc pu trois mille fois juger, observer le magnétisme en action. Je lui dois une vie nouvelle, mes croyances religieuses, l'espérance d'une vie meilleure ; je lui dois trop pour ne pas en être reconnaissant. Jamais je n'ai rien tiré pécuniairement du magnétisme, auquel je sacrifiais cependant une belle clientèle, parce que le magnétisme, comme vous le dites fort bien, est une arche sainte que la spéculation pollue. Vous voyez

donc bien, monsieur Jean Raymond, que j'ai fait plus que vous n'avez fait avec quelques sujets d'une lucidité fort douteuse. Vous voyez donc bien, monsieur, que je suis autorisé à vous accuser d'ignorance, — je ne dirai plus de mauvaise foi, persuadé que si, comme saint Thomas, si, comme moi, vous eussiez vu et touché, vous croiriez.

« Permettez-moi un conseil. Avant deux ans la cause du magnétisme sera gagnée; l'influence de l'éther va lui venir en aide ; ne vous exposez pas à être obligé de vanter bientôt ce que vous déchirez aujourd'hui. Attendez! Dites : Je me rendrai à l'évidence; mais ne dites pas : Je ne crois pas, parce que j'ai vu; car, en vérité, je vous le dis, vous n'avez rien vu, et dès lors votre opinion est erronée.

« Je vous demanderais bien l'insertion de ce qui précède, mais je craindrais d'être indiscret. Les fondateurs de *l'Union* se sont dit : C'est en attaquant le magnétisme, l'homœopathie, la phrénologie, toutes ces découvertes qui comptent peu de partisans, que nous plairons à la majorité des médecins et que nous multiplierons nos abonnés; dès lors, il est de notre intérêt de les attaquer; d'ailleurs nous ne lutterons pas contre notre conscience, puisque nous ne croyons pas; et aussitôt dit, aussitôt fait. Les fondateurs de *l'Union* ont fort mal raisonné. Les vieux médecins antimagnétistes, ennemis des découvertes modernes, s'en vont; d'ailleurs ils ne s'abonnent guère; les jeunes médecins sentent, savent que notre art est appelé à plus de perfection, et ils sont avides de nouveautés. Vous déclarant ennemi du magnétisme, vous parviendrez à réunir deux mille abonnés, vous en compteriez quatre mille en déclarant que vous n'êtes ennemi d'aucune idée, quelque excentrique qu'elle soit, lorsque cette idée peut se produire et rendre quelques services au genre humain.

« J'irai prochainement à Paris, monsieur Jean Raymond, je vous prendrai par la main et je vous ferai toucher du doigt ce que vous refusez d'admettre aujourd'hui. Votre conquête sera importante; car, sans vouloir vous passer la rhubarbe, je vous reconnais comme homme de mérite et spirituel écrivain. »

Banquet. — Nous avons promis de rendre compte du banquet offert à M. du Potet par quarante personnes, ses élèves et les plus assidus à ses expériences : c'est un témoignage de sympathie donné à notre maître, et peut-être n'aurions pas déposé dans ce journal ce compte-rendu si l'on ne nous en eût fait un devoir; car toutes ces personnes honorables sont nos abonnés, et elles ont demandé avec instance qu'il fût inscrit comme un des faits propres à convaincre nos antagonistes du rapide progrès que fait le magnétisme et des sentiments de reconnaissance qu'éprouvent envers celui qui le répand ceux qui y sont initiés.

Quoi qu'il en soit, nous abrégerons ce récit, et nous garderons pour la fête de Mesmer, qui approche, des pages où éclatera la joie commune des magnétiseurs.

Nous mentionnons ici les discours qui ont été prononcés, car ils intéressent également un jeune artiste de merite qui s'était chargé, pour cette circonstance, de reproduire les traits de M. du Potet. Cet artiste, selon le sentiment de tous, a mérité des éloges; nous avions à les constater.

M. Andriveau s'était chargé, au nom de l'assemblée, de porter un toast à son convié; il l'a fait dans les termes suivants :

« M. le Baron,

« Cette réunion de vos auditeurs les plus assidus, je dirais même de vos amis les plus dévoués, n'a pas seu-

lement pour objet de glorifier une science dont vous êtes à nos yeux le plus digne représentant.

« Ce que nous nous sommes proposé aujourd'hui, c'est surtout de rendre un hommage au maître bienveillant qui nous a initiés aux mystères de cet art sublime, de cette force immense dont nous faisons chaque jour de merveilleuses, de salutaires applications. Ce que nous avons à cœur c'est d'honorer autant qu'il est en nous, c'est d'exalter l'homme éminent qui a si puissamment contribué aux progrès du magnétisme, et dont la vie s'est usée dans une lutte de trente ans contre l'erreur, la sottise et la mauvaise foi.

« Certes, monsieur, vous devez être fier, car il y a loin d'une existence si noblement, si utilement remplie, à l'inactive indifférence de ces hommes qui, tout occupés des soins matériels, laissent s'accomplir autour d'eux, sans y prendre part, le grand travail des idées et l'émancipation intellectuelle; il y a loin surtout de cette vie de sacrifices et de dévouement à l'égoïsme impur, à la coupable industrie de ceux qui, parés d'un vain titre, exploitent à leur profit l'ignorance et la crédulité. Douaniers de la pensée, ils ont mis le veto sur tout ce qui ne porte pas la marque de leur fabrique. Eux, les gardiens de la science, ils n'en sont que les geôliers ; le dos tourné au progrès, ils ont écrit sur leur bannière : *Immobilité.*

« Mais vous le savez, monsieur, les novateurs, comme les martyrs de toutes les croyances, comme tous ceux qu'a touchés le souffle inspirateur, ceux-là sont doués d'une force d'impulsion irrésistible : les yeux fixés sur un point de l'horizon, but de leur mission providentielle, pour eux les souffrances ne sont rien, les obstacles n'existent pas. Vous appartenez, monsieur, à ces hommes d'élite qui, résumant en eux toutes les vérités utiles, passionnent, entraînent le genre humain vers de meilleures destinées, nouveaux Moïses auxquels il n'est pas tou-

jours donné de contempler de loin la terre promise.

« Cependant, au milieu de la joie que nous éprouvons à vous payer ce tribut si mérité, et peut-être un peu tardif, quelque chose nous trouble et nous inquiète : nous craignons d'être restés au-dessous de notre tâche et de ne pas avoir assez dignement célébré celui qui, dans le cours de ses voyages scientifiques, a recueilli de si magnifiques marques d'estime et d'admiration.

« Heureusement, monsieur, votre modestie nous rassure, votre cœur nous comprendra ; vous voudrez bien considérer cette réunion comme une fête de famille, et vous nous rendrez cette justice que si l'éloquence et l'enthousiasme nous ont fait défaut, au moins nous n'avons pas manqué de reconnaissance.

« Oui, monsieur, il nous tardait de pouvoir vous offrir en commun l'expression de nos sentiments. Notre jeune artiste, M. Lerolle, nous en a fourni l'occasion. Grâces lui soient rendues, tant sur son heureuse inspiration que pour le talent remarquable dont il a fait preuve en reproduisant les traits de notre maître bien-aimé. Qu'il reçoive ici nos félicitations et nos remerciements ! Qu'encouragé par de tels débuts, il se livre avec une nouvelle ardeur à l'étude, qui seule fait les grands artistes ; nos vœux l'accompagneront dans une carrière où l'attendent certainement les plus brillants succès.

«Qu'il nous permette de nous unir à lui dans cet hommage qu'il vous fait des prémices de son talent. Désormais ce buste sera, dans notre pensée, inséparable de celui de Mesmer, comme votre nom sera lié dans la mémoire des hommes aux noms vénérés des Deleuze et des Puységur.

« Sans la crainte de vous déplaire et de blesser votre modestie, nous aurions déposé sur ce buste un symbole de notre sincère admiration ; mais si nous résistons à nos élans sympathiques, la postérité ne craindra pas d'être

juste, elle vous destine une couronne plus glorieuse encore et bien moins périssable : celle qu'elle décerne aux hommes de progrès et aux bienfaiteurs de l'humanité.

« Buvons, messieurs, au courageux, à l'éloquent défenseur du magnétisme, à notre maître, à notre ami, à M. le baron du Potet ! »

Ce discours, flatteur pour M. du Potet et pour le jeune artiste, fut vivement applaudi par tous, et on pouvait juger combien il avait ému, et celui qui l'avait prononcé, et ceux dont on exprimait si bien les sentiments.

M. du Potet s'est levé et a répondu à cet éloge.

« Messieurs, a-t-il dit, le champ des sciences exige plus de labeur, il est d'une culture plus difficile que celui que le laboureur arrose de ses sueurs. Celui-ci jette son grain dans un terrain presque toujours favorable, fertile ; l'homme de science, au contraire, jette souvent le sien sur des ronces et des épines. Et la divine semence qui est ainsi perdue, il ne l'a point trouvée ou reçue comme l'homme des champs ; il a fallu qu'il l'allât chercher dans un monde inconnu ; qu'il remontât à la source de toute vérité ; qu'il bût de cette eau afin d'être inspiré. Que de peines, que de soins, que de recherches, avant que son génie fasse entendre sa voix ; avant que son intelligence lui ait fait comprendre les divines paroles et fécondé les nouveaux germes !

« Ce n'est rien encore, messieurs. L'artisan, le laboureur, dorment tranquilles après la fin de leur journée. L'homme qui aime les sciences et qui les cultive voit ses jours tourmentés et ses nuits sans sommeil. Puis, lorsqu'il possède enfin ce qu'il cherchait avec persévérance et fatigue, une vérité nouvelle, il s'aperçoit

que ce fruit de son génie ne le rend point heureux; il faut que, tout en marchant à de nouvelles conquêtes, pour qu'il soit satisfait, qu'il voie ses idées partagées, admises, et régner sur les esprits.

« Vous le savez, messieurs, découvrir, c'est chose difficile; faire adopter, plus difficile encore. Il faut donc que le novateur possède un double courage, une double constance, et sa vie dès lors doit être un sacrifice; ce n'est qu'à ce prix que l'on peut espérer de triompher des obstacles et du temps.

« Heureux, messieurs, l'homme qui, sur son déclin, peut ainsi jeter un regard sur la route qu'il a parcourue, lorsqu'il est certain d'y voir des hommes qui marchent sur ses traces, s'apprêtant à le dépasser lorsque la fatigue l'aura saisi. Une sorte d'attendrissement, causé par la joie qu'il en éprouve, fait battre son cœur, et le remplit de contentement et d'espérance.

« Ainsi, messieurs, chaque labeur obtient sa récompense. A celui-ci Dieu accorde d'abondantes récoltes, riche fruit du travail; à cet autre, qui a suivi une carrière différente, ce n'est pas l'or qui peut le satisfaire: la fortune lui sourit aussi, mais elle est particulière; il lui faut le témoignage des sympathies d'autrui, l'amour des autres hommes; plus encore, il faut qu'il voie ses découvertes honorées. Oh! alors, messieurs, lorsque ces choses arrivent, il oublie ses peines et tout ce qu'il a souffert; il trouve même qu'il n'a pas trop chèrement payé les jouissances qu'il éprouve, les faveurs dont il jouit.

« C'est ainsi, messieurs, que vous m'avez distingué, que vous avez voulu me prouver vos sympathies, votre amitié, et la part que vous prenez à mes travaux. Ce jour est beau pour moi, messieurs, et je vous remercie. Seulement je dois vous détromper sur quelques points. Je ne suis pas l'homme de génie que je viens de dépein-

dre. Je n'ai fait, comme vous, qu'entrer résolument dans la science, la cultiver avec ardeur; vos hommages donc devraient être pour Mesmer.

« Pourquoi faut-il que les hommes laissent toujours passer le génie sans le glorifier? pourquoi faut-il que ce soit l'élève qui reçoive ce qui était dû au maître?

« Permettez-moi donc, messieurs, de n'accepter vos hommages que pour les reporter en grande partie sur notre maître à tous, sur Mesmer. Et puisqu'ici les traits de votre collègue, de votre compagnon, de votre ami, ont été reproduits par un jeune artiste dont la carrière s'ouvre pour d'autres travaux, permettez-moi de lui offrir, comme récompense de son talent précoce, un toast auquel vous vous joindrez tous pour l'encourager dans sa noble entreprise, afin qu'un jour il reproduise, non plus l'image d'un homme ordinaire, mais ceux d'hommes qui y ont plus de droit, ceux à qui Dieu a accordé le génie.

« J'ai l'honneur de porter un toast à M. Alphonse Lerolle, qui entre si dignement dans la carrière des arts; qu'il y soit heureux autant qu'il le mérite, autant que nous le désirons tous!

« Au jeune LEROLLE! »

Après ce discours, on a porté un toast à la mémoire de Mesmer, de Puységur et Deleuze. On a rappelé le souvenir de ces hommes de bien qui souffrirent pour la cause que nous défendons.

M. Laporte, chargé de porter un toast au magnétisme, l'a fait en ces termes :

« AU MAGNÉTISME!.... à cette science divine qui prouve que l'homme a reçu du Créateur la faculté de soulager et de guérir!...

« Permettez-moi, messieurs, de vous faire connaître une définition que je dois à la lucidité d'une somnambule. Cette définition, si pittoresque, si poétique, répondra mieux que tout ce que je pourrais vous dire à ce que vous attendez de moi en cette circonstance :

« Le magnétisme est dans la nature. Le zéphir qui « agite le feuillage, l'air qui purifie l'atmosphère, l'in- « fluence des astres, le soleil souriant dans les plaines « azurées, l'équilibre et l'attraction qui sont les lois des « mondes, les antipathies et les sympathies dans les « trois règnes attestent des moyens et des effets univer- « sellement magnétiques. C'est en puisant aux sources « intellectuelles qu'on peut acquérir la vraie science.

« Le magnétisme détache l'âme des sens et fait admi- « rer les merveilles du Créateur. De même que la cha- « leur et la lumière, source de la vie et de la fécondité, « émanent de la puissance divine, de même les effets « merveilleux du magnétisme sont un présent du Ciel.

« L'homme ne doit point se les attribuer. Le magné- « tisme est une émanation du Créateur. *Le bien ne peut « provenir que du bien.* »

« Messieurs, les sensations que je dois à la pratique du magnétisme m'ont rempli de reconnaissance pour celui qui m'a initié à cette science. Qu'il me soit donc permis de la lui témoigner dans cette fête de famille. Et d'ailleurs, lui, l'apôtre le plus zélé, le plus persévérant, le plus savant du magnétisme, n'est-il pas le magnétisme personnifié?

« Au magnétisme donc et à M. du Potet! »

La salle du banquet, où retentirent en ce jour tant de vœux pour la prospérité du magnétisme, était ornée de diverses emblèmes en l'honneur de M. du Potet; un sur-

tout frappait les regards par cette inscription qu'il portait :

Au novateur hardi qui d'une aveugle rage
Brave les efforts impuissants ;

Au maître dont la voix a de nobles accents
Pour la vérité qu'on outrage ;

Au savant généreux, au philosophe, au sage,
Ses élèves reconnaissants.

M. le comte de Beaumont avait été choisi pour présider cette fête, où la cordialité la plus franche n'a cessé de régner. Avant de se séparer, chacun s'est promis de généraliser avec une ardeur nouvelle les connaissances magnétiques, et de se retrouver au 23 mai.

Chronique. — La presse anglaise commence à réparer ses torts envers le magnétisme. Le *Morning-Chronicle*, qui fut le plus hostile lors des expériences de M. du Potet à Londres, consacre une colonne au magnétisme dans son numéro du 17. Cette justice tardive doit faire le plus grand bien à notre cause. Le fond de l'article est consacré à la fondation de l'hôpital de Calcutta, dont ce journal félicite le gouvernement, en même temps qu'il déplore que les quarante mille médecins de la Grande-Bretagne, qui devraient connaître le mesmérisme, soient précisément ceux qui l'ignorent.

— *La Presse* du 8, dans son analyse d'*Irène*, se déclare franchement pour le magnétisme.

— *Le Corsaire-Satan* a fait sur *Irène* un feu roulant de plaisanteries que tous les magnétiseurs devraient connaître. *La Mouche* a reproduit cet article, qui nous a fait beaucoup rire. C'est une députation de magnétiseurs et de somnambules allant féliciter les auteurs de la pièce. Un langage approprié est mis avec adresse dans la bou-



che de chacun des membres de cette immense députation.

— Un nouveau journal de médecine espagnol, *el Telegrafo medico*, parle du magnétisme en termes favorables, et promet de s'en occuper à l'occasion.

— Les journaux scientifiques rapportent cette phrase de M. Magendie dans sa croisade académique contre l'éther : « De tels faits ne reportent-ils pas l'esprit vers les convulsionnaires de Saint-Médard, le baquet de Mesmer et les pratiques du magnétisme moderne? » Vous reconnaissez donc le magnétisme, monsieur Magendie? car ce qui n'existe pas ne saurait avoir de dangers.

— *L'Union médicale* rapporte presque en entier, dans son numéro 7, le discours de M. Lacordaire sur le magnétisme. Jean Raymond est l'être le plus versatile : tantôt il est pour et tantôt contre nous.

— Le projet de loi sur la médecine annoncé depuis longtemps a été présenté à la Chambre des Pairs. En le lisant attentivement, on y reconnaît que, sans que le mot de magnétisme y soit prononcé, son enseignement et sa pratique peuvent être frappés par certains paragraphes qui peuvent être interprétés contre nous. Lors de la discussion nous reviendrons sur ce sujet. Mais en attendant nous pouvons dire que toutes les lois seront impuissantes à empêcher la propagation de notre doctrine comme la pratique du magnétisme que l'on fera descendre dans la famille. Nous avons mille moyens pour qu'il en soit ainsi. Des pétitions se préparent, déjà nous en avons reçu une d'un médecin de province ; nous la publierons prochainement

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

MANUSCRITS DE MESMER.

Notions élémentaires sur la morale, l'éducation et la législation, pour servir à l'instruction publique en France, par F.-A. Mesmer.

§ VI. — Justice criminelle.

Si cependant il y a des individus hors de l'école de l'éducation qui commettent des fautes assez graves pour troubler la société, la législation doit y pourvoir d'après les principes suivants.

On répète ici que le seul mobile des actions est l'intérêt personnel, mais que cet intérêt peut être mal entendu lorsque la représentation en est confuse ou obscure, soit :

1° Par l'ignorance ;

2° Par la dépravation des sens ;

3° Par les passions ;

4° Par les mauvaises habitudes.

Il est donc nécessaire que cette représentation soit contrebalancée par des intérêts opposés qui paraissent plus forts.

Pour prévenir cet égarement de la volonté, pour y remédier et réparer en même temps les aberrations de la règle de la société, il a fallu attacher à certaines actions qui troubleraient trop fortement l'ordre, des motifs assez puissants et frappants pour n'être pas confondus ni

ignorés. La société, pour cet effet, affecte certains maux ou peines aux actions qu'elle veut empêcher, et les règles d'après lesquelles elle inflige ces maux sont les lois criminelles.

Les lois criminelles doivent avoir deux objets : *remédier* et *préserver*.

Remédier au mal, c'est le *faire cesser*, soit dans sa *cause*, soit dans son *effet*.

Préserver, c'est éloigner les intérêts qui porteraient à l'action défendue, ou les détruire par une connaissance sûre et certaine des motifs, soit naturels, soit déterminés par la société.

De cette manière, la société doit faire en sorte que ses membres connaissent distinctement et puissent se représenter comme *certains* et *inévitables* tous les effets des actions défendues.

Les moyens de la justice ou des lois criminelles sont donc :

1° De renforcer les motifs en attachant des maux à ces actions défendues ;

2° En prouvant que ces maux sont des effets *certains* et *inévitables* de ces mêmes actions.

La justice n'ayant le droit naturel d'infliger un mal que pour en éviter un plus grand, la mesure de ce droit sera dans tous les cas la *stricte nécessité*.

Ce mal étant une exception particulière de la règle générale qui veut le bonheur de tous les membres, les législateurs et les ministres de la justice criminelle sont responsables à la société de cette rigoureuse nécessité.

La *procédure* doit donc être publique, soit pour prouver la nécessité du mal, soit pour démontrer que ce mal attaché par les lois à l'action prohibée est certain et inévitable. Cette publicité doit être absolue ou respective. Si le crime intéresse la société en général, la justice ayant toujours pour objet de rétablir par l'exemple l'or-

dre et de corriger le coupable, la procédure et la peine doivent être aussi publiques que la faute. Si le crime n'intéresse qu'une société en particulier, un corps ou une famille ; partant du même principe, il est également juste que la procédure et la punition soient circonscrites dans les mêmes bornes : une publicité plus étendue, dans ce dernier cas, deviendrait inutile et même scandaleuse.

La *procédure criminelle* étant la règle d'après laquelle la justice criminelle doit s'exercer, elle a pour objet :

1° Connaître le crime ;

2° Connaître son auteur ;

3° Juger la moralité de l'action ;

4° *Remédier* au désordre ;

5° Prévenir le crime.

Le crime étant une action par laquelle l'ordre de la société est troublée, pour en avoir la connaissance, il faut :

1° Avoir une juste idée de la règle de l'ordre ;

2° Reconnaître les changements ou les effets de l'action ;

3° Le degré du désordre ou du mal qui en est résulté dans la société.

L'*énormité* du crime est en *raison composée*

1° Du *mal* résultant de l'action ;

2° De la difficulté de l'éviter ;

3° De la *difficulté* de le *découvrir*.

L'*auteur d'un crime* est celui qui, directement ou indirectement, a déterminé l'effet par lequel l'ordre a été troublé.

Juger la moralité de l'action est déclarer à quel degré l'action a dépendu de la *liberté*, et par conséquent à quel point le mal peut être imputé à son auteur.

Le *remède*, ayant pour objet de faire cesser la cause et de réparer le désordre et ses effets, doit avoir pour objet :

1° La société qui a été troublée ;

2° Le citoyen qui a commis le crime.

L'abus de la liberté étant la cause du mal, pour la faire cesser, le plus naturel et le plus juste de tous ces moyens est de suspendre l'usage de cette liberté.

Le coupable comme citoyen dépravé doit attendre de la société les *moyens* de se *corriger*.

Le droit naturel de correction qu'il a sur lui-même ne peut lui être enlevé par la société. C'est pour cela que l'exercice de la liberté ne peut être suspendu que pour un temps.

Ainsi la punition du coupable ne doit jamais être le but de la justice criminelle, mais seulement un moyen de correction qu'elle lui doit.

On préviendra le crime

1° *En éloignant les occasions et les motifs;*

2° En renforçant les motifs et les intérêts contre l'action prohibée;

3° Si, outre les effets et les suites naturelles de l'action prohibée, les peines qu'on y attache sont suffisamment connues pour exciter l'attention de tous les citoyens. Cette conséquence nécessite encore la publicité de la procédure.

Pour que la peine soit *juste*, il faut:

1° Qu'elle soit telle qu'elle puisse être en même temps le *remède* et le *préservatif;*

2° Qu'elle soit plus appropriée à la personne qu'au crime;

3° Qu'elle soit proportionnée à la sensibilité et à la disposition du coupable;

4° Qu'elle ne dure pas plus longtemps que l'exemple dans la société et la correction de l'individu ne l'exigent.

Car si le but de la justice criminelle doit être, en punissant le coupable, de le rendre meilleur, il faut aussi que, cet objet une fois rempli, elle le rende à la société

dont il n'a été retranché que par une malheureuse nécessité.

Par une suite de ces principes, toute peine par laquelle l'homme perd sa vie, sa patrie, quelque partie de son corps, sa santé ou la sûreté de ses mœurs, est contre le droit de la société, et par conséquent un crime dont les ministres de la justice sont responsables.

Les seules peines que la société ait le droit d'infliger selon l'*énormité* et la *qualité* du crime sont :

1° La perte de l'estime qui résulte de la publicité de la procédure qui manifeste le crime ;

2° La prison ;

3° La prison et la privation graduée des différents objets de l'aisance ;

4° La privation de la lumière ;

5° La privation de l'usage de ses membres ;

6° Les travaux publics.

La sensibilité de l'homme est nécessairement altérée par l'idée habituelle des supplices, et les plus grands qu'on puisse se permettre de l'application des peines consistent moins dans leur dureté que dans leurs *nuances* et leur exacte *gradation*.

Or, si on trouvait quelques difficultés pour l'exacte application de ces peines, il serait facile de les surmonter en convertissant toutes les prisons en maisons de correction, dont le nombre et l'institution seraient déterminés d'après les différentes classes de crimes, et dans lesquelles on assurerait par des règlements sages les traitements individuels des coupables.

Toutes peines devant être un remède, doivent avoir un terme, et ce terme ne paraît pas devoir se prolonger au delà de cinq ans :

1° Parce que ce terme est une portion de la vie humaine pendant lequel la constitution physique éprouve

des variations certaines et assez considérables pour changer les passions et les habitudes;

2° Parce qu'une peine plus longue devient elle-même une habitude, qu'elle fait successivement une moindre impression sur le coupable et ne produit plus d'effet sur la société;

3° Parce que la peine ne doit pas lui ôter le droit, après s'être corrigé, de rentrer dans la société. Une plus longue absence l'exposerait à lui devenir étranger.

Sur les prisons ou les instituts de correction, on doit observer qu'il serait utile de faire d'avance une impression sur les esprits en donnant à l'extérieur de chaque maison de correction des signes frappants et indicateurs de la nature des délits et de punition, et de la qualité des coupables; l'effet naturel de cette impression serait de frapper vivement et constamment l'imagination du peuple et d'exciter en lui l'horreur du crime, tandis que l'intérieur de ces mêmes établissements, toujours disposé dans des vues de *correction*, offriraient sans cesse aux coupables l'espérance consolante de voir finir leurs peines, et des moyens de rapprocher le terme par la plus exacte conformité de toutes leurs actions à ces règles établies. Ces règles doivent être telles qu'elles se plient, en quelque sorte, à l'immoralité des prisonniers, et cependant qu'elles tendent par leur nature, leur gradation et une sorte de liberté laissée au coupable, à lui faire contracter des *habitudes* et adopter des principes opposés à ses premières dispositions. Par exemple, dans la maison où sont détenus les voleurs, les portes des armoires seront sans serrures, les comestibles à leur discrétion. Les hommes dangereux, assassins par irrascibilité, se trouveraient en société de leurs semblables; on laisserait aux ivrognes toutes les facilités de s'enivrer, les joueurs passionnés, les calomniateurs, se trouveraient dans les circonstances et occasions propres à satisfaire

leurs inclinations. Pour cet effet il sera tenu un registre rapportant la conduite de chaque prisonnier; l'exactitude aux règles, par exemple, pendant huit jours, lui fera gagner autant sur le temps de sa punition; quinze jours de bonne conduite lui vaudront quinze autres jours, et ainsi de suite. Par ce moyen l'on nourrirait dans les prisonniers des motifs assez puissants pour leur faire changer leurs habitudes vicieuses.

Dans les cas où ces moyens de correction deviendraient insuffisants ou impraticables, on devrait encore éloigner toute idée de cruauté, et supposer plutôt quelques vices physiques de conformation ou quelques maladies contre lesquelles il faut chercher des ressources dans la *médecine*.

On peut supposer d'ailleurs avec certitude que la plupart des crimes dans la société ne sont pas de la nature de l'homme, que l'on se permet de calomnier comme dépravée et disposée au mal; mais qu'elle est plutôt le résultat de l'éducation et plus encore d'une législation vicieuse.

On finit donc par cette assertion que les principales causes de la plupart des crimes dans la société sont: 1° la trop grande inégalité des fortunes et des facultés, de là la tyrannie, les injustices; 2° le défaut de travail; 3° l'oisiveté; 4° les excès des passions; 5° les mauvaises habitudes.

(*La suite prochainement.*)

ÉTUDES SUR LE SOMNAMBULISME.

§ X. — PUYSÉGURISME.

Sixième observation.

> Il est contraire à la raison et nuisible à la science de déclarer impossible et faux un fait quelconque, par cela seul qu'il sort de l'ordre commun et des lois connues.
>
> DE LAMENNAIS.

Dans un premier article sur le zoomagnétisme, j'ai fait l'aveu de ma primitive incrédulité et des quolibets dont, à l'imitation de la foule, j'avais accablé magnétiseurs et magnétisés. J'ai reconnu mon erreur après avoir assisté aux séances publiques et particulières de Mlle Prudence, et surtout après avoir obtenu moi-même des effets surprenants. Afin de réparer mes torts, j'ai publié dans le *Journal de Saône-et-Loire* deux articles qui m'ont valu de la part de quelques-uns de mes confrères le reproche d'appuyer de mon titre de docteur le *charlatanisme d'un industriel;* mes deux articles m'ont aussi valu des lettres anonymes, et d'autres par lesquelles le magnétisme et ses prôneurs étaient habillés de main de maître. Reproches, lettres anonymes et lettres signées ne firent que m'encourager à continuer mes essais avec la ferme intention de découvrir la vérité.

J'avouerai qu'un doute involontaire plana sur mes nouvelles croyances tant que je ne pus obtenir par moi-

même ce qui m'avait tant étonné dans les Calixte, les Pigeaire, les Prudence. Je demandais une somnambule lucide à toutes les jeunes filles nerveuses et souffreteuses qui voulaient bien, dans l'espoir d'une guérison, se soumettre à mes expériences magnétiques. Je trouvais facilement des dormeuses parlant dans le sommeil et devenant insensibles à la douleur; mais je ne rencontrais pas cette somnambule de mes rêves, s'identifiant avec moi, obéissant à mes plus secrets désirs, à mes moindres volontés, sans que désirs et volontés fussent exprimés autrement que par ma pensée. Je cherchais vainement cette somnambule voyant sans le secours des yeux, trouvant à l'eau pure le goût qu'il plaît au magnétiseur de lui donner *mentalement*, devinant ce qui se passe à des distances très-éloignées, découvrant dans le corps humain les lésions les plus cachées, enfin présentant ces phénomènes si surnaturels qu'ils épouvantent celui même qui les détermine. Mon scepticisme ne cédait qu'en partie aux expériences remarquables de Prudence, lorsque, tout à coup, j'ai trouvé le trésor que je cherchais. J'ai rencontré une somnambule parfaitement lucide et plus surprenante encore que celle qui m'avait tant étonné, et alors je me suis reproché d'avoir mis un seul instant en suspicion la bonne foi de l'intéressante et simple fille, et celle de M. Laurent, son magnétiseur. Aussi je saisis avec plaisir cette occasion de leur rendre pleine et entière justice, car j'obtiens journellement plus qu'ils n'ont montré.

Voici comment j'ai fait ma précieuse découverte :

Je donnais, depuis plusieurs mois, des soins à une jeune fille de vingt-quatre ans, brune, bien constituée, atteinte d'une gastralgie tellement violente que plusieurs fois je passai la nuit auprès d'elle, lui prodiguant les soins les plus empressés sans parvenir à la soulager. Dans sa dernière crise, je lui administrai 5 centigrammes d'extrait gommeux d'opium, et, sous l'influence de cette

médication, tous les symptômes du somnambulisme naturel se montrèrent. Elle parla d'une foule de choses incohérentes, répondit cependant sensément à toutes les questions qui lui furent adressées, se leva, chantant, riant et pleurant alternativement, d'après les pensées qui se succédaient dans son esprit. Quelques vomissements survinrent, et tous ces symptômes disparurent, après m'avoir confirmé dans l'opinion que la malade serait magnétisable. Deux jours après, Mlle Marguerite allait beaucoup mieux, et, dans une de mes visites, je parlai de magnétisme à plusieurs de ses amies qui l'entouraient; l'une d'elles, très-curieuse d'en connaître les effets, consentit à se soumettre à un essai, et je me mis de suite à l'œuvre. La convalescente était placée à une petite distance, et tandis que je magnétisais la curieuse, ce fut la malade qui s'endormit. Je ne doutai plus de l'impressionnabilité de la dormeuse, et je la magnétisai sérieusement.

Dès la première séance, je la plongeai, en moins de huit minutes, dans le sommeil magnétique le plus complet, et j'en observai les effets les plus merveilleux. — L'avare qui retrouve son trésor qu'une main avide lui avait dérobé n'éprouve pas un saisissement plus heureux que celui que je ressentis lorsque, formulant en moi cette pensée : « Que votre main droite, placée sur vos genoux, se lève et se porte à la tête, » je vis cette main, docile à ma pensée, obéir à mon désir. Je fus bien agréablement surpris lorsque je vis ma somnambule, sous l'influence du sommeil de plomb qui semblait la clouer sur son fauteuil, s'animer, se lever, et venir en chancelant jusqu'à moi, parce que telle était ma volonté. Je passai de surprise en surprise à mesure que je tentai de nouvelles expériences. L'ayant priée de chanter, elle chanta. Je l'arrêtai *mentalement* au milieu d'un couplet, et ce fut en vain que les personnes présentes l'engagèrent à con-

tinuer. Elle ne le fit que lorsque je formulai cette pensée : « Vous pouvez continuer. » J'étais dans le ravissement. — Je lui demandai si elle voyait ; elle me répondit presque fâchée : « Je ne suis pas aveugle que je sache ; » et, pour prouver sa lucidité, malgré le mouchoir épais dont j'avais couvert ses yeux, elle indiqua les places occupées par les personnes qui se trouvaient dans l'appartement. Je lui fis jouer une partie d'écarté qu'elle exécuta beaucoup plus habilement que Prudence. — Je n'avais qu'à vouloir pour être obéi, et obtenir les effets les plus surprenants.

Retraçons ici les principales facultés magnétiques que présente Mlle Marguerite. Elle est plongée dans le sommeil à quelque heure que ce soit de la journée, et un aussi grand nombre de fois que je le désire, sans attouchement, sans *passes*, à dix et vingt pas de distance, même d'un appartement à un autre, par la seule influence de ma volonté, et en moins de dix minutes.

Elle est si éminemment magnétisable que ses amies abusaient de sa complaisance pour l'endormir et lui adresser mille questions de jeunes filles curieuses de lire dans l'avenir. J'ai *voulu* que ma somnambule ne pût être magnétisée que par moi, et ces demoiselles, qui mettaient en doute l'influence de ma volonté, firent à mon insu de très-longs et de très-vains efforts pour recouvrer leur primitive puissance. Mon pouvoir est resté supérieur.

Pendant le sommeil magnétique, l'insensibilité devient telle chez Mlle Marguerite qu'on peut lui placer un flacon d'alcali volatil sous le nez, la pincer jusqu'à l'ecchymose, enfoncer des épingles sous ses ongles, expériences que j'ai faites en présence de plusieurs de mes confrères de Mâcon, sans qu'elle en témoignât la moindre sensation.

Elle porte un bras à sa tête ou à ses pieds, soulève la jambe droite ou la jambe gauche, se lève, marche, s'ar-

rête et tombe d'après les ordres que je lui intime mentalement.

Fatiguée par un hoquet qui paraît avec le sommeil et disparaît au réveil, elle demande parfois un peu d'eau. — Cette eau lui étant présentée, je la transforme instantanément en vin ou en vinaigre, si une des personnes présentes m'a indiqué ce genre de transformation. Cette même eau, qu'elle aura rejetée en disant : « Vous me donnez du vinaigre ! » se changera en lait, en eau sucrée, en éther, etc., etc., d'après mon désir.

La vision à travers les corps opaques est portée chez Mlle Marguerite à un degré de supériorité remarquable. — Jouant à l'écarté les yeux parfaitement clos, elle ne s'amuse pas à prendre une carte et à l'étudier pour la désigner ; elle joue sans fixer son jeu, voit même celui de son adversaire, et, si elle se trompe, répare aussitôt son erreur.

Elle reconnaît ou dépeint de la manière la plus exacte les personnes qui entrent dans sa chambre, étant cependant placée de manière à ne pouvoir les distinguer dans le cas même où elle se serait réveillée.

Les pouces d'un incrédule placés sur ses paupières, elle désigne le plus grand nombre des objets qu'on lui présente.

Elle indique ce que renferme une boîte, et voici comment elle prouva sa lucidité à la première épreuve. Une personne lui présenta un carton renfermant des dragées. — La somnambule les reconnut, et indiqua que ces dragées étaient blanches, et que, parmi elles, s'en trouvaient quelques-unes roses. « Il y en a de toutes couleurs, prétendit celle qui cherchait à la tromper. — Je n'en vois que des blanches et des roses, » affirma la somnambule ; et, en effet, la boîte ne renfermait que ces deux couleurs.

Elle distingue *parfois* ce qui se passe à des distances très-éloignées, et chaque fois que j'ai pu vérifier l'exac-

titude de ses assertions j'ai reconnu qu'elle avait dit vrai, et j'ai compris la seconde vue dont sont doués quelques Ecossais.

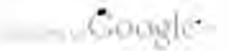
Mise en rapport avec un malade, elle en ressent pour ainsi dire les douleurs, et indique son affection avec une exactitude qui n'a pas encore fait défaut. Je lui ai présenté vingt malades, et jamais elle n'a donné à l'un une douleur qu'il n'avait pas, ou omis une souffrance qu'il éprouvait. — Elle prononce avec une précision telle, que ce n'est pas sans inconvénient que les personnes gravement affectées peuvent lui adresser des questions pressantes. Elle prononce un arrêt sans précaution oratoire. — Jusqu'à quel point l'arrêt est-il sans appel? c'est ce que l'observation m'apprendra bientôt.

Enfin Mlle Marguerite est le phénomène le plus extraordinaire et le plus intéressant qui puisse frapper l'esprit humain.

Je vois sourire les sceptiques à l'annonce de tant de merveilles!.... Le docteur est un visionnaire, un halluciné, s'il n'est pas un fou, disent les uns. — Le docteur est la dupe de quelques supercheries, s'il n'a pas voulu faire un feuilleton amusant, pensent les plus honnêtes. — Ils peuvent rire, les incrédules. — Je ne saurais le trouver mauvais, car j'ai, comme eux, beaucoup ri avant d'avoir vu et expérimenté. Mais aussitôt que la lumière est venue m'éclairer je n'ai pas fermé les yeux, et il a bien fallu me rendre à l'évidence.

P.-C. ORDINAIRE, D. M. P.

(La suite prochainement.)



CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

— Nous extrayons d'une lettre d'un de nos abonnés de Lyon le passage suivant :

« Depuis votre départ, je n'ai cessé de me livrer, autant que je l'ai pu, à la pratique du magnétisme, ainsi que vous me l'avez enseigné, et, grâce à vos instructions, j'ai réussi constamment.

« Ma première tentative fut la guérison d'une gastrite nerveuse, et depuis que j'ai cessé de magnétiser cette personne, les accès n'ont pas reparu. Trois semaines de magnétisation ont procuré ce résultat. J'ai enseigné au mari de la malade les éléments du magnétisme.

« Dans le mois de novembre, j'ai commencé le traitement d'une dame de trente-deux ans, affectée de crises nerveuses dans la tête, qui se manifestaient régulièrement à l'époque des menstrues; au bout de trois semaines le somnambulisme s'est déclaré, mais d'une manière assez bizarre. Il fut précédé par des cris aigus arrachés par la violence des douleurs que j'avais fait renaître, par la vision de fantômes tous plus effrayants les uns que les autres, qu'elle me dépeignait avec rapidité, son visage exprimant la frayeur et les angoisses dont elle était remplie; j'ai pu croire un instant qu'il y avait folie.

« Enfin un somnambulisme calme succéda à ces crises; elle put voir son mal, dont la cause était, selon elle, une grande quantité d'eau amassée depuis longtemps sur le sommet de la tête, du côté droit, ainsi qu'une poche de sang fixée à l'épigastre.

« Elle ne s'est indiqué que deux tisanes pendant

tout son traitement, et de l'eau magnétisée. Elle m'a toujours dit que le magnétisme était chez elle plus puissant que les médicaments.

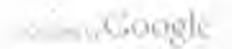
« J'ai pu donner à l'eau magnétisée la vertu des plantes qu'elle m'indiquait, en sorte qu'elle croyait boire, *pendant son état de veille*, une véritable tisane. Un jour elle ordonna à son mari de prendre une bouteille d'eau de Sedlitz pour le purger. Je lui demandai si je ne pouvais pas la faire moi-même, et si elle ne serait pas aussi salutaire que celle du pharmacien. Sur sa réponse affirmative, je magnétisai à l'instant de l'eau commune avec la volonté, l'intention de lui communiquer la vertu nécessaire. Et, chose merveilleuse, son mari fut tellement purgé qu'il s'en effraya, et ne voulut pas en boire une seconde bouteille.

« Elle est sensible à l'attraction et répulsion. Je l'ai endormie deux fois à distance, c'est-à-dire en me promenant dans la ville.

« Enfin, monsieur, depuis que je la traite, elle n'a eu qu'une seule fois sa crise, qui n'a pas reparu en convulsions, mais en migraine; elle touche à la fin de son traitement, car je ne l'endors plus que deux fois par semaine.

« J'ai rencontré un sujet que j'ai endormi en *trois minutes*, et en cinq il était somnambule; en six minutes : *lucidité*. Je l'ai magnétisé quinze jours pour des douleurs d'estomac, qui ont été guéries durant ce laps de temps.

« Voilà, M. le baron, ce que j'ai fait depuis votre départ de Lyon. »



SOCIÉTÉS SAVANTES.

ASSOCIATION DES MÉDECINS DE PARIS.

Séance annuelle. — Nous trouvons dans le rapport du docteur Perdix, secrétaire général, l'approbation de la mesure qu'a prise la *Société médicale* du sixième arrondissement contre trois de ses membres. Après avoir rapporté le texte et les considérants de cette mesure despotique dont nous avons parlé (t. III, p. 334), le rapporteur ajoute :

« Il n'est pas un de vous, messieurs, qui ne rende hommage à cette juste application des principes moralisateurs auxquels nous voulons de plus en plus nous attacher, etc.

« Malgré la surveillance de vos comités, malgré le zèle de votre commission générale, malgré le courage et la persévérante fermeté de votre président (M. Orfila), le charlatanisme, comme ces fléaux meurtriers qu'on ne peut arrêter dans leur marche insidieuse, poursuit partout ses ravages. *Magnétiseurs, somnambules, homœopathes* se jouent de la crédulité publique, etc., etc. »

C'est ainsi, par des rigueurs et des déclamations outrées, injurieuses, que ces prétendus gens vertueux et éclairés attaquent, conspuent deux vérités mères. Ce seul fait nuira plus à leur considération que les bonnes œuvres qu'ils se proposent de faire ne pourront la rehausser. Ce qu'on demande au médecin, c'est son savoir; ce que le malade réclame de lui, c'est la guérison, n'importe par quelle méthode. Laissons-les donc

fulminer; leurs clameurs ne sont qu'un vain bruit sur lequel le public ne se trompera nullement.

Les homœopathes se défendront de leur côté ; nous ne sommes point solidaires. Quant à nous, qui sommes attaqués d'une manière si outrageante, nous nous justifierons en montrant partout les faits qui établissent notre doctrine et montrent à nu l'impuissance des médecins qui l'ignorent.

Ce rapport ne fulmine pas seulement contre les homœopathes et les magnétiseurs, il va jusqu'à censurer des œuvres de morale et de fraternité. Nous y trouvons encore ce passage :

« Je vous dirai qu'il s'est rencontré un homme (M. Viennet), un écrivain, un législateur, qui, devant un auditoire nombreux et brillant, au sein même de l'Académie française qu'il présidait, en décernant un prix de vertu, n'a pas craint, par une imprudente apologie, d'encourager l'exercice illégal de la médecine. Ces encouragements s'adressaient à une femme (Catherine Quéron), qui, pour avoir gardé des malades, se croyait capable de traiter des maladies. « On assure même, disait-il « dans son rapport, qu'elle guérit des malades abandon- « nés par l'homme de l'art, et en attendant que la Fa- « culté la fasse punir de cette audace, l'Académie lui « envoie un prix de 2,000 francs, pour la récompenser « de tant de bienfaits. »

O docteurs *vertueux!* un semblable avertissement devrait vous éclairer, vous faire comprendre que l'art passe en dehors de vous, et qu'on sait vous le dire au besoin.

SOCIÉTÉ DU MESMÉRISME.

Séance du 26 *novembre.* — L'expérience en tout est d'une uberté si grande, ses produits sont si précieux, les fruits qu'elle porte si délicieux qu'on ne saurait trop

haut proclamer son utilité. Sans son concours, en effet, les sciences, dont elle est la mère et la nourrice, dépérissent, languissent comme s'étiolent les plantes privées de lumière. Elle fait éclore les germes intellectuels comme la chaleur fécondante du printemps fait germer les graines que la terre recèle. C'est le levain qui transforme nos vagues conceptions en réalités tangibles et en vaporeuses fictions, comme le feu d'un alambic change les fleurs en parfum suave et en marc fétide. Celui qui veut suivre une marche sûre et rapide dans l'étude du magnétisme doit la prendre pour guide, car elle est la clef des mystères de la nature, le flambeau de la vérité, l'égide de l'investigateur intrépide, la pierre de touche de l'observateur attentif, qui n'acceptent les théories aux pompeuses promesses qu'après un examen sérieux, une vérification scrupuleuse, le *criterium* du savant, enfin, qui refuse l'endossement d'une valeur fictive qu'on appelle hypothèse!

Tant que la physique resta confinée dans les régions spéculatives elle ne progressa point; mais quand Galilée, quittant le sentier battu de l'abstraction pour entrer dans celui des faits, la rendit expérimentale, démonstrative, elle marcha si vite que ses vieux amants ne la purent suivre. De même pour les autres sciences physiques. Le mesmérisme, qui est de cet ordre, doit avoir le même sort. On obtient effectivement, depuis qu'on multiplie les expériences, des résultats qu'on était loin de prévoir, qui sont incroyables même pour ceux qui n'ont point suivi le développement progressif de ces expérimentations.

Après des effets généraux obtenus sur six personnes différentes de sexe et d'âge, M. le docteur Cruxent magnétise M. Comas, somnambule exatique, sur lequel il exerce une action instantanée. Le sujet est dans la dépendance absolue du magnétiseur, qui lui fait exécuter

toutes sortes de mouvements, par un ordre mental; ainsi il tourne, avance, recule, lève les bras, les jambes, s'assied et se relève au gré du magnétiseur. Mais cette singulière domination ne s'arrête pas au corps, elle affecte l'esprit ou plutôt elle est morale avant de se traduire physiquement. Et, de même que l'argile prend toutes les formes que le potier lui donne, l'esprit du patient se place dans toutes les situations qu'il plaît au magnétiseur de lui donner; ainsi l'idiotisme, l'hilarité stupide, la fureur, toutes les idées d'un maniaque ou d'un imbécile le dominent successivement; il est réduit à la condition de la brute asservie. On le plaint, on souffre de le voir dans cet état qui rappelle en tous points les descriptions lycanthropiques des sorciers. L'auditoire ému reste frappé de terreur en pensant aux conséquences funestes qui peuvent résulter d'une telle perturbation de l'entendement. Mais une modification de pensée fait évanouir tout ce désordre, et l'étonnement se peint sur tous les visages de voir dans son état normal, avec toute sa sérénité intellectuelle, celui dont, tout à l'heure, l'étrange situation excitait la compassion des assistants.

Séance du 3 *décembre*. — Réception de trois membres stagiaires, MM. Roigneau, Emile Jacques et Guilloux.

Séance du 10. — Les phénomènes d'attraction, de répulsion, de coma, d'insensibilité générale et spéciale, et quelques autres bien connus, s'observent sur sept personnes qui se présentent pour être magnétisées.

Séance du 17. — M. Lebrun, officier de santé et pharmacien, soutient sa thèse sur les maladies hystériques. Il est admis membre titulaire.

M. Dalmas, docteur-médecin, et M. Ramel, sont aussi admis membres stagiaires.

M. Maeyens soutient sa thèse sur l'*échange simultané du fluide nerveux*, de magnétiseur à magnétisé. Ce tra-

vail, au milieu de beaucoup d'hypothèses, contient quelques aperçus nouveaux sur l'explication de certains phénomènes magnétiques, dans le détail desquels nous ne pouvons entrer maintenant. Comme toutes les questions obscures, peu ou mal étudiées, celle-ci donne lieu à une controverse; les esprits restent partagés, et le tout se termine par l'admission du candidat au nombre des membres titulaires.

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

Dans ses dernières expériences M. du Potet ayant cru découvrir une nouvelle loi magnétique, attendait avec impatience le moment de s'en assurer par des faits sur lesquels aucun doute ne restât. Dans la conférence du 21 février, s'adressant à l'assemblée, notre maître a dit :

« Si le tracé des lignes influe sur le résultat de l'expérience, s'il n'est pas indifférent qu'elles soient faites de telle ou telle manière, nous avons fait une découverte magnifique, et un progrès marqué doit en résulter dans la science magnétique. Nous allons donc, devant vous tous, tracer de nouvelles lignes de craie, et pour qu'il ne puisse y avoir d'incertitude, toutes partiront d'un point donné, sans irrégularité, afin que l'épreuve soit complète. Soit la flèche ci-dessous :



« Toutes les lignes de l'extrémité A, convergeant au point B, se prolongent jusqu'en C, où convergent égale-

ment les rayons D et E. Si je ne me trompe, il doit y avoir deux actions bien distinctes, l'une qui porte les expérimentés de A vers C; l'autre qui les empêche d'aller de C à A. Plaçons donc, pour avoir de suite un exemple, un sujet résolu dans les conditions supposées, et voyons les phénomènes qui vont se manifester. »

En conséquence, M. C*** est prié de se placer au point B et d'analyser avec tout son sang-froid les sensations qu'il y éprouvera. Bientôt une sorte de défaillance, de faiblesse se manifeste; il assure sentir par les pieds un écoulement de ses forces. Ma tête se vide, dit-il; puis, ne pouvant plus se maintenir verticalement, il s'affaisse et l'on est obligé de le soutenir. Il accuse de plus en plus l'épuisement de tout son être; et l'on remarque un état syncopal, caractérisé par la pâleur du visage, la débilité, l'atonie générale et une respiration si courte qu'elle est presque insensible. On l'enlève immédiatement pour le placer au bout C de la flèche; on voit aussitôt les phénomènes d'une vitalité puissante apparaître, chasser la faiblesse, comme quand un animal, un instant plongé dans le vide, rentre dans l'atmosphère. M. C*** sent distinctement des courants fluidiques s'établir de la flèche à lui. Il éprouve là des sensations tout à fait opposées à celles ci-dessus décrites; il jouit de cet état, s'y complaît, manifeste sa joie et voudrait rester plus longtemps sur ce point.

M. du Potet, pour s'assurer que l'imagination n'entre pour rien dans la production de ce fait, prend un jeune homme nouvellement arrivé, qui n'a rien entendu ni vu de l'expérience précédente, qui ignore le but qu'on se propose. Mis au point C, à la place que vient de quitter le précédent sujet, on voit avec une grande surprise qu'il respire avec activité, qu'il éprouve une sorte d'excitation fébrile; ses yeux brillent; il semble vivre davantage. Prié d'avancer, il fait un pas sur le tracé, mais

ne peut poursuivre sa route; il multiplie ses mouvements; mais en vain ses muscles se gonflent, le dépit, la colère s'empare de lui et ses efforts sont inimitables comme indicibles. On le laisse cependant dans cette situation et on l'excite à poursuivre; mais quelque chose d'infranchissable le repousse, comme à la marée montante le flot repousse, rejette à la côte l'imprudent qui s'avance. Furieux, il s'élance la tête baissée; vains efforts! Il ne va pas à la moitié de la flèche. Un homme que l'on eût placé sur une glace polie, ayant aux pieds des patins et retenu par des liens fixés solidement à un poteau et le ceignant au milieu du corps, et voulant avancer, donnerait l'image des mouvements bien infructueux effectués par l'expérimenté, qui, suant à grosses gouttes, après avoir fléchi cent fois sans tomber, demande, prie qu'on le retire de cette position. Il accuse des sensations en tout analogues à celles de son prédécesseur; son corps était parcouru par un fluide pénétrant qui portait par tout son trajet une excitation vitale, remarquée d'ailleurs par tout le monde dès les premiers instants. Il se sentait vivre doublement sans pouvoir comprendre par quel mystère, par quelle puissance ce fait s'était produit. Mais quelques minutes après l'opération, il éprouvait dans les bras et les jambes le sentiment de fatigue d'un homme qui a beaucoup lutté.

Une troisième expérience tentée fut moins concluante. On n'avait que le diminutif des précédentes, soit parce que cette personne est moins impressionnable ou plutôt parce que l'action des lignes était affaiblie. Cette supposition est très-probable, et l'on eût dû à chaque essai renouveler les lignes en partie effacées, car il doit y avoir soustraction du principe agissant par les corps mis en contact; c'est au moins ce qui arrive pour des agents analogues.

« Les conséquences à tirer de ces faits, ajoute M. du

Potet, sont nombreuses. Ces faits indiquent pourquoi dans la magnétisation directe et par contact, on obtient du sommeil ou de l'excitation selon les procédés suivis. Ils justifient les principes que j'ai posés dans le *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, et reportent au système de Mesmer, qui admettait des pôles dans le corps humain ; car les effets produits par son baquet et ses verges de fer étaient tantôt positifs et tantôt négatifs. Ce grand homme n'avait pas eu le temps de découvrir les vraies lois du magnétisme ; les crises convulsives dans lesquelles il mettait les malades résultaient d'une magnétisation mal dirigée, car il sera possible désormais de produire à volonté le calme ou l'agitation : nous en donnerons les preuves les plus multipliées. Mais ce n'est là qu'un fait de la découverte nouvelle ; voici qui est plus important.

« Lorsque nous avons parlé de magie nous en admettions l'existence, convaincu que sa source était dans le magnétisme, comme toutes les merveilles de la nature ont leur cause dans des agents ou des forces qui s'y trouvent ; il n'est donc pas besoin de recourir à des interventions diaboliques ou divines pour expliquer les phénomènes. Un jour viendra où l'ignorance revêtue du manteau de la science sera à tout jamais bannie, où il sera reconnu que tout miracle est physique, qu'il a sa cause soit en nous-même, soit extérieurement en des agents d'un ordre élevé sans doute, mais dont l'action n'a jamais cessé d'exister. Trop longtemps les savants ont laissé dans l'oubli ou abandonné au vulgaire une étude si curieuse et si utile. Curieuse, car c'est par elle seule qu'on peut donner aux sciences ce qui leur manque : la connaissance des premiers principes ; utile, car c'est par elle seule que les préjugés, que les erreurs, que des crimes même peuvent disparaître de la terre.

« Heureux nous sommes d'ouvrir le chemin, malgré les clameurs des gens qui se repaissent de chimères, quel

que soit le jugement des plus éclairés, qui semblent faire un crime à l'homme d'oser toucher à l'arche sainte, c'est-à-dire de porter une main sur ce que les siècles barbares nous ont transmis comme des vérités, et qui n'est à nos yeux qu'un défaut d'observation ou le fruit d'impostures intéressées. Pourquoi faut-il que ce soit un homme faible qui donne l'exemple? Tant de gens capables, pensants, auraient dû devancer et dire au monde ce que dans leur for intérieur ils reconnaissaient d'opposé aux superstitions régnantes. Il est vrai que l'on court risque d'être placé au rang des fous, des méchants, des impies, tandis que Dieu ne cesse d'inspirer la tolérance et de crier aux hommes : la lumière luit dans les ténèbres; mais ils ne l'ont point comprise.

« C'est en vain que le travail que nous entreprenons a été tenté par le raisonnement : assurément les ouvrages des philosophes, des penseurs sont nombreux sur ce sujet; mais le raisonnement fait peu dans ces matières, souvent même il augmente les difficultés; car, n'ayant pour appui que des abstractions, ils n'avaient point la puissance de commander à la croyance et d'empêcher les sophistes de détruire le peu de bien qui résultait de leurs œuvres.

« Nous n'avons point la prétention d'imposer nos idées, mais d'amener ceux qui voudront s'éclairer à répéter les expériences qui ont jeté quelque lumière dans notre esprit. Ce n'est que petit à petit que le travail commencé aura quelque importance, et un jour d'autres hommes apparaîtront, qui, saisissant tous les faits, reconstruiront l'édifice des connaissances antiques. »

Dans le prochain numéro, nous donnerons un curieux article de M. du Potet sur la magie magnétique.

VARIÉTÉS.

Irène. — On est étonné, en voyant cette pièce, de la hardiesse des auteurs et de leur profond esprit d'observation.

Le jeu laisse beaucoup à désirer. L'acteur ne sait rien du magnétisme; il s'y prend en novice pour déterminer l'*attraction*; aucun magnétisé n'obéirait à un semblant d'énergie : il faut plus que des gestes. Mais au théâtre, le réel n'est pas nécessaire, le public ne le demande pas. Le succès immense de cette pièce atteste le progrès du magnétisme dans l'esprit des masses; chaque soir une foule compacte encombre la salle, et Rose Chéri reçoit les applaudissements qu'elle mérite.

Vous croyez peut-être, lecteurs, que ce succès éclairera les savants, qu'ils étudieront la science qui se traduit ainsi;détrompezvous : on magnétisera dans la rue, dans la loge du portier de nos grands hommes, avant qu'ils se décident à examiner cette force prodigieuse qui peut asservir un être à un autre être. Nous vous l'avons dit déjà : il faut que des crimes nouveaux apparaissent pour que les savants, maintenant pleins d'éther, se réveillent enfin de leur ivresse. Les secrets des temples anciens sont profanés et apparaissent sur le théâtre pour y être dévoilés. Belle chose ! ma foi. Nos Académies ne connaissent des primeurs que quand il s'agit de légumes ou de fruits; les grands faits, les découvertes du génie ne leur arrivent que quand tout le monde en est rassasié; c'est ainsi qu'ils remplissent leurs fonctions. La science n'est-elle point un sacerdoce? Voyez quels dignes mi-

nistres de ce culte recèlent l'Institut et la rue de Poitiers.

Lecteurs, allez voir *Irène,* c'est un tableau ravissant. *Irène* ne dort pas; mais songez qu'il y a aussi en dehors du théâtre beaucoup de somnambules qui ne dorment pas non plus, coûtent plus cher et sont moins belles.

L'éther. — Dès le premier jour nous avons dit que l'éther serait plus favorable que nuisible au magnétisme. Nos prévisions se réalisent. Les effets de l'un contrôlent, sanctionnent ceux de l'autre, parce que les vérités sont sœurs et se prêtent un mutuel appui. Ainsi l'éther a vaincu d'abord la résistance que le magnétisme rencontrait encore à l'égard de l'insensibilité. Maintenant l'anesthésie est un fait acquis pour tous; le magnétisme en a commencé la conquête, c'est l'éther qui l'achève : le triomphe est commun.

Nous avons souvent soutenu que le magnétisme détruirait les systèmes qui règnent en médecine; chaque jour en apporte la preuve. Un médecin américain, le docteur Cutter, de Nashua, observa il y a quelques années la continuité du travail parturitif durant le sommeil et l'insensibilité magnétiques. (Voyez tome I[er], page 115.) Ce fait, contraire aux données physiologiques régnantes, ne fut point cru, surtout à cause de son origine magnétique. Mais voilà qu'aujourd'hui M. Paul Dubois obtient la même chose avec l'éther. Dans sa communication à l'Académie, le professeur d'obstétrique dit positivement que l'inhalation de l'éther *ne suspend ni les contractions de l'utérus ni celles des muscles abdominaux!...* Vous voyez bien que toujours la vérité triomphe, qu'une découverte en amène une autre, et qu'elles se contrôlent sans se nuire : la vérité est une et ne saurait être détruite.

Les premières éthérisations nous ont émerveillé. L'éther, agissant sur presque tous les individus, est d'une

application si prompte et si facile, que nous l'eussions de beaucoup préféré au magnétisme dans la pratique chirurgicale, si des suites funestes n'avaient soudain refroidi notre enthousiasme. Suivant assidûment les cliniques, nous avons vu *toutes* les plaies devenir *baveuses*, la cicatrisation languir, et les malades qui avaient le mieux supporté de *grandes* opérations mourir de *résorption purulente*. A l'Académie on ne parle pas de ces désastres, mais l'humble praticien qui les constate se tient en garde contre l'engouement général. Ayant fait observer à un grand chirurgien que les opérés mouraient tous *de la même* maladie, il nous fut répondu que c'était à l'encombrement, à l'air vicié de l'hôpital qu'il fallait attribuer ces ravages; qu'en ville les malades, mieux aérés, mieux soignés, n'éprouvaient aucun accident fâcheux. Cette raison est possible, mais ne nous paraît pas la seule; car l'éthérisation est une intoxication véritable, un empoisonnement amenant la mort par asphyxie, comme le gaz qui s'échappe des charbons ardents.

Ce moyen subira des perfectionnements, on trouvera sans doute l'antidote de ce poison; mais, en attendant, on l'applique à tort et à travers, sans même en connaître la dose, sans s'inquiéter nullement des suites; c'est un marteau puissant avec lequel on frappe sur l'enclume humaine, cette *chair à expérience*, comme dit Lisfranc dans son langage pittoresque. La métacoloration du sang, qui s'échappe *noir* des artères, arrêtera peut-être ce débordement d'essais, et l'on finira par où l'on aurait dû commencer : l'expérimentation sur les animaux.

Sursensibilité. — Il y a en ce moment, salle Sainte-Marthe, à la Charité, une jeune fille, aveugle par amaurose, traitée par la strychnine. Ayant observé que la main de M. Gerdy, approchée des yeux de la malade pour explorer la sensibilité de la rétine, faisait contrac-

ter spasmodiquement les muscles de la face, je pensai que cet effet était dû à une action magnétique spontanée. Quand la visite fut finie, je revins auprès de la malade, et, tout en lui causant, pour distraire son attention de l'essai que je voulais faire, j'approchai ma main de son front; elle en fut avertie par une violente secousse. Craignant que le déplacement de l'air ne fût la cause de cet effet, j'approchai de nouveau, avec précaution, une attelle de sa joue : je n'obtins rien; mais un de mes doigts étant dirigé de la même manière, sans intention de magnétiser, le premier effet se reproduisit.

Interrogée, la malade me dit que cette extrême sensibilité lui venait environ une demi-heure après l'ingestion du médicament, et durait de trois à quatre heures, en s'affaiblissant de plus en plus. Le lendemain je m'assurai par une multitude d'expériences que, sous l'influence de la strychnine, la sensibilité générale et spéciale était très-exaltée, et que l'approche des corps *animés* était sentie sans contact. D'où je conclus qu'une émanation magnétique involontaire a nécessairement produit cet effet.

Il y a des substances qui engourdissent, endorment la sensibilité, d'autres qui l'exaltent; il serait bien curieux de les étudier à ce point de vue.

L'Homœopathie. — M. le docteur Léon Simon, qui fait un cours d'homœopathie, avait pris le magnétisme pour sujet de sa dernière leçon. Beaucoup de magnétiseurs y assistaient. Après avoir exposé l'opinion de Hahnemann, qui regarde le mesmérisme comme une force *curative* (1), et dont il spécifie l'application, M. Léon Simon a dit qu'il était oiseux, puérile, indigne d'hommes instruits et sérieux, de controverser sur la réalité du magné-

(1) Voyez son *Organon* et ses *Maladies chroniques*.

tisme. A son avis, c'est un fait tellement évident, tant de preuves en ont été données, qu'il faut être devenu académicien pour le nier. Quant à son rôle thérapeutique, principal objet de cette leçon, il l'a limité aux affections sporadiques, qu'il peut guérir ; aux typhoïdes débutantes, qu'il amende; quant aux chroniques, il le déclare souverainement impuissant à les guérir ; mais, et cela paraît contradictoire, il le proclame supérieur à tout autre moyen dans certains cas compliqués où rien n'agit : alors c'est un adjuvant utile, mais voilà tout. En quittant cette terre solide, M. Léon Simon a voulu entrer dans l'examen du somnambulisme; mais il était facile de voir qu'il n'y connaît rien; il s'est embrouillé tellement, qu'il a présenté cet *état* comme un *agent*. La clairvoyance, appliquée au diagnostic, a été mieux appréciée; il a constaté qu'elle était souvent fautive, et que le traitement est presque toujours conforme aux idées du médecin, en d'autres termes qu'il y a communication de pensée, motif qui la lui fait rejeter.

En fin de compte, le magnétisme ne peut être employé concurremment avec l'homœopathie dans les maladies aiguës qu'ils peuvent guérir ; il faut que l'un cède le pas à l'autre, et M. Simon accorde naturellement sa préférence à l'homœopathie. Que les magnétiseurs, dit-il, mettent de l'ordre dans leurs observations, dépourvues d'esprit d'analyse; jusque-là les guérisons qu'ils ont obtenues ne peuvent entrer en ligne de compte scientifique et lutter de pied ferme.

Il y a du vrai dans cette appréciation. C'est généralement par l'absence de connaissances médicales que pèche la relation des traitements magnétiques; mais, pour être mal narrées, ces guérisons n'en existent pas moins. Le gargon scientifique n'est qu'un bien maigre accessoire; ce qu'il importe, c'est de guérir, et il est incontestable que les magnétiseurs ont guéri (et guériront)

sans les connaître ni les bien décrire, des maladies à la cure desquelles les plus savants docteurs, même homœopathes, avaient vainement épuisé leur grec et leur latin. Dénier aux écrits des magnétiseurs toute espèce d'autorité nous paraît, de la part d'un homme aussi éminent que M. Simon, une partialité que rien ne justifie.

Autre chose nous a frappé. M. Simon affirme que le magnétisme est impropre à la curation des maladies chroniques, tandis que les magnétiseurs ne se sont presque appliqués qu'à la cure de ces maladies. L'espace nous manque pour discuter cette opinion; mais les bonnes dispositions que montrent messieurs les homœopathes nous fourniront l'occasion d'y revenir.

Chronique. — On va jouer aux Variétés une pièce intitulée : *le Haschich, l'Éther et le Magnétisme*. L'esprit en est, dit-on, favorable à la cause mesmérienne.

— *L'Illustration* du 13 février, dans son analyse d'*Irène*, badine un peu sur le magnétisme.

Il y a dans le même numéro la figure d'un vase grec représentant une scène magnétique.

— *L'Esprit public* du 24, à propos de l'éther, parle des magnétiseurs en termes peu flatteurs. Cette gentillesse nous vient d'un docteur microscopique... je voulais dire micrographe! N'importe la désinence, c'est toujours petit.

— *L'Époque* du 18 contient tout entier le rapport du docteur Perdrix, dont nous parlons page 144.

— Le *Bulletin de thérapeutique*, critiquant l'article du *Medical Times*, le premier qui a paru sur l'éther, dit que c'est pour contrebalancer les tours de passe-passe des charlatans que M. Leston a employé l'éther. Puis il ajoute : « Pauvres expériences!!! L'homœopathie et le « magnétisme animal se donnent la main aussi bien à « Londres qu'à Paris. »

Le *Medical Times* répond à cette invective en prenant la défense de la vérité magnétique.

Le même journal annonce que, vingt-quatre heures après une opération de lithotomie exécutée à l'hôpital de Suffolk et Colchester, le patient, qui avait été endormi par l'éther, a succombé. Un vieux monsieur qui, la semaine dernière, a été opéré par M. Travers pour un mal de pied, a également succombé vingt-quatre heures après l'opération sans que l'on ait pu le faire sortir de la stupeur où l'éther l'avait plongé.

— Le *Zoist*, dans son dernier numéro, porte à cent trente-six le nombre des opérations faites à l'aide de l'insensibilité magnétique.

— Le *Morning chronicle* du 17 février, parlant des cent trente-six opérations citées par *the Zoist*, dit :

« Comme publicistes, nous ne sommes pas appelés à « discuter les points controversés de la médecine; mais, « en présence des faits qui se produisent de toutes parts, « nous sommes naturellement amenés à demander : « Pourquoi cette négligence de faits si importants? Pour- « quoi, depuis huit ans surtout, des milliers de patients « ont-ils enduré des tortures inutiles? Pourquoi les mé- « decins ont-ils négligé le premier de leurs devoirs, l'al- « légement des souffrances? Nous savons que cette insen- « sibilité est souvent difficile à produire; mais est-ce à dire « qu'on ne doive l'essayer? Mais surtout nous demandons : « Pourquoi cette soudaine conversion par l'éther? Nous « craignons qu'en cela, comme en toutes choses, ils aient « été guidés bien plus par leurs préjugés que par leur rai- « son; et parce qu'au commencement des discussions « magnétiques quelques-uns ont ridiculisé et nié la nou- « velle vérité, la foule a suivi les chefs sans s'enquérir. « Nous avons de fréquentes occasions, en discutant d'au- « tres matières, de dénoncer une telle conduite, et nous « devons exprimer ici notre étonnement de ce que les

« quarante mille médecins de l'Angleterre aient oublié « leur devoir envers l'humanité souffrante au point de « négliger l'étude d'un sujet aussi important. »

Appréciant la création de l'hôpital magnétique de Calcutta et la nomination du docteur Esdaile à la direction de cet établissement, ce journal ajoute :

« Cela nous offre un curieux contraste : les chirurgiens « de l'Orient opposés à ceux de l'Occident. Les premiers « enlevant les membres sans douleur ; les seconds sui- « vant la bonne vieille méthode orthodoxe, qui considère « la douleur comme nécessaire. »

Plus loin il dit encore :

« Toutes les fois qu'une opération est inévitable et « qu'elle doit être longue, le sommeil magnétique est « préférable à celui de l'éther, parce que dans la grande « majorité des cas, ce sommeil peut être facilement pro- « longé, même au delà de l'opération, et renouvelé, « sans inconvénient, à chaque pansement. Et si nous « ajoutons à ces puissantes raisons que le mesmérisme « est un remède pour beaucoup de maladies non amen- « dables par les moyens ordinaires, nous pensons que « nous en aurons assez dit pour sommer les médecins « d'examiner à fond cette matière. C'est un devoir qu'ils « ont contracté envers la société, et la voix publique « saura bien en exiger l'accomplissement. Au reste, l'his- « toire de la médecine doit suffisamment montrer aux « jeunes membres de cette profession la nécessité qu'il « y a pour chaque homme d'examiner par lui-même un « tel sujet, etc. »

— *La Démocratie pacifique* et *la Mouche* ont reproduit notre article sur l'hôpital de Calcutta.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

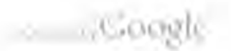
THÉORIES.

A MONSIEUR LE BARON DU POTET.

Mon cher Maître,

Un des plus grands philosophes de l'antiquité disait à ses disciples : « Σοφώτατος μαγεῖαν δίδασκει, ἐστί δέ τό δέ θεῶν θεραπέια (1). C'est bien sage à lui d'étudier la magie, car c'est véritablement la médecine des dieux. » Platon conseillait la recherche de ce grand problème, qui consistait dans *la connaissance des prodiges dont les causes se perdent dans l'immensité de la nature* (2), alors que la vérité étouffait sous le plus ténébreux chaos. Et maintenant que la déesse est sortie des flots toute rayonnante de beauté, maintenant qu'elle ne réclame que de l'amour et des caresses, du haut des chaires où l'on devrait nous convier à ses enivrements, on nous crie de fermer les yeux. Ainsi que tant d'autres j'allais suivre la route commune, quand un peu plus bas, selon les vues actuelles, mais bien autrement haut, selon les cœurs initiés, j'entendis une voix qui disait : « Jeune homme, il y a danger de te perdre dans les ténèbres. Pourquoi ne te ceindrais-tu pas les reins? Pourquoi t'engager ainsi sans lumière? » Cette voix avait le timbre de mon pays. Je

(1) Platon dans *Alcibiade*. — (2) Id., *Déf. de la magie.*



penchai la tête.... et mes oreilles furent émerveillées, et mes yeux n'avaient plus assez d'orbite.... J'étendis les mains, je me jetai à genoux.... Mais ce n'était point des hommages que vous vouliez, monsieur le baron, ce n'était que mon cœur à guider, que mon âme à réchauffer au souffle divin. Vous me sauvâtes du naufrage en me disant au seuil de l'école : « Ami, prends garde, n'avance pas que je n'aie dessillé tes paupières. Viens, que j'apprenne tes mains à disposer du trésor ignoré que recèle ton être. » J'ai puisé sans tribut à la source, j'y ai bu largement. Et pour merci, monsieur le baron, je n'ai rien, rien que la semence que vous m'avez donnée; daignez en accepter les fruits. C'est la première fois que ma plume essaie la route; puisse-t-elle ne jamais courir que sous d'aussi nobles auspices!

Votre élève et concitoyen,

E. L.

DES PHÉNOMÈNES MAGNÉTIQUES DE TRANSITION.

§ 1. *Théomédisme.*

« *Natura non copulat extrema sine medio.* La nature ne réunit jamais deux extrêmes sans transition. » C'est là mon point de départ, et, dans tout le chemin que nous allons suivre, nous sentirons de plus en plus la vérité de ce précepte, qui marche de pair avec le suivant : une science ne saurait exister que le jour de son baptême, c'est-à-dire qu'à chaque pas nous trouverons du magnétisme avec des dehors si séduisants que nous nous dirons : comment se fait-il que la science compte si peu de jours? Eh! c'est qu'elle n'avait pas de nom. — Qui ne connaît Platon? Qui ne connaît César? Otez le nom de ces hommes, qu'en reste-t-il? un philosophe, un vainqueur; vous les voyez déjà dans l'ombre de la généralité. Ainsi du

magnétisme : confondu parmi une foule de sciences qui le déchiraient, il n'existe réellement que depuis le jour où Mesmer le baptisa. La fable, une des plus belles portions de l'histoire ; la poésie, reine des lettres ; la philosophie, la médecine, la magie, la physique, l'environnaient de tant de feux, qu'il disparaissait au milieu d'elles. Mesmer le saisit par le front, et malgré les clameurs affamées de toutes ces sciences, il établit devant elles une rivale invincible, et accomplit par là le miracle le plus étonnant que je sache : tirer la mère du sein de ses enfants. Écoutez et vous jugerez.

Et d'abord, la Genèse en main, voici ce que je crois démêler de l'œuvre des six jours :

Esprit.	*Spiritus.*
Lumière.	*Lux.*
Ciel.	*Cœlum.*
Vie.	*Vita.*
Terre.	*Terra.*
Ténèbres.	*Tenebræ.*
Abîme.	*Abyssus.*

Le front de Dieu est le siége de l'esprit ; celui-ci donne la lumière, qui est l'âme du ciel. Ces trois principes, intarissables fluides par excellence, sont réunis à la matière par l'intermédiaire de la vie, que j'appellerai l'ensemble des existences manifestées par des propriétés d'esprit et de matière. Puis viennent les trois principes inertes, la terre, les ténèbres et enfin l'abîme (αβυσσος : α, *sans*; βυσσο, poétique de βυθος, *fond*) le vague des espaces où nage l'univers.

La vie est donc la transition de l'esprit à la matière. Mais l'homme n'est-il pas le résumé de la vie? N'a-t-il pas dans sa tête esprit, lumière et ciel? Ne tient-il pas de son corps à la terre, aux ténèbres, à l'abîme? Donc c'est lui qui fait transition. Mais il est encore à nos yeux

de deux parts bien distinctes; la première qui tient de l'esprit, l'autre de la matière : deux extrêmes incompatibles. « *Natura non copulat extrema sine medio.* » Or, entre l'âme et le corps, substances de nature si inverse, il faut de toute nécessité une transition qui tienne à la fois de l'un et de l'autre; c'est dans la loi de la création, depuis la terre jusqu'à Dieu, depuis l'éponge jusqu'à l'homme.

Tous les philosophes en ont senti l'existence et l'ont décrit avec plus ou moins d'ambages. Aristote l'appelle corpuscule spirituel (σωμάτιον πνευματίχον.) « Son élément, ajoute-t-il, est divin, et répond proportionnellement au ciel et à la terre. » Sa nature n'est ni spirituelle ni matérielle, et pourtant elle découle de l'esprit et de la matière. Ce n'est point le corps, c'est déjà de l'âme; ce n'est point l'âme, car c'est aussi du corps. « *Non corpus, sed jam anima; seu non anima, et jam corpus.* »

Le véhicule de la volonté de l'âme au corps, le lien des âmes, la cause d'antipathies et de sympathies invincibles, c'est le magnétisme. Selon le plus grand nombre, sinon selon tous ceux qui ont traité de cette matière, *l'esprit médian* ne se borne pas à l'homme. La raison en est toute simple. Qu'est-ce que l'homme? Le résumé de l'univers, le microcosme. Donc l'univers doit posséder toutes les propriétés de l'homme. L'âme des mondes ne peut agir sur eux que de la même manière que l'âme de l'homme agit sur le corps. Il faut que ce tiers médiant soit partout : de sorte que la moindre parcelle de la nature soit vivifiée par une étincelle qui corresponde à ses besoins, étincelle qui communique le mouvement, la volonté aux particules inertes; d'où tous les corps existants seraient ainsi liés entre eux par une sorte de parenté qui les ferait s'embrasser dans la constitution de la nature, et ce lien, par la même raison, réunirait la nature au créateur. Aussi pourrons-nous

dire : « Ce n'est pas l'univers, c'est presque Dieu ; ce n'est pas Dieu, car c'est presque l'univers. »

Ptolémée, en traitant des astres, appelait ἀποῤῥείαν la force qui maintient l'harmonie parmi eux, c'est-à-dire force qui découle de l'un et de l'autre (ἀπό, ῥέω), et qui est en raison de leur influence respective. Dieu étant le moteur de cette force, nous remontons toujours au principe par le même chemin.

Aristote (1) l'appelle la continuation des inférieurs aux supérieurs (ἐκπλήρωσις, complément), force médiante qui, tenant au principe, l'aide à gouverner ses œuvres en leur transmettant sa volonté.

Tout ceci peut se résumer en un seul mot : *théomédisme* (Θέος, divin ; Μεδεῖς, régisseur). Toute l'antiquité respire cette atmosphère, et le paganisme, en résumé, n'est autre chose que la croyance mal entendue de cette idée primitive : « Dieu dans toutes ses œuvres. » Idée qui devient pour nous de la plus grande évidence par le théomédisme : « Dieu adhérant à toutes ses œuvres par un milieu transitoire. » Ainsi nous évitons le matérialisme et nous rattachons la matière au principe spirituel.

Pourtant je ne veux pas pousser cette idée jusqu'à dire que le magnétisme soit justement dans tout ; au contraire, je prends deux noms pour bien faire sentir que ce dernier est adhérent à l'homme ; je ne le sépare pas non plus du théomédisme, car il me semble de nature tout une ; c'est ce qui m'explique la transmission de cette force humaine à travers l'espace. Du reste, qui prendrait à la lettre ce que je viens de dire n'entrerait pas du tout dans le cadre que je me suis tracé ; mais il faudrait être bien aveugle aussi pour ne pas reconnaître l'existence d'un certain *éther* communiquant du ciel à la terre, éther que le moyen âge appela : complément de la

(1) Lib. I, *de Cœlo*, c. 9 et 12 ; *Métaph.*, c. 7, l. *de mundo*, 30.

forme extérieure, déterminant des corps, vertu médiante qui unit les corps entre eux, cause des effets admirables, des propriétés occultes, des œuvres secrètes, des rapports de sympathie et d'antipathie, enfin tout le domaine où la magie s'assied le sceptre en main. Le théomédisme posé, vous allez voir les conséquences que nos docteurs scolastiques surent en tirer, ou plutôt tout ce qu'ils embrouillèrent dans la même idée, en ne raisonnant que par le syllogisme au lieu de regarder la nature et de faire du tout des *à parte* essentiellement différents.

L'astrologue se dit : « Il existe dans la nature des affinités qui ne sauraient dépendre des éléments respectifs des corps, mais bien d'une irradiation de l'astre qui les vit naître, et qui, ce jour-là, par l'intermédiaire de *l'âme complémentaire*, les doua de propriétés mystiques et très-secrètes (1). » D'où chaque individu, en recevant l'être sous une constellation particulière, acquiert, en sus des qualités inhérentes à sa nature propre, des vertus particulières actives ou passives. D'où les diverses propriétés des pierres, des plantes, des hommes, qui ne se rencontrent ni dans le genre, ni dans l'espèce, ni dans la constitution matérielle, qui émaneraient d'une influence céleste.

Le philosophe, à son tour, pose trois modes d'action : « Formel, éminent, virtuel. — *Formel.* Nulle action ne peut avoir lieu sans le contact de l'agent, et les effets ne sont point la pénétration de l'actif dans le passif, mais seulement le résultat, la propriété de vie ou de mouvement dont le ciel les aura doués ; ce sera la victoire de la puissance active la plus forte sur celle qui lui résistait. — *Éminent.* Tout agent, en son mode d'action, tend toujours à la perfection, et ne saurait dégénérer. Ainsi les plantes broyées donnent la chair des animaux. — *Virtuel.*

(1) Van Helmont, *Disc. sur la magie.*

Dans chaque résultat il y a toujours un excès de qualité qui, chez l'homme, tient à l'audace, à la crainte, à la colère, au courage, enfin à toute passion, toute vertu provoquant des effets ; et il y en a de deux ordres : ceux qui tiennent à la matière, et que nos sens peuvent saisir, et ceux qui ne se manifestent que sous *certaines conditions* en vertu de *forces occultes* (1). »

Arrive le physicien qui dit : « Les corps de la nature sont pénétrés d'amitié et d'inimitié, de telle sorte que les uns s'attirent et s'embrassent comme des parents et des proches, et que les autres se repoussent ainsi que des adversaires. Quand ces actions se passent à distance, ce n'est point par un trajet vibratoire d'atome à atome, mais en raison du *milieu de transition*. Selon qu'il affecte les corps de sympathie ou d'antipathie, on les voit s'entraîner ou s'entre-repousser, et cela est porté si haut chez quelques-uns que, tout en gardant leurs propres forces, ils en transmettent l'équivalent à leurs sympathisants. Ainsi l'aimant, qui est une pierre, infuse aux anneaux de fer qu'il attire une force identique avec la sienne (2) ! »

Dans tout cela qu'avez-vous compris ? Rien qu'une chose, le théomédisme ; encore a-t-il fallu le poser en principe pour le démêler au milieu de tout ce fatras de raisonnements. C'est qu'au lieu de dire tout simplement les faits, de les noter dans un même tableau pour, d'un coup d'œil, en saisir l'ensemble et déduire les conséquences, il fallait à tout prix faire de la scolastique, de la théorie, et comme le terrain était mouvant, ces braves gens ne faisaient que patauger. C'est ce que Matthioli rend fort bien par ces mots : « Quand il nous défaut le pouvoir de rendre raison, de là vient le commencement de philosopher, puis de douter. » A force d'en dire ils embrouillaient l'horizon plus qu'ils ne donnaient le jour.

(1) Goclénius, *Synarthrosis magnetica*. — (2) Van Helmont.

Pourtant nous allons tâcher de tirer quelques étincelles du sein de ce chaos.

Les sympathies et les antipathies y jouant le plus grand rôle, définissons-les d'abord.

La sympathie (συμπαθέια, conformité d'humeurs) est l'harmonie, soit morale, soit physique, qui existe entre deux êtres, quelle que soit leur nature. Beaucoup d'auteurs l'appelèrent *compatio*, accord de sensation. Pour Galien (1), c'est *amicitia*, amitié, liaison d'humeurs. Pline (2) l'appelle *concordia,* entente des cœurs; Cicéron (3) : *Convenientia naturæque continuatio*, affinité, complément de la nature. Baptiste Porta la détermine encore mieux par *sens d'union*. La métaphore la tient pour *consensus*, unanimité d'intention, lien naturel de bienveillance réciproque, etc.

L'antipathie (ἀντιπάθεια, incompatibilité d'humeurs) est un instinct hors de réflexion qui fait que deux êtres se repoussent ou se fuient. Galien et Pline l'appelèrent *repugnantia* (combativité incessante), *discordia, dissectio,* divisibilité, dissidence mutuelle. Ceux qui la disent : « Qualité ennemie affectant certains principes naturels de causes *mutuelles* et *aveugles* de division, » ne s'éloignent guère de la vérité, non plus que d'autres qui la définissent : « Résistance interposée entre deux agents qu'on veut réunir. »

Et pour résumer avec la scolastique : « *Sympathie* naît sur terre et ès-cieux des vertus et qualités des masses, et désordre d'icelles fait l'*antipathie*. »

Comme exemple de sympathie, regardez le monde, vous dirais-je. N'est-ce pas là un vaste organisme dont toutes les parties dépendantes d'un même principe viennent se confondre dans les liens d'une communauté universelle? Regardez chez l'homme le cerveau, le cœur,

(1) Lib. III, *de Simpl. med.*, c. 5. — (2) Lib. XXXVII, c. 4. — (3) *De Fat.*

les poumons, le foie, tous les viscères, habitants séparés qu'un même toit recouvre, compatissant, s'entr'aidant les uns les autres. Le mot patrie n'est-il pas le mobile de la sympathie des nations? Les partis se confondent, disparaissent dans l'union que ce seul mot réclame.

J'appellerai encore sympathie le penchant irrésistible qui entraîne les fleurs sur les pas du soleil. Ainsi l'héliotrope regarde l'aurore au matin, et vers le soir le couchant. Le lupin suit si bien la course de cet astre que, même dans un temps nuageux, le laboureur expérimenté peut juger des heures.

C'est encore la sympathie pour la lumière qui dit aux chicorées d'ouvrir leurs corolles quand l'astre du jour monte à l'horizon, et de les fermer quand il disparaît sous les brumes du crépuscule ; dans certaines fleurs cette propriété est portée si loin, que si un nuage vient s'interposer entre elles et le soleil, elles se ferment pour se rouvrir quand il est passé. Il y en a qui choisissent une heure particulière pour s'épanouir : aussi le solitaire, pour ordonner sa journée, n'a-t-il qu'à regarder le sein de Flore ; d'autres craignent le jour, et semblent vouloir cacher leurs amours avec la brise des ombres, en ne découvrant leurs étamines qu'au sein des nuits.

C'est une trame admirable que la poésie seule peut divulguer comme en ce passage, que j'extrais d'un manuscrit du XV[e] siècle :

O gente paquerette,
Tant aimes le soleil,
Qu'aux feux de son réveil
Débrailles ta feuillette.
Ainsi fais, vers ce soir,
Sur le sein de ma mie,
Par miracle de sympathie,
Comme fraische cueillie,
Demeures, ma toute chérie.
Si dis : Pourquoi rester fleurie?
Réplique : Pour te voir.

Le lierre dans les bois ne s'attache-t-il pas de préférence au chêne? et la vigne, de deux arbres qui tendent les bras pour ses pampres, se penchera sur le tronc des ormes.

Tout cet ordre de sympathies peut répondre au théomédisme, tandis que chez l'homme c'est au magnétisme plus spécialement. En premier rang je mettrai chez nous l'amour. Ce mouvement, ce transpórt continuel qui enchaîne nos cœurs, maîtrise nos âmes et nous moule aux plis de ses volontés, l'amour doit tout entier être rapporté au magnétisme, si l'on adopte ce que j'ai avancé que ce fluide est la transition de l'âme au corps. Toute pensée d'amour entraîne avec elle une idée de beauté, de bonté et de bonheur; le corps y trouve ses plaisirs, l'âme ses délices, et les cœurs se confondent. Les cœurs font presque tous les frais par la raison bien simple qu'ils sont la transition de l'âme au corps en matière de sensation; ou mieux : l'agent que l'âme a choisi pour répandre un peu de son essence dans ses parois de matière par où ils jouissent des voluptés qui l'enivrent et les expriment par ce langage muet, transition de la parole à la pensée. Cette sympathie d'union est si générale, que je ne comprends pas deux hommes qui s'embrassent avec deux pensées, et pour moi ce serait un prodige qu'un homme et qu'une femme vinssent à enlacer leurs enivrements sans unité d'âme et d'esprit. Le fluide de transition en ces moments sublimes établit un courant de communication entre nos âmes; le corps est anéanti; nous nageons dans un océan d'illusions toutes colorées de splendeurs, de félicités, d'espoir. Espoir, par rapprochement du principe où nous tendons sans cesse, et qui doit remplir l'immense vide de nos affections. « C'est l'esprit de transition qui nous fait sentir l'approche de l'objet aimé, c'est lui qui nous guide sur sa trace, qui constitue l'identité de nos désirs et réalise l'unité des êtres destinés l'un à l'autre,

unité qu'on devra connaître à l'intensité de sympathie qui se développe réciproquement (1). »

« Il est un quelque chose en amour qui n'est ni l'âme ni le corps, mais qui doit tenir des deux et qui les subjugue l'un et l'autre, ce qui met la quenouille aux mains d'Hercule, le fard au visage de Sardanapale, ce qui livra les cheveux de Samson aux ciseaux de Dalila (2). »

Ainsi le fluide de transition présiderait au plus grand acte de la vie, la reproduction.

Le jardin que nous parcourons est vraiment si vaste, qu'on n'en sortirait pas avec une vie de recherches. Mais un peu à côté, dites-moi qui fait serrer la main des amis? Qui met un sens au bout de nos doigts? sens qui nous découvre les individus au sein des ténèbres; et qui n'a reconnu, les yeux bandés, une main de frère, un souffle d'amie? Tout le monde connaît cela. Nous, enfants de Mesmer, nous disons : c'est du magnétisme. Avant, on disait : c'est à l'esprit de transition; plus loin : c'est sympathie. Et ceci ne se borne pas aux êtres doués de propriétés vitales, mais se poursuit bien loin dans la nature. Un homme qui ne connaîtrait pas l'aimant et qui verrait marcher une statue de fer au gré de la main qui la dirigerait, dirait de toute nécessité : c'est du sortilége, c'est de la magie; et pourtant quoi de plus simple que cette action par l'admission du magnétisme terrestre? Qui connaît les affinités chimiques peut, tous les corps lui étant donnés, dire : je vous rendrai tel et tel composé au sortir du creuset. N'est-ce pas un prodige?

Au moyen âge, un savant qui eût pris du potassium (s'il eût été connu) et l'eût jeté dans l'eau, infailliblement on lui eût crevé les yeux en disant : c'est le diable; il allume l'eau! Mais un fait bien facile et qui ébahit bien des gens de notre époque, c'est l'inflammation

(1) *Goglénius, de Conviviis.* — (2) *Bouquet historial.*

spontanée de plusieurs liquides, tels que les acides sulfurique, nitrique, et l'essence de térébenthine. Ce n'est rien que de fort simple pour le chimiste qui connaît les affinités, mais pour le vulgaire!

Le plus bel exemple de sympathie existe parmi les astres ; là le degré en est mesuré pour chacun; ils tournent le soleil dans des orbes respectifs. Newton donne à cette sympathie le nom d'attraction ; je laisse tout à l'astronomie, mais ne reviens pas moins, au nom près, au théomédisme. Qu'on dissèque le corps pour en mieux connaître les parties, fort bien; mais on devrait au moins tout considérer comme ensemble; mais quand on n'admet de création que les idées qu'on a émises, quand on ne croit pas à Dieu, comment rapporter au principe les œuvres qui en découlent?

D'où vient que le serpent ne puisse supporter l'ombre même du frêne? Et Dioscoride dit à ce propos : « Vous feriez un cercle de feuilles de frêne et un de flammes, le serpent passerait dans le feu de préférence. »

D'où vient qu'un chêne meure à côté d'un olivier, et la fougère dans les roseaux?

Pourquoi le loup est-il si terrible aux animaux de nos campagnes, que le jeune poulain à la première odeur s'enfuit tout tremblant, que les génisses baissent leurs croissants, que le chien, plein d'inquiétude, va, vient autour du troupeau qui s'agglomère terrifié?

Pourquoi le jeune enfant pousse-t-il des cris épouvantés à la vue d'un reptile? Pourquoi cette vague horreur qui parcourt nos membres, dresse nos cheveux quand notre pied rencontre « *stridentes linguâ bifidâ serpentes?* » N'est-ce pas un esprit de sympathie qui fait mouvoir en nous « des sucs d'horreur et de crainte? » « L'esprit du sang se fige en la veine quand ès mains prenons le froid du serpent. » Qui n'a senti, au contact d'une main infâme, ce quelque chose qui serre le cœur?

N'est-ce pas sensation commune à nos mains que cette répugnance pour certaines natures, tandis que pour d'autres un attrait invincible les maintient sans fatigue dans le rude travail de la magnétisation? Et il y a là un phénomène que j'appellerai affinité magnétique, la sympathie que le fluide affecte pour certains individus qui soutirent tout de nos mains, bien que le courant soit dirigé sur d'autres.

A chaque pas dans les sciences nous trouvons de ces exemples inexplicables.

«Le pouvoir de nuire et de secourir qui se trouve dans la nature des choses réside plutôt ès humeurs immédiatement adhérentes aux substances que non pas ès premières qualités d'icelles, dont inférons nécessairement que cette qualité de nuisance et de secours estant particulièrement attachée à un certain suc non susceptible de pourriture (χύμος, d'Hippocrate), ne se peut séparer de la substance du corps que par le bénéfice de l'attraction spagyrique (1). »

Peut-on mieux tomber dans nos vues que ce bon chimiste de 1664 ne l'a fait? Il ne lui manque que le mot de l'énigme, théomédisme. Mais écoutez ceci.

Une dame, dont je sais le nom et qui existe encore à Paris, avait en nourrice une petite fille que ses yeux de mère trouvèrent gentille comme un amour quand on la lui amena; et de fait c'était vrai. Mais voici qu'au bout de quelque temps des convulsions atteignent cette enfant, lui contournent les membres et la rendent aveugle. La pauvre nourrice eut tout le faix à porter. Et cette dame, étant accouchée d'une autre fille, voulut la nourrir elle-même pour n'avoir rien à se reprocher. Mais voici que justement à la même époque que sa sœur les convulsions la mettent dans un état pareil; et toutes

(1) Jean Béguin, *Chimie*, préface.

deux alors furent prises d'une telle antipathie, que s elles se touchaient, une crise de fureur se manifestai chez elles, et c'était à les croire d'enfer venues. Selon les commères, c'était un sort.

Expliquez ce fait, vous qui voulez tout comprendre avec votre clairvoyante et admirable sagesse; et qui croyez avoir tout dit quand vous vous êtes écrié : c'est un prodige de la nature; expliquez-le sans fluides intermédiaires. Vous qui levez le doigt du mépris sur le magicien, sur l'homme qui reconnaît les propriétés occultes sous le voile épais de la matière, et qui se nourrit du *caput mortuum* que vos théories rejettent; vous n'y comprenez rien, vous qui n'étudiez pas, qui ne voulez pas étudier. Nous autres sorciers, fiers de ce nom, nous marchons le cœur plein dans ce temple de la nature, d'où l'on devrait vous chasser comme indignes de participer à tant de biens. Vous connaissez l'électricité, la lumière, le calorique, le magnétisme terrestre; nous, en sus de tout cela, nous puisons chez l'homme un fluide plus grand encore, le magnétime animal; et un jour viendra où tous se fondant dans un seul et même principe, constitueront le théomédisme. Heureux celui qui consommera cette œuvre; car son front portera l'empreinte du souffle de Dieu.

Ev. Lesgaugris.

(La suite prochainement.)

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Le doute, la crainte, la routine, empêchent tour à tour l'application franche du magnétisme au début des phlegmasies. La marche rapide et la terminaison si souvent funeste de ces maladies ne permettent point de tentatives hasardées, de pertes de temps, qui ajoutent au mal : « aux grands maux les grands remèdes; » il faut un secours prompt, énergique; à ce titre la lancette est toujours préférée. Son effet bien connu, le soulagement instantané qu'elle procure, lui ont assuré jusqu'ici la suprématie, le monopole, la priorité des maladies aiguës. Ce n'est que quand ce moyen, tant de fois inutile et si souvent meurtrier, échoue, que l'hésitation cesse, que l'on a recours à un succédané; mais il est souvent trop tard, les sources de la vie sont taries, et le moribond succombe dans la plupart des cas. Le magnétisme, employé dans de telles conjonctures, alors qu'on n'espère plus, produit constamment un mieux subit, mais presque toujours éphémère, parce que toute réaction du principe vital est devenue impossible. Pour un esprit méthodique, une telle épreuve est sans valeur; mais le public, jugeant superficiellement, ne tient pas compte de l'inégalité des chances; et de ce que le magnétisme ne guérit pas tous les agonisants, il l'a cru impuissant à enrayer les maladies inflammatoires.

La conséquence de cette fausse conclusion, soigneusement entretenue par tous les médecins, est que le *moyen universel de guérir* indiqué par Mesmer est tout simplement un palliatif polychreste, capable d'amender, mais non de guérir, quelques maladies.

Les magnétiseurs, battus de ce côté, durent forcément se replier sur la nombreuse classe des affections dites *chroniques*, vaste abîme où viennent s'engoufrer tous les inconnus de la médecine; les succès qu'ils y obtinrent dépassèrent toute attente, et la cure de ces maladies fut concédée à la panacée mesmérienne. Cette concession s'accrédita tellement que le magnétisme devint bientôt la planche de salut des naufragés, le refuge des incurables de toutes les médecines.

Beaucoup de ces malheureux y trouvèrent la curation de leurs maux; mais il ne vint à la pensée de personne que si le mesmérisme guérit les affections chroniques, à bien plus forte raison il doit agir sur les aiguës, puisque, dans l'acception ordinaire du mot, une maladie chronique n'est autre qu'une aiguë dont la durée excède soixante jours. Ce qui surtout aurait dû faire revenir sur ce jugement illogique, c'est l'aggravation de la maladie sous l'influence magnétique, c'est-à-dire l'évanouissement des symptômes secondaires et la réapparition de l'état aigu, masqué seulement, circonstance qui effraie tous les malades. Mais aujourd'hui encore la prévention est telle à cet égard que des magnétiseurs eux-mêmes suivent l'ignare routine, sans réfléchir que s'ils ont le moyen de faire plus, ils peuvent aussi faire moins. Ceci vient de ce qu'un esprit de sage critique ne préside pas toujours à leurs recherches, que la discussion n'est point ouverte sur leurs œuvres, et que, toujours militants, point de temps ne leur est laissé pour l'étude des sciences naturelles, qui rendent si forts leurs adversaires.

Soit heur, soit hasard, j'ai débuté en magnétisme par des cas désespérés de maladies aiguës; j'ai réussi, et, méditant bien les mots *guérir et préserver* qui reviennent sans cesse dans les écrits de Mesmer, j'ai compris que son *moyen universel* n'est point un paradoxe. Plus tard je

démontrerai que l'aphorisme fondamental de la thérapeutique magnétique est une vérité sublime, fondée en logique et justifiée par la pratique. Aujourd'hui je me borne à l'esquisse d'un cas de fièvre grave, ébauche que je donne à titre de simple exemple pour encourager les magnétiseurs à entreprendre le traitement des inflammations avec autant, même avec plus d'espoir que celui des affections auxquelles ils ont presque exclusivement consacré leurs soins.

En juillet 1842, par un temps sec et chaud, un de mes collègues, élève de la pharmacie Pelletier-Duclou, âgé de vingt-trois ans, lymphatique et fort irascible, fut affecté d'une fièvre inflammatoire d'un mauvais caractère. Quatre médecins renommés furent appelés à donner leur avis commun sur cette grave maladie, et leurs prescriptions furent suivies avec une ponctualité sans égale. Outre le choix des médicaments, il lui fut prodigué des soins domestiques que l'affection maternelle la plus tendre n'aurait pu multiplier davantage; mais malgré tout, les symptômes morbides se succédaient avec une rapidité terrible, rien n'en pouvait modifier la marche. Le quinzième jour, cette maladie, dont on ne s'était jamais dissimulé la gravité, empira tellement que tout présagea une issue funeste, et il fut écrit aux parents d'arriver au plus vite s'ils voulaient encore voir leur fils. La situation était désespérée, les remèdes n'agissaient plus; plusieurs grammes de jalap, de calomel successivement administrés et deux cruchons d'eau de Pullna n'avaient rien produit; tous les purgatifs s'accumulaient dans l'intestin comme dans un tube inerte, et le délire augmentait. Plus d'espoir ne restant aux hommes les plus expérimentés; j'eus la téméraire hardiesse de leur proposer de le magnétiser!!! Cette proposition, faite avec toute la présomption d'un novice qui n'a point eu le temps d'apprendre à compter avec

les difficultés, m'attira les railleries des vétérans de l'art. Ce premier échec, que je ne soupçonnais pas, me surprit sans me décourager; converti de fraîche date, plein de feu sacré, la parole du maître résonnait encore à mon oreille et rendait ma foi au succès invulnérable. J'étais enfin dans cet état de croyance virginale, d'exaltation fervente qui succède immédiatement à l'initiation magnétique. Dans cet enivrement, le néophyte n'admet point d'impossibilité; il dédaigne toute prudence et méprise la réserve; il ne doute de rien, nul obstacle ne le rebute; il croit que tout être est magnétisable par lui et toute maladie curable par le moyen qu'il possède. C'est dans ces dispositions, plus faciles à comprendre qu'à décrire, que j'entrepris, contre tout avis, le traitement de mon ami. On en désespérait; que risquais-je?

C'était un jeudi, vers midi, moment solennel, prélude d'une œuvre ardue; je m'approchai du malade, dont l'état est présent à ma pensée comme si le fait était d'hier. Les grandes actions ont le privilége de laisser dans l'esprit des traces nettes, qui se présentent toujours fraîches à la récordation.

Il avait le pouls petit, fréquent; la langue et les gencives couvertes d'un enduit épais, noir, fuligineux; l'haleine acide, la gorge sèche, le ventre extrêmement dur, ballonné. La stupeur du visage disparaissait parfois pour faire place à un délire furieux, revenant par accès, et la chaleur, inégalement répartie, se concentrait surtout vers la tête, siége d'une congestion sanguine continuelle. Les urines étaient rares, épaisses, fétides; les selles nulles. Il y avait encore bien d'autres symptômes; mais n'écrivant pas pour des médecins, je me borne à l'énoncé des plus apparents; non que je considère de nulle importance ceux que je tais, mais parce que des détails minutieux donneraient à ce récit une allure pédantesque

que je veux éviter. J'écris pour tous et tâche de m'en faire comprendre, moyen que ne donnent pas les termes techniques, plus ou moins grecs d'origine, qui rendent la science ennuyeuse, d'attrayante qu'elle est naturellement.

Instinctivement je magnétisai comme si une expérience consommée eût guidé mes actes : des passes longitudinales du sommet de la poitrine à l'extrémité des jambes de manière à dégager le cerveau congestionné. Je pratiquais cette manipulation d'une manière lente et continue, lorsque le malade, dans un accès de délire, s'élança de son lit, annonçant l'intention de se précipiter par la fenêtre ; trois personnes luttaient pour le retenir, et sa fureur augmentait de leur résistance. Je lui appliquai la main sur le front et lui dis d'un ton impératif de s'aller coucher : il m'obéit avec la plus grande docilité. Encouragé par ce résultat, nouveau pour moi, je continuai mon opération avec une ardeur nouvelle, et ainsi durant quatorze heures successives.

Le résultat de cette longue magnétisation fut un grand calme et le changement du délire furieux en un paisible et loquace. J'étais charmé de mon ouvrage; mais, épuisé, je ne pouvais plus rien, et le malade le sentait bien, car il disait : « Encore.... encore....; » et si je m'éloignais de son lit, il étendait les bras pour m'atteindre, et ne restait tranquille que quand il me touchait. Je crus d'abord que la crainte que je m'éloignasse était la cause d'une telle insistance à me retenir auprès de lui; mais je vis bientôt que sa raison était étrangère à cet acte, et je reconnus à mon extrême prostration qu'il me soutirait les forces au moyen de ce contact, qui établissait un courant continu.

Fatigué, incapable d'agir davantage, j'invoquai le secours du maître. M. du Potet vint à mon aide et m'engagea de poursuivre, disant que je pouvais désormais

légitimement espérer la guérison. Puis, mettant la main à l'œuvre, il obtint tout à coup plus que je n'osais espérer : le somnambulisme. Les événements se succédaient si rapidement, avec une telle variété d'incidents, que je n'oublierai jamais ce moment où tant de faits me furent à la fois révélés. Le somnambule se prescrivit un bain de deux heures dans lequel il devait évacuer et s'évanouir, ce qui arriva ; puis annonça pour le lendemain seulement l'arrivée de sa mère, qui devait avoir lieu le jour même : cette prévision et d'autres encore se vérifièrent dans la suite.

M. du Potet revint le soir du même jour, et sous son influence naquirent de nouveaux phénomènes : le malade, devenu lucide, s'ordonna *douze* bouillons qui lui furent intégralement administrés dans les vingt-quatre heures. Il se prescrivit encore un bain pour le lendemain, ne voulut point d'autre drogue que le magnétisme, et se fit enlever la glace dont on avait entouré sa tête.

Le samedi matin, M. du Potet le magnétisa pour la troisième et dernière fois ; il était déjà beaucoup mieux, il prédit la fin de sa maladie et indiqua le jour de sa convalescence.

Tous les symptômes morbides diminuèrent graduellement sous l'influence d'une ou deux magnétisations journalières, et le huitième jour de ce traitement le malade faisait une petite promenade au bois de Boulogne.

Ainsi je goûtai pour la première fois les pures jouissances qu'éprouve celui qui sauve son semblable, son ami surtout.

HÉBERT (de Garnay).



SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

> Pour parvenir aux sciences plus qu'humaines, il faut s'appliquer à la divination.
>
> SOCRATE.

Lorsqu'un fait est dans toutes les croyances, lorsqu'il s'est présenté dans tous les lieux et qu'il s'est reproduit sous mille formes diverses ; lorsque les historiens de tous les peuples ont parlé de son existence, qu'importent les dénégations des savants? Elles ne servent qu'à le rendre plus évident, car les explications qu'ils donnent pour le combattre en établissent au contraire la réalité.

Ainsi la magie, et sous ce nom nous comprenons des faits d'une occulte puissance, mal connus, mal définis et dont la source est en nous-mêmes, existe en Chine, dans l'Inde, en Orient; et ne la vit-on pas en Italie lutter de puissance avec le pouvoir spirituel? Dans tout le Nord, chez les plus *petits* peuples, les Lapons, on en constate encore l'existence aussi bien qu'ailleurs. C'est donc un fait digne d'étude; nous avons entrepris de le mettre en lumière et de reproduire, autant que nos faibles moyens nous le permettent, les phénomènes qui prouvent la réalité du pouvoir de l'âme humaine en dehors de l'organisation où elle s'est logée.

Sans nous inquiéter en rien des opinions diverses relatives à notre travail, nous dirons ici clairement, sans ambiguïté : *Nous croyons à la magie.* Et, pour appuyer notre croyance et la justifier, nous donnerons la série

d'expériences curieuses résultant de l'emploi raisonné que nous avons fait de la force psychique qui existe en nous, sans qu'aucune addition d'autres forces ou agents soit venue nous aider. Il faut ici que tout produit soit le résultat d'une seule cause.

Depuis longtemps nous soupçonnions que le magnétisme humain possédait des propriétés non encore connues des magnétiseurs ; que ces propriétés étaient justement celles employées par les hommes qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, opérèrent des prodiges. Nos soupçons, nous les eûmes dès le jour où, employant les procédés magnétiques, nous vîmes deux êtres humains obligés de céder à ce pouvoir et *dormir* dans nos mains. Ils redoublèrent lorsque nous reconnûmes que ce pouvoir s'exerçait au travers des murailles et pouvait *saisir* l'homme qui ignorait notre pensée et le dominait comme en notre présence. Nos doutes se changèrent en certitude quand nous fûmes mis à même de nous assurer de la communication de nos pensées, sans parole ni signe quelconque ; lorsqu'enfin il nous arriva de donner des qualités aux corps qui en possédaient de différentes à celles que nous avions conçues. Plus nous avancions dans l'étude du magnétisme vulgaire, plus nous découvrions de faits incompréhensibles, mais certains, qui rappelaient à notre mémoire les phénomènes merveilleux du passé et nous faisaient comprendre qu'ils avaient une commune origine avec ceux que nous produisions de nos mains.

Nos recherches n'étaient cependant point guidées par la détermination de trouver ces affinités de faits et d'analogies ; nous avancions, sans nous en douter, dans cette route nouvelle où le magnétisme va lui-même être entraîné au grand profit de la science et de l'humanité, comme nous le démontrerons. En effet, l'ignorance fut toujours un mal ; c'est par elle que les malheurs de

l'homme se perpétuent ; elle est la source de toutes nos calamités et de cette enfance des êtres qui vivent et meurent sans se connaître, dominés par des terreurs et des craintes, soumis qu'ils sont à d'habiles imposteurs qui se gardent bien de les éclairer.

Eh bien, tout ce mal peut diminuer et l'humanité changer de face si la science le veut, si elle daigne s'occuper de nos recherches, prendre en main la défense de la découverte de Mesmer, en poursuivre l'étude et éclairer le monde avec la lumière pure qui en jaillira. Nous sommes loin de l'espérer pour le présent ; l'avenir est à Dieu, il en ordonnera sans doute, et inspirera les hommes d'élite appelés pour accomplir ses desseins. Nous manquerions de courage si nous ne publiions ce que nous croyons vrai, par crainte des opinions contraires; car notre conscience nous dit que toute découverte est un bien utile aux hommes, que toute vérité vient de Dieu, et que ne pas dire celle qu'on sait est un crime que les hommes ne peuvent punir, mais que Dieu punira sans doute ! Ne savons-nous pas d'ailleurs qu'on attachera peu d'importance à nos paroles et à nos récits? Nos expériences passeront sans exciter beaucoup l'attention; ce n'est que plus tard, lorsque nous n'y serons plus, qu'elles seront considérées comme ayant quelque valeur. Mais peu m'importe ! je dois dire ce que je crois possible de réaliser avec la puissance découverte ; c'est d'ailleurs la seule route ouverte à l'investigation. Il faut que les magnétiseurs fouillent dans le passé pour y trouver des vérités, car ce n'est pas avec les savants modernes qu'ils pourront apprendre quelque chose touchant le magnétisme. Que ceux qui veulent nous suivre méditent ces paroles :

« Les anciens admettaient dans l'homme l'intelligence naturelle, la spirituelle ou métaphysique, l'éthérée et la divine. Ils modifiaient ces degrés d'intelligence par le

mélange de l'un *dans l'autre*; comme le terrestre-magique ou la puissance physique servent de causes à des effets merveilleux, le terrestre-divin ou le miraculeux basé sur des causes matérielles, dont les principales étaient le vin, le laurier, le narcisse, etc. Ils ne regardaient rien au delà de la puissance humaine, qu'ils ne renfermaient dans aucune borne, et qu'ils portaient jusque dans le sein de la divinité suprême en l'identifiant avec elle; ils prétendaient même que l'âme de l'homme, enfermée dans son corps charnel, pouvait encore communiquer avec les intelligences dégagées de la matière, et tirer par elles les lumières les plus instructives. Enfin ils ne refusaient d'admettre aucun genre de divination qui pouvait contribuer à élever l'esprit humain au-dessus du degré matériel, qu'ils regardaient comme le plus malheureux état de l'humanité. »

Ce préambule demanderait un volume, tant les choses à dire sont nombreuses. L'intelligence du lecteur suppléera à notre discrétion forcée, car nous n'avons que quelques pages pour émettre nos pensées, ce journal étant consacré aux autres faits de magnétisme dont nous ne voulons point interrompre les récits si curieux et si pleins d'utilité.

Miroir magique.



Pour cette opération, nous prenons un morceau de braise; nous traçons un cercle plein, comme ci-dessus, en ayant soin que toutes ses parties soient noircies. Nos intentions sont bien formulées, aucune hésitation dans nos pensées; nous voulons que les *esprits* animaux soient fixés dans ce petit espace et y demeurent enfermés;

qu'ils y appellent des esprits ambiants et semblables, afin que des communications s'établissent entre eux et qu'il en résulte une sorte d'alliance. L'expérimenté attiré vers ce point, une pénétration intuitive, due au rapport qui s'établira entre les esprits qui sont en lui et ceux fixés sur le miroir magique, doit avoir lieu ; il doit voir les événements et tout ce qui l'intéresse comme s'il était dans l'extase ou dans le somnambulisme le plus avancé, bien que l'expérimenté soit libre de ses facultés, comme de son être, et que rien chez lui ne soit enchaîné. Ce n'est peut-être pas là toute notre pensée, mais nous n'avons point de termes pour l'exprimer autrement.

L'opérateur doit se tenir à distance, sans qu'aucune influence de sa part vienne désormais ajouter, se joindre à ce qui a été fait tout d'abord. Cette expérience est neuve pour nous comme pour toute l'assemblée, qui se compose, ce jour, de quatre-vingts personnes. Tous les yeux sont ouverts; c'est en plein jour, sur un parquet qui n'a reçu aucune préparation, qui n'est revêtu d'aucun enduit, que le rond est tracé, et le charbon qui a servi est déposé sur la cheminée, où tout le monde est libre de l'examiner. Aucun parfum, aucune parole, enfin rien que ce rond charbonné et l'occulte puissance qui y a été déposée au moment du tracé, tracé qui a demandé quatre minutes de préparation seulement. Durant ce court espace de temps, des rayons de notre intelligence, poussés par d'autres rayons, ont formé un foyer invisible, mais réel; nous sentons qu'il existe au trouble inconnu que nous éprouvons, à l'ébranlement de tout notre être, plus encore à une sorte d'affaiblissement résultant d'une diminution de la somme de nos forces. Voici ce que l'on observe.

Premier fait.

Plein de confiance en lui, sûr de l'impuissance de cette

magie, un homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'approche du rond fatidique, le considère d'abord avec un regard assuré, en examine les circonvolutions, car il est inégalement tracé, lève la tête, regarde un instant l'assemblée, puis reporte ses regards en bas, à ses pieds. C'est alors qu'on aperçoit un commencement d'effet : sa tête se baisse davantage, il devient inquiet de sa personne, tourne autour du cercle sans le perdre un instant de vue; il se penche davantage encore, se relève, recule de quelques pas, avance de nouveau, fronce les sourcils, devient sombre et respire avec violence. On a alors sous les yeux la scène la plus étrange, la plus curieuse. L'expérimenté voit, à n'en pas douter, des images qui viennent se peindre dans le miroir; son trouble, son émotion, plus encore ses mouvements inimitables, ses sanglots, ses larmes, sa colère, son désespoir et sa fureur, tout enfin annonce, prouve le trouble, l'émotion de son âme. Ce n'est point un rêve, un cauchemar, les apparitions sont réelles; devant lui se déroule une série d'événements représentés par des figures, des signes qu'il saisit, dont il se repaît; tantôt gai, tantôt rempli de tristesse, à mesure que les tableaux de l'avenir passent sous ses yeux. Bientôt même c'est le délire de l'emportement; il veut saisir le signe, il plonge en lui un regard terrible; puis enfin il s'élance et frappe du pied le cercle charbonné, la poussière s'en élève, et l'opérateur s'approche pour mettre fin à ce drame rempli d'émotions et de terreurs. Pour un instant on craint que le voyant n'exerce sur l'opérateur un acte de violence, car il le saisit brusquement par la tête et l'étreint avec force; quelques paroles affectueuses et les procédés magnétiques apaisent, calment l'âme du voyant, et font rentrer dans leur lit ces courants vitaux débordés.

On entraîne dans une pièce voisine l'expérimenté; mais avant qu'il ait repris entièrement ses sens, on lui

ôte le souvenir de ce qu'il a vu et on achève de le calmer. Il ne lui reste bientôt qu'une douleur dans la partie supérieure du crâne, qui disparaît d'elle-même au bout d'une demi-heure. Malgré tout il conserve une vague pensée, une préoccupation de l'esprit; il cherche à se rappeler, il *sent* qu'il s'est passé en lui quelque chose d'étrange; mais quoi qu'il fasse, sa mémoire ne peut lui fournir un trait, une figure de tout ce qu'il a vu; tout est confus en lui, et les interrogations nombreuses qu'il subit n'amènent aucune révélation.

Rêvons-nous, sommes-nous nous-même sous le charme d'une illusion? Avons-nous bien vu ce que nous venons de décrire? Oui, oui, nous l'avons saisi, plein de calme et de raison; tout est réel, et nous restons bien au-dessous de la vérité, ne pouvant entièrement la peindre dans ce récit, car les mots nous manquent, quoique notre mémoire soit fidèle.

Cette expérience a porté dans tous les esprits la conviction qu'une découverte venait de se révéler, et que le magnétisme allait certainement s'ouvrir une nouvelle route. Les faits déjà si curieux offerts par le somnambulisme sont dépassés; car ici l'homme est éveillé, et par sa seule intelligence il peut dévoiler les secrets de l'avenir.

Deuxième fait.

Le rond noir étant en partie effacé, on y repasse à plusieurs reprises le charbon, jusqu'à ce qu'il soit bien rétabli. Indécis sur le choix d'un nouveau sujet, l'opérateur cherche des yeux dans l'assemblée la personne qu'il croit apte à sentir l'influence occulte du miroir et à en manifester les effets. Pendant ce moment d'hésitation se présente de lui-même un jeune homme de vingt ans environ, qui depuis quelque temps suivait attentivement les mouvements de la main de l'opérateur et fixait ses

yeux sur la plaque noire. Bientôt il se lève de son siége et cause un étonnement général; il approche lentement, muet, pâle; il tourne plusieurs fois autour du miroir magique, le considère attentivement, s'éloigne, se rapproche, se penche. Que voit-il dans cette plaque noire? nul ne le sait encore, mais il y voit. Il est pris d'un rire sardonique inimitable; sa figure prend une expression bientôt sérieuse; il se trouble, tremble de tous ses membres, puis redevient calme. Différent du premier expérimenté, nulle fureur ne se peint en lui; un sentiment de curiosité semble le dominer, et son regard est constamment plongé dans le miroir. Comment pourrions-nous traduire ici les gestes, les mouvements de ce jeune homme, l'expression peinte sur son beau visage; toute une assemblée tenue dans une sorte de crainte et d'espérance, et semblant partager les émotions profondes du voyant? Il reste ainsi dix à douze minutes, murmurant, articulant quelques mots; et c'est au moment où il va parler que l'opérateur intervient. Mais méconnu d'abord comme un étranger, il éprouve quelque difficulté à éloigner l'expérimenté du miroir. Comme au premier, on lui ôte le souvenir sans *eau du Léthé* (1).

Les prêtres d'Isis n'étaient donc point des imposteurs; ils connaissaient, sans nul doute, l'existence du principe magnétique, et s'en servaient pour opérer leurs prodiges. Dans certains cas ils obtenaient de ceux qui allaient subir les terribles épreuves de l'initiation des révélations propres à les guider dans la route de la vie; mais pour imprimer plus de respect, on attribuait aux dieux ce qui venait de l'homme lui-même. Peut-être aussi voulaient-ils exercer un salutaire empire sur le vulgaire et le tenir dans une sorte de crainte.

(1) *Voyez* tome II, pages 201 et 261, les récits magiques de MM. Léon de Laborde et Saint-Simon.

Nous donnons ces réflexions sans y attacher une grande importance; c'est assez pour nous de posséder désormais le secret si longtemps caché d'entrer en communication avec un monde supérieur. D'autres hommes fouilleront le passé, et lorsqu'ils referont l'histoire de ces temps reculés, ils n'attribueront plus au mensonge ou à l'imposture ce qui est dû à une loi éternelle de la nature. Le magnétisme comme ces forces, occultes encore, qui fécondent les germes et créent tout ce que nous voyons, rentrera dans le domaine des sciences.

Quelle profonde révolution nous entrevoyons pour l'avenir, et quelle pitié nous inspire le présent! Voyez les sciences, ce qu'elles savent des choses morales et des facultés de l'âme; elles se font gloire de leur ignorance en ces matières, et méprisent la vérité nouvelle. Le haschich, l'opium, l'éther! c'est avec ces moyens que le savant expérimente et prétend connaître ce que Dieu a caché en nous.... Magnétiseurs, vous avez en vous la cause, le principe de toutes les merveilles; le moindre de vos faits est supérieur en grandeur à tout produit académique. Allez donc en avant, passez sur ces vieux corps invalides, sur tous ces immortels à qui on a donné un fauteuil pour qu'ils soient plus commodément posés et qu'ils digèrent à l'aise. Laissez en paix toutes ces débilités humaines, semblables à ces bois pourris qui donnent des clartés phosphorescentes; on a beau souffler dessus, les frotter; ils ne donnent point de chaleur et ne projettent toujours qu'une lueur terne qu'ils doivent à leur corruption.

Nous nous laissons emporter et nous devenons injuste: les savants sont nécessaires; mais pourquoi donc leur temple ne s'ouvre-t-il point à la vérité nouvelle? pourquoi n'est-elle point honorée?... Taisons-nous sur les motifs de cette conduite coupable et suivons notre chemin, emportant notre perle jusqu'à ce que nous ayons

trouvé un lapidaire qui en sache le prix : nous la lui donnerons sans demander un grain de mil, trop heureux de la voir accueillie et enchâssée avec les autres joyaux que le génie de l'homme a trouvés et fait briller par mille facettes.

Les secrets surpris pendant ces opérations magiques doivent être encore gardés; nous serions indigne de posséder la science si nous les divulguions à qui que ce soit; car ce n'est plus un fait d'homme à homme : des expériences faites devant une centaine de personnes commandent la réserve, c'est pourquoi nous nous sommes arrêté. Il nous eût été facile de faire articuler hautement ce que la bouche des voyants murmurait tout bas, ce que nous seul avons entendu. Illusion, dira-t-on, rien n'était réel!!! Paroles d'insensés et de faux savants. Voici notre réponse à de grossières suppositions : le dernier expérimenté assistait pour la première fois à nos séances démonstratives; son nom même nous était inconnu comme sa personne; il ignorait entièrement ce qui avait eu lieu précédemment. Eh bien, nous le vîmes après nos expériences, et lorsqu'il était redevenu très-calme, suivre le trajet d'une ancienne ligne faite pour d'autres opérations il y avait déjà trois semaines, et sur laquelle la brosse avait passé plusieurs fois. C'est avec un sentiment indicible, partagé par tous, que nous le vîmes suivre cet ancien tracé, bien présent à notre mémoire, sans s'en écarter. Interrogé, il nous dit qu'il se sentait entraîné dans cette direction, mais qu'il en ignorait la cause : il était alors sur l'extrémité du plan où la force magi-magnétique avait été déposée; nul effet ne s'était fait sentir en dehors.

Il faut donc chercher désormais d'autres explications aux phénomènes observés; ils ont, pour nous, leur cause dans ce fluide inconnu qui se revêt de nos pensées et les garde quelque temps emprisonnées en lui. Mais pour

aider l'esprit de recherche des *hommes forts*, nous rendrons compte successivement de toutes nos expériences. Qu'on ne croie point cependant que nous abandonnions l'étude des phénomènes simples du magnétisme ; bien au contraire, nous avons été conduit par eux à nos nouvelles explorations ; nous espérons apprendre ainsi ce qui nous manquait pour perfectionner l'art de magnétiser. Nous avons l'espoir fondé d'y arriver.

Baron du Potet.

VARIÉTÉS.

Chronique. — Le n° 2 de *l'Anthropologie catholique* contient une menace contre nous. Voyez ce que c'est que de redresser un mensonge, faire connaître un petit péché venant de l'oint du Seigneur. Le faux dévot ne pardonne point ; on est sûr que ce qu'il y a de bile au fond du cœur va venir à la surface. Dame ! tant pis ; pourquoi se heurter à un jésuite ? Il faut le reconnaître de loin, s'incliner devant sa personne, faire plus encore, se déranger pour lui livrer passage. Nous verrons si le sifflement que nous avons entendu sera suivi de morsure ; peut-être trouverons-nous l'antidote au venin..... Attendons.

— Sur la foi d'une correspondance douteuse de la *Gazette d'Augsbourg*, plusieurs petits journaux ont annoncé que le pape se faisait magnétiser par un jeune ecclésiastique français, dans l'espoir d'obtenir la guéri-

son de sa terrible maladie. *La Quinzaine* dément ce bruit absolument faux, qui est parti d'une officine allemande.

— La commission chargée de l'exécution de la médaille de la première célébration de la naissance de Mesmer a convoqué les membres du banquet du 23 mai dernier en assemblée générale pour le mardi 6 avril, à l'effet de faire son rapport et de statuer sur diverses mesures d'utilité générale. Nous invitons les fondateurs de cette solennité à ne point manquer à cette réunion.

— M. Alphonse Lerolle a eu l'heureuse idée de reproduire les traits de Mesmer dans un charmant médaillon qui a été mis en vente le 15 mars, jour anniversaire de la mort de Mesmer. Le prix est de 2 fr.; plusieurs exemplaires en sont déposés au bureau du journal. Les magnétiseurs qui ne possèdent ni le portrait ni le buste de l'auteur de la découverte du magnétisme seront sans doute charmés d'acquérir le médaillon. M. Lerolle a traité son œuvre en artiste, et l'on doit désirer qu'il reproduise de même les traits des hommes qui ont marqué dans le magnétisme.

— Le *Corsaire-Satan* des 8 et 16 parle beaucoup du magnétisme, en style plaisant, bien entendu.

— De temps en temps quelque sommité littéraire ou artistique s'enrôle sous la bannière mesmérienne. Aujourd'hui c'est Alphonse Karr qui passe dans nos rangs. Il paie sa dette par six colonnes d'un récit apologétique des facultés somnambuliques inséré dans le *Journal du dimanche* du 21. Les savants ne pourront pas résister; ils seront entraînés par ce flot qui grossit sans cesse : en tout ils arrivent les derniers.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Angine gangréneuse. — J'ai à rendre compte d'une maladie terrible, destructive dans ses effets, prompte dans son action dévorante, ne laissant jamais d'espoir, car elle trouve toute médication impuissante. Adoptera-t-on les procédés magnétiques qui me réussirent ? Qu'importe! disons.

Une jeune femme d'une constitution bien développée souffrit dès son plus jeune âge d'affections de la gorge. Ces affections se passaient en peu de temps, mais revenaient souvent, jusqu'au moment de l'apparition des menstrues, où elles disparurent. Les moyens employés pour les combattre avaient toujours été de légères émissions sanguines par l'application de sangsues. A la suite de violents chagrins, cette riche nature s'altéra; mais, loin d'attribuer les accidents qui survinrent à des causes morales, les médecins consultés ne virent qu'une abondance de sang et conseillèrent d'abondantes saignées, qui furent pratiquées et souvent répétées. La malade avait fini par s'y habituer, les désirait même, éprouvant chaque fois un soulagement qui la trompait toujours par son peu de durée. Telle était la constitution de cette personne, qu'elle supporta pendant plusieurs années cette sorte de traitement sans apercevoir une notable diminution de ses forces.

Il survint cependant un changement de coloration de la peau; un reflet verdâtre apparut sur la face, puis

bientôt une sorte de défaillance, et de là difficulté de marcher. Des douleurs dans le bas-ventre firent croire à une affection de cet organe, et les saignées furent encore indiquées, ainsi qu'un régime sévère; le repos absolu fut recommandé. Mais la malade, d'un caractère énergique, et d'ailleurs très-active et laborieuse, ne put s'accoutumer à ce régime; elle se fit magnétiser, et tous ses maux parurent se dissiper.

Veuve et jeune, elle se remaria; mais la lune de miel fut bientôt troublée par une affreuse maladie que nous allons essayer de décrire. J'ai à noter avant, que, la veille de cette invasion, cette dame fut prise d'une grande gaieté; elle chanta toute la journée, et le soir même sa voix était pure et fraîche; elle assurait que jamais elle n'avait éprouvé une disposition semblable et aussi bien chanté.

Venant de faire des courses à pied, elle éprouva en rentrant un mal de gorge assez violent accompagné de douleurs de tête et d'oreilles. Elle s'efforça d'abord de surmonter le malaise qu'elle éprouvait, et même essaya de manger; mais la difficulté d'avaler se fit sentir. On la mit au lit: la fièvre se développa rapidement; les yeux devinrent brillants, la figure s'anima, et la voix fut en grande partie éteinte. On appliqua quarante-cinq sangsues autour du cou, et on laissa le sang couler pendant plusieurs heures. On mit force cataplasmes émollients sur les piqûres de sangsues, autant pour calmer l'irritation qu'elles causaient que pour atteindre celle de la gorge. Des bains de pieds furent ordonnés; on les rendit très-irritants avec de la moutarde. Malgré tout, l'inflammation de la gorge devint plus intense, et la difficulté d'avaler quoi que ce soit vint compliquer les symptômes déjà si graves. Ce n'était encore que le commencement de plus cruelles souffrances. La malade fut prise d'une salivation opiniâtre et d'une telle abondance, qu'elle rem-

plissait par jour plusieurs grandes cuvettes, sans qu'il y eût une seule intermittence dans l'expuition. Appuyée sur ses coudes et courbée sur elle-même, nulle autre position ne lui était permise par son mal, qui, bien qu'augmentant à chaque instant, n'ôtait cependant rien de l'intelligence. Réduite au langage des signes, privée de tout sommeil, sentant des élancements dans la gorge et jusque dans la poitrine, la malade éprouvait de plus le sentiment de la soif, sans pouvoir satisfaire ce besoin. Forcée de balancer sa tête et de *geindre*, car elle ne se plaignait point, une sorte de grognement sourd, produit par le passage de l'air dans les fosses nasales, offrait le plus triste tableau. La mort était aux prises avec la vie, et la malade *ne voulait pas mourir*. Sentant qu'il s'opérait dans sa gorge une destruction partielle, elle luttait de puissance avec son ennemi, par une fermeté inébranlable. Les lèvres devinrent noires; la langue sortit d'elle-même hors de la bouche et devint également sèche et noire; la peau, comme brûlée, s'enlevait par parties, et bientôt un dépouillement complet de la langue et des lèvres eut lieu.

Que faire? Des saignées? Dans quel but? Il était évident que cette maladie était due aux émissions sanguines trop fréquentes; d'ailleurs les sangsues avaient tiré une grande quantité de sang, et la maladie n'en avait point été affaiblie. Des sinapismes, des manuluves, des cataplasmes? Belle ressource! Autant vaudrait, pour éteindre un incendie considérable, jeter dans le foyer brûlant quelques verres d'eau. Chaque jour le terme fatal paraissait se rapprocher. Erreur! Dix jours se passent ainsi, puis cinq encore, et toujours une persistance des affreux symptômes jetait la désolation autour de la malade. Les forces diminuaient, les mouvements de balancement devenaient moins marqués, quoique aussi incessants. Rien n'avait pu être introduit dans l'estomac;

des lavements avaient été pris et rendus sans faire sentir leur action.

La gorge présentait extérieurement des saillies considérables. La malade avait senti jusque dans la poitrine de vives douleurs; mais vers le quinzième jour il n'y avait plus qu'un sourd battement, une sorte d'agonie; la respiration semblait à peine exister, la face devenait de plus en plus violacée; l'asphyxie était imminente; rien n'annonçait une crise favorable. On songea à faire la trachéotomie; mais on pouvait douter de son succès, les tumeurs paraissant s'étendre jusqu'à l'origine des poumons. La fièvre durait toujours, les angoisses étaient extrêmes. Dire la quantité de cataplasmes appliqués serait difficile; c'était l'occupation de tous les instants. Leur variété était grande, mais le succès que l'on se promettait de leur vertu n'arrivait point.

La mort semble moins affreuse lorsqu'elle arrive à la suite d'une maladie qui intéresse plusieurs organes et qui porte ses ravages jusque sur le cerveau. Ici c'est une sorte d'étranglement lent, une asphyxie progressive; c'est une fin atroce, car on se voit, on se sent mourir!

Témoin constant de cette agonie, je ne désespérais point pourtant: n'avais-je point la vie avec moi, ne pouvais-je pas agir sur la malade sans avoir besoin du secours de ses organes? Sans doute, je ne pouvais empêcher la maladie de parcourir ses périodes; elle était due aux trop nombreuses saignées pratiquées; elle venait d'une prédominance d'humeurs âcres qui ne pouvaient être expulsées que par une crise violente, et cette crise avait lieu. Abandonnée à elle-même, la malade succombait; soutenue, elle pouvait vivre, et c'est ce qui arriva: aussi est-ce sans relâche que je lui appliquai le magnétisme. Instinctivement elle sentait que je lui étais nécessaire; mon éloignement, même pour quelques instants, lui devenait insupportable; ma présence seule la soutenait. Je

ne pouvais même prendre un instant de repos, jouir d'un peu de sommeil; ce sommeil lui devenait fatal: aussi ne me laissait-elle pas reposer: il lui fallait toujours du magnétisme. Lorsque mes forces faiblissaient, elle s'affaissait; elle ne vivait donc que par la vie que je lui donnais. Les effets en étaient-ils sensibles, déterminais-je l'apparition de signes visibles de mon action? Aucun, malgré tous mes efforts. C'était une communication sourde, mais réelle, qui se prouvait, lorsqu'elle cessait d'exister, par le sentiment plus profond que la malade éprouvait de sa destruction.

C'est ainsi que pendant dix-sept jours cette lutte fut prolongée. Quelques instants avant la fin de la crise, la malade prit quelques petits morceaux de sucre couverts d'aspérités, et les introduisit d'une manière violente jusqu'à l'arrière-bouche. Bientôt un torrent de matière semblable à de la purée de pois sortit par la bouche, mélangée de membranes et d'un peu de sang. Le pus, sur les derniers temps, semblait venir de la poitrine; la malade sentait ses *sacs* crever successivement, et l'écoulement de cette boue putride rendait petit à petit la liberté à la respiration. Pendant deux heures elle cracha de ces matières et en remplit une cuvette; elle put dès lors se nettoyer la bouche et avaler quelques gorgées de bière qu'elle avait instamment demandée. Elle éprouvait sur le trajet du liquide le sentiment de plaies vives, de nombreuses écorchures, mais plus de craintes: la langue était rentrée dans la bouche, et cette sorte de décomposition de son tissu disparaissait à vue d'œil. Une crainte cependant affectait la malade: elle croyait avoir avalé beaucoup de pus et être ainsi empoisonnée; elle avait la certitude qu'une assez grande quantité en était descendue dans l'estomac. Elle redemanda de la bière, et en but rapidement une bouteille.

Le besoin de prendre des aliments devint bientôt im-

périeux : elle demanda *des bouillons*. On épuisa ce qui s'en trouvait à la maison, mais c'était loin d'apaiser cette sorte de fringale ; il fallut recourir aux marchands hollandais qu'on réveilla, car c'était à deux heures du matin que cette crise se termina. La malade en prit ainsi environ *vingt-cinq* tasses en quelques heures. Elle eût dû, selon M. Magendie, être empoisonnée ; mais voyez l'effet merveilleux du toxique (la gélatine, base du bouillon) ! le sommeil le plus doux vint surprendre la malade, et pendant plus de trente heures elle resta sans mouvement, sans sentiment. La respiration était pleine et entière, la face avait perdu sa couleur bleuâtre, et rien ne paraissait la troubler dans ce bienheureux repos ; les allants et venants s'approchaient pour la contempler, craignant qu'elle ne fût morte. Certain désormais que son état ne pouvait inspirer d'inquiétude, je ne la magnétisai plus.

La malade était guérie ; je participais à son borheur ; je lui avais été utile, peut-être même le seul instrument de sa conservation : c'était ma pensée ; j'étais donc heureux comme doit l'être tout magnétiseur qui a fait une belle chose et qui s'extasie en contemplant son œuvre.

La *réchappée* ressentit encore pendant plusieurs jours la présence de petites tumeurs dans la gorge ; toutes celles qu'elle annonça crevèrent successivement, et la matière en fut rendue. On purgea la malade avec de l'eau de Sedlitz, et je puis assurer qu'elle passa de la maladie la plus grave que l'on puisse voir à la santé la plus florissante, sans convalescence, et presque sans transition.

Une chose digne de remarque, un fait magnétique singulier : pour apaiser l'ardeur qu'elle éprouvait dans la bouche par suite de la salivation incessante, et calmer la chaleur atroce de la langue et des lèvres, elle portait mon bras à sa bouche, et promenait sur ma peau ses lè-

vres et sa langue brûlantes ; c'était pour elle un grand soulagement. Cette action, tout instinctive, était d'un effet merveilleux ; la coloration noire s'effaçait pour reprendre sans doute ; mais c'était beaucoup qu'un instant de soulagement.

Baron du Potet.

Ablation de tumeur. — Un Bengalais nommé Hurromundoo-Laha, âgé de vingt-sept ans, portant une de ces énormes tumeurs du scrotum si communes en Égypte et dans l'Inde, entra dernièrement à *Native Hospital* (Calcutta) pour y être opéré durant l'insensibilité magnétique. Sa tumeur portait 7 pieds de circonférence, et aucun médecin, depuis sept ans qu'il en était affecté, n'avait osé se charger d'une telle opération. M. Esdaile l'entreprit, et après cinq magnétisations, l'insensibilité, de mille manières explorée, étant absolue, l'opération eut lieu devant la commission, composée de MM. Halliday, Beadon, Young, Hume, des docteurs Pherson, Jackson, Stuart, Burt, Taylor et Huffnagle, chargée par le gouvernement de prononcer sur l'utilité du magnétisme appliqué à la chirurgie.

Cette opération devant être décisive, M. Esdaile resta simple magnétiseur et confia la partie chirurgicale au docteur Duncan Stewart, l'un des commissaires. La tumeur fut enveloppée dans un drap, auquel était attachée une corde qui passait par une poulie fixée à une poutre. On tira la corde à l'effet de dilater le col ou sommet de cette tumeur, qui avait là 30 centimètres de diamètre. M. Stewart l'incisa alors, et au bout de *six minutes* la tumeur était enlevée et l'artère spermatique liée. Le patient, durant ce temps, n'a pas sourcillé, n'a fait aucun mouvement, ni senti la plus légère douleur.

La tumeur, une demi-heure après son ablation, pesait 103 *pounds*, et avec le sang, les liquides qu'elle conte-

nait, elle fut évaluée à *upwards of eight stone*, c'est-à-dire plus de 50 kilogrammes, le *stone* anglais équivalant à 6,349 grammes.

Dans une lettre publiée par le *Zoist*, M. Esdaile écrit à son frère : « Je vous prie de dire au docteur Elliotson que la tumeur lui a été votée par acclamation, et qu'elle est dans le rhum en attendant qu'il l'accepte. »

Quel plus beau trophée offrir aux regards des sceptiques?



SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Séance du 22 *mars*. — Le progrès du magnétisme, partout si rapide, vient de se manifester au sein de l'Académie. M. Matteucci vient d'adresser à ce corps savant les formules hypothétiques auxquelles l'ont conduit ses recherches sur les phénomènes électro-physiologiques. Ce n'est point encore du magnétisme dont parle le savant italien; mais l'agent dont nous avons mille fois démontré l'existence, la force qui nous sert à produire les phénomènes magnétiques, est mise hors de doute sous le nom déguisé de fluide nerveux. Que de temps il a fallu pour en arriver là! Espérons que les conséquences de ce remarquable travail seront bientôt déduites par nos adversaires, et que notre magnétisme tant contesté prendra enfin rang parmi les principes physiques dont l'étude

occupe l'Académie. Voici le résumé de la communication de M. Matteucci.

1° Le fluide nerveux se produit par les actions chimiques de la nutrition, c'est-à-dire par la combinaison de l'oxygène de l'air avec le carbone et l'hydrogène des aliments.

2° Ce fluide, principalement développé dans les muscles, s'y répand, et, doué d'une force répulsive entre ses parties comme l'électricité, tient les éléments de la fibre musculaire dans un état de répulsion analogue à celui des corps électrisés.

3° Quand ce fluide cesse d'être libre dans les muscles, les éléments de la fibre musculaire s'attirent, se rapprochent.

4° Ce même fluide entre continuellement dans les nerfs qui le conduisent au cerveau, où il est modifié, prend un nouvel état qui n'est plus celui de fluide libre; c'est de cette manière qu'il passe du muscle au nerf, et, selon la quantité qui cesse d'en être libre dans le muscle, la contraction est plus ou moins forte.

5° Cet état est celui du courant nerveux ou espèce de décharge qui va de l'extrémité des nerfs au cerveau, et revient en sens contraire par l'acte de la volonté.

6° Quand cette décharge a lieu, la contraction musculaire doit se produire, puisque le fluide cesse, comme il est dit plus haut, d'être libre dans les muscles où il se produit.

7° Cette décharge du fluide nerveux, agissant comme dans les poissons électriques, explique la contraction induite; dans les deux cas, et par la même disposition des parties, le courant nerveux produit une sorte de polarisation électrique, soit des éléments chimiques de la fibre, soit de l'appareil électrique; la différence des effets résulterait du nombre différent des éléments, de leurs dimensions, etc.

8° Le courant galvanique empêche la décharge nerveuse s'il est dirigé dans le même sens qu'elle : c'est le cas du courant direct ; le fluide nerveux ne pouvant ni entrer ni se recueillir dans le nerf, celui-ci perd son excitabilité ; le contraire a lieu pour le courant inverse qui va dans le même sens que la décharge nerveuse ; de cette manière, le fluide nerveux se trouve accumulé dans le nerf, dont l'excitabilité se trouve augmentée.

— Dans la même séance, M. Froment a présenté un appareil électrique qui se rattache, quoique de loin, au sujet qui nous occupe : l'influence de l'électricité sur les phénomènes physiologiques. Ainsi, par de longs détours, les savants s'acheminent vers le magnétisme animal ; l'analogie les y conduit tout doucement ; ils n'ont même plus qu'un pas pour arriver à l'identité. Le nom de magnétisme les gênera bien encore ; mais quand on est d'accord sur les faits, on s'entend facilement sur les mots. Que les magnétiseurs répondent à cette tendance, qu'ils étudient de plus en plus les sciences physiques, la pratique y gagnera beaucoup, la propagande encore plus ; car cette étude les mettant en communion avec les deux mondes magnétique et savant, qui s'abhorrent, ils en opéreront la fusion, et le grand jour de la justice luira pour Mesmer et sa découverte sublime.

HÉBERT (de Garnay).

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

« Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
« Qui, par le doux accord des âmes asservies,
« Se plaisent l'un à l'autre et se laissent charmer
« Par un je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer. »

Les attractions et les répulsions qui se manifestent entre les êtres, à quoi sont-elles dues ? Pourquoi ces

aversions subites ou ces sympathies qui nous enchaînent? Où en est le principe, la loi? Le jugement, la raison, ne peuvent répondre à ces questions; les faits sont constants, l'explication n'est point encore trouvée.

Voyons si par le magnétisme nous pourrons jeter quelque lumière sur ces mystères et découvrir les causes secrètes qui agissent sur nous bien avant que la pensée et la réflexion aient pu s'exercer.

Si nous en croyons les historiens, et nous avons toute raison de les croire, des exemples sans nombre de sympathie comme d'antipathie, remarqués dans tous les temps, frappèrent vivement les imaginations comme elles agirent sur nous-mêmes. Qui donc oserait en nier la puissance et la réalité? Il n'est pas un seul être qui n'ait senti cette influence occulte.

« Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres; il y en a qui se repoussent, » dit Lavater.

Le premier moment qu'une personne s'offre à vous vous prévient-il en sa faveur; cette première impression n'a-t-elle rien qui vous blesse, qui vous cause aucune gêne, aucune contrainte; vous sentez-vous en sa présence plus libre, plus animé, et sans qu'elle vous flatte, même sans qu'elle vous parle, plus content de vous-même: cette personne, soyez-en sûr, ne perdra jamais dans votre esprit; elle y gagnera constamment, pourvu qu'un tiers ne vienne pas se placer entre vous.

Les philosophes sympathistes disent qu'il émane sans cesse des corpuscules de tous les corps, et que ces corpuscules, en frappant nos organes, font dans le cerveau des impressions plus ou moins sympathiques ou plus ou moins antipathiques. On voit deux femmes pour la première fois; et l'une, quoique moins jolie que l'autre, nous plaît davantage.

Le mariage du prince de Condé avec Marie de Clèves se célébra au Louvre le 13 août 1572. Marie de Clèves,

âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez longtemps et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe, où des femmes de la reine-mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en firent prendre une autre. Un moment après, le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui avait aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'était la chemise qu'elle venait de quitter.

En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur Marie de Clèves, la regarda avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue ; son émotion, son trouble, ses transports et tous les empressements qu'il commença de lui marquer étaient d'autant plus étonnants que, depuis six mois qu'elle était à la cour, il avait paru assez indifférent pour ces mêmes charmes qui, dans ce moment, faisaient sur son âme une impression si vive et qui dura si longtemps. Depuis ce jour il devint insensible à tout ce qui n'avait pas de rapport à sa passion ; son élection à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil; et quand il fut dans ce royaume, l'absence, au lieu de diminuer son amour, semblait l'augmenter ; il se piquait au doigt toutes les fois qu'il écrivait à cette princesse, et ne lui écrivait jamais que de son sang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX, il lui dépêcha un courrier pour l'assurer qu'elle serait bientôt reine de France ; et lorsqu'il y fut de retour, il lui confirma cette promesse et ne pensa plus qu'à l'exécuter ; mais, peu de temps après, cette princesse fut attaquée d'un mal si violent, qu'il l'emporta à la fleur de son âge, et sa mort renversa les projets de son amant.

Le désespoir de Henri III ne peut s'exprimer ; il passa plusieurs jours dans les pleurs et les gémissements ; et lorsqu' l fut obligé de se montrer en public, il parut dans le plus grand deuil.

Il y avait déjà plus de quatre mois que la princesse de Condé était morte et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, lorsque Henri III, en entrant dans cette abbaye, où le cardinal de Bourbon l'avait convié à un grand souper, se sentit des saisissements de cœur si violents, qu'on fut obligé de transporter ailleurs le corps de cette princesse. Enfin il ne cessa de l'aimer, quelque effort qu'il fit pour étouffer cette passion malheureuse.

On raconte qu'un roi et une reine d'Arracan (dans l'Asie, au delà du Gange) s'aimaient éperdument; qu'il n'y avait que six mois qu'ils étaient mariés, lorsque ce roi vint à mourir; qu'on brûla son corps, qu'on en mit les cendres dans une urne, et que toutes les fois que la reine allait pleurer sur cette urne, ces cendres devenaient tièdes.... (Saint-Foix.)

— Deux soldats juifs avaient fait plusieurs campagnes dans le même corps. Leurs cœurs s'étaient tendrement unis par cette sympathie qui ne peut se définir. Toute l'armée les connaissait et les admirait sous le nom de frères de l'amitié. Ils vivaient, ils combattaient l'un pour l'autre. Leurs sentiments semblaient ne devoir jamais connaître de terme, lorsqu'un jeu de la fortune les divisa. La vanité du plus âgé fut blessée de voir son cadet devenu centurion sous le fameux Jean, qui commandait un parti de Juifs mécontents.

Dès ce jour la haine remplaça l'amitié : ils furent membres de factions opposées, et se cherchèrent dans les combats avec une égale fureur. Deux années de suite, on les remarqua pleins d'une aversion réciproque et se vouant une haine implacable. Le parti où servait le simple soldat, ayant fait alliance avec les Romains, fut complétement victorieux et força Jean de se jeter dans le temple avec tous les siens. Les soldats romains l'entourèrent; le temple fut bientôt la proie des flammes, au milieu desquelles on voyait des milliers d'hommes qui

s'étaient réfugiés dans l'enceinte sacrée. Dans cet instant fatal, le soldat maintenant favorisé de la fortune aperçut sur les créneaux de la plus haute tour son ancien ami, qui regardait avec horreur au-dessous de lui, et que le feu était prêt à dévorer.

Soudain toute sa première tendresse se réveille; il n'envisage plus que l'homme de son cœur, au moment de périr. Incapable d'étouffer les mouvements généreux qui le transportent, il jette ses armes, étend les bras, et prie son camarade de se précipiter, pour trouver sur lui son salut. Le centurion refuse; mais, cédant à des prières redoublées, il s'élance dans les bras qui lui sont ouverts. Les deux anciens compagnons d'armes périrent, l'un écrasé sous le poids du corps qui tombait, l'autre mis en pièces par la grandeur de la chute. (Goldsmith.)

— Le poëte Burger, la veille de son mariage, voyant une jeune fille de quinze ans occupée près de sa fiancée, lui dit:

« Quelle est cette jeune fille? — C'est ma sœur, » répondit celle-ci. « Hélas! fit Burger, je me suis trompé: « c'est celle-ci que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. »

Paroles prophétiques! C'était Molly, à qui sont adressées toutes ses poésies d'amour.

Cependant le mariage eut lieu, et Burger, qui jusqu'alors avait peu connu son propre cœur, sentit bientôt toute la fatalité de son destin, car Molly aussi l'aimait. Il lutta encore quelque temps aussi bien que Molly, qui dépérissait à vue d'œil. Il cherchait à se distraire par le travail; il se frappait la poitrine pour en extraire cette passion fatale. Vains efforts! Au milieu de ses études, Molly traversait la chambre, pâle, mais ravissante de jeunesse et de grâce, *transparente de sentiments*, comme il dit, et plongeant sur lui un regard d'azur et plein de mélancolie céleste. Burger pleurait comme un enfant, car il estimait sa femme. Il allait quitter la maison maritale

et fuir au loin ; mais il rencontra encore Molly dans le jardin par lequel il passait, et là les amants se répétèrent en paroles ce qu'ils s'étaient dit cent fois par les yeux.

Nous pourrions multiplier les exemples de ces sortes de sympathie irrésistible dans leurs effets, terribles dans leurs résultats; mais ce serait établir qu'il fait jour en plein midi : c'est donc un fait acquis. Voyons si par le magnétisme nous ne pourrons artificiellement déterminer quelque chose de semblable aux phénomènes de sympathie.

Il résulte des principes que nous avons établis, que des courants de fluide entrent et sortent de chaque individu, et que, par des affinités encore secrètes, *ces fluides*, lorsqu'ils ne sont point dirigés par la pensée, par l'intention, le vouloir, vont pourtant, comme s'ils étaient doués d'intelligence, se fixer dans des organisations de leur choix et y déterminer une série d'accidents bons ou mauvais. C'est ce qui résulte des faits cités plus haut. Maintenant que nous savons cela par le magnétisme, essayons si là encore il n'y a point une loi : pour nous tout est réglé dans la nature; nous n'admettons point le hasard, car il a été inventé pour venir au secours de l'ignorance et de la sottise.

Voici ce qu'on observe en faisant l'expérience suivante. Si je trace deux lignes parallèles A B partant du même point comme ci-dessous :

A____________________B D________________C
A____________________B

les personnes qui les suivent n'éprouvent point de changements dans leur marche; elles peuvent se coudoyer, se heurter; on ne voit point d'effets moraux avoir lieu. Si, au contraire, on trace une autre ligne partant du point C pour arriver à D, et que deux êtres marchent ensem-

ble, l'un sur la ligne A et l'autre sur celle C, de manière à se rencontrer, tout ce qui se passe a un caractère étrange d'antagonisme et d'antipathie. Arrivés à la limite de leurs lignes respectives, ils se considèrent, s'animent, la figure se colore ou pâlit, et le délire de l'emportement commence; au dédain succède la menace, et comme deux athlètes, les deux champions se préparent au combat. Il faut alors intervenir et bien choisir son temps, car il devient difficile de séparer les deux êtres qui, tout à l'heure encore, se voyaient avec indifférence. Je dis plus: c'est qu'avec une sympathie naturelle, préexistante, l'effet sera le même. Voilà ce que nous avons vu plusieurs fois résulter de nos expériences.

Un effet non moins bizarre résulte de la disposition des lignes. Si vous placez à l'extrémité de l'une d'elles, mais sans qu'il bouge, un être quelconque; celui qui parcourt la ligne depuis son extrémité est pris de sympathie pour celui qui est sur son chemin; sa pantomime est expressive et témoigne toute la tendresse possible. Mais bientôt, s'apercevant que celui qui la cause n'y répond point, n'a point la même chaleur, il le retourne brusquement en signe de dédain et s'appuie nonchalamment sur ses épaules.

Toute description ne pourrait donner l'idée de ces phénomènes; il faut les déterminer soi-même ou assister à leur développement pour les concevoir. Les mouvements de l'âme ne peuvent se traduire par la plume, et nous y renonçons. Mais nous allons poursuivre l'étude de faits aussi curieux: nous avons été, nous osons le dire, impressionné comme toute l'assemblée, car nous n'avions vu rien de pareil dans nos nombreuses expériences. Il est vrai qu'ici tout est combiné et est le résultat forcé d'une puissance agissant par courant contraire.

Nous sommes donc toujours sur le chemin des plus

grandes découvertes ; nos lecteurs nous sauront gré de les tenir au courant de nos explorations; car les résultats appartenant à la science du magnétisme, ce sont eux qui doivent l'étendre et en augmenter les bienfaits.

Baron du Potet.

VARIÉTÉS.

Filles électriques. — Le 3 septembre dernier, *le Constitutionnel* donnait la nouvelle suivante :

« Depuis quelques jours une foule avide et serrée assiége les abords d'une maison de la rue Descartes et intercepte la circulation. L'autorité, représentée par des sergents de ville, veille au bon ordre et attend aussi avec une vive anxiété l'explication du mystère qui attire un si grand concours de citoyens.

« Dans une chambre de cette maison, habitée par une jeune fille, un bruit assez fort et d'une nature étrange se fait entendre jour et nuit par intervalles égaux et courts, et tient dans une constante et pénible émotion tous les locataires épouvantés, etc. »

Aussitôt que cette nouvelle nous parvint, MM. de Walles de Montjay, Mahaut et moi, nous nous rendîmes sur les lieux pour examiner les circonstances de ce fait étrange. A notre arrivée, nous trouvâmes la jeune fille dans un accès de somnambulisme spontané, et son père, charbonnier, nous raconta que dans cet état elle montait et se promenait sur les monceaux de bois et de charbon avec une grande agilité, et sans qu'il fût possible de

la retenir. Actuellement elle était assise, tranquille, les yeux fermés, la tête penchée, dans l'attitude d'une personne qui dort. Au bout d'un quart d'heure environ, après avoir exécuté différents actes, elle sortit, prit une échelle, et se disposait à faire une promenade sur un toit, lorsque M. de Walles l'arrêta, non sans peine, car dans cet état elle était douée d'une force très-grande. Elle avait de treize à quatorze ans; nous pensâmes que sa nubilité était cause de tout ce désordre. Son médecin, le docteur Masson, qui arriva sur ces entrefaites, fut de notre avis, et nous étudiâmes ensemble le développement de cette crise. Dans tout le quartier elle passait pour ensorcelée, et deux sergents de ville, mis de garde dans sa chambre, attestaient avoir entendu, par intervalles, un bruit analogue à des coups de marteau sur le dossier du lit de la jeune fille. En outre, le père et les voisines nous assurèrent que dans le jour les coups s'entendaient distincts sur les meubles qu'elle approchait. Nous restâmes trois heures à l'examiner; elle commit tous les actes du somnambulisme, se montra fort lucide pour retrouver des objets que nous lui cachions, mais nous n'entendîmes rien. Depuis un jour déjà, et à la suite d'une magnétisation hasardée, la crise avait sensiblement changé de forme; le somnambulisme, d'intermittent, était devenu permanent, et plus d'action, dès lors, n'avait eu lieu sur les meubles. Nous n'avons rien entendu de ce bruit étrange; mais si on s'en rapporte à des témoignages qui ont tous les caractères de la véracité, on ne peut s'empêcher de considérer ce fait comme analogue à celui de la petite Cottin.

Aujourd'hui, M. Meade nous transmet de Londres le récit suivant, extrait du *Douglas Jerrold's* du 20 mars :

« Tout le voisinage de *Black Lion-lane* à Bayswater retentit d'un événement extraordinaire, arrivé récemment chez M. Williams, dans Moscow-Road, et qui a la plus

grande ressemblance avec la célèbre affaire du revenant de Stockwell, en 1772. La maison est habitée par la famille Williams seule, qui se compose de quatre personnes et une petite Espagnole de neuf à dix ans, qu'ils élèvent charitablement. Il y a quelques jours, ils furent tous grandement surpris par un mouvement soudain et mystérieux de divers objets dans le salon et la cuisine. Aussitôt un pot accroché au dressoir se détache sans cause visible et se brise; un autre le suit de près, et le lendemain un autre encore. Une théière de porcelaine, pleine de thé qu'on venait de faire, et placée sur le manteau de la cheminée, fut renversée sur le parquet et brisée; une autre en métal, qui lui fut immédiatement substituée, éprouva le même sort, et quand elle fut sur la table, on la vit sautiller comme si elle eût été ensorcelée, et fut aussi renversée. Quelque temps après que tout fut remis, un tableau se détacha du mur sans que le cadre se brisât. Tout était surprise et terreur alors, car les vieilles gens sont très-superstitieux, et attribuant cet effet à un agent supernaturel, on détacha les autres tableaux qu'on déposa sur le sol. Mais l'esprit de locomotion ne s'arrêta pas là : les assiettes, les pots continuèrent d'être agités sur leurs tablettes, de se déplacer, rouler au milieu de la pièce, et sautiller, comme s'ils eussent été inspirés par une flûte magique. Au souper, quand la tasse de la petite Espagnole fut pleine de bière, elle dansa sur la table et roula par terre; trois fois de suite elle fut remplie et replacée, et trois fois de même renversée. Il serait ennuyeux de relater les tours fantastiques qui ont été joués par les meubles de tout genre. Un vase égyptien se mit à sauter sur la table, alors que personne ne l'approchait, et se brisa en tombant; une bouilloire s'élança du foyer dans le cendrier, comme M. Williams venait de remplir la théière qui tomba de la cheminée. Des chandeliers, après une danse

sur la table, s'enfuirent au milieu de la chambre avec de petits meubles, les boîtes à chapeau, bonnets, etc., de la façon la plus singulière. Un miroir fut enlevé de la table de toilette, et suivi de peignes et de divers flacons de parfums. Une grande pelote à épingles a été éminemment remarquable par ses sauts incessants de côté et d'autre. Les amis de la famille Williams supposent que la petite Espagnole est la cause de tout cela, quoique cela soit très-extraordinaire pour son âge; mais jusqu'à ce jour le *modus operandi* est demeuré invisible. »

Notre collaborateur est allé sur les lieux s'enquérir de l'authenticité de ce fait, dont le récit qu'on vient de lire est parfaitement exact. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. (Pour les autres électriques, voyez tome II, page 79 à 229.)

Banquet mesmérien. — La réunion que nous avons annoncée dans notre dernier numéro a eu lieu le mardi 6 avril dans nos bureaux.

La commission chargée de régler tout ce qui se rattache à la médaille commémorative de la première célébration de la naissance de Mesmer, a fait son rapport à l'assemblée, présidée par M. le chevalier Mac-Sheehy.

Il résulte de ce rapport que la médaille ne sera frappée qu'en nombre égal à celui des personnes qui ont adhéré par écrit à la proposition faite au banquet du 23 mai 1846, de consacrer le souvenir de cette première ovation à la science que Mesmer nous a léguée, par une médaille à l'effigie de cet homme illustre, de cet ami de l'humanité.

Chaque médaille portera le nom de celui à qui elle appartiendra. A cet effet, tous les souscripteurs sont priés de nous envoyer avant le 10 mai leurs noms et prénoms lisiblement écrits.

La distribution en sera faite le 23 mai prochain.

Cette mesure a été d'autant mieux accueillie qu'elle a été jugée très-légitime et très-juste ; mais surtout parce qu'elle se rattache à une proposition faite par la commission à la suite de ce rapport.

Nous invitons donc une dernière fois les personnes qui n'ont point donné leur adhésion à la proposition du 23 mai de l'année dernière, à le faire avant le 10 mai prochain. Passé ce délai, il ne sera plus possible d'obtenir une médaille de fondateur.

La proposition faite à l'assemblée consiste à constituer une association, *dont les possesseurs de la médaille seront seuls les fondateurs*, à l'effet d'offrir chaque année, le jour anniversaire de la naissance de Mesmer, une médaille, à titre d'encouragement ou de récompense, à quiconque, de quelque pays qu'il soit, aura fait quelque chose d'utile ou de marquant dans le magnétisme. Cette médaille sera, comme la précédente, à l'effigie de Mesmer ; le revers seulement sera changé. D'après la proposition, un comité serait chargé de recueillir tous les renseignements, et sur son rapport, l'association statuerait chaque année.

Cette proposition, *dont toute l'assemblée a senti et apprécié l'importance*, a été accueillie à *l'unanimité.*

L'association prendra le titre de *Jury magnétique.* Le premier comité a été à l'instant nommé ; il est chargé de rédiger, d'ici au 23 mai, un projet de constitution qui sera ce jour-là soumis à la discussion de l'association, pour devenir, après qu'il aura été approuvé, la loi du Jury.

L'assemblée a ensuite arrêté que la seconde célébration de l'anniversaire de la naissance de Mesmer aurait lieu, dans un banquet, le 23 mai prochain. M. du Potet a été élu président à l'unanimité ; MM. Laporte, Gally et Boullet ont été nommés commissaires.

Tous les membres présents ont signé la liste de souscription.

M. Laporte est chargé de recueillir les souscriptions ou adhésions. Il se propose d'écrire à toutes les personnes composant le banquet de l'année dernière, et à ceux des magnétiseurs ou partisans du magnétisme qu'il pourra connaître. Si quelques-uns de nos lecteurs jugeaient à propos de concourir à cette manifestation, ou d'indiquer quelques autres personnes qu'on pourrait avoir oubliées, nous les invitons à écrire à M. Laporte, cité Trévise, n° 5.

Tribunaux. — On écrit de Washington (Etats-Unis) à la *Démocratie pacifique* du 6 avril :

« Le docteur Oatman, voulant éprouver une somnambule très-célèbre de cette ville, Elisa Montgomery, et s'assurer si, pendant le sommeil magnétique, son insensibilité était complète, lui a placé brusquement sous le nez un flacon plein de poivre de Cayenne. La jeune fille ressentit aussitôt de violentes convulsions, et, s'élançant à la figure du docteur, elle lui fit avec les ongles de fortes égratignures.

« Non satisfaite de cette vengeance, Elisa Montgomery et le magnétiseur qui l'assiste ont assigné M. Oatman devant la Cour des plaids-communs en dommages-intérêts pour trouble apporté à leurs exhibitions.

« Le jury a condamné M. Oatman à la modique somme de six *cents* à titre de dommages-intérêts, et à pareille somme pour les frais. Les *cents* américains valent un peu plus d'un centime de France. »

Songe. — A Monsieur le Rédacteur du *Journal du Magnétisme.*

Monsieur,

Comme abonné à votre précieux journal, permettez-moi de vous faire connaître un fait assez remarquable

qui s'est passé dans la famille d'un de mes amis, et sur la vérité duquel je puis vous donner toute garantie, attendu que d'une part la nature du fait ne laisse aucun doute sur sa vérité, et que la position honorable, l'esprit élevé, autant que la douleur de la famille, sont une garantie suffisante de la véracité de ce triste récit.

Si vous jugez ces lignes de nature à intéresser vos lecteurs, je vous laisse tout-à-fait libre d'en faire ce que bon vous semblera.

Votre tout dévoué,

J.-M. de P.

Paris, 8 avril 1847.

L'année dernière, M. de W. vit s'éteindre entre ses bras sa douce et charmante fille, qui avait à peine dix-sept ans, et qui était toute brillante de bonheur et d'avenir! En vain les trésors de l'amour paternel et maternel le plus éclairé lui furent-ils prodigués avec les secours de la médecine, rien ne put arrêter les rapides progrès d'un mal de poitrine qui au bout de peu de temps la conduisit au tombeau.

Il faut remarquer que rien ne pouvait faire pressentir une telle maladie, car aucun des membres de cette nombreuse famille n'en avait jamais été atteint.

La douleur profonde que causa une telle perte se comprend mieux qu'elle ne se décrit; mais ce qui ajouta encore à son effet déjà si pénible, fut la circonstance que je vais dire.

Peu d'années après la naissance de cette jeune personne, qui voyageait avec ses parents à l'étranger, le père eut un songe, et il vit d'une manière très-nette et fort distincte un tombeau sur les côtés duquel était écrit fort lisiblement : 28 juin 184..., avec des initiales qui paraissaient effacées, et qu'il ne put reconnaître.

Une telle vision avait dû singulièrement frapper son

esprit ; car à son réveil, malgré ses efforts, il ne put effacer cette image de devant ses yeux ; elle lui inspirait un effroi secret, quoiqu'il se piquât d'être un esprit fort. Toutefois, après avoir communiqué ce songe à sa femme, ils furent assez prudents l'un et l'autre pour renfermer dans leur cœur cette singulière circonstance, et par égard l'un pour l'autre, ils n'en parlèrent plus. Cependant aucun d'eux ne voyait approcher le 23 juin sans effroi ; mais ils se gardaient bien de se communiquer cette pensée, dans la crainte d'éveiller un souvenir dont chacun avait l'espoir qu'il s'était effacé dans l'esprit de l'autre.

Comme les années s'écoulaient sans que rien de fâcheux leur arrivât, joint à ce qu'avait d'inexplicable pour eux ce chiffre de 184..., dont ils ne pouvaient comprendre la signification, peu à peu leurs inquiétudes se calmèrent, et depuis quelques années ils n'y pensaient plus.

Ce fut aux fêtes de Pâques 1846 que leur fille commença à ressentir les atteintes du mal qui allait l'emporter ; mais à cet âge il y a tant d'espoir dans la jeunesse, ce mal lui-même est si mystérieux, que tout contribuait à entretenir leur quiétude, et que peu de jours encore avant sa mort, personne ne songeait à une séparation si cruelle et si inattendue. Enfin le jour du départ arriva avec un déchirement d'autant plus affreux pour toute la famille, qu'il était plus brusque et imprévu.

Après les premiers élans de la douleur, le père dit à sa femme : « C'est aujourd'hui le 23 juin 1846 ! — Tu y pensais donc aussi ! » lui dit-elle ; et tous les deux s'avouèrent alors seulement leurs inquiétudes mutuelles et secrètes pendant tant d'années ! Tous deux s'inclinèrent devant une dispensation si mystérieuse de la Providence et adorèrent Dieu en pleurant.

Extase épidémique. — Dans le cours de l'année

1841, on vit apparaître dans le centre de la Suède une épidémie caractérisée par des spasmes, des contractions involontaires, des contorsions que précédait une sorte d'extase, dans laquelle les malades étaient irrésistiblement portés à prêcher la parole de Dieu, ce qui avait fait désigner cette maladie sous le nom de : *mal de prédication*. Des médecins témoins de ces paroxysmes les ont assimilés à l'extase contemplative, à l'imitation, aux hallucinations, à la chorée, à la possession, au somnambulisme; d'autres y ont vu un mélange de tous ces états, et rappelé avec beaucoup de raison les convulsionnaires de Saint-Médard, les trembleurs des Cévennes, les sorciers, etc., tant à cause des signes corporels que des visions, prophéties, etc. (1).

Cette singulière maladie, qui s'éteignit peu à peu, a reparu l'année dernière dans le Smaland, la plus pauvre des provinces suédoises. La *Gazette évangélique* de Berlin a publié sur cette apparition, qu'elle nomme *réveil*, par opposition au repos ou sommeil dans lequel les pasteurs berçaient leurs troupeaux, trois articles dont *l'Espérance*, journal protestant, dans son numéro du 1er avril, donne le résumé. En voici les traits principaux :

« ..... Des gens sans instruction, de pauvres villageois sachant à peine lire, des femmes de tout âge, et jusqu'à des enfants de dix ans (2), prêchent tout à coup la repentance et la foi à leurs compagnons....

« Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de *ræstar's*, du verbe *ræst*, crier, et leur discours sous celui de *rop*, voix, rappelant ainsi le passage de Jean, 1, 23. On s'étonne, on les entoure, on les écoute avec empressement, avec curiosité, souvent avec fruit.... Mais ce qu'il y a

(1) Voyez *Gazette médicale* de Paris, tome XI, n° 33, un Mémoire du docteur Souden, de Stockholm, sur ce sujet.

(2) Voyez l'analogue, *Théâtre sacré des Cévennes*, page 30.

de singulier, c'est le mode dont ces *rœstar's* sont instruits de leur vocation, et de la manière dont ils s'en acquittent.

«Ce sont des gens sans culture; quelques-uns d'entre eux n'ont pas même lu la Bible; plusieurs sont incapables de s'énoncer clairement sur les questions qui regardent les intérêts matériels, et pourtant leurs discours sont pleins de la vérité divine, conformes à la doctrine pure et simple, et surtout animés d'un esprit évangélique bien rare; mais ce qui est surtout extraordinaire, ces hommes à langue pesante, à pensées confuses, sont armés d'une parole facile, prompte, abondante, lumineuse, toujours puissante, parfois même éloquente et poétique, lorsqu'ils entrent dans le ministère sacré. Ils y sont introduits par une espèce de préparation corporelle. D'abord ils souffrent d'une grande lassitude dans tous les membres; puis ils éprouvent des mouvements convulsifs; les épaules s'avancent sur la poitrine; ils s'étendent sur le dos ou restent debout; leurs sens se ferment aux impressions du dehors; ils sont dans un transport tranquille, et les voilà qui ouvrent leurs lèvres et font retentir leur voix pénétrante. Cet état dure communément plus de deux heures; ils en sortent spontanément. Alors ils sont comme des gens qui se réveillent d'un beau songe; leurs yeux brillent d'un feu calme qui s'éteint peu après; ils se sentent extrêmement soulagés, joyeux, mais ils n'ont pas le souvenir de leurs discours. Il y en a chez qui tout se borne à des saisissements d'esprit, accompagnés de convulsions qui se communiquent quelquefois aux assistants, et qui déjà se sont emparés d'assemblées entières. Si on demande à ces gens simples d'où leur vient ce subit et singulier changement, ils disent que c'est l'esprit de Dieu qui, se répandant sur toute chair selon la prophétie de Joel, les saisit d'une manière irrésistible, et que c'est en vain qu'ils cherchent à lutter contre lui, etc.»

Nécrologie. — Lorsqu'un académicien meurt, c'est un concert de plaintes le plus souvent fausses, c'est une hypocrisie dissimulée; on s'apprête à hériter de ses places, de ses honneurs. Comme tous nos immortels accaparent autant qu'ils le peuvent les biens de ce monde, souvent l'homme ainsi placé a été l'antagoniste le plus acharné des vérités nouvelles, et c'est malgré lui qu'elles se sont répandues. Qu'importe! une sorte de popularité l'entoure jusqu'à sa mort; on dépose même sur sa tombe la couronne réservée à la vertu.

Mais qu'un homme modeste meure après avoir consacré son temps, ses lumières, sa vie entière à la défense d'un grand principe, d'une vérité humanitaire; comme il n'était point membre de l'Académie, car on ne manque jamais de raisons pour lui fermer l'entrée du temple, on n'en parle point; l'oubli entoure son tombeau, tout est fini pour lui. Est-ce ainsi que les hommes sont reconnaissants du bien qu'on leur fait? La civilisation est-elle un fruit qui corrompe le cœur et tue tout sentiment?

Pour nous, lorsque nous apprenons qu'un philosophe, qu'un homme de bien est descendu dans le tombeau, les regrets nous saisissent, nous sommes sensibles à cette perte, notre cœur est attristé, car nous savons que les bienfaiteurs des hommes sont rares, autant que ceux qui les exploitent sont nombreux. Aussi, la mort de M. Chardel, que nous ne connaissions pas personnellement, nous a-t-elle affligés profondément, car il fut le soutien de notre cause; il plaida en sa faveur lorsque le ridicule pouvait encore l'atteindre, et lorsque les éloges étaient pour tout antagoniste.

M. Chardel laisse plusieurs ouvrages sur le magnétisme, parmi lesquels on peut distinguer son *Esquisse de la nature humaine*, et un *Essai de psychologie physiologique*. Ami de Deleuze, comme lui il se distingua par son amour constant pour la vérité et par une probité qui ne

l'abandonna jamais dans les emplois divers qu'il occupa. Il fut magistrat, député; mais jamais ces hautes fonctions ne purent lui faire abandonner l'étude du magnétisme; il s'y livra jusqu'au jour où ses facultés, usées par le travail, lui ôtèrent la possibilité de continuer.

Que cet homme de bien repose en paix, qu'il aille retrouver les nobles esprits qui l'initièrent aux pratiques magnétiques! L'avenir placera un jour son nom à côté du leur : car s'il est un temps d'oubli, il en est un autre où la mémoire se réveille; le monde aime alors qu'on l'entretienne des hommes qui travaillèrent à lui préparer le bonheur dont il jouit.

— Mme veuve Touchard, éditeur de l'ancien journal de magnétisme *l'Hermès*, vient de mourir aux environs de Blois, où elle s'était retirée. Elle laisse des manuscrits précieux de Bruno et de Deleuze, qui seront probablement bientôt publiés. Sa bibliothèque magnétique passe pour la plus complète de France.

Chronique. — A la date de nos dernières nouvelles de l'Inde, l'hôpital magnétique de Calcutta était en pleine activité, et l'on s'occupait des moyens d'en ouvrir un autre à Madras.

— Dans le feuilleton du *Siècle* du 13 mars, Pierre Durand dit : « Depuis que l'éther triomphe, le magnétisme reprend une certaine faveur. Ce n'est plus ni l'étonnement, ni l'intérêt, ni l'enthousiasme, qui accueillirent la doctrine de Mesmer lors de son apparition; mais une sorte de curiosité s'attache encore à des expériences que des praticiens habiles savent entourer d'un mystérieux prestige. On multiplie les séances où le somnambulisme déploie ses talents et sa perspicacité. Les billets d'invitation pleuvent de toutes parts. C'est ordinairement une jeune fille qui subit l'épreuve démonstrative. On l'endort, et dès qu'elle est plongée dans le sommeil

magnétique, elle obéit à l'opérateur, parle, marche, rit, pleure au gré du maître..... La science médicale va sans doute encore rompre quelques lances contre cet ennemi qui vient lui couper l'herbe sous le pied, etc. »

— *L'Akhbar* annonce que M. le ministre de la guerre n'a pas défendu absolument, mais seulement suspendu l'emploi de l'éther dans les hôpitaux et ambulances de l'Algérie. Cette mesure a été prise pour éviter dans l'armée les accidents qui arrivent de toutes parts.

— Le dernier numéro de la *Tribune lyonnaise* contient la suite d'un long article de M. Hedde sur l'application du somnambulisme à la découverte des mines, question très-importante et qui ne tient qu'une toute petite place dans le travail de M. Hedde, presque exclusivement occupé de l'existence des anges gardiens et de leur action sur les somnambules. Cette opinion est d'une étroite parenté, ou plutôt n'est que la reproduction de celle du docteur Billot, qui subordonne le magnétisme à la théologie, la science à la religion, l'opinion au fait. M. Ch. Renard nous adresse à ce sujet les réflexions suivantes bien propres à détromper quelques personnes trop confiantes dans le dire de certains somnambules.

« *Dieu est tout à tous.* — Quand un magnétiseur a le dessein de faire explorer le monde intelligible par son somnambule extatique ou très-lucide, ce dernier percevra le Christ, la Vierge, les saints, des églises, des prêtres de tous les ordres, et tous les insignes de la religion romaine, si le magnétiseur est un chrétien romain. S'il est chrétien réformé, l'extatique aura la vue du Christ, des prêches, ministres, etc. Si le magnétiseur est Juif, le lucide verra Moïse, les tables de la loi, des rabins grands et petits; enfin l'extatique percevra Mahomet ou Ali, santons, marabouts, mosquées, croissants, sentences du Coran, derviches, etc., etc., si son magné-

tiseur est musulman, ce qui se résume par ces mots : *communication de pensée.*

« Au monde spirituel la liberté des cultes règne plus librement même que dans les Etats de l'Europe qui possèdent cette loi providentielle, charitable et éminemment civilisatrice. »

— Le *Calcutta-Star* et le *Friend of India* contiennent un si grand nombre de récits d'opérations exécutées sans douleur que nous renonçons à les traduire. Nous nous bornerons désormais à les mentionner et à signaler les particularités qu'elles présenteront.

— Un journal social de Madrid, intitulé *l'Attraction*, contient dans son premier numéro un long article sur le magnétisme. Ainsi peu à peu nos idées pénètrent dans les pays qui paraissent leur être les plus inaccessibles, ceux où le christianisme mal entendu domine.

— *Le Mauricien*, journal de l'Ile de France, publie une lettre de Calcutta qui donne le détail de l'opération que nous relatons page 199. *La Démocratie pacifique* du 28 mars, qui résume la lettre du *Mauricien*, confond comme lui le nom du patient, qui est Laha et non Zeha.

— *L'Union médicale*, en voulant ridiculiser le magnétisme, en prouve la réalité. *La Mouche* lui répond victorieusement dans son numéro du 31 mars.

— M. Lafontaine vient de faire paraître son *Art de magnétiser* à la librairie Germer-Baillière. L'espace nous manque pour en présenter aujourd'hui l'analyse.

— Dans le feuilleton du *Constitutionnel* du 4, M. de Balzac dit :

« L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas, comme aujourd'hui, sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines et sur les gens riches. Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magné-

tisme animal, est sorti des sciences occultes, comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La crânologie, la physiognomonie, la névrologie, en sont également issues; et les illustres créateurs de ces sciences, en apparence nouvelles, n'ont eu qu'un tort, celui de tous les inventeurs, et qui consiste à systématiser absolument des faits isolés, dont la cause génératrice échappe encore à l'analyse. Un jour, l'Eglise catholique et la philosophie moderne se sont trouvées d'accord avec la justice pour proscrire, persécuter, ridiculiser les mystères de la Cabale ainsi que ses adeptes, et il s'est fait une regrettable lacune de cent ans dans le règne et l'étude des sciences occultes. »

— Le docteur Pidoux parle beaucoup du magnétisme dans un article sur l'éther, publié dans *le Correspondant* du 10 de ce mois.

BIBLIOGRAPHIE.

TRAITÉ DES ERREURS ET DES PRÉJUGÉS, par GRATIEN DE SEMUR, 1 vol. in-12. Paris, 1843. Chez Levavasseur, rue Jacob.

Les erreurs, les préjugés sont si fortement enracinés dans le monde que les livres même qui devraient les détruire les propagent. L'autocratisme individuel, en fait de science, est une chose terrible; en rapportant tout à soi, on méconnaît tout ce qu'on n'a su ou pu approfondir. Les travaux des devanciers, comme les découvertes contemporaines qu'ils n'ont pu sacrifier, sont comme non

avenus pour beaucoup de gens, fort savants d'ailleurs, qui renouvellent sans cesse des objections réfutées mille fois. M. de Semur est de ce nombre; il tient en 1843 le langage des contradicteurs de 1784, comme si le magnétisme n'avait pas progressé depuis lors. N'est-il pas étonnant d'entendre un ennemi des erreurs parler des somnambules de Mesmer? Conçoit-on qu'un homme de cette gravité ignore que Mesmer n'avait point de somnambules? M. Louis Lurine pousse, il est vrai, encore plus loin la licence, puisqu'il nous fait assister à la découverte du somnambulisme dans le jardin du Prater, à Vienne, en 1772, découverte qui eut lieu à Busancy en 1784; mais c'est dans un feuilleton (1) où l'on n'est pas tenu d'y dire toujours la vérité.

Il n'en est pas de même ici, car cet ouvrage est sérieux; et en présentant le magnétisme comme une chimère, il consacre une déplorable erreur, un préjugé dont tout l'odieux retombera sur son auteur; car il a préféré l'erreur qu'il devait détruire, à la vérité dont il devait être le propagateur.

Ce n'est du reste pas la seule erreur que M. de Semur propage; il répète mot pour mot une prétendue mystification dont M. de Puységur aurait été la victime, qu'il emprunte à l'*Histoire des sorciers* de l'exorciste Don Mathias.

(1) *Estafette* du 10 août 1846.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

L'insensibilité est de tous les effets magnétiques celui qui a obtenu le plus de faveur chez les Anglais. La tangibilité de cet état satisfait pleinement leur esprit positif, et ils en propagent l'application chirurgicale avec une ardeur telle, qu'en moins de dix ans ils lui ont fait faire un progrès plus grand que nous en un temps plus que double. C'est que les peuples, comme les individus, ont des aptitudes spéciales, et que la ténacité britannique contraste avec notre légèreté proverbiale. Ainsi, tandis que nous éparpillons nos forces sur tous les sujets, nos voisins les concentrent sur un objet unique : la soustraction des patients aux cruelles douleurs des opérations chirurgicales. Partout le succès couronne leur constance; la presse, d'abord hostile, enregistre maintenant avec un empressement qui lui fait éloge les faits qui prouvent l'existence de la vérité nouvelle et son utilité. En voici des exemples récents :

Amputation de la jambe. — Un jeune homme nommé Allan Drew, ayant eu la jambe broyée sur le railway de la *Flengarnock iron Compagny*, la gravité de la blessure obligea le médecin de recourir à l'amputation. Ce que voyant, M. le docteur Miller proposa de magnétiser le patient, et obtint en peu de temps un état comateux qui permit de couper les chairs sans que celui-ci en eût connaissance; mais en sciant l'os il s'éveilla. Le

docteur assure que s'il eût pu magnétiser plusieurs fois ce jeune homme, le succès aurait été complet, c'est-à-dire qu'il aurait dormi durant toute l'opération.

(*Kilmarnock Herald.*)

Avulsion de dent. — Nous avons assuré dernièrement qu'on avait extrait sans douleur une dent à une jeune personne dormant du sommeil mesmérien. Revenant sur ce fait surprenant, nous ajoutons que cette dent était une molaire, et qu'ayant la racine parfaitement saine, elle ne céda qu'à une violente traction qui aurait causé à une personne éveillée la douleur la plus poignante. Cependant la contenance de cette demoiselle ne subit pas le moindre changement, et nul indice de sensibilité ne se manifesta extérieurement. On la laissa dormir un peu après l'opération, et, réveillée, elle ne s'aperçut pas tout de suite que sa dent lui manquait.

(*Northern Warder.*)

Ablation de tonsilles. — Nous trouvons dans *the Zoist* le récit suivant, fait par M. Chandler, de deux ablations d'amygdales formant un contraste frappant :

« J'ai décrit dans ma précédente lettre au docteur Elliotson l'extraction d'une amygdale par le docteur Key chez une enfant de trois ans et demi, opération qu'il m'avait promis de faire dans l'état magnétique, mais à laquelle il procéda sans m'en prévenir. Je n'ai pas besoin de décrire les souffrances et l'effroi de la petite patiente, il suffira de dire qu'elle les rappelle sans cesse.

« L'autre amygdale grossissant toujours, il devint nécessaire de l'enlever; mais l'enfant s'y refusait, ne voulant pas même se laisser approcher par le docteur, qui cependant résolut d'essayer le 21 octobre dernier.

« Vingt minutes avant l'heure fixée pour l'opération, je magnétisai l'enfant, qui dormit aussitôt, et le méde-

cin, en arrivant, la trouva dans un sommeil paisible qu'il jugea en tous points favorable à son dessein.

« Armé d'une spatule d'ivoire, j'essayai d'ouvrir la bouche à la patiente et de lui déprimer la langue; elle s'éveilla en partie, mais retomba immédiatement dans son profond coma. J'essayai de nouveau avec un peu plus de force, en lui disant tout bas d'ouvrir la bouche, ce qu'elle fit en partie. L'amygdale s'offrit ainsi distinctement à la vue de M. Key, qui la saisit et la disséqua promptement. Alors la petite patiente s'éveilla, mais sans crier ni se débattre. Elle ne s'aperçut pas de l'opération qui venait d'être faite, et ne manifesta ni crainte ni surprise de la présence du docteur, objet de sa terreur habituelle.

« Je fis alors part de mon stratagème à M. Key, qui se montra fort surpris de cette propriété qu'a le mesmérisme de nous soustraire aux plus cruelles souffrances. »

Fièvre typhoïde. — Voici une guérison bien propre à convaincre ceux qui doutent de la puissance thérapeutique du magnétisme simple.

Un garçon jardinier de vingt ans, bilieux-sanguin, subitement pris d'éblouissements, de céphalalgie intense et d'un abattement extrême, se présenta le 6 août dernier à la consultation de Beaujon, où il reçut une *entrée d'urgence* comme atteint de fièvre typhoïde, fort commune alors. Le cas était pressant, chaque instant de retard était une aggravation; mais le malade, ne pouvant se résoudre à entrer à l'hôpital, se fit transporter chez moi. Il habitait Paris depuis un mois à peine, et j'étais le seul concitoyen, la seule personne qu'il y connût particulièrement. L'extrême gravité de son état excita vivement ma compassion, et malgré mes craintes sur l'issue d'une maladie si aiguë, j'en entrepris le traitement magnétique. Cette affection étant à son début, rien n'avait

été fait encore, et si le magnétisme ne réussissait pas tout de suite, la médecine classique me restait en perspective. Si les moyens de cette dernière étaient infaillibles, j'aurais certes compromis gratuitement l'existence du malade; mais convaincu de leur incertitude, je n'ai pas hésité à leur préférer le magnétisme, et je m'applaudis aujourd'hui de cette tentative ; elle m'a montré ce que peut le magnétisme employé à temps et avant tout autre remède.

L'invasion de cette maladie avait été soudaine et sa marche si rapide, qu'à dix heures du matin le malade, qui avait soupé la veille comme d'ordinaire et bien dormi, était dans l'état suivant : air de stupeur, jaunisse prononcée, abattement extrême, céphalalgie intense, éblouissements, chaleur âcre et sèche à la peau, douleurs sourdes dans l'abdomen et principalement dans la région du foie, qui fait saillie au-dessous des fausses côtes, pouls petit et dur, langue couverte d'un enduit jaunâtre, soif ardente, etc.

Ma main, dirigée vers la tête avec intention magnétique, détermina de petits mouvements musculaires ; la face se colora un peu, les yeux s'animèrent et les traits perdirent de leur immobilité en moins de cinq minutes. J'avais la certitude que mon action était sentie; je la dirigeai alors sur l'épigastre, et aussitôt le malade vomit une abondante quantité de bile, mêlée d'aliments mal digérés. Cette magnétisation, quelque temps soutenue, opprima la respiration ; le pouls devint plus large et moins dur. Je recommençai deux heures après, et un nouveau vomissement de bile pure eut lieu ; le mal fut dès-lors enrayé. Le malade s'endormit, et le soir, à la suite d'une troisième magnétisation, une selle copieuse débarrassa l'intestin. La nuit, une transpiration abondante survint, et le lendemain matin l'amélioration était très-manifeste : la céphalalgie avait beaucoup diminué, la

soif céda à l'eau magnétisée ; la fièvre était apaisée, et les symptômes lui formant cortége évanouis en partie. Je le magnétisai encore deux fois ce jour, et les suivants une. Le rétablissement fut si prompt, que le cinquième jour il reprit son travail, qu'il eût soin de modérer ; car de tous les symptômes, c'est l'abattement qui persista le plus.

Voilà donc une maladie grave, souvent mortelle, de longue durée, conjurée par quelques magnétisations, et le malade remis sur pied sans convalescence. M'objectera-t-on que cette maladie n'était qu'imminente, qu'elle n'était pas franchement déclarée, que l'inflammation caractéristique des glandes intestinales n'était pas formée? Je répondrai que c'est là justement ce qu'il faut éviter à tout prix, parce qu'une fois déclarée, elle entraîne après soi des désordres qui ne cèdent que lentement.

HÉBERT (de Garnay).

THÉORIES.

DES DESTINÉES PROBABLES DU MAGNÉTISME

THÈSE

Présentée à la Société du Mesmérisme, par A. DALMAS, médecin et pharmacien.

Le magnétisme est un fluide dont les propriétés sont tellement remarquables, tellement caractéristiques, qu'il n'est plus permis à un homme raisonnable de douter de son existence.

La réalité du magnétisme n'a pas seulement l'importance d'une découverte curieuse, propre à amuser et distraire celui qui s'en occupe; il constitue encore une science naissante dont les applications diverses seront fécondes en résultats : ce que nous en connaissons nous porte à le croire.

Est-il possible de prévoir où ira cette science, ce qu'elle deviendra, quelles seront ses destinées? (Car, comme toute vérité, elle marchera plus ou moins vite, mais enfin il faudra qu'elle marche et fournisse sa carrière.) Assigner les limites précises qui doivent la circonscrire, édifier dans l'avenir le monument qu'elle doit définitivement exposer aux regards des dernières générations, ce serait prétendre à la solution d'un problème dont les données sont encore insuffisantes; car savons-nous s'il ne nous reste pas à découvrir des phénomènes magnétiques plus ou moins importants, plus ou moins pratiques? Mais si, nous renfermant dans les probabilités, nous avions à suivre les développements futurs de cette science, nous pourrions dès aujourd'hui lui prédire d'assez brillantes destinées. C'est ce que nous allons tenter. Il est doux d'ailleurs de s'arrêter de temps en temps dans le cours d'un long voyage pour calculer le trajet à parcourir et les richesses encore inconnues que nous espérons en rapporter. Notre âme éprouve toujours un charme puissant à se porter dans l'avenir; c'est une faculté qui lui rappelle la divinité de son origine; il lui semble qu'alors les liens qui l'unissent à la matière s'allongent et se détachent; elle revient ensuite comme trempée d'une nouvelle énergie, et nous travaillons avec plus d'ardeur.

§ I.

Le magnétisme considéré sous le rapport thérapeutique.

La science de Mesmer doit-elle plus tard renverser

tout autre système de médication, et régner seule et pour toujours dans la thérapeutique; en d'autres termes, le magnétisme est-il capable de guérir toutes les maladies?

Les essais tentés jusqu'à ce jour ne nous autorisent pas à l'espérer; mais nous pensons qu'aidé du somnambulisme, il deviendra assez puissant pour obliger les médecins à l'étudier tout particulièrement; qu'il produira dans l'art de guérir une révolution profonde. Déjà nous pouvons constater tous les jours son action bienfaisante dans les affections nerveuses, où souvent il opère de véritables miracles. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces effets prodigieux se produisent toujours dans les névroses idiopathiques, précisément dans des cas où la médecine ordinaire est obligée d'avouer sa complète impuissance, où la prudence lui conseille de ne rien tenter, où, quand elle guérit, ce n'est que par hasard, après de longs et d'ennuyeux tâtonnements.

Ainsi le magnétisme doit être rangé dans la classe et à la tête des médicaments antispasmodiques, en attendant peut-être qu'il les fasse tomber tous dans un légitime oubli; il comblerait alors dans la thérapeutique un vide aujourd'hui vaste et désolant.

L'action magnétique ne se limitera certainement pas dans la classe des névroses; car, à part nos observations journalières et celles consignées dans les auteurs qui prouvent surabondamment cette assertion, nous savons que tout se lie dans les phénomènes de la vie quand on agit sur le système nerveux, qui pénètre dans tous les organes, préside à l'accomplissement de toutes les fonctions; l'action qu'on lui imprime doit retentir dans toute l'économie. Ainsi un organe enflammé, irrité, congestionné ou affaibli; peut-il rester indifférent à une modification quelconque de l'innervation qui le pénètre? Le champ de l'observation et de l'expérimentation, comme

nous le voyons, est immense, et ne paraît pas stérile pour le médecin attentif qui tournera l'activité de son esprit vers le magnétisme. Le cadre que m'impose cette thèse ne me permet pas de développer ce sujet autant qu'il en serait susceptible; je ne m'arrêterai par conséquent pas à la médecine somnambulique, d'autant plus que mon expérience propre date de trop peu de temps pour asseoir sur elle une opinion bien arrêtée.

Je ne terminerai cependant pas ce chapitre sans vous faire part d'une observation fort importante et qui mérite un sérieux examen. C'est que le fluide magnétique ne paraît pas doué chez tous de propriétés identiques. M. Lafontaine et M. le baron du Potet passent pour avoir guéri des sourds, et j'ai vu beaucoup de magnétiseurs qui n'ont jamais pu obtenir ce genre de guérison. M. Aubin Gautier (c'est le seul que je connaisse dans ce cas) affirme qu'il réussit dans les affections des yeux. Je n'ai encore jamais vu produire une insensibilité plus complète que par M. Lafontaine sur ses sujets.

Ceci nous conduit à présumer que plus tard la profession de magnétiseur comptera autant de spécialistes différents qu'on aura reconnu de qualités curatives dans le fluide magnétique, parce que chacun d'eux, après avoir déterminé par l'observation la qualité dominante du sien, adoptera la spécialité à laquelle la nature paraîtra l'avoir appelé.

Ainsi, ceux qui posséderont l'heureux privilége d'abolir la sensibilité seront appelés dans les opérations chirurgicales; les autres seront désignés par les médecins proprement dits, suivant les cas qu'ils seront appelés à traiter.

Nous voyons déjà dans le magnétisme une profession plus tard lucrative, honorable, presqu'un sacerdoce qui réduira le nombre des médecins, des pharmaciens et des médicaments; ce sera un grand progrès.

§ II.

Le magnétisme considéré sous le rapport de la psychologie.

Le sommeil magnétique présente le phénomène le plus curieux, le plus intéressant que puisse contempler le philosophe : il affermit sa conviction sur l'existence de l'âme en lui rendant presque palpable cette invisible partie de nous-même.

En effet, qu'est-ce autre chose que différentes manifestations de notre âme que la vue à distance, celle à travers les corps opaques, la prévision, la communication de deux somnambules ensemble, à la volonté de l'un d'eux, malgré la distance qui les sépare ; les hallucinations déterminées d'avance par le magnétiseur? etc.

Qui jamais se serait douté que la psychologie eût pu faire des progrès, que la partie la plus hypothétique de la science qui a vu naître le scepticisme eût jamais pu penser à se placer à côté des sciences exactes?

Le somnambulisme sera pour la philosophie ce que le magnétisme sera pour la médecine : l'une s'applique à l'âme et l'autre à la vitalité organique ; l'âme immortelle et l'âme végétative se rapprochent, puis se confondent dans ces deux sciences dont la source est commune.

§ III.

Le magnétisme considéré sous le double rapport de la religion et de la morale.

Le magnétisme est favorable à la morale dès qu'il prouve l'existence de l'âme, puisqu'il renverse le matérialisme, cette consolation des malhonnêtes gens. Il nous rend meilleurs et plus religieux en étendant le champ du spiritualisme, en découvrant à nos yeux de nouvelles

et sublimes harmonies, en nous pénétrant davantage de la sagesse du Créateur; car rien ne développe le sentiment religieux que nous apportons en naissant comme la contemplation des magnificences de la nature.

Le magnétisme ne sera pas sans influence sur le catholicisme ; en précisant nos connaissances psychologiques, il devra toucher quelque peu aux doctrines de la théologie. Il en résultera que le catholicisme, ne pouvant pas plus nier les phénomènes magnétiques que l'existence de la lumière, suivra le mouvement qu'imprime après elle toute importante vérité, devrait-il renier une partie de son passé, reconnaître comme erreur ce qu'il proclamait comme sacré. Le catholicisme, malgré ses répugnances, sortira sans doute de son immobilité, et l'humanité n'y pourra que gagner.

§ IV.

Influences sociales du magnétisme.

La magnétisation développe et fait naître une certaine sympathie entre le magnétiseur et le magnétisé; elle produit ainsi un effet essentiellement social considéré sous un point de vue indifférent. Nous avons dit qu'elle constituerait plus tard une nouvelle profession; ce sera par conséquent, pour les classes infimes, une échelle de plus pour s'élever dans la hiérarchie sociale.

S'il nous était permis d'espérer une infaillibilité certaine dans les facultés somnambuliques (et pourquoi, d'ailleurs, ne trouverait-on pas quelques moyens de les perfectionner, si elles en sont susceptibles, par une sorte d'éducation spéciale ou autrement?), de quelle utilité ne serait-elle pas! Est-il possible de prévoir jusqu'où s'étendraient toutes les applications de cette divine lumière? Tout changerait dans les habitudes, les mœurs,

les rapports sociaux, la politique, la civilisation. Quelle immense portée aurait un semblable résultat! Où irions-nous ensuite? Que sortirait-il de tout cela, le chaos ou l'harmonie? Arrêtons-nous; ne pénétrons pas plus avant dans des hypothèses dont les conséquences n'ont point de limites; revenons au probable, d'où nous étions partis. Mais je vois ma tâche tirer à sa fin; il ne nous reste plus qu'à examiner de quelle utilité pourront être certains phénomènes magnétiques, comme l'attraction, la répulsion, la contracture, la catalepsie, la résolution des membres, les hallucinations.

Nous sommes forcé d'en convenir, nous ne voyons dans l'état actuel de nos connaissances aucune application pratique à faire dans ces modifications de l'innervation. Est-ce à dire pour cela qu'il n'en sera jamais autrement? Non, certainement non.

La vapeur, l'imprimerie, l'électricité, ces imposants leviers dont l'esprit humain se sert pour remuer le monde matériel et le monde des intelligences, ne sont encore que des conquêtes faites d'hier, dont les destinées ne pouvaient être prévues, alors que depuis le premier homme et depuis combien de milliers d'années elles n'avaient cessé de se manifester par des phénomènes sensibles, universels, et sous mille formes grossières. Pourquoi n'en serait-il pas de même des forces magnétiques encore récemment découvertes?

Quel que soit le rôle que doive jouer le magnétisme dans les destinées humaines, il est probable qu'il est appelé à faire plus de bien que de mal, parce que nous pensons, et l'expérience nous le prouve, que l'erreur a toujours été funeste, et que toute vérité appartient sans distinction à tous les hommes; la leur cacher, c'est les frustrer d'une chose que la nature a faite pour tous, et dont elle ne nous a jamais fait les dispensateurs, parce qu'elle ne nous a pas doté de lumières suffisantes. Ainsi

travaillons, messieurs, à l'accomplissement de la tâche que nous nous sommes imposée. L'esprit de notre Société est conforme à l'éternelle loi qui pousse toute vérité dans le sens du progrès; nous pourrons ainsi hâter l'accomplissement des destinées du magnétisme.

A. Dalmas.

Paris, 1er avril 1847.

ÉTUDES SUR LE SOMNAMBULISME.

§ X. — PUYSÉGURISME.

Sixième observation.

A M. le baron du Potet.

Il y a deux ans, notre unique enfant étant très-malade, et tout remède impuissant, M. Tissot proposa à ma femme de la magnétiser, espérant qu'elle serait somnambule et pourrait indiquer le moyen de guérir son enfant. Cette manière d'improviser la science médicale lui parut absurde, impossible, et elle s'y refusa. Mais le désir de sauver son fils l'emportant bientôt sur sa répugnance, elle se soumit à la magnétisation, et au bout de vingt minutes elle était lucide. Endormie dans une chambre voisine de celle du malade, elle vit de là parfaitement son état, et s'écria en fondant en larmes que dans trois jours il ne serait plus, que tout était inutile, et cette funeste prédiction s'est réalisée exactement.

Je rappelle cette séance parce que tant de lucidité en un premier sommeil m'a paru si surprenant, que je suis encore à me demander si elle n'a pas été produite par le grand désir qu'éprouvait la mère de sauver son enfant, ou par le chagrin qui l'avait rendue très-impressionnable, ou enfin par la grâce de Dieu ; car lorsqu'on n'est pas avancé en science, l'on fait souvent bien des méditations sans approcher de la vérité.

Elle resta plus d'un an sans vouloir se laisser endormir ; mais ayant moi-même appris à magnétiser, je la plongeai un jour dans le sommeil pour donner des soins à une dame de nos amies frappée d'apoplexie. Elle indiqua des remèdes convenables, et dans la même séance, par le rapport de famille, elle trouva en esprit le frère de cette dame, perdu depuis plus de trente ans ; elle le trouva mort à l'affaire de Moscou, et dépeignit si exactement son visage, la couleur de ses cheveux, sa taille, son caractère, ses habitudes, que tout le monde fut convaincu qu'elle le voyait réellement.

Le 22 août dernier, je la magnétisai à Villeurbane pour chercher un anneau perdu. Comme elle hésitait, craignant de ne pas réussir, après m'être mis en rapport, je lui dis :

« Je veux que tu dormes et trouves l'objet perdu ; que les esprits célestes t'accompagnent, et que Dieu t'éclaire.... Tu dors maintenant, comment te trouves-tu?

— Bien.

— Puisque tu es bien, voilà un bonnet pour établir le rapport de la personne qui a perdu l'anneau à pierre de prix.

— Ah ! je vois ; ça appartient à madame D***. Oh ! je la vois qui se lave les mains avec du savon, c'est sans doute ce qui aura fait couler l'anneau de son doigt ; mais elle ne l'a pas laissé sur l'évier comme on le pense, car je la vois le mettre dans la poche de sa robe.

Non, je me trompe, elle atteint son mouchoir pour essuyer sa bague.... Tiens.... la voilà qui s'en va dans le jardin avec trois dames ; elles vont au pré; tant pis, je ne veux pas courir après.... Ah ! ah! elles sautent comme des folles....

— Qu'est-ce que cette bague? La vois-tu? l'a-t-elle toujours ?

— Non, elle l'a perdue ; mais je la vois qui me tire les yeux, ça me fait mal, ça brille trop. (Elle se cache les yeux.)

— Mais, puisque tu la vois, dis-moi donc ce qu'elle est.

— Ce sont trois anneaux unis par des coulants. Oh ! qu'elle est lourde ! elle a dû coûter bien cher. Mais ces diamants brillent trop, je ne peux les regarder....

— Où la vois-tu? Pouvons-nous la prendre?

— Je la vois au milieu du pré, dans un endroit carré ; mais elle n'est pas perdue, on la retrouvera dans une quinzaine de jours.

— Mais puisque tu la vois, tu peux bien l'aller chercher toi-même, et dans l'état où tu es, tu la trouveras probablement. D'ailleurs, c'est dans cette intention que tu t'es laissée endormir.

— Mais bien sûr, je la trouverai. Mais ça m'ennuie d'aller là-bas à cause du monde qui me verra marcher les yeux fermés.

— Non, non, tu me donneras le bras, et nous aurons l'air de nous promener. Allons, du courage, et puisqu'un esprit nous a inspiré de venir ici sans savoir que nous y étions désirés, allons jusqu'au bout avec l'esprit qui nous a dirigés, nous n'avons rien à craindre. »

Aussitôt elle se leva, et, refusant mon bras, s'achemina, en faisant mille détours, et disant à chaque instant: « Elle a passé là. » Successivement elle traverse le jardin, le verger, et parvient dans le pré en suivant le même

chemin que madame D***. Arrivée au milieu, elle fait un faux pas, se baisse et cherche dans l'herbe.

« Est-ce là qu'elle est tombée, que tu la cherches?

— Non, je me suis trompée; madame D*** a fait un faux pas, et sa bague, qui est trop large, a failli tomber. » (Vrai.)

Je l'actionnai de nouveau, et elle continua son exploration. Arrivée au bout du pré, elle franchit en sautant un gazon de fleurs et dit encore : « Elle a sauté là. » Vingt pas plus loin elle éprouva une violente secousse, se baissa et ramassa l'anneau en s'écriant : « Le voilà! »

Je vous prie, monsieur le baron, de donner de la publicité à ce fait, si vous le jugez convenable, non pour me glorifier, mais pour montrer que le magnétisme se répand dans la classe prolétaire, qui sait combien est grande la tâche que vous avez entreprise.

Votre tout dévoué,

P. Bicon.

Lyon, 8 octobre 1846.

VARIÉTÉS.

Napoléon et les prophéties. — Que nos lecteurs ne s'étonnent point de trouver ici des matériaux déjà connus. Tout ce qui touche de près au magnétisme doit être soigneusement rassemblé, afin qu'un jour les hommes qui voudront écrire sur la science profonde, objet de toutes nos recherches, trouvent dans ce journal les idées et les faits des temps anciens comme des modernes.

Nous voulons que notre journal devienne la meilleure des bibliothèques et le livre indispensable à toute personne s'occupant du magnétisme, n'importe sous quel point de vue. Le philosophe devra y recourir comme le psychologiste ; le médecin, peut-être plus encore, y pourra puiser d'utiles renseignements, car notre première pensée a été l'enseignement de l'application du magnétisme à la thérapeutique.

Si la marche que nous suivons n'eût pas été dédaignée pendant vingt ans, nous posséderions aujourd'hui une masse de faits et d'opinions propres à confondre nos antagonistes et à réduire tout incrédule ; désormais il n'y aura plus de lacune.

Nous extrayons du *Commerce* du 22 octobre 1839 le document suivant, que nous regardons comme très-curieux.

« Nous savons bien que les prétendus esprits forts n'admettent point les prédictions, et, en général, tout ce qui ne peut ni se discuter ni se toucher. On est incrédule, et, par le temps qui court, on a peut-être raison. Les esprits véritablement forts, quoique n'admettant pas les révélations outrecuidantes de certains cerveaux malades, croient cependant à quelque chose de supérieur et de divin qui régit l'univers, qui embrasse les destinées humaines, et que l'homme ne peut définir. Ce pressentiment de Bonaparte : « Le boulet qui doit me tuer « n'est pas encore fondu, » résume ses croyances à cet égard.

« Napoléon n'était pas superstitieux, ainsi que mademoiselle Lenormand a bien voulu le dire dans ses Mémoires ; il avait trop de bon sens pour cela. Voici un trait qui servira à nous le faire connaître sous cet aspect.

« Quand il fut premier consul, il fit dire à madame de Montesson de se rendre aux Tuileries. Dès qu'il la vit, il

alla au-devant d'elle et la pria de demander tout ce qui pourrait lui plaire.

« Mais, général, je n'ai aucun droit à tout ce que vous « voulez m'offrir.

« — Vous ne savez donc pas, madame, lui dit-il, que « j'ai reçu de vous ma première couronne? Vous vîntes « à Brienne distribuer les prix, et en posant sur ma tête « le laurier précurseur de quelques autres, vous me « dîtes : « Puisse-t-il vous porter bonheur! »

« Madame de Montesson allait répondre ; Bonaparte l'interrompit aussitôt.

« Je suis, dit-on, *fataliste*. Ainsi, il est tout simple que « je n'aie pas oublié ce dont vous ne vous souvenez « plus. »

« Il la combla de biens et d'honneurs, et lui fit rendre sa pension de 60,000 francs.

« Certes, il serait à désirer que tous les souverains d'Europe fussent superstitieux et fatalistes à la manière de Bonaparte ; ils seraient plus généreux et plus reconnaissants!

« On dit qu'étant très-jeune on lui prédit, comme à Sixte-Quint, qu'il était appelé à gouverner un jour le monde. Ce fait est faux ; c'est en Egypte que cette prédiction lui fut faite. Un jour que Bonaparte était plus gai que de coutume, il se rendit à Malmaison, où se trouvait Joséphine, et tous deux se mirent à causer avec abandon. Joséphine, naturellement superstitieuse, amena bientôt la conversation sur le terrain du merveilleux. Bonaparte se prit à rire ; mais Joséphine, avec sa grâce enfantine, lui ayant parlé d'une prédiction qui lui avait été faite autrefois, elle réclama quelques instants de silence.

« Il y a longtemps de cela, dit-elle ; j'étais encore à « la Martinique. Me trouvant au milieu d'un groupe « d'esclaves, j'aperçois tout à coup une femme grande,

« vieille, sèche et ridée, qui s'avançait vers moi. Elle me « prend la main, l'ouvre, regarde et paraît surprise.

« Qu'a-t-elle d'extraordinaire? demandai-je.

« — Vous ne me croirez pas, me répondit-elle, si je « vous le dis. »

« Je la rassurai. Alors elle leva les yeux au ciel avec « une expression singulière, et, d'une voix grave, elle « me dit :

« Vous vous marierez bientôt; votre union ne sera « pas heureuse; vous deviendrez veuve (je tressaillis « malgré moi); vous aurez ensuite de belles années... »

« Bonaparte laissa échapper un sourire plein de finesse et d'esprit.

« .... Et, sans être reine, vous serez plus que reine.

« La vieille s'éloigna aussitôt, et je ne la revis plus. »

« Bonaparte se leva, fit plusieurs fois le tour du salon, les bras derrière le dos; puis, avec gaieté, il dit à Joséphine :

« Il m'est arrivé quelque chose d'à peu près semblable « en Egypte. Je me promenais avec quelques officiers, « quand une femme au teint noir et aux vêtements sales « vint à nous. Elle nous regarda longtemps, puis elle « me prédit, sans me connaître, que je deviendrais un « jour aussi grand que César et Mahomet. M'adressant à « ceux qui m'entouraient, je leur dis : « S'il fallait croire « aux prédictions de ces Bohémiens, tous les hommes « seraient des aigles et des géants. »

« Ainsi, d'après cette anecdote, Bonaparte n'était pas, comme veut le faire entendre mademoiselle Lenormand, un croyant superstitieux et fanatique.

« Voilà l'histoire de cette prophétie :

« Napoléon, pendant la guerre d'Egypte, ayant entendu parler d'une prophétesse en renom, la fit venir, et, vêtu d'un simple costume d'officier, il se présenta à

elle. La sibylle, après avoir placé sur la table plusieurs coquillages symboliques, lui dit :

« Tu auras deux femmes, tu en répudieras une à grand « tort : ce sera la première. La seconde ne lui sera point « inférieure par ses grandes qualités ; elle te donnera un « fils. Peu après commenceront contre toi de sourdes « intrigues. Tu cesseras bientôt d'être heureux et puis- « sant. Tu seras renversé dans toutes tes espérances. « Tu seras chassé par la force et relégué sur une terre « volcanisée, entourée de mers et d'écueils. Garde-toi, « mon fils, garde-toi de compter sur la fidélité de tes « amis. »

« Bonaparte, pour la récompenser, lui fit donner 27 sequins : c'était tout ce qu'avait sur lui Abd..., qui devint depuis colonel des Mamelucks.

« Nous ne savons vraiment pourquoi tous les auteurs de Mémoires ont voulu rendre le caractère de Napoléon faible et petit. Constant, qui lui était certes bien attaché, dit cependant que Joséphine tirait parti de la superstition de l'empereur, en lui disant : « On parle de ton « étoile, mais c'est la mienne qui l'influence ; c'est à moi « qu'il a été prédit de hautes destinées. » Sans examiner sérieusement ce passage, on voit qu'il est faux. Comment l'empereur, qui avait la conscience de sa valeur et de son génie, aurait-il souffert qu'on lui dît que l'étoile des autres, fût-ce même celle de Joséphine, influençait la sienne, quand cela n'était réellement pas? Constant s'est mépris : il est vrai que l'empereur parlait quelquefois de son étoile, mais en plaisantant. Au reste, en divorçant, il n'a tenu aucun compte de ces influences cabalistiques, puisque, astrologiquement parlant, il se séparait pour toujours de l'étoile de Joséphine.

« Comme on savait que Napoléon, le génie le plus vaste et le plus universel des temps modernes, s'occupait aussi des détails d'intérieur, on a cru pendant longtemps qu'il

était superstitieux. On n'ignore pas qu'il avait horreur des portes ouvertes, et par une excellente raison : ce qu'il disait dans son cabinet, il ne voulait pas que cela courût les antichambres. Quand on lui annonçait quelqu'un, il fallait frapper. S'il disait : « Qui est là? » on le lui disait au travers de la porte. S'il donnait la permission d'entrer, on ouvrait, et l'on refermait la porte aussitôt. Que de contes absurdes n'a-t-on point débités sur cette mesure d'ordre, tout à la fois juste et naturelle!

« Parlons du fameux *Livre de prophéties* de maître Noël Olivarius, présenté à l'empereur quelque temps après son sacre.

« Un soir, Napoléon se rendit à la Malmaison. Il aimait beaucoup à y causer merveilleux, surtout avec Joséphine, qu'il savait être très-superstitieuse. Un soir donc il arrive, parle de ses immenses projets, et termine en remettant entre les mains de l'impératrice un vieux livre manuscrit, écrit en 1542.

« Tiens, lui dit l'empereur en ouvrant cet in-12 relié « en parchemin et jauni par le temps, regarde et lis.

« Joséphine lut à haute voix :

PRÉDICTIONS DE MAISTRE NOEL OLIVARIUS.

« Eh bien? demanda Joséphine.

« — On dit qu'il est ici question de moi, répondit « l'empereur.

« — Comment, dans un livre publié en 1542 !

« — Lis donc. »

« L'impératrice essaya ; mais comme le style était en vieux français et les caractères mal formés, elle resta quelques instants à parcourir des yeux les trois pages de ce chapitre ; puis, d'une voix assurée, commença ainsi :

« La Gaule-Itale verra naître non loin de son sein un « être surnaturel ; cet homme sortira tout jeune de la

« mer, viendra prendre langues et mœurs chez les Celtes-
« Gaulois, s'ouvrira, encore jeune, à travers mille ob-
« stacles, chez les soldats, un chemin, et deviendra leur
« premier chef. Ce chemin sinueux lui baillera force
« peines; s'en viendra guerroyer près de son natal pays
« par un lustre et plus.

« Outre-mer sera un guerroyant avec grande gloire
« et valeur, et guerroyera de nouveau le monde romain.

« Donnera lois aux Germains, pacifiera trouble et
« terreur aux Gaulois-Celtes, et sera ainsi nommé, non
« roy, mais par après appelé *imperator* par grand en-
« thousiasme populaire.

« Batailleur partout dans l'empire, déchassera princes,
« seigneurs, rois, par deux lustres et plus. Puis élèvera
« de nouveaux princes et seigneurs à vie, et parlant de
« son estrade, criera : *O sidera! ô sacra!* Sera vu avec
« une armée forte de quarante-neuf fois vingt mille
« hommes, piétons armés qui porteront armes à cornets
« de fer. Il aura sept fois sept fois sept mille chevaux
« amontés d'hommes qui porteront, plus que les pre-
« miers, grande épée ou lance et corps d'airain. Il aura
« sept fois sept fois deux mille hommes qui feront jouer
« machine terrible, et vomiront et soufre et feu et mort.
« La toute suppute de son armée sera de quarante-neuf
« fois vingt mille hommes.

« Portera à dextre main un aigle, signe de la victoire
« à guerroyer. Donnera maints pays aux nations, et de
« chacun paix.

« S'en viendra dans la grande ville, ordonnant force
« grandes choses : édifices, ponts, ports de mer, aque-
« ducs, canaux; fera à lui tout seul, par grandes riches-
« ses, autant que tout Romain, et tout dans la domination
« des Gaules.

« Aura femme par deux.... »

« Joséphine s'arrêta.

« Continue, dit l'empereur, qui n'aimait pas les inter-
« ruptions.

« .... Et fils, un seul. S'en ira guerroyant jusqu'où se
« croisent les lignes longitudes et latitudes, cinquante-
« cinq mois. Là, ses ennemis brûleront par feu la grande
« ville, et lui y entrera et sortira avec siens de dessous
« cendres. Force ruines, et les siens, n'ayant plus pain
« ni eau, par grande et dicime froidure, qui seront si
« malencontres, que les deux tierces parties de son ar-
« mée périront, et en plus par dénue et autres, là n'étant
« plus dans sa domination.

« Lors, le grand homme abandonné, trahi par siens
« amis, pourchassé à son tour à grandes pertes jusque
« dans sa propre ville par grande population européenne,
« à la sienne place sera mis le vieil roi de la cape.

« Lui contraint à l'exil dans la mer, dont est venu si
« jeune, et proche de son sol natal, y demeurant par onze
« lunes avec quelques-uns des siens, vrais amis et sol-
« dats qui, n'étant plus sept fois sept fois sept fois deux
« fois de nombre, aussitôt les onze lunes parachevées,
« que lui et les siens prendre navires et venir mettre
« pied sur terre celte-gauloise.

« Et lui cheminera vers la grande ville où s'être assis
« le vieil roi de la cape, qui se lève, fuit, emportant avec
« lui ornements royaux. Pose chose en son ancienne do-
« mination, donne au peuple force lois admirables.

« Ainsi chassé de nouveau par trinité population euro-
« péenne, après trois lunes et tiers de lune, est remis à
« la sienne vieil roi de la cape, et lui cru mort par ses
« peuples soldats qui, dans ce temps, garderont pénates
« contre leur cœur.

« Les peuples et les Gaulois comme tigres s'entregor-
« geront. Le sang du vieil roi de la cape sera le jouet
« des noires trahisons. Les malencontreux seront déçus,
« et par fer et par feu seront occis. Le lys maintenu;

« mais les derniers rameaux du vieil sang seront encore
« menacés.

« Ainsi guerroyeront entre eux.

« Lors un jeune guerrier cheminera vers la grande
« ville ; il portera lion et coq sur son armure. Ainsi la
« lance lui sera donnée par grand prince d'Orient. Il
« sera secondé merveilleusement par peuples guerriers
« de la Gaule-Belgique, qui se réuniront aux Parisiens
« pour trancher troubles et réunir soldats, et les couvrir
« tous de rameaux d'olivier.

« Guerroyant encore avec tant de gloire sept fois sept
« lunes, que trinité population européenne, par grande
« crainte et cris et pleurs, offre leurs fils et épouses en
« otages, et ploient sous les lois saines et justes et ai-
« mées de tous.

« Ainsi paix dura vingt-cinq lunes.

« Dans Lutetia, la Seine rougie par sang ; suite de
« combats à outrance, étendra son lit par ruine et mor-
« talité ; séditions nouvelles de malencontreux mail-
« lotins.

« Ainsi seront pourchassés du palais des rois par
« l'homme valeureux, et par après les immenses Gaules
« déclarées par toutes les nations grande et mère nation.
« Et lui sauvant les anciens restes, règle les destinées du
« monde, dictant conseil souverain de toute nation et
« de tout peuple, pose base de fruit sans fin et meurt. »

« Joséphine, surprise de ce qu'elle venait de lire,
s'arrêta, ferma le livre, et interrogea Napoléon sur cette
étrange prédiction. Mais l'empereur, ne voulant donner
grande importance à maître Olivarius en les commen-
tant, se contenta de répondre :

« Les prophéties disent toujours ce qu'on veut leur
« faire dire ; cependant, j'avoue que celle-ci m'a beau-
« coup surpris. »

« Il changea la conversation et parla d'autres choses.

« A son retour de l'île d'Elbe, l'empereur se rappela les coquillages d'Egypte et cette prédiction ; il en parla au colonel Abd.....

« Je n'ai jamais voulu rien croire, lui dit-il ; mais je « conviens ici de bonne foi qu'il y a des choses qui sont « au-dessus de la portée des hommes, et que nonobstant « leur rare perspicacité, ils ne pourront jamais les ap- « profondir ; témoin cette singulière prophétie trouvée « chez les Bénédictins, soustraite pendant la Révolution, « et que je connais. Que désigne-t-elle ? Est-ce moi « qui en suis l'objet ? En vérité nous devrions nous en « rapporter pour tout à celui qui régit l'univers, et faire « notre profit des étincelles de lumière réparties par- « fois sur quelques êtres privilégiés pour nous éclairer « sur la route véritable qu'il faut suivre et nous prému- « nir des écueils que nous pourrions y rencontrer. »

« L'histoire de cette prophétie, qui n'a pas été écrite après coup, ainsi que nous le démontrerons tout à l'heure, est très-extraordinaire. Celui qui découvrit ce livre est François de Metz, cousin du fameux François de Neu- château, et secrétaire général de la commune de Paris. Comme cette histoire n'est rapportée nulle part, et que nous seuls avons été à même de la connaître, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en la leur donnant en entier.

« Tout le monde sait qu'à la fin de 1792 et au com- mencement de 1793, les maisons royales, les châteaux, les monastères, les abbayes et les églises furent pillées par ordre des *Montagnards*. En agissant ainsi, on vou- lait, suivant eux, dérober et anéantir tous les papiers qui avaient rapport soit aux prêtres, soit aux nobles ou au roi. Les livres des bibliothèques publiques, et parti- culièrement les actes sur parchemin, les manuscrits de toute espèce, étaient apportés à la commune, et là on procédait à leur accusation, à leur mise en liberté ou à

leur condamnation ; les uns étaient gardés intacts, les autres brûlés sur l'heure.

« On avait, un jour du mois de juin 1793, pillé bon nombre de bibliothèques ; la grande salle dans laquelle on déposait ces papiers était pleine ; François de Metz et plusieurs employés procédaient au dépouillement de ces manuscrits de toute espèce, car il y avait ce jour-là peu de livres imprimés. Après avoir enregistré des livres de théologie, de physique, d'astronomie, etc., ils arrivèrent à un endroit où étaient étendus des in-12, des in-8° et des in-4° tout reliés en parchemin, et portant un signe particulier. Quelques employés disaient que ces ouvrages provenaient de la bibliothèque des Bénédictins, d'autres pensaient qu'ils faisaient partie de la riche collection bibliographique des Génovévains. Quelle fut leur surprise, en ouvrant ces livres, de voir qu'ils contenaient des traités sur les sciences occultes, sur l'astrologie, l'alchimie, la nécromancie, la chiromancie et les prophéties.

« Ils avaient presque tous catalogué ces livres de peu d'importance, et qui ne devaient point recevoir les honneurs du bûcher, quand un petit in-12 frappa leur attention : c'était le *Livre de prophéties* composé par Philippe Olivarius, docteur en médecine, chirurgien et astrologue ; ce livre contenait plusieurs prophéties de peu d'importance, sans nom d'auteur, mais celle-ci était signée. A la dernière page, on lisait en gothique : *Finis*, et plus bas 1542, en chiffres du XVIe siècle.

« François de Metz la lut en entier, mais il n'en comprit pas le sens : il l'avoua plus tard lui-même à sa fille, madame de Maugirard. Cependant elle lui sembla si extraordinaire, qu'il la copia et la réunit à plusieurs autres prophéties copiées aussi par lui, et que nous avons retrouvées dans ses papiers. La copie textuelle de la prophétie d'Olivarius, écrite de la main même de François

de Metz, est datée de l'an 1793 ; ainsi il ne peut plus y avoir aucun doute à cet égard.

« Comme on doit bien le penser, on parla beaucoup de cette prophétie, qui fut copiée par un grand nombre de personnes et conservée, ainsi que plusieurs autres ouvrages sur le même sujet, dans la bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville. Quand Bonaparte monta sur le trône, on lui parla de cette prophétie ; il voulut la voir, et depuis on ignore ce qu'elle est devenue. Elle a été imprimée en 1815 ; on l'inséra dans les *Mémoires de Joséphine*, édition de 1820 et de 1827, et enfin Edouard Bricon, libraire, l'a publiée dans son *Recueil de prophéties*.

« Maintenant, si nous examinons cette prophétie avec quelque attention, nous trouvons qu'elle est bien extraordinaire. Tout ce qu'elle a prédit touchant le règne de Napoléon et le retour des Bourbons s'est parfaitement réalisé. Les troubles de 1827, les conspirations des libéraux et la Révolution de 1830 même s'y trouvent ! mais elle va plus loin. Quel est ce jeune guerrier qui cheminera vers la grande ville et portera sur son armure un lion et un coq, emblèmes de la force et de la prudence ? — Que signifient ces paroles : la lance lui sera donnée par un grand prince, et il sera secondé merveilleusement par un peuple guerrier, qui se réunira aux Parisiens pour mettre un terme aux troubles et aux révolutions ? — Et ces *malencontreux maillotins*, qui doivent encore une fois rougir la Seine de sang, quels sont-ils ? — Et cet homme qui fera partout respecter la France, réglera les destinées du monde et posera les bases d'une société nouvelle, comment s'appelle-t-il ? — L'avenir nous l'apprendra.

« Tout le monde sait qu'il ne fut question, dans les dernières années du règne de Napoléon, que du petit *homme rouge*, qui avait promis de lui rendre trois visites. On dit que la première entrevue eut lieu au château des

Tuileries, trois jours avant le sacre ; la seconde au retour de la campagne de Wagram, et la troisième à Fontainebleau, en 1814. Le petit homme rouge, qui n'est autre qu'une superstition populaire, s'est depuis réfugié dans les chansons de Béranger, où il existe réellement.

« A l'occasion de cette visite, on parla de l'affiliation de Bonaparte à la secte universelle des francs-juges. La date de son premier serment fut fixée au 1er septembre 1795 ; on dit qu'il l'avait prêté dans une assemblée générale de frères qui s'étaient réunis dans la forêt de Fontainebleau ; il l'aurait renouvelé à l'époque de ses victoires en Italie. On s'entretint beaucoup de sa longue conférence avec le chef des Philadelphes au Caire.

« On raconte que pendant son séjour à Milan, Joséphine étant un jour à l'une des croisées du château de Plaisance, vit passer des hommes et des femmes d'une structure singulièrement grotesque. Ils étaient très-petits, avaient la tête grosse, de grands traits, la taille courte et difforme, les jambes torses. Elle remarqua que cette race devait être colère et fort méchante ; qu'il était surprenant que l'on permît à ces individus de se marier. Sur ses observations, un seigneur milanais, qui se trouvait par hasard à ses côtés, lui répondit, en lui faisant regarder plus attentivement une de ces hideuses créatures, qui se vantait d'avoir à ses ordres un démon familier :

« C'est un esprit pénétrant, mais un caractère inquiet
« et bizarre qui l'a favorisée pour établir les opinions les
« plus extravagantes. Le gouvernement la tolère, parce
« qu'elle maintient toujours la classe la plus prompte à
« opérer un mouvement. Tenez, ajouta-t-il en s'adres-
« sant à madame de Camb......, elle semble vous fixer
« plus particulièrement. »

« La sorcière des Alpes, c'est ainsi qu'on la dénom-

mait, s'écria, en voyant sur un balcon une société parmi laquelle était madame Bonaparte :

« Retirez-vous promptement, un grand malheur vous « menace. »

« Effectivement, l'entablement qui soutenait une espèce de terrasse extérieure vint à manquer quelques minutes après, et entraîna en tombant plusieurs personnes, qui furent plus ou moins dangereusement blessées. Madame Bonaparte se jeta heureusement vers le côté opposé, qui se soutenait encore, et on eut le temps de venir la dégager, ainsi que les dames de sa suite. Le lendemain on lui amena cette femme. Madame Bonaparte dit à madame de Camb...... de feindre vis-à-vis de la sorcière qu'elles étaient Lucquoises toutes les deux, et forcées de fuir de leur pays pour des causes majeures. Tous ceux qui se trouvèrent présents lors de l'arrivée du monstre humain en furent effrayés. Elle avait un goître qui pendait jusqu'à sa ceinture, et tenait par la main un petit crétin qui lui ressemblait. Chacun témoigna à l'instant le désir de la consulter. Elle était sourde, parlait très-difficilement; son ensemble tenait de l'imbécillité : cependant elle connaissait son monde. Elle prépara des herbes, demanda des œufs frais, et fit monter trois seaux d'eau.

« Après quelques mots d'un baragouin inintelligible, elle dit à l'un des officiers : « Vous serez tué dans une bataille; » à l'autre : « Vous périrez de froid et de misère. »

« Quand vint le tour de madame Bonaparte, car elle avait voulu être la dernière, elle lui annonça qu'elle serait un jour couronnée : elle lui montra dans le seau d'eau que les œufs avaient formé des fleurons qui, se rejoignant ensemble, présageaient la royauté.

« J'en vois deux, lui dit-elle, mais vous n'en obtiendrez « qu'une.

« — C'est bien assez, » dit Joséphine.

« Chacun voulut voir cette couronne si fragile, et, en l'examinant attentivement, on remarqua qu'elle était à sept épis; et le petit crétin qui accompagnait cette femme, et qui passait pour son génie tutélaire, fit alors un signe d'approbation. On congédia la sorcière des Alpes, en la récompensant de manière à ne pas éveiller les soupçons.

« En rappelant cette prédiction, Joséphine disait un jour :

« Trois personnes m'ont prédit que je régnerais : l'Ir-
« landaise David, la sorcière des Alpes et mademoiselle
« Lenormand; mais elles ne m'ont pas dit si ma couronne
« serait transmise à mes descendants. Probablement ma
« royauté ne sera pas de ce monde, car le plus médiocre
« Français laisse son héritage à ses enfants; quant aux
« miens, il paraîtrait que leurs vertus deviendraient un
« jour leur plus brillant apanage; que les grandes digni-
« tés que je dois posséder tomberaient en quenouille de
« mon vivant. Ce qui me console au moins dans tout
« ceci, c'est qu'après moi mes actions pourront me faire
« revivre dans le souvenir de mes amis, et j'aime à me
« persuader que j'en laisserai quelques-uns. »

« De tout ceci concluons que ces différentes prophéties sont très-remarquables, puisqu'elles se sont réalisées; mais que Bonaparte les ait admises, c'est ce qu'il nous est impossible de croire; car, encore une fois, il n'était ni fataliste ni superstitieux. »

Conversion. — Les coryphées de la croisade antimagnétique peu à peu s'avouent vaincus, désertent leur poste magnéticide. Dernièrement c'était le rédacteur en chef de *British and foreign medical review*, aujourd'hui c'est celui de *l'Union médicale*, M. Amédée Latour, autrement dit Jean Raymond, qui, l'année dernière, devait nous fla-

geller si rudement dans les colonnes du *Constitutionnel*, qui lui étaient ouvertes dans ce but. Depuis un an les choses ont bien changé, le magnétisme a fait d'excellentes recrues, et chaque jour il terrasse quelque nouvel ennemi. Poussé à bout par *la Mouche*, M. Amédée Latour fait, dans un des derniers numéros de son journal, sa profession de foi en ces termes :

« Je défie toutes les *mouches* de Mâcon de me prouver que j'ai englobé dans ma réprobation aussi générale tous les magnétologistes et tous les phénomènes dits magnétiques. J'ai connu, je connais des partisans du magnétisme très-honorables, très-respectables, et dont les convictions sont aussi pures que sincères. Je sais, je crois que, dans certains cas pathologiques, il est possible de développer des phénomènes plus ou moins étranges, plus ou moins en dehors des principes connus de la physiologie. Mais entre ces hommes et les magnétiseurs de profession, entre ces phénomènes et les ridicules jongleries de nos salons, il y a un abîme de mensonges. »

A cette confession si catégorique, M. le docteur Ordinaire réplique dans *la Mouche* dernière :

« A la bonne heure, M. Jean Raymond ! nous commençons à nous comprendre. Nous sommes aussi ennemi du mensonge que vous, et c'est parce que nous sommes l'esclave de la vérité que nous défendons envers et contre tous, non les jongleurs, mais les croyants sincères qui ne cherchent pas à spéculer, mais à propager d'utiles croyances. »

Banquet mesmérien.—Nous allons pour la seconde fois célébrer l'anniversaire de la naissance de Mesmer. Nous espérons que les partisans dévoués du magnétisme ne manqueront point à l'appel que nous leur avons fait. Ce n'est point pour une vaine cérémonie que nous les avons conviés, mais pour montrer à tous que nous som-

mes forts et nombreux, que notre science fait de rapides progrès.

La mémoire de Mesmer doit être chère aux hommes qui pratiquent sa doctrine. Le temps n'est-il pas venu où tout ce qui jouit des bienfaits de ses découvertes doit lui payer un tribut de reconnaissance? Nous savons que plusieurs sont indifférents, mais nous ne partageons point ces sentiments d'ingratitude; ces lâches héritiers de vérités fécondes nous inspirent une sorte de mépris. Qu'ils restent donc à l'écart; la science nouvelle les désavoue, car elle ne leur doit ni ne leur devra rien.

La fête que nous allons célébrer doit être une manifestation vengeresse des calomnies jetées sur notre maître. Nos antagonistes apprendront que, pleins de foi, rejetant leurs mensonges et leurs principes, nous nous élançons vers l'avenir, persuadés que des changements heureux doivent être la suite de nos efforts et de nos travaux.

Magnétiseurs, venez établir avec nous une communauté de sentiments comme vous l'avez de croyances; cette fraternité, inspirée par la vérité, nous rendra plus puissants; avec elle nous ferons de grandes et nobles choses. Déjà *cent douze* noms sont inscrits sur la liste; nous en espérons plus encore, car un grand nombre de partisans du magnétisme n'ont pu être prévenus.

Dans ce banquet, nous ferons connaître ce que nous espérons faire prochainement pour récompenser les œuvres utiles des magnétiseurs, leurs beaux faits comme aussi leurs découvertes.

Chronique. — M. W. Gregory (d'Edimbourg) publie dans le numéro d'avril du *Phrenological journal* un long article sur le véritable esprit scientifique dans lequel on doit examiner les prétentions du magnétisme animal et de la phrénologie. C'est bien pensé et bien dit;

avec de tels champions la vérité ne peut manquer de se faire jour. La double qualité de docteur-médecin et de professeur de chimie à l'Université donne à l'opinion, au dire de M. Gregory une valeur que tout le monde apprécie.

— Le *Journal du Dimanche* du 11 de ce mois reproduit un long extrait du *Manuel* de M. du Potet.

— *La Mouche* du 14 reproduit le feuilleton d'Alphonse Karr sur le magnétisme, qu'elle accompagne de judicieuses observations.

A propos d'éthérisation suivie d'opération douloureuse, le même journal, du 21, dit :

« Le magnétisme, qui serait mille fois préférable à l'éther, détermine une insensibilité absolue, qui se prolonge autant que le magnétiseur le veut. Pourquoi? Parce que l'âme du crisiaque est dominée, qu'elle se détache en partie du corps, qu'elle n'a plus besoin de système nerveux, d'organes ; elle réunit tous les sens et les transporte à la volonté du magnétiseur. Le magnétisme fait toucher du doigt l'âme ; voilà pourquoi nous lui accordons une grande importance dans les études psychologiques ; voilà pourquoi nous le défendons avec tant d'énergie ; voilà pourquoi nous le servons avec tant de zèle. »

— La petite Espagnole électrique dont nous avons parlé dans notre dernier numéro n'a pas trouvé grâce devant la superstition du pasteur du lieu. Ordre a été intimé à M. Williams de se défaire de cette enfant, qui a été envoyée dans une pension à la campagne. Il est probable que nous en entendrons parler de nouveau. Notre collaborateur nous donne des détails qui confirment en tout point l'exactitude du récit que nous avons traduit.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

THÉORIES.

DES PHÉNOMÈNES MAGNÉTIQUES DE TRANSITION.

§ II. — *Magie et astrologie.*

La Magie, *Magia*, Μάγεια, est, selon Platon, la connaissance des prodiges dont la cause se perd dans l'immensité de la nature.

Cette définition embrasse à la fois les phénomènes physiques, chimiques, astronomiques et psychologiques. Ces derniers concernent spécialement les rapports de l'âme avec le corps, et la divination, cet art des temples et des cavernes, vient s'y rattacher aussi. Mais d'autres définitions que l'histoire nous fournit sont indispensables pour bien comprendre toute l'espace que nous avons à parcourir.

Magia est ars et facultas per quam ad elementorum corporum proprietatem virium et abstrusarum operationum cognitione pervenitur. (Arnaud de Villeneuve.)

La magie est l'art et la faculté qui conduisent aux propriétés des corps élémentaires, par la connaissance des opérations et forces secrètes.

J.-B. Porta dit à ceux qui veulent s'instruire en cet art sublime : *Nihil aliud magiæ opera credatis, quam naturæ opera, uti ars ministra et sedula famulatur.* Ne croyez pas la magie être autre chose que l'œuvre de la nature ;

l'art est serf d'icelle et diligemment s'emploie à son service (traduction 1647).

La magie pour tous est une sage et parfaite connaissance des choses (*rerum*) de la nature (Van Helmont).

Toujours la nature dans ces définitions, toujours elle, s'ouvrant comme un livre universel aux investigations du savoir. D'où, pour moi, le magicien serait *un homme qui sait la nature*. Je définirai la magie : *science parfaite de la nature ;* et j'ai pour moi l'autorité de l'école égyptienne, qui l'appelait *maga*, parce que c'était elle qui fournissait à tous leurs besoins insatiables, à toute l'ardeur de leurs recherches, et c'est de là sans nul doute que vient le mot mage (μαγος, *magus*).

Le magicien est ministre de la nature, *magus naturæ minister est* (Plotinus). Sa science embrasse tous les savoirs ; il doit être consommé en philosophie et bien enlangagé ès-choses d'icelle : *consummatum in philosophiâ, consultissimumque* (J.-B. Porta), et aussi connaître à fond la médecine : *medicinæ quoque haud sit ignarus* (Albert).

La médecine surtout était une des branches les plus fleuries de l'art magique, car le bien de l'humanité fut toujours un rayon du sage. Eussent-ils porté cent ans le lourd bandeau de l'étude, ils s'endormaient tranquilles ; leur labeur était assez payé dès qu'ils avaient recueilli quelques gouttes de baume. Tous guérissaient, quelque nom qu'ils portassent : les remèdes étaient connus de leurs mains. Le philosophe, « contre les humeurs d'audace et vaillantise coléreuse, conseillait les prêles d'eau, lesquelles sont nonchalantes en ce liquide et ne portent jamais de fruits. »

Le physicien, « contre les maux indignes et lâchement traîtreux qui resserrent le passage libre aux liquides et matières de nourriture, administrait le lupulus (houblon) qui grimpe et parcourt le bocage comme un écervelé d'imagination. »

L'astrologue, « contre la fièvre qui rend piteux et lâche, avec jours de répit mêlés, la notre-dame ou benoîte, laquelle correspond en croissance aux Gémeaux et porte sa graine en la Vierge. »

Et ainsi de tous les remèdes ; on les appliquait par analogie, et non par hasard. La colère est un vice toujours malheureux en ses suites : donnons les prêles stériles. Le tube digestif est malade, donnons le houblon, dont les contours sont analogues aux plis des intestins. Vous avez la fièvre intermittente, la benoîte naît au moment où ces affections paraissent d'ordinaire, et donne sa graine à l'époque où elles sont plus terribles, donnons cette plante. Et l'effet suivait la prévision presque toujours. Et remarquez, je prends ces exemples au hasard, dans trois livres différents. Nos savants d'à présent prennent le visage qui sied si bien à leur aplomb, quand on leur parle de végétaux ou de magie pour guérir ; car la première fois qu'ils ont ouvert les vieux botanistes, ils ont ri de l'action du remède fondée sur de telles idées, et ce fut la dernière fois qu'ils s'en enquirent. Après avoir suivi la thérapeutique actuelle, et, comme tant d'autres, aimé les livres nouveaux, voici dans mes mains les pages enfumées de l'antique Dioscoride! J'ai lu d'abord, puis j'ai réfléchi, puis j'ai essayé ; et pour conclusion maintenant, quand un professeur m'indique un remède, je cours à Dioscoride, voir s'il est content ; je le mets bien au-dessus des amateurs de strychnine, de morphine et de sels mercuriels. Serait-il juste à Dieu d'avoir opposé à nos maux des remèdes qu'on fût quatre mille ans à inventer? Sont-ils dans la nature, ces remèdes? Eh non! elle ne le montre que trop : guérison par la chimie, longue convalescence ; par les végétaux ou le magnétisme, guérison sans convalescence : c'est la nature. Aussi n'a-t-on, pour bien connaître le fond dans tout cela, qu'à comparer le mode d'étudier des

temps passés avec celui d'aujourd'hui. On faisait les théories d'après la nature, maintenant c'est elle qui doit se plier aux théories : aussi, en lisant les premiers, nous rencontrons-nous sans cesse, bien que partis de points différents: nous sommes dans la sphère du vrai; dans les seconds, comme les bras de l'angle, nous nous écartons de plus en plus.

Si les anciens et la plupart des magiciens du moyen âge se fussent entendus sur les noms, les sciences eussent été portées au comble ; mais, séparés sans cesse par des périphrases sans fin, au lieu d'accumuler les faits et les recherches, ils passaient des vies entières à interpréter les mots. Ce qui les tourmenta le plus fut cette *force ingénieuse* que la nature nous cache : *Totaque naturæ vis ingeniosa latentis* (Lucain). Cette force insaisissable, parce qu'ils n'admettaient pas les fluides; ce théomedisme qui unit la nature entière, et que les Juifs seuls (ou plutôt Moïse) ont compris en rapportant tous les membres à un même chef. La Grèce, cette terre d'imagination et de systèmes, donna naissance à une infinité de théories. L'Italie ne fut pas moins fertile, et l'école d'Afrique, pendant longtemps, fit dominer les siennes.

Avant de les parcourir, il est besoin de nous entendre sur le mot élément, qui ne doit pas être pris dans le sens de cause génératrice, mais plutôt alimentaire des phénomènes et des choses : *Elementa quasi alimenta*, dit Cicéron.

Héraclides et Hippase de Métaponte donnèrent le feu comme élément.

Diogène de Thrace et Anaximènes, l'air. Ce dernier professa que l'air était Dieu (αηρ θεος εστι); mais Dieu, pour lui, était la cause des phénomènes naturels.

Thalès de Milet pensa que c'était l'eau. L'eau nourrissant les plantes, formant les pierres, les ciments, indispensable à l'alimentation des animaux qui nous engrais-

sent, avait quelque chose de séduisant, surtout dans la bouche d'un Thalès.

Hésiode s'imagina que c'était la terre (η μητειρα γη).

Déjà plus détachés de la matière, Hippon et Critias se donnèrent aux vapeurs et aux exhalaisons.

Parménides envisagea le froid et le chaud.

Empédocles d'Agrigente pencha pour la sympathie et l'antipathie (*concordia et litis*).

Les Péripatéticiens émirent en principe que les vertus dépendaient des formes de la substance : *Virtutes substantibus formis connatæ sunt.*

Les Platoniciens et les Académiciens se basèrent sur des idées génératrices. *Ideæ rerum formatrices.*

Numerus est quo cuncta constant. Le nombre c'est tout, disait Pythagore.

Hermès s'appuie sur l'irradiation des astres.

Avicenne, sur les intelligences secrètes.

Albert, sur les formes spécifiques.

Puis en masse les médecins firent peser les causes du mal dans notre organisation, sur le froid ou le chaud, sur le sec ou l'humide.

On dirait qu'en une seule phrase Salomon aurait entrepris de les résumer tous : *Omnia Deus in numero, pondere et mensurâ exposuit.*

Numero, c'est l'harmonie et ses lois : c'est Pythagore.

Pondere, c'est l'eau de Thalès, la terre d'Hésiode ou la matière.

Mensurâ, les formes d'Albert et des Péripatéticiens.

Je ne saurais ici entrer dans les détails que chacune de ces opinions diverses semblerait exiger; seulement il est nécessaire de dire que tous presque, en dehors de la déité, admettaient une force inconnue, qui, examinée sous différents dehors, ne laissait pas que de les entraîner malgré eux à des conclusions qui dénotaient un même fonds. Aussi, quelque haut qu'ils aient sonné leurs

doctrines, disciples d'un même cercle, leurs segments n'eurent jamais que des bras égaux.

Mais comme ils eussent marché vite s'ils se fussent entendus sur les noms et les classes des phénomènes ; s'ils se fussent dit, par exemple : Dieu est notre créateur ; notre âme seule correspond à sa source ; tout phénomène de l'âme, à Dieu. Il est une force qui tient de l'âme et de la matière. Nous différons sur le point de départ. Donnons un nom : théomédisme ; maintenant toute force inexplicable, insaisissable, au théomédisme.

Voici les phénomènes qui semblent se rattacher à des types différents ; un nom pour chaque type, et marchons.

L'aimant attire le fer : magnétisme.

Le verre frotté donne des étincelles : électricité.

Le feu dilate les corps, fond les métaux : calorique.

L'eau dissout les sels, aide les combinaisons : affinité.

Les corps possèdent la transparence, l'opacité, la réfraction, la réflexion : lumière.

L'homme, sous l'influence d'une volonté, voit dans les ténèbres, suit la main qui l'attire, tremble de froid, verse des sueurs : magnétisme animal.

Et ne croyez pas qu'ainsi je m'éloigne de l'unité ; non, je ne fais que la diviser en fractions qui, réunies, constituent l'entier.

D'ailleurs ces différents ordres ne sont jamais si bien tranchés qu'on puisse les enlever sans tirailler les autres : l'aiguille aimantée abandonne ses pôles sous l'influence d'un courant électrique ; il y a lumière et chaleur dans l'éclair ; électricité, toutes les fois qu'un corps est soumis au calorique, toutes les fois que des atomes suivent l'impulsion de l'affinité, et l'affinité, pour moi, ne serait guère autre chose que le magnétisme terrestre ressuscité, pour ainsi dire, sous l'action du fourneau ou des dissolvants.

Que remarquons-nous chez l'homme que sature le fluide échappé de nos doigts? Ici secousses électriques, là chaleur; chez l'un antipathie, chez l'autre sympathie, affinité ou répulsion; enfin attraction de l'aimant, lumière à travers les corps opaques, application des médicaments, connaissance des lois du ciel, science de l'organisme animal et universel, science de l'avenir... extase des saints quand l'âme, pure encore, est digne des visions célestes.

Quelle immense famille! C'est vraiment la race de Jacob s'étendant comme les sables du désert vers l'occident, l'orient, le septentrion et le midi : *Eritque semen tuum quasi pulvis terræ, dilataberis ad occidentem et orientem et septentrionem et meridiem!*

Et dire qu'il fut des êtres capables de nier Dieu à la vue de cette loi générale de l'univers qui fait que tout se tient, tout s'enchaîne, tout s'embrasse à la fois! Est-il besoin d'autre preuve que cette vaste unité des mondes et des espaces?

Buffon avait tellement senti cette belle unité qu'il voulait, crainte de la troubler, que l'étude des êtres se fît grain à grain, sans ordre ni division. Ce vaste génie, qui mesurait la nature d'un seul embrassement, eût voulu que tous les hommes pussent étudier sur une aussi grande échelle que lui. Mais l'unité d'un peuple se compose d'ignares, de savants et de génies. Seuls, ces derniers ont les grandes idées, les vastes conceptions; ceux-là répandent à loisir l'eau que le ciel laisse échapper. « Mais, pour boire aux fontaines, m'est avis qu'il en faut connaître le sentier, » et la méthode est le poteau indicateur. Ce que craignait Buffon arriva : les méthodes emportèrent chacune un membre du corps; mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'il vint des êtres que chacun se disputa, êtres bâtards pour ainsi dire, qui font la transition d'un ordre à l'autre et nouent les fils de la

trame. L'unité parut bien plus belle dès lors, puisque l'on pouvait ainsi faire des cartes animales comme des cartes géographiques, dont les délimitations ne sont que conventionnelles. Suivons quelques-unes de ces filiations, en partant de l'homme blanc, qui tient le sommet de la chaîne.

Les races blanche, jaune, noire, passent de l'une à l'autre par des mélanges successifs. A mesure que le *pigmentum* se fonce en couleur, l'intelligence va décroissant, et l'angle facial fuit la perpendiculaire.

Les Européens, les Indiens, les Chinois, les Mantchoux, les Arabes, qui brunissent de plus en plus en avançant vers l'équateur; les Éthiopiens, les Cafres, les Hottentots, les Alfourous. Ces derniers, habitants de l'Océanie, n'ont que la pensée en sus de l'orang-outang, des membres allongés et maigres, des idiomes pauvres comme leur cerveau. Autant la forme arménienne révèle de perfection dans l'œuvre du sixième jour, autant celle-ci, par sa dégradation, fait admirer l'immuabilité de la *loi* de transition.

Voulons-nous maintenant de l'homme passer à l'herbe des prés : Alfourou, chimpanzé, cynocéphale, chien, loutre, phoque, marsouin, anguille, lamproie, ver de terre, chiendent.

De l'homme désirons-nous passer aux oiseaux : homme, singe, sarigue, dyasure, ornithorynque, manchot, canard.

Aux reptiles : homme, singe, écureuil, fourmillier, tatou; de ce dernier à la tortue de terre, du pangolin au caret la ligne de démarcation est si mince qu'en mathématique on la négligerait. Il y aurait des volumes à écrire si une chose plus intéressante ne se présentait à nous. A la dégénérescence graduée des organes et des fonctions principales de la vie se joint la dégénérescence intellectuelle, et l'âme, ce rayon de la divinité infusé dans l'homme, va se perdant en instincts de plus en

plus froids, à mesure que l'on descend les filiations. L'esprit de transition va aussi en faiblissant avec le rapprochement de l'âme et de la matière, et les sens finissent par n'être plus qu'à l'état latent. Mais la règle ici souffre bien des exceptions : là où toute sensation devrait avoir cessé, elle s'éveille comme pour nous exciter au travail; la sensitive surgit tout à coup du sein des fleurs avec ses feuilles qui se ferment au moindre attouchement, ce que les savants appellent de l'excitabilité; peu importe le nom. Pline, qui a bien son autorité, nomme cela *adumbratio sensûs,* ombre de sens; je me trouve tout amené à son avis. Et l'aimant donc? Une pierre devrait-elle, dans les conditions ordinaires, attirer le fer? Non, sans doute, et le matérialiste, s'il voulait être de bonne foi, succomberait sous le coup de ses propres armes. Comment expliquer les fluides?

Une idée qui domine bien des magiciens, c'est l'influence des astres. Tel individu né sous telle constellation reçoit-il un type particulier? Telle plante reçoit-elle une vertu de l'étoile qui préside à sa naissance?

Ces idées sont-elles pures illusions? Je n'ose répondre de front; mais voici : Galien, Pline, Dioscoride, tout le moyen âge avec eux, vous disent : la racine de pivoine guérit l'épilepsie si on la recueille à l'époque de sa floraison, sinon elle a les propriétés contraires, et cela tient à ce que l'astre de sa fleur ne peut plus irradier en elle une force anti-épileptique. Cet exemple est peut-être de mille le plus mauvais, et la réfutation semble venir d'elle-même : si la pivoine fleurie guérit l'épileptique, c'est qu'alors elle possède des sucs médicinaux qu'elle n'avait point auparavant, et qu'elle perd dans la suite. Mais, je vous prie, d'où vient la force qui distribue les sucs médicinaux, les sucs nutritifs des plantes? Demandez aux agriculteurs si les astres n'y sont pour rien, s'il n'est pas certaines lunes pernicieuses aux vignes et aux

moissons. Cela, direz-vous, ne tient point aux astres, mais à la température. Mais d'où viennent les modifications de température, d'où viennent les pluies qui baignent les pléiades, comme dit Horace? D'où viennent les marées? Nierez-vous ici l'influence sidérale? Eh bien, si la mér obéit à l'astre qui l'attire, la plante sera influencée, l'homme le sera, car il est une règle écrite sur la terre : tout se retrouve dans son roi. C'est pousser l'analogie bien loin; mais qu'on me réfute comme on voudra, je céderai aux armes de la conviction, comme ce voyageur au départ pour un lointain pays. Il sait ne rien oublier, ne rien laisser; il est seul, il est libre... et pourtant il y a entre lui et le vaisseau ce je ne sais quoi d'inexplicable qui met le cœur dans la tristesse : la *Patrie*.

« Mais est-il quelqu'un au monde qui, sentant le soleil, ne lève les yeux vers cet astre bienfaisant, tout parcouru de bénignes sensations? » Mettra-t-on jamais en doute l'influence du soleil sur les malades? Ne les voit-on pas revivre comme les fleurs après l'orage? Les septenaires, correspondant à chaque phase de la lune, et l'aggravation ou la diminution des symptômes morbides, le soir et le matin, disent assez haut cette vérité. Le soleil, qui préside au partage des heures, répartit entre nous la jouissance de la vie : *Ipse sol temporum rector vitæque regimen est*, dit Platon. Ce même auteur appelle encore cet astre: *Sempiternum animal*. Albumazar fait émaner toute vertu du soleil et de la lune. Après Dieu, dit Hermès, le soleil et la lune sont la vie de tous les vivants. Aristote, examinant les lois célestes, nous offre ce passage : *Necessitate fuit hic mundus superioribus lationibus contiguus ut universa virtus inde gubernaretur*. C'était nécessité que le monde s'enchaînât aux lois qui gouvernent le ciel, pour que *de là* toute puissance reçût le commandement. Pythagore, ainsi que Platon et Aristote, admet l'influence des astres, et tous les philosophes après

eux, mais non pas comme les Chaldéens, qui leur attribuaient tous les phénomènes. Et, du reste, quoi d'étonnant dans cette doctrine des plaines où coulent le Tigre et l'Euphrate, dans ces vastes pays où le ciel est sans horizon, où les nuits n'ont jamais de nuages? Peut-on résister à la séduction quand l'harmonie qui roule sur nos têtes parle si haut le langage de la divinité? Mais l'athée, s'il regardait jamais le ciel, s'il était jamais capable de sentir un rayon de soleil, l'athée s'agenouillerait comme le sauvage devant le père des savannes et des forêts; il lui offrirait avec amour le premier épi de ses moissons. Eh! dites-moi, vous admettez le calorique. Quelle en est la source principale? N'est-ce pas le soleil? Où croyez-vous que l'homme absorbe plus de sucs, où la terre est-elle plus riche en produits, où la vie fleurit-elle, en un mot? Est-ce là, dans ces contrées de glace où le renne, pour ses repas, ne trouve qu'un peu de lichen, ou bien au pays des palmiers et des dattes? Chez qui les propriétés magnétiques sont-elles plus développées, du Lapon ou de l'Arabe? C'est toujours là où le soleil est plus pur, où les astres sont plus doux.

Donc, alors, donc les astres ont une influence, soit directe, soit par la modification que la température imprime à nos constitutions. Nous sommes dans un filet : si l'on admet le roi, on admet les sujets : le soleil est roi, les astres ne sont que son ombre; ils n'agiront que comme ombre, mais ils agiront! Du reste, il y eut la comète des César et des Napoléon; il y eut l'étoile qui guida les mages au berceau du Christ.

Remarquez : en suivant cette voie nous sommes entièrement dans le théomédisme, fluide universel modifié selon qu'il émane de différents corps. C'est plaisir de marcher ainsi : on se croirait dans un vaste cirque où chacun peut voir la scène, mais sous des faces différentes et à des distances plus ou moins rapprochées.

A présent que nous tenons quelques antécédents, touchons un peu l'histoire de la magie. Arnaud de Villeneuve nous lègue la tradition suivante :

« Adam, père de tous les arts, reçut de Dieu la connaissance du déluge. Ses enfants écrivirent, en conséquence, sur des tables hiéroglyphiques les arts naturels et leurs principes : *Ut posteris etiam innotesceret futurorum eventurum matura provisio*, afin que leurs descendants pussent de bonne heure posséder la connaissance de l'avenir. Noach trouva en Arménie une de ces tables de pierre où le cours des astres était tracé ; et de là, en premier titre, la naissance de l'astronomie, de l'astrologie ; puis, en enjoignant d'autres branches, la cabale, la chimie, etc. »

Que cette origine de l'art soit idéale ou non, elle a toujours le mérite de rapporter à Dieu la première science du monde, et elle se drape à la rigueur sous le manteau de la probabilité.

Vous cherchez la cause d'un phénomène, les étoiles vous reportent tout naturellement à Dieu. Dieu donc étant la cause de ce phénomène, les astres vous ayant conduit à la source, il est tout simple de penser qu'ils sont la cause transéante et non fondamentale, le bras et non la volonté. Maintenant ôtez Dieu, restent les astres, cause de tout événement, de tout phénomène ! Je ne sache pas qu'aucune science ait précédé l'astrologie. La Chaldée fut son berceau, la Perse la vit grandir, et l'Egypte put jouir de toute sa maturité. Là elle s'adjoignit diverses branches de sciences naturelles, secrètes et divinatoires, que les Hébreux adoptèrent autant que le permettait la loi de Dieu. Munis de tous les documents de leurs voyageurs, les Grecs constituèrent la fable ou *Démonotechnie*. Survint alors le christianisme, qui tira la vérité du milieu de l'ombre, mais simple et pure, dégagée de tout prestige : l'imposition des mains, le souffle

spirituel, l'exorcisme, etc. Le moyen âge effaça toute tradition pratique sous le souffle raisonné de la théologie, et enfin la science nous apparaît maintenant à l'abri de toute doctrine, en dehors de toute école, avec un nom particulier : mesmérisme ou magnétisme animal. Et voyez dans ce rapide exposé la vérité de ce que j'ai avancé dans mon premier article: Mesmer tira la mère du sein de ses enfants.

Le magnétisme était connu de tout temps, mais inabordable pour la plupart et caché sous des épines d'autant plus dures, qu'on ne les pouvait saisir. *Populum fabulis pascebant sacerdotes Egyptii; ipsi autem sub nominibus deorum patriorum philosophabantur* (Origène, l. I, *contra Celsum*). Les prêtres égyptiens amusaient le peuple par des fables, et ces fables, avec le nom des dieux du pays, servaient de voile à leur philosophie.

Dans ces temps la science était portée bien haut dans le respect des peuples, et en Perse la royauté ne passait qu'en des bras experts de magie. *Neminem apud Persas regno potiri solitum, qui prius magiam non percepisset* (Cicéron). Ces rois portaient le nom de mages (μαγος, *magus*), et leur profession comprenait tout ce qui concerne la théurgie (θεος εργον, œuvre de Dieu), cette magie sublime qui embrasse l'étude des œuvres de Dieu. Sous la domination grecque on les appelle sages (σοφοι). Du reste, σοφος, en acception primitive, veut dire homme expérimenté dans la profondeur des choses naturelles; et les σοφα φαρμαχα d'Hippocrate et de ses successeurs, au lieu d'être des remèdes bonnement salutaires, comme on le traduit toujours, sont des remèdes magiques ou des remèdes de mage. Du reste, les rois persans de notre époque, qu'on appelle *Sophis*, ont bien conservé le privilége antique, à la science près.

L'astronomie occupait le premier rang dans leurs écoles; c'était, dit Platon, afin que les rois de Perse apprissent

à administrer leurs royaumes à l'instar de la république des astres.

Les Egyptiens, outre cela, possédaient toutes les sciences naturelles et surpassaient de beaucoup tous leurs voisins. Leurs prêtres s'appelaient *Sacerdotes*, selon les Latins, c'est-à-dire dépositaires des choses sacrées; et selon les Grecs, dans l'acception de Ιερειτης, ordonnateurs des sacrifices; en ce sens probablement qu'ils indiquaient l'époque favorable où l'on devait invoquer les dieux. Là on cumula les fonctions de roi, prêtre et magicien sur la tête du même homme, ainsi que l'indique le surnom d'Hermès Trismégiste, trois fois grand, trois fois maître (τρισμεγιστος). L'Egypte est surtout la patrie des énigmes et des hiéroglyphes. Comme il était important pour la race sacerdotale de ne point divulguer les secrets de la nature, ils imaginèrent de les traduire en caractères tout spéciaux, où les initiés seuls auraient le don de l'intelligence.

Les Chaldéens et les Hébreux portèrent tour à tour les noms de Cabalistes (*cabala* ou *cabbala*, science traditionnelle et héréditaire), et de Prophètes (προφήτης, de προφητευο, affirmer à l'avance). Pourtant les prêtres juifs portèrent également le nom de *Sacerdotes*. Chez les Indiens, les représentants de la science divine et naturelle s'appelèrent Brachmanes ou Gymnosophistes; chez les Celtes, les Gaulois et les Germains, ils eurent les noms de Druides, Bardes et Semnothes. Les Grecs eurent leurs *Sacerdotes*, leurs sages et leurs philosophes. Leurs sages (σοφοι) étaient les élèves des mages; leurs philosophes (φιλος σοφος), les amis des mages; leur philosophie (φιλοσοφεια), l'amour de l'étude en science magique; c'étaient des savants, comme l'indique le mot latin *sapientes*, hommes de science. Que firent en effet les Grecs? Manquant d'écoles où s'instruire, ils voyagèrent dans les pays étrangers, suivirent les doctrines et revin-

rent chargés d'un butin qu'ils léguèrent à leurs compatriotes, sous le pli de leurs propres conceptions. Nous trouvons dans leurs écrits la théologie de Moïse, l'astrologie de Bulda et la science d'Hermès; et saint Jérôme, dans sa lettre à Paulin, indique parfaitement leur manière d'étudier. « Nous voyons, dit-il, les anciens traverser les mers, parcourir les provinces, aborder des peuples inconnus : ainsi Pythagore va puiser aux temples de Memphis; ainsi Platon, dans les écoles d'Egypte; Apollonius, qui de nos jours fait tant de bruit, le mage, comme dit le vulgaire, ou le philosophe, selon les Pythagoriciens, pénétra chez les Perses, traversa le Caucase, fut chez les Scythes, les Massagètes, puis gagna les opulents royaumes de l'Inde, traversa jusqu'au-delà du Phison chez les Brachmanes, et entendit Hiarchas, au milieu de ses disciples, discourir de la nature, du mouvement des astres, de l'enchaînement des jours. De là il passa chez les Elamithes, les Babyloniens, les Chaldéens, les Mèdes, les Assyriens, les Parthes, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes, les Israélites, revint à Alexandrie et atteignit l'Ethiopie pour voir la fameuse table du soleil. Voilà comme il vint à bout d'acquérir sa vaste science, et plus il allait, plus il se faisait meilleur. *Invenit ille vir ubique quod disceret, et semper proficiens semper se melior fieret.* »

C'est ainsi qu'on devenait philosophe. Nous pourrions bien nous écrier, en voyant ceux d'aujourd'hui, *ô tempora! ô mores!*

Je ne pourrais terminer sans donner les noms des pères de la magie et de la philosophie naturelle :

Zoroastre, chez les Perses; Hermès, en Egypte; Bulda, chez les Babyloniens; Zamolxis, chez les Thraces; Abbaris, dans le nord de l'Europe; Numa Pompilius, dans le Latium. L'école africaine nous donne Albumazar, Abenzagal, Rhasis, Geber, et le célèbre Avicenne. L'école

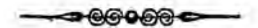
grecque : Machaon, Podalire, Pythagore, Anaxagore, Démocrite, Platon, Aristote, et les sept sages. Plus tard, à Rome et dans l'Italie, nous eûmes Pline, Celse, etc.

En résumé, toute l'antiquité fut à la recherche du magnétisme, et il lui échappa parce qu'elle étudia la nature sans y comprendre l'homme. Elle découvrit l'électricité, le calorique, l'aimant, mais ne put jamais saisir le fluide qui l'inquiétait. Le moyen âge chercha beaucoup, trouva moins, car il fut trop ce que l'antiquité ne fut point assez : le spiritualisme domina. Nous tenons le milieu, et la vérité est en nos mains, et le mesmérisme est aussi difficile à nier aujourd'hui que la lumière. Vous admettez l'électricité, dirais-je aux plus entêtés, savants ou soi-disant tels, vous admettez le calorique, ce sont des fluides insaisissables. Comment se développent-ils? Au contact, par exemple, c'est-à-dire qu'entre deux portions hétérogènes de matière naît un agent subtil impondérable. Et, regardez donc, ne sommes-nous pas composés de deux portions, l'une de matière, l'autre d'esprit? Pourquoi n'y aurait-il pas dégagement de fluide aussi bien qu'entre deux métaux? Donnerez-vous le pas à l'âme ou à la boue?... Mais, de toute nécessité, il faut un quelque chose dans cette action de l'esprit sur le corps, et quelque chose de beaucoup au-dessus de vos fluides, dégagés par des mécaniques inertes et sans vie. « Vous voyez donc le magnétisme? disais-je à une somnambule extatique. — Oh oui, je le vois bien! Dieu, que c'est beau! — Et qu'est-ce donc? — Je ne puis vous le dire, on ne peut pas le révéler avec la langue des hommes. — C'est donc au-dessus de l'électricité? — L'électricité c'est bon pour la Sorbonne; mais le magnétisme, mon Dieu, que c'est beau!! — Définissez-le moi donc. — Oh! cela m'est impossible. — A cause? — Eh! je ne puis, c'est *trop indéfinissable.* » Je n'insistai pas davantage, et laissai cette âme heureuse dans la contemplation des beautés célestes,

car je pensai : c'est la plus belle réponse à ceux qui veulent tout savoir, et répétent sans cesse : Qu'est-ce donc que votre magnétisme ?

E.-V. LESGAUGRIS.

(La suite prochainement.)



CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

A MONSIEUR LE BARON DU POTET DE SENNEVOY.

Monsieur le baron,

Plusieurs médecins de Paris, de Caen, de Saint-Lô et de Bayeux, m'ayant écrit pour me prier de les prévenir aussitôt qu'on devra faire ici une opération dans l'état d'insensibilité magnétique, j'ai pensé qu'il vous serait agréable d'en être informé des premiers, afin d'en donner avis à nos amis communs que ce phénomène pourrait intéresser. Quelques-uns d'entre eux peut-être seraient bien aises de comparer les résultats obtenus par l'éther et par le magnétisme ; ils pourraient, à leur aise, constater la supériorité de celui-ci. En effet, tous ceux qui, comme nous, ont vu des opérations pratiquées avec le secours du sommeil magnétique et à l'aide de l'ivresse produite par la vapeur de l'éther, trouvent qu'il y a une immense différence entre ces deux procédés ; et, tout en reconnaissant les précieux services que l'éther pourra rendre un jour à l'humanité, ils donnent, d'une voix unanime, la préférence au premier de ces moyens.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous informer, monsieur le baron, que d'ici à trois semaines environ, mais à un jour dont la date exacte vous serait envoyée par moi en temps utile, si toutefois quelques personnes de votre connaissance en témoignaient le désir, deux ou trois opérations intéressantes seront pratiquées sur des personnes que je magnétise depuis peu de temps, et dont l'insensibilité est absolue. Ce sont des extirpations de glandes cervicales assez volumineuses.

J'aurai l'avantage de vous envoyer, comme à l'ordinaire, le procès-verbal de ces opérations auxquelles assisteront un grand nombre de témoins recommandables. Ces nouvelles opérations seront la dixième, la onzième et la douzième que nous aurons pratiquées à Cherbourg, dans l'état d'insensibilité magnétique la plus profonde, depuis le 2 octobre 1845, jour où Mlle d'Albanel subit l'imputation de la jambe. Des neuf précédentes, vous n'avez reçu que quatre procès-verbaux, parce que les cinq autres n'ont pas été faites publiquement, par des motifs que vous apprécierez, en examinant la nature de ces opérations, dont voici la liste et l'ordre :

1° Amputation de la jambe ;
2° Section du tendon d'Achille ;
3° Section de deux tendons au bras ;
4° Introduction d'une sonde dans la matrice ;
5° Extirpation de deux tumeurs adhérentes à la vessie ;
6° Extirpation d'un strongle géant ;
7° Ouverture d'un abcès dans l'uretère ;
8° Extirpation de sept glandes sous-maxillaires ;
9° Extirpation de trois glandes cervicales.

En outre, plusieurs dents molaires ont été extraites à différentes personnes que j'avais magnétisées et rendues complétement insensibles. Il n'y a que quelques jours encore, M. Piat, l'habile chirurgien-dentiste des établissements publics de la Normandie, en a extrait à une jeune

dame sept en deux séances. L'état d'impassible inertie de cette personne a grandement émerveillé sa famille et les assistants, qui savaient qu'éveillée elle se serait trouvée mal à la vue de l'instrument tant redouté.

Je regrette beaucoup, monsieur le baron, de n'être pas à Paris en ce moment pour célébrer avec vous l'anniversaire de la naissance de Mesmer. La mémoire de cet homme éminent doit, comme vous le dites si bien, être chère à tous ceux qui pratiquent sa doctrine. Quoique éloigné, je serai cependant avec vous le 23 mai; j'y serai de cœur et de pensée. Veuillez dire à tous les honorables convives du banquet présidé par vous, en leur communiquant l'objet de ma lettre, que je les prie, dans cette réunion solennelle, d'agréer l'expression de mes regrets, ainsi que mon amitié la plus dévouée et la plus sympathique.

Recevez, monsieur le baron, l'assurance de mon estime, de mon admiration et de mon sincère attachement.

L. DURAND.

Cherbourg, 6 mai 1847.

VARIÉTÉS.

Révélation. — Une lettre d'Odessa, 24 octobre 1842, adressée à la *Gazette des Tribunaux*, contient le récit d'un fait identique à celui des deux amis de Mégare, rapporté par Cicéron. Le voici en entier.

« Il y a de ces événements pour lesquels on doit se contenter du rôle de narrateur, quels que soient la stu-

péfaction et le monde de pensées qu'ils soulèvent. Souvent déjà la science, défiante d'abord, mais enfin convaincue par des preuves irréfragables, est restée muette devant l'explication d'un de ces faits surnaturels.

« Le fait n'est pas la démonstration, disent les mathématiciens. Nous renverrons les partisans de cet axiome à tout ce qui a été écrit, pour et contre, sur Mesmer et autres. En tout cas, nous donnons un récit exact et circonstancié d'une cause ténébreuse sur laquelle le tribunal criminel d'Odessa va être appelé à prononcer. Voici les détails de cette affaire, à laquelle le merveilleux a donné un intérêt immense.

« Depuis dix ans les habitants d'Odessa connaissaient un vieillard aveugle qui venait s'asseoir tous les matins sur une poutre des chantiers, mettait à ses pieds une sébille et restait immobile toute la journée. Sitôt que la nuit commençait à envahir la ville, Michel l'aveugle faisait passer silencieusement, et sans même la compter, la recette du jour dans sa poche, et disparaissait jusqu'au lendemain matin. Tout ce qu'on savait de Michel, c'est qu'il avait été soldat, qu'il avait été incorporé dans les Cosaques réguliers, et l'on attribuait généralement sa cécité aux suites de nombreuses blessures qu'il avait reçues ; lui-même n'avait jamais démenti ces conjectures, car, comme nous l'avons dit, il parlait très-rarement. Plusieurs fois des âmes charitables lui avaient offert un chien pour le garder, mais il avait laconiquement répondu : *Je connais mon chemin.*

« Le terrain sur lequel Odessa est bâtie n'était, vers la fin du siècle dernier, qu'une espèce de lande inculte ; mais aujourd'hui de jolis villages et de nombreuses et productives plantations le sillonnent en tous sens. Michel, revenant un soir de la ville, trouva (c'est la véritable expression) une petite fille de dix ans qui se mourait de faim et de froid ; il en fit sa compagne, son

Antigone, et depuis ce temps, guidé par elle, il se hasarda à parcourir les rues d'Odessa en mendiant aux portes des maisons.

« Il y avait cinq ans qu'il avait ainsi changé de manie, lorsqu'un vol fut commis dans une des maisons où la jeune orpheline avait conduit celui qu'elle appelait son père. Le soir même, Powleska fut arrêtée au moment où elle sortait de la ville. L'aveugle, désespéré, fut laissé libre, mais il ne reparut pas le lendemain ni les jours suivants. Cette disparition fit soupçonner qu'il était complice du vol, et, le troisième jour, Powleska fut amenée devant le juge pour être interrogée.

« — Savez-vous, lui demanda-t-on, ce qu'est devenu Michel ?

« — Il est mort, » répondit-elle en versant un torrent de larmes.

« Cette réponse étonna vivement le juge. Comment cette jeune fille, enfermée depuis trois jours, pouvait-elle être certaine de la mort de l'aveugle ? Toute communication avec les personnes du dehors avait été impossible.

« Nous allons donner un abrégé succinct de tous ses interrogatoires.

« — Qui vous a dit que Michel est mort ?

« — Personne.

« — Comment l'avez-vous appris ?

« — Je l'ai vu tuer.

« — Mais vous étiez en prison.

« — C'est égal, je l'ai vu.

« — Expliquez-nous comment.

« — Je ne peux pas.... Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai vu tuer.

« — Quand et comment ?

« — Le soir même de mon arrestation.

« — C'est impossible ; il était vivant auprès de vous quand on vous a arrêtée.

« — C'est vrai : aussi n'est-ce qu'une heure après qu'on l'a frappé à coups de couteau.

« — Où étiez-vous alors ?

« — Je ne sais pas trop, mais je l'ai vu. »

« Cette persistance, et le ton de franchise et d'assurance que mettait la jeune fille dans ses réponses, donnèrent à penser qu'elle était atteinte d'aliénation mentale, ou peut-être qu'elle voulait, en la simulant, se faire mettre en liberté.

« Aussi fut-il résolu qu'on se renfermerait dans les questions relatives à l'accusation du vol.

« — Est-ce vous qui avez commis le vol dont vous êtes accusée ?

« — Oh ! non.

« — Expliquez alors comment vous avez été trouvée nantie de l'argenterie volée.

« — Je ne sais, je n'ai vu que l'assassinat.

« — Mais rien ne donne à penser que Michel ait été assassiné comme vous le dites ; on n'a point retrouvé son corps.

« — Il est dans l'aqueduc.

« — Connaissez-vous l'assassin ? demanda encore le juge, entraîné malgré lui par cet accent de conviction.

« — Oui, c'est une femme.... Michel marchait tout doucement, bien désolé de m'avoir perdue.... Une femme vint derrière lui, tenant à la main un large couteau de cuisine ; mais il l'entendit venir et se retourna. Quoiqu'il ne pût la voir, cette femme fut si effrayée de se trouver face à face avec lui, qu'elle lui jeta sur la tête un morceau d'étoffe grise qui l'enveloppa comme un voile, et frappa huit coups de suite à la place de la tête... Le sang a été pompé par l'étoffe et a fait dessus de grandes taches qui allaient toujours en s'élargissant....

Michel n'est tombé qu'au huitième coup, et cette femme a traîné le corps jusqu'à l'une des ouvertures de l'aqueduc et l'y a fait tomber sans même oser enlever l'étoffe qui s'est collée sur le visage. »

« Des recherches furent faites au lieu indiqué par Powleska et confirmèrent jusqu'au moindre détail de ce récit. Michel avait été en effet assassiné, et la couleur grise du morceau d'étoffe désigné avait presque entièrement disparu sous les taches de sang.

« Toutes les ressources d'un interrogatoire habilement conduit sur la manière dont elle avait pu apprendre ces détails échouèrent devant la naïve simplicité de la jeune fille, qui répondait toujours : *Je ne sais pas.*

« — Mais enfin vous connaissez l'assassin?

« — Pas tout-à-fait.... Mais c'est la femme qui lui a fait crever les yeux.... Mais *il* me dira peut-être son nom d'ici à demain, et *s'il* me le dit, je vous instruirai.

« — Qui entendez-vous par *il?*

« — Eh bien, Michel. »

« Pendant toute la nuit Powleska fut épiée dans sa prison, et deux yeux furent continuellement braqués sur elle sans qu'elle pût s'en douter ; mais elle resta toute la nuit assise sur le grabat qui lui servait de lit ; elle semblait en proie à un sommeil léthargique, et son immobilité eût été celle de la mort, si elle n'eût été interrompue de temps en temps par des mouvements nerveux qui semblaient agiter tout son corps comme sous l'impulsion d'une violente et unique secousse.

« — Je connais l'assassin.... Je vais vous dire le nom de cette horrible femme, cria-t-elle au juge avant même que celui-ci l'interrogeât.

« — Tout-à-l'heure, interrompit le juge. Michel ne vous avait-il pas confié avant sa mort par quel accident il avait perdu la vue?

« — Non ; mais le matin même du jour où j'ai été ar-

rêtée il m'avait promis de me faire cette confidence. C'est là ce qui a causé sa mort.

« — Comment cela ?

« — Cette nuit Michel est venu.... Il m'a fait voir l'homme caché derrière la charpente sur laquelle Michel et moi étions assis le matin de sa mort.... Il m'a fait voir l'homme nous écoutant quand Michel a dit : « Je te conterai cela ce soir.... » Et puis de là l'homme....

« — Comment se nomme cet inconnu ?

« — Luck!... Il a été dans une grande rue large qui aboutit au port, et il s'est arrêté à la troisième maison à droite.

« — Le nom de la rue ?

« — Je ne sais pas, mais la maison est d'un étage moins haute que les autres. Luck a raconté à Catherine ce qu'il avait entendu, et Catherine lui a proposé d'assassiner Michel. Luck a refusé en disant : « C'est bien assez de lui avoir brûlé les yeux il y a quinze ans, pendant qu'il dormait devant votre porte.... et de l'avoir transporté dans la campagne. » Alors je suis entrée pour demander l'aumône pour Michel, et Catherine a mis dans ma poche une pièce d'argenterie pour me faire arrêter.... Puis elle a été attendre Michel derrière l'aqueduc et elle l'a tué.

« — Mais, puisque vous avez vu tout cela, pourquoi avez-vous gardé l'argenterie dans votre poche, et pourquoi n'avez-vous pas porté plainte ?

« — Mais ce n'est pas le jour même que je l'ai vu.... C'est Michel qui me l'a montré cette nuit. »

« On le voit, Powleska ne se laissait point prendre aux questions les plus subtiles.

« — Mais dans quel but, dans quel intérêt Catherine agissait-elle ainsi ?

« — Parce que Michel était son mari, et qu'elle l'avait quitté pour venir à Odessa, où elle s'était remariée....

Un soir, il y a quinze ans, elle a vu tout à coup Michel qui cherchait à la reconnaître; elle est rentrée vite chez elle. Michel, croyant qu'il n'avait pas été reconnu, voulut passer la nuit devant la porte, il s'y endormit; c'est alors qu'elle lui fit brûler les yeux par Luck, qui le porta assez loin pour le dépayser.

« — Et tout cela, dites-vous, c'est Michel qui vous l'a appris cette nuit?

« — Oui, il me l'a fait voir.... Il est venu tout pâle et tout plein de sang; il m'a prise par la main et il me montrait tout cela avec son doigt. »

« Tant de récits extraordinaires, dont quelques-uns déjà avaient été justifiés par l'événement, autorisèrent l'autorité à s'assurer de Catherine, dont le nouveau mari se nomme P***. Luck a été arrêté également.

« Une enquête a prouvé qu'en effet Catherine avait été unie à Michel en 1819, dans la ville de Kherson, chef-lieu de ce nom. Les deux accusés se sont renfermés dans une dénégation absolue, et Powleska, de son côté, les a positivement reconnus.

« Le procès occupe toute la ville et même toute la province, et nombre de voyageurs sont déjà arrivés à Odessa pour connaître plus tôt l'arrêt.

« Au moment du départ du courrier, j'apprends que Catherine a tout avoué ce matin et qu'elle est presque folle. Luck a avoué pareillement. Quand on a appris cet événement à Powleska, elle a dit en souriant tristement: — Je le sais depuis hier soir.

« La célébrité de ce procès va devenir toute scientifique. »

Emploi judiciaire du magnétisme. — On nous communique la note suivante, dont nous laissons l'appréciation à qui de droit et la responsabilité à l'auteur :

« Bien que les phénomènes et les lois du magnétisme

soient encore enveloppés d'incertitude et de mystères, on a cependant lieu de penser que le somnambulisme artificiel pourrait être utilement employé dans la recherche des crimes, lorsqu'il serait possible de mettre un somnâmbule exercé à ce genre de vision en rapport avec les lieux où auraient été commis les attentats, les objets qui auraient servi à leur perpétration, les personnes qui s'en seraient trouvées les témoins. Des faits analogues permettent de croire que le contact de ces lieux, de ces personnes, de ces objets, fourniraient à un somnambule lucide de subtils indices au moyen desquels on pourrait retrouver les personnes, les objets, les *incidents même* restés jusqu'alors inconnus. Un horrible forfait vient de consterner la ville de Toulouse. Si l'on n'est pas encore en droit d'affirmer, on est du moins autorisé à espérer que la justice obtiendrait de précieuses indications d'un somnambule amené, soit dans le dernier endroit où l'infortunée jeune fille a été laissée vivante au parloir des Frères, où la malheureuse enfant a été vue pour la dernière fois, soit, et plus encore, à la place où a été enfin retrouvé son cadavre.

« Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un sujet bien préparé et puissamment magnétisé parvînt à la suivre *à la trace* jusqu'aux lieux inconnus où a été consommé l'attentat. Mais il y aurait plus de chances encore pour que du cimetière où a été découvert le corps inanimé, le somnambule remontât, conduit par les fortes et abondantes émanations que la victime encore chaude a dû laisser sur son passage, jusqu'au repaire mystérieux où sa vie s'est épuisée dans les convulsions de la plus épouvantable lutte. Le lieu témoin de l'horrible drame est, sans aucun doute et *pour longtemps chargé*, *imprégné* d'exhalaisons, de fluides qui échappent à nos sens, mais qui frapperaient vivement, douloureusement, les organes surexcités d'un somnambule.

« Nous soumettons ces réflexions à la justice, à la société.

« Un grand crime attend aujourd'hui son châtiment; mais que de forfaits épargnés à l'avenir, si la passion frénétique et la perversité avaient à redouter dans le secret le plus absolu et le plus habilement préparé, dans l'ombre la plus épaisse, la projection soudaine et rétrospective d'une lumière dont les clartés divines, perçant tous les voiles, même ceux du passé, seraient, comme l'œil et le témoignage de la Providence, mis au service de la justice! » (*Démocratie pacifique.*)

— Cet article d'un homme animé des meilleurs sentiments trouvera des approbateurs. Quant à nous, nous ne conseillons pas l'emploi du somnambulisme à la recherche des criminels. Il est des choses dont il faut s'abstenir, et celle-ci est du nombre, si l'on ne veut voir le magnétisme proscrit, en abomination. Si l'assassin appartient à un corps puissant, on aura forcément le corps entier contre ces recherches, et, en supposant qu'on réussisse, pourrait-on aussi, sans danger, rechercher les crimes politiques, découvrir les consciences vendues, les concussionnaires, les faussaires, tous ceux qui dilapident la fortune publique? Ira-t-on chercher les adultères, les paternités douteuses, les empoisonnements, les avortements, etc., etc.? Sans doute, vous pouvez presque en sûreté découvrir ce qui n'intéresse qu'une famille; mais si vous sortez d'une individualité, malheur à vous, malheur à votre science, qui aurait contre elle la société tout entière, moins quelques hommes épars sur la surface du monde.

Laissez le magnétisme s'infiltrer dans les croyances, y prendre racine de telle sorte qu'on ne puisse plus l'en arracher, alors on avisera; peut-être aurons-nous un jour un pouvoir fort et respectable, ou plutôt une so-

ciété différente de celle d'aujourd'hui. Vous proposerez alors votre moyen d'investigation; un gouvernement sage en adoptera les bases, se servira de vous, vous protégera; mais jusque-là, magnétiseurs, soyez réservés si vous ne voulez avoir contre vous jusqu'au dernier sacristain s'il s'agit d'un crime d'église, et tout le pouvoir si un homme du gouvernement est en cause.

Naguère un de nos amis consulta sa somnambule pour savoir où gisait le corps du malheureux Sixdeniers, que l'on cherchait en vain dans la Seine (tome II, page 321); la place fut indiquée avec une telle précision que huit heures après le cadavre fut trouvé à l'endroit désigné. Aucun journal ne voulut rendre hommage à la vérité, et ce fait passa sans émouvoir d'autres personnes que les témoins. Le magnétiseur n'en recueillit nulle gloire, mais n'en souffrit pas; s'il se fût agi d'un criminel, et que les recherches eussent été heureuses, je le plaindrais.

La lumière est venue dans le monde, mais ce n'est que peu à peu qu'il la faut répandre. Un jour on ne se contentera plus de dire aux hommes : Dieu vous voit; ils sauront que tous les crimes peuvent être dévoilés par l'homme lui-même... Le magnétisme servira à la régénération de l'espèce humaine, mais nous ne conseillons à personne de devancer les temps. Beaucoup blâmeront notre réserve; ils voudront servir la justice et prouver le magnétisme par une faculté merveilleuse du somnambulisme parfait; mais, soit qu'ils réussissent ou qu'ils échouent, ils seront punis de leur témérité. Ce n'est qu'après avoir profondément réfléchi que nous écrivons ces lignes; le vulgaire ne nous comprendra pas, mais l'homme instruit de ces choses sera de notre avis.

M. de Balzac magnétiste. — De tous les littérateurs en renom, M. de Balzac est celui qui a le plus étudié le magnétisme. Un des premiers, il a affronté le ri-

dicule attaché à cette question, et dans maintes occasions il en a parlé favorablement. Le récit qu'on va lire est extrait de *la Presse* du 14 avril dernier.

« On ne sait pas, disait le docteur à M. Gault en le quittant, tout ce qu'il y a de puissance nerveuse dans l'homme surexcité par la passion! La dynanique et les mathématiques sont sans signes ni calculs pour constater cette force-là. Tenez, hier, j'ai été témoin d'une expérience qui m'a fait frémir, et qui rend compte du terrible pouvoir physique déployé tout à l'heure par cette petite dame.

« —Contez-moi cela, dit M. Gault; car j'ai la faiblesse de m'intéresser au magnétisme sans y croire, mais il m'intrigue.

« — Un médecin magnétiseur, car il y a des gens parmi nous qui croïent au magnétisme, reprit le docteur Lebrun, m'a proposé d'expérimenter sur moi-même un phénomène qu'il me décrivait et duquel je doutais. Curieux de voir par moi-même une des étranges crises nerveuses par lesquelles on prouve l'existence du magnétisme, je consentis! Voici le fait. Je voudrais bien savoir ce que dirait notre Académie de médecine si l'on soumettait l'un après l'autre ses membres à cette action qui ne laisse aucun échappatoire à l'incrédulité. Mon vieil ami... Ce médecin, dit le docteur Lebrun en ouvrant une parenthèse, est un vieillard persécuté pour ses opinions par la Faculté, depuis Mesmer; il a soixante-dix ou soixante-douze ans, et se nomme Bouvard. C'est aujourd'hui le patriarche de la doctrine du magnétisme animal. Je suis un fils pour ce bonhomme, je lui dois mon état. Donc, le vieux et respectable Bouvard me proposait de me prouver que la force nerveuse mise en action par le magnétiseur était non pas infinie, car l'homme est soumis à des lois déterminées, mais qu'elle procédait comme les forces de la nature, dont les principes absolus

Chronique. — Le *Boston Advertiser* vient de faire une analyse détaillée de l'ouvrage du révérend Townsend : *Facts in mesmerism.*

— *Le Miroir*, journal de Lyon, qui entretenait une polémique acerbe avec *la Mouche*, vient de la cesser à propos du magnétisme. M. J. Ferney, le rédacteur principal de la feuille lyonnaise, ayant été convaincu par les expériences de M. Lafontaine, qui se trouve à Lyon en ce moment, il a été convenu que, partageant maintenant la même foi, tout antagonisme devait cesser, parce que le magnétisme a trop d'ennemis pour que ceux qui le défendent se déchirent entre eux. Cette mutuelle résolution fait dire au *Miroir* qu'il n'est plus possible de contester les merveilleux résultats du mesmérisme puisqu'il vient de le réconcilier avec *la Mouche*.

Ainsi voilà une nouvelle conquête des expériences publiques, un organe de plus ouvert par elles à nos idées. Qu'en diront les partisans du *procul profani?*

— *La Réforme* du 9 avril contient un feuilleton sur l'abus des remèdes. C'est une bonne page à lire.

— Les livres de magnétisme, d'abord prohibés en Sardaigne, entrent maintenant avec facilité, et tout annonce que d'ici peu de temps il en sera de même dans les États pontificaux. C'est une importante issue ouverte à la propagande mesmérienne. Mais, à côté de cette bonne nouvelle, nous en avons une mauvaise à enregistrer : le *Manuel de l'étudiant magnétiseur,* qui était seul toléré à Milan, vient d'y être défendu. Et c'est en Italie, à notre porte, que ce livre inoffensif est arrêté, tandis que dans la despotique Russie *l'Essai*, du même auteur, circule aussi librement qu'en France.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Opération chirurgicale pratiquée à Poitiers, le 10 mars 1847, à l'aide du sommeil magnétique, en présence de plusieurs médecins et des élèves de l'école.

Que dire du magnétisme? il y a si longtemps qu'on en parle sans jamais s'être entendu! En Allemagne, on l'élève à l'état de science; il fait partie des études médicales; on le pratique, on le professe.

Chez nous, on l'exalte ou on le bafoue, et cela, fort souvent, sans plus de raison d'une part que de l'autre.

Laissons donc l'enthousiasme aux fanatiques, les dédains à l'ignorance, à chacun ses idées, ses croyances, ses doutes ou son parti pris, et souvenons-nous que pour démontrer le mouvement l'on n'a dit qu'une seule parole : marchez!...

Citons les faits, et que l'on juge.

Euphrosine Dardenne, jeune fille de quinze ans, demeurant à Saint-Maurice, près Gençay, s'est présentée, le 20 juin 1846, à la consultation de M. le professeur G***; elle portait à la joue gauche une tumeur volumineuse, dont l'ablation fut conseillée.

Euphrosine ne voulut pas y consentir, et vint trouver M. Henri Vallette, rue des Trois-Cheminées. Celui-ci la soumit immédiatement aux épreuves magnétiques, et elle put s'endormir au bout de vingt minutes; elle parla,

dit qu'elle voyait son mal dont elle guérirait, mais qu'il faudrait en venir à une opération.

En cet état, elle fut montrée à un médecin de cette ville, M. le docteur R***, qui approuva de tout point les prescriptions qu'elle avait faites, et reconnut, ainsi qu'elle l'avait annoncé, que son mal pouvait provenir d'une dent gâtée, et reconnut également qu'il y avait nécessité d'inciser la membrane *gengivale* tapissant, à l'intérieur de la bouche, la cloison alvéolaire située au-dessus de la tumeur.

Cette première opération fut faite au jour indiqué; les gencives furent déchirées dans une étendue de 7 à 8 centimètres, et la malade, qui avait été mise en état de sommeil, ne manifesta ni douleur ni sensibilité.

Quelques jours après, la malade ayant prescrit pendant son sommeil l'extraction d'une grosse molaire avoisinant la tumeur, M. le médecin-dentiste K*** fut appelé, et déclara que cette opération était indiquée par la science, mais qu'elle serait difficile et douloureuse, parce que les bords externes de la dent étaient recouverts par des fongosités, et qu'alors il devenait indispensable de se servir d'un instrument appelé *pélican*, lequel, ne pouvant fonctionner que par un mouvement de renversement au dehors, pousserait inévitablement la dent sur les plaies vives de la tumeur, et par là produirait de très vives souffrances.

L'opération se fit, et pendant qu'elle dura, Euphrosine ne jeta pas un cri, ne fit pas un geste. Son immobilité fut complète, et son obéissance aux moindres volontés de son magnétiseur ne se démentit pas un seul instant.

Plus tard, et la tumeur ayant progressé, la malade indiqua elle-même que le moment de l'opération était venu, et M. le docteur G*** fut consulté. Il constata que cette tumeur était formée par la moitié gauche de l'os maxillaire inférieur, aminci et dilaté par une substance

contenue dans son épaisseur, et ayant plus d'un décimètre de diamètre dans les deux sens ; il dit que l'ablation était indispensable. En conséquence, le mercredi 10 mars, présent mois, à deux heures après midi, et devant les personnes sus-indiquées, l'opération s'est faite de la manière suivante :

Conduite, tout éveillée, dans le salon où l'attendaient plus de cinquante personnes, Euphrosine s'est assise dans un fauteuil, ayant à son côté madame Valette, qui lui tenait la main.

Au bout de vingt minutes, elle s'est endormie. Interrogée pourquoi elle avait mis un si long temps à s'endormir, elle a répondu : « C'est que j'étais préoccupée par la présence de tout ce monde.

— Voulez-vous être opérée?

— Oui.

— L'opération se fera-t-elle bien et sans douleur?

— Oui.

— Etes-vous dans un état complet d'insensibilité?

— Oui.

— On peut donc commencer?

— Oui. »

Après cet étrange préliminaire, M. Vallette annonce à l'opérateur qu'il peut agir, et tout le monde s'émeut en voyant le saisissant apprêt de cette véritable *exécution*.

On apporte une table chargée de nombreux instruments de chirurgie, pinces, scalpels, bistouris, tenailles, voire même une scie.

Et un long frémissement s'empare de l'assemblée, lorsqu'on voit l'opérateur agiter dans sa main un véritable couteau, qu'il promène avec calme autour de cette tête immobile.

Chacun se regarde et semble s'interroger. Le silence règne. Les pensées vacillent, et tous les yeux sont fixés sur ce corps plein de vie qui a l'insensibilité du cadavre.

Chacun retient son haleine, se resserre en soi, et a peur d'entendre un cri. On craint d'assister à une horrible catastrophe.

Mais une tête est calme.... une main est sûre, une seule main ne tremble pas. Dieu ! qu'il faut de courage à un médecin ! Et le fer s'enfonce profondément dans les chairs vives, y fait une coupure de plus d'un décimètre de longueur, et partage en deux lèvres béantes cette masse tuméfiée et difforme. Cinq artères sont coupées, et le sang qui jaillit par cinq bouches ouvertes s'élance au front de l'opérateur, qui seul n'en voit rien. Il s'arme de longs ciseaux, et, après que ses aides ont fait les ligatures, il les enfonce dans la plaie, y va chercher le kyste, qu'il divise dans toute sa longueur, en soulève et excise les bords osseux, et, plongeant sa main tout entière dans la vaste cavité, il en extrait une masse gélatineuse du volume d'un œuf.

L'opération était terminée, mais le pansement restait à faire. Pour fermer la plaie, deux épingles sont placées à ses extrémités, et réunissent ses deux lèvres par une suture.

Cette partie de l'opération, disent les médecins, est la plus douloureuse, et, sauf quelques tressaillements des muscles de la face, que l'on peut justement attribuer à une sorte d'excitation galvanique des rameaux nerveux, la malade, ici comme dans tout le cours de l'opération, n'a donné aucune marque de sensibilité.

Et pourtant ce long et cruel travail avait plutôt ressemblé à une leçon de dissection faite à des élèves sur un cadavre, qu'à une opération pratiquée sur un corps animé de la vie. Le savant professeur a pu tout voir, tout montrer, tout interroger, tout expliquer; la patiente s'est prêtée à tout; et c'était un étrange tableau que toute cette jeunesse avide, studieuse et pétrifiée d'effroi, d'admiration et d'enthousiasme.

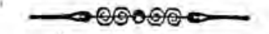
Et une heure.... toute une heure s'écoule.... et pas un cri, pas un geste, pas un frémissement; je me trompe, la pauvre malade témoigne de sa joie et de sa reconnaissance; elle presse et embrasse à plusieurs reprises la main de madame Valette, qu'elle n'avait pas quittée.

Enfin tout est fini. Les instruments sont enlevés. On réveille la pauvre endormie. Et, après nous avoir tous regardés sans la moindre émotion, la voilà qui s'en va se promener dans la cour, ignorant complétement qu'aucune opération lui eût été faite.

Aujourd'hui 15, la malade va bien.

Ne terminons pas ce récit sans donner à chacun la part qui lui revient pour son généreux dévouement. M. le docteur G*** n'avait point à prouver son incontestable habileté; mais il avait à vaincre un obstacle que ne savent point aborder les conceptions paresseuses et les vulgaires intelligences. D'un pas ferme il l'a franchi. Il n'a point superbement dédaigné l'aide du magnétisme, et il a vu se révéler devant lui un phénomène auquel il ne croyait pas. Honneur à lui!

Mais honneur aussi au dévouement plein de philanthropie de M. et madame Valette! Ils ont recueilli la pauvre fille, lui ont prodigué tous les soins, et ne l'ont pas abandonnée un seul instant; madame Valette surtout, qui, durant cette longue torture de l'opération, n'a pas quitté la pauvre patiente, sa main dans la sienne, ses vêtements inondés de sang, et mêlant ses larmes et ses prières aux vœux de toute l'assistance..... Oh! que la charité est sublime! (*Journal de la Vienne.*)



VARIÉTÉS.

113e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MESMER.

2e célébration à Paris. — Banquet du 23 mai.

Nous disions naguère : Le magnétisme trouvera ses plus cruels ennemis parmi ceux qui se diront ses partisans; ce jour est venu. Aujourd'hui nous les avons vus voulant dicter la loi à celui, à ceux qui avaient à y faire obéir. Le banquet mesmérien a été troublé par un homme qui, non content d'être admis à cette fête, voulait que deux individus que nous repoussons, que nous repousserons toujours, prissent part à la fête et se mêlassent à nos joies. Cette petite troupe était campée dans le voisinage, arrogante, le verbe haut, le poing sur la hanche. Ces maraudeurs s'emparaient au passage de chaque convié et cherchaient à le persuader qu'on avait commis à leur égard une grande injustice, qu'ils étaient de vrais magnétiseurs, que rien n'était plus pur que le fond de leur cœur.

Ils firent tant qu'ils persuadèrent quelques hommes, mais un surtout, qui leur promit de les faire entrer d'emblée dans le lieu de la réunion, et qu'ils prendraient place au banquet sans plus de cérémonie. Le coup monté, chacun des champions s'apprête pour le rôle qu'il avait accepté ; les portes s'ouvrent, et tous les invités vont prendre la place que le sort leur a départie.

La salle est magnifique : cent cinquante personnes assises à la même table, dans une longue galerie, des

fleurs, de la lumière à éblouir l'œil le plus terne, de la musique, l'odeur des mets préparés pour des estomacs soumis au jeûne, car le dîner s'était fait attendre, tout invitait au plaisir. Mesmer, le bon Mesmer, au fond de la salle et sur les côtés, car on avait multiplié son image, muet témoin, quoiqu'animé par le ciseau, le burin et le pinceau, paraissait joyeux comme les conviés.... Voyez comme les plus beaux jours sont parfois ternis par l'orage. Hélas! on vit plus d'une fois des combattants l'estomac vide et en présence d'une table bien servie, être obligés de regagner leurs rangs avant d'avoir pu prendre quelque chose. L'ennemi avait tiré quelques coups de feu, il fallait repousser l'insulte et la bravade.

Non, messieurs les émeutiers, on ne veut point de vous, et l'on ne voudra pas davantage de ceux qui ont pris votre défense; qu'ils restent avec vous, qu'ils fraternisent, qu'ils vous reçoivent, et aucun de nous n'ira vous troubler, vous demander d'ouvrir vos portes. Vous croyiez faire du mal au magnétisme et déconsidérer ceux qui avaient organisé la fête; vous vous êtes trompés, vous avez prouvé leur sagacité; on vous connaît maintenant. Le magnétisme y a gagné; vous avez ouvert la barrière, ôté vous-mêmes l'entrave qui l'empêchait de monter. Vous ne croyiez pas si bien faire, n'est-ce pas? Votre tapage, vos clameurs ne sont qu'un vain bruit; on n'a point admis ceux que vous patroniez, ils sont restés cinq heures sous les fenêtres! Leur constance, vraiment, méritait un meilleur sort.... Ils ont joui de la fête comme les gens affamés satisfont leur appétit à l'odeur qui s'exhale des cuisines. Triste rôle! Quels hommes est-ce donc que ceux qui venaient ainsi, au nom de *Jupiter hospitalier*, nous demander de les recevoir parmi nous?

Que les hommes de bien et de conviction se réjouissent, notre cause est gagnée; on ne confondra plus les hommes, on saura les distinguer. Le magnétisme est

sali, pollué chaque jour, et ses partisans sincères, éclairés, étaient confondus avec des hommes pour qui il n'est qu'un moyen, un instrument, une industrie.

C'est assez sur ce sujet. Nous sommes heureux, car ce que nous désirions est arrivé ; ce que nous n'osions provoquer est venu de lui-même. Le doigt de la Providence s'est montré, nous touchons au port.

La raison et le nombre ayant réduit au silence ces quelques hommes qui avaient résolu d'empêcher le banquet (1), le calme s'établit ; une sorte d'indignation frémissante animait l'assemblée, toute composée de personnes honorablement connues, et il eût été dangereux d'essayer de renouveler le tumulte.

M. le baron du Potet, président, prit la parole, et d'une voix émue, mais forte, prononça le discours suivant :

Messieurs,

Des hommes pleins d'orgueil et de vanité ont dit : Non, il n'est point de science en dehors de la nôtre ; au delà de nos conceptions tout est mensonge ou fruit de l'imposture ! Et, trafiquant de leurs vaines connaissances, ils poursuivirent de leurs clameurs ceux qui cherchaient à répandre une vérité nouvelle, les vrais principes de la médecine, l'art de calmer les douleurs. . . . .

Vous le savez, Messieurs, à chaque effort fait par nous pour remettre aux mains des savants le dépôt si précieux que nous avions reçu des disciples de Mesmer, ces hommes dont nous voulons parler nous repoussèrent et nous flétrirent. Eh bien, nous avons reconnu, mais bien tard, qu'il fallait nous adresser, pour réussir dans nos généreux desseins, non plus à de faux sages, à

(1) Les pièces justificatives sont dans le rapport de la commission organisatrice, qui sera envoyé à tous les membres.



des gens sans vertus, mais à la généralité des hommes.

Chacun de nous, dès ce jour, Messieurs, a travaillé avec ardeur, mais en silence, à répandre autour de lui la vérité magnétique, tantôt par des faits incontestables, des guérisons, souvent par la production de phénomènes qui attestent que l'homme possède un grand pouvoir, attribut et de sa nature, et qu'il doit à la Divinité. Cette marche rationnelle a réussi au delà de notre espérance, et tandis que nos ennemis s'applaudissent entre eux de leurs persécutions, et pensent que le génie du mal, dont ils sont les ministres, l'emportera sur le génie du bien, nous nous assemblons en grand nombre pour honorer la mémoire de Mesmer, de cet homme illustre qu'ils couvrirent de mépris, et pour leur donner un sanglant démenti.

Ainsi le veut la justice. Le vice et le mensonge peuvent bien tromper les hommes; mais il arrive un temps où la fourberie se découvre, et où le bon droit chasse devant lui ceux qui opprimaient la vérité.

Ce jour est un commencement de triomphe; cette fête en annonce de plus solennelles, où les conviés se compteront par milliers.

Messieurs, en m'accordant l'honneur de la présidence, vous m'avez donné le droit d'exprimer mes pensées; si mes sentiments obtiennent vos sympathies j'aurai, dans ce cas, accompli ma tâche, et je serai doublement heureux.

Daignez donc m'écouter un instant.

Au milieu des ruines de l'antiquité existait un trésor caché. La science ne l'ignorait pas; mais tout son génie ne put le lui faire découvrir. C'est à Mesmer que Dieu permit de percer les ténèbres du monde ancien; c'est en déchiffrant le langage mystérieux des hiéroglyphes qu'il trouva ce qui était enfoui depuis vingt siècles.

Glorieux de sa conquête, Mesmer s'empressa d'apporter parmi nous son trésor, ces vérités si longtemps oubliées, et qui servirent pourtant à guider dans leur route les générations du vieil âge. Ce fut la France qu'il crut digne de recevoir le dépôt de ces connaissances. Noble caractère trop longtemps méconnu, génie persécuté! Mesmer devait mourir sans voir la renommée proclamer son nom, sans recevoir la récompense destinée à tout bienfaiteur des hommes.

Figurez-vous, Messieurs, *cet homme au corps de fer et à l'âme de feu!* Mesmer abandonné à lui-même pendant tant d'années, sans amis, vivant retiré sur un coin de terre qu'aucun disciple ne vient visiter, torturant chaque jour sa pensée, et voyant dans un lointain avenir le magnétisme régner sur le monde, mais sans l'espoir d'obtenir la réhabilitation qui devait consoler sa vieillesse et jeter quelques gouttes de baume sur son cœur ulcéré.

Messieurs, il faut avoir beaucoup senti pour comprendre certains tourments de l'âme, comme il faut avoir beaucoup aimé pour connaître ce que c'est que notre cœur et ce qu'il peut souffrir.

Cruels savants! ingrate humanité! lorsque apparaît un homme à idées fortes et neuves, on le flétrit, quelquefois même on le tue, tant notre stupidité s'effraie de ce qu'elle ne comprend pas!

Le génie nous fait peur ou nous révolte! Malheureux! c'est la lumière que nous éteignons, sans songer que nous sommes encore dans l'obscurité!

Mais les leçons du passé ne servent point. Après Mesmer viendra Fourier, puis un autre : car de siècle en siècle un germe divin est jeté sur la terre; c'est à qui d'entre les humains foulera du pied la plante destinée à nous offrir des fruits délicieux.

Messieurs, nous devons jeter un voile sur le dernier siècle. Cette époque a offert trop de contrastes, et pour-

quoi réveiller de douloureux souvenirs? La tombe renferme les ennemis de Mesmer, ceux qui le persécutèrent. Leurs fils sont moins nombreux et moins puissants; c'est assez pour nous d'être désormais assurés du triomphe. La vérité s'établit; elle a pris depuis longtemps racine dans un sol fertile par les soins des de Puységur et Deleuze; les grandes choses promises ont commencé d'être ; nous voyons la vérité se répandre, et nous jouissons déjà du fruit de nos œuvres; notre persévérance reçoit sa récompense.

Pleins d'admiration, nous venons aujourd'hui payer une dette sacrée, rendre à Mesmer un hommage cent fois mérité.

Quel beau jour, Messieurs! comme il est plein d'espoir! La vérité n'annonce-t-elle pas la régénération de ce qui fut glacé par une philosophie corruptrice? N'est-ce point le réveil de l'homme jeté depuis longtemps dans la torpeur? Semblable au printemps, cette vérité échauffe, elle féconde tout ce qu'elle pénètre de ses rayons divins.

Oui, Messieurs, nous rapportons le flambeau qui fut éteint jadis par le souffle impur du fanatisme; une divine étincelle l'a rallumé.

N'apercevez-vous point sa clarté? N'avez-vous pas, comme moi, senti dans vos veines courir ce feu nouveau, et vu sortir de vos doigts ces jets brillants de flamme? Avez-vous remarqué que, sur leur trajet, tout reprenait la vie? Avez vous entendu ceux que vous aviez touchés exhaler la joie répandue dans leur cœur?

C'est la force, Messieurs, qui circule en nous, la vie dont Mesmer a rompu la digue, et qui s'échappe en jets plus rapides que l'électricité.

Voilà ce magnétisme découvert par Mesmer! N'est-il pas destiné à modifier l'homme, à régénérer sa nature?

Que vos voix s'élèvent avec la mienne, Messieurs, pour bénir Mesmer, auteur de tant de bienfaits; car, dé-

sormais, nos œuvres ne seront plus mortes et semblables aux fruits desséchés de la fausse science; elles ont une plus noble origine. La science ne peut encore ni les produire ni les revendiquer, pas plus que celles produites par Jésus et ses apôtres.

C'est l'émotion de notre cœur, une émanation de notre âme qui opère ces merveilles; c'est un principe divin infusé par Dieu dans sa créature, et qui obéit à sa destinée première en se communiquant de l'un à l'autre; c'est le lien rompu qui se renoue, afin que les membres d'un même corps ne soient plus étrangers entre eux, afin de rétablir la fraternité sur la terre. Fraternité! principe conservateur des nations, sans lequel l'homme n'est plus qu'une brute et n'a plus que de grossiers instincts, viens enchaîner nos cœurs, afin que nous donnions l'exemple à d'autres hommes et que nous les gagnions à notre cause.

Oui, Messieurs, telle est notre croyance : nous pensons que rien de durable ne peut être fondé si la vérité que nous apportons ne sert de ciment. Pourquoi, de nos jours, voyons-nous ce relâchement des croyances en présence de l'immense développement des sciences? C'est que celles-ci manquent essentiellement de ce qui les rend attrayantes; elles ne mènent qu'au doute; le souffle de vie n'y est point.

La morale eut-elle jamais des hommes plus instruits, plus intelligents pour la faire comprendre? Cependant ces hommes distingués atteignent rarement le but. C'est qu'ils ne connaissent point le lien qui unit l'homme à Dieu; c'est qu'ils ne savent plus interroger la nature, et ont perdu le secret de produire les œuvres qui autrefois prouvaient leur sainte mission. Pour eux la révélation est incomplète, quelque chose échappe à leur sagacité : aussi leur parole meurt après avoir touché nos oreilles.

Je ne puis ici, Messieurs, me livrer à des critiques et combattre tout ce que je crois faux ou mensonger ; mais il m'est permis de vous montrer dans l'avenir des temps plus heureux que ceux-ci. Ayons donc confiance en la Providence ; elle a permis qu'une grande découverte se fît : c'est qu'elle avait son but ; il ne peut être que pour notre bonheur.

Sans doute, nous avons à combattre, mais nous aurons la vertu de nos devanciers. Marchons donc en avant ; une lumière nous guide, tandis qu'une voix secrète nous invite chaque jour à faire un effort nouveau.

Ne laissons jamais éteindre ces nobles sentiments qui portent l'homme à secourir son frère, à lui tendre la main. Souvenons-nous qu'à l'heure de la prière saint Pierre, se rendant au temple, rencontra un paralytique qui lui demanda l'aumône, et que l'apôtre lui dit : *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne au nom de Jésus-Christ nazaréen : lève-toi et marche. Et le paralytique sur-le-champ se mit à marcher.*

Messieurs, nous avons la force qui opère les prodiges ; elle est supérieure à la richesse ; mais le vice peut nous la ravir ou l'altérer. Conservons-la donc pure, et qu'elle soit répandue généreusement sur ceux qui souffrent ou languissent ; puis, dans nos heures de repos, étudions toutes ses ressources, elles paraissent infinies. C'est ainsi que nous parviendrons à nous connaître et deviendrons meilleurs.

Honneur à Mesmer, Messieurs! que son nom soit immortel comme sa découverte!

Mais évitons surtout que le charlatanisme vienne de ses doigts impurs salir la vérité ; chassons-le de nos réunions, n'ayons aucun contact avec lui.

A Mesmer!.. Et puisse les échos de cette enceinte franchir l'espace, porter à nos frères d'Amérique la nou-

velle de notre triomphe, afin qu'ils se réjouissent en apprenant que le feu sacré ne s'éteint point parmi nous.

A Mesmer!

Des marques nombreuses et non équivoques de sympathie éclatent dans l'assemblée. Tout le monde se lève pour porter un toast à Mesmer, au bienfaiteur des hommes. Dans ce moment, M. du Potet reçoit aussi le prix de sa persévérance. Les sentiments de justice et de longanimité qu'il n'avait cessé de montrer durant ces longues et insupportables discussions lui valent de nombreux témoignages d'affection.

L'ordre de cette cérémonie voulait qu'en cet instant on distribuât les médailles à l'effigie de Mesmer. On appelle les membres du premier banquet qui avaient voulu concourir aux dépenses nécessaires à l'exécution de cette œuvre. Ils viennent recevoir de la main d'une dame leurs insignes de fondateur du *Jury magnétique*. On sait que ce jury est créé pour offrir, le 23 mai de chaque année, un certain nombre de médailles de bronze, argent ou or aux personnes qui, dans le cours de l'année, soit par de beaux faits, des écrits, des découvertes ou des applications nouvelles de l'agent magnétique, auront concouru puissamment aux progrès de la science et de l'art (1).

M. du Potet, qui avait brigué la faveur de porter un toast à M. Lassagne, au burin généreux duquel on doit la belle médaille de Mesmer, le fait en ces termes :

Messieurs,

De tout temps les arts sont venus au secours du génie pour perpétuer la mémoire des héros ou des bienfaiteurs des hommes.

(1) Prochainement nous publierons l'acte de constitution de ce Jury.

Les artistes sentent et aiment les grandes choses; c'est pour cela que l'inspiration les saisit.

Mesmer si longtemps oublié voit revivre son image, et c'est l'un de nous, Messieurs, qui généreusement s'offrit pour la rendre indestructible en la gravant sur l'acier.

Honneur à M. Lassagne, l'habile artiste! Que notre reconnaissance lui soit témoignée comme nos sympathies! N'a-t-il pas élevé un beau monument à la gloire de Mesmer et donné un bel exemple?

A M. Lassagne, Messieurs; puisse son talent recevoir un commencement de récompense! Les magnétiseurs à venir ajouteront à notre tribut; car sans lui, Messieurs, l'honneur que nous leur réservons, quoique bien mérité, n'eût peut-être point eu de marque durable.

A M. LASSAGNE, *tous les amis du magnétisme!*

M. Lassagne se lève, exprime le désir qu'après Mesmer, le premier toast fût porté à M. du Potet; « car, dit-il, c'est à sa conduite toute philanthropique, à ses sages leçons que nous puisons les inspirations favorables au magnétisme : à lui donc avant tout autre. »

Cette proposition fut accueillie unanimement. M. du Potet remercia l'assemblée, puis reprenant, il dit :

MESSIEURS,

Un autre artiste, non moins modeste et généreux, a voulu que la peinture comme le bronze nous offrît les traits de notre maître; ils sont là sur cette toile. Mesmer nous y est représenté dans son beau temps, plein de feu, de génie.

Sans doute, Messieurs, nous pouvons parler des grands hommes, mais les artistes ont le privilége de les peindre aux yeux.



A M. Paul Carpentier ; puisse sa modestie ne point repousser nos hommages! Le magnétisme a ses poëtes, ses artistes ; nous pouvons tous reconnaître que la vérité les inspire ; ayons une âme pour les remercier. Tous les hommes ne peuvent pétrir le bronze et animer la toile ; distinguons ceux à qui Dieu réserva cette faveur.

A M. PAUL CARPENTIER !

Après les artistes vint le tour des poëtes. M. J. Lovy chanta avec sa gaieté habituelle les couplets qui suivent :

L'ÉTHER ET LE MAGNÉTISME.

Dans le monde académique
Ils ont fait un bruit d'enfer
De cet alcool sulfurique
Qui devait tuer Mesmer.
Ce bocal transatlantique,
Ce procédé d'outre-mer,
Ce magique spécifique
Tant prôné depuis l'hiver,
  Cet éther
  D'outre-mer
Ne détrônera pas Mesmer !

A-t-on fait des dithyrambes
Sur ce bocal merveilleux !
En a-t-on coupé, des jambes,
A nos pauvres malheureux !
Car pour cette clique aimable
Qui du bistouri se sert,
C'est un bonheur ineffable
Que de tailler dans la chair....
  Mais l'éther
  D'outre-mer
Ne détrônera pas Mesmer.

Prônez, vantez, mais la tombe
Cache aussi bien des secrets :
Quand le malade succombe,
Les hôpitaux sont discrets.
J'ai vu — l'aveu m'est pénible —
Amputer un homme hier;
On le rendit insensible....
Il poussait des cris, mon cher !...
Non, l'éther, etc.

Ces messieurs de la clinique
Nourrissaient le fol espoir
De faire à l'art magnétique
Arborer le drapeau noir.
Déjà leur espoir sublime
Retombe au-dessous du pair,
Comme les coupons à prime
De certains chemins de fer....
Non, l'éther, etc.

Ce procédé qu'on nous vante
Est-il donc de si bon goût ?
Une vapeur enivrante
Qui vous grise, et voilà tout.
Voyez la belle merveille
Qu'on produit avec l'éther !
Autant prendre une bouteille
De Cognac ou de porter.
Non, l'éther, etc.

Nous, messieurs, gouvernons l'âme,
Vous, vous régnez sur des corps ;
A nous la céleste flamme !
Mais à vous des ivres-morts !...
Puis, cet agent si terrible
Que Jackson a découvert,
N'est qu'un point imperceptible
Dans l'horizon de Mesmer.
Votre éther, etc.

Ils disent, dans leurs bravades,
Que leur bocal enchanté
Parfois insuffle aux malades
Et le rire et la gaîté.
C'est un fait, je le constate,
Mais, messieurs, par Jupiter !
Vous désopilez la rate
Sans recourir à l'éther....
Votre éther, etc.

L'éther devient-il l'oracle,
Le tuteur de la santé ?
Fait-il surgir un miracle
Au gré de sa volonté ?
Sait-il découvrir la trace
D'un objet perdu d'hier ?
Me faire à travers l'espace
Voir un ami qui m'est cher ?
Non, l'éther, etc.

Se trouvant sur un navire,
Un matin mon cousin Paul
Se fit insuffler, pour rire,
La vapeur de l'alcool.
On tenta l'expérience ;
Mais à peine de l'éther
Eut-il senti la puissance
Qu'il fut pris du mal de mer.
Non, l'éther, etc.

L'autre soir, dans une loge,
Un petit club d'ergoteurs,
A l'Odéon fit l'éloge
De tous nos éthériseurs.
Je maîtrisai la cabale,
Pourtant je n'en fus pas fier :
Car, plaider dans cette salle,
C'est prêcher dans le désert.
Non, l'éther, etc.

Mais, pendant que tu t'enflammes,
Pauvre ami, me direz-vous,
Tout ce grand bruit de *réclames*
Est déjà bien loin de nous....
Oui, ces défis, ces tempêtes,
Qui partout grondaient en l'air,
Tout ce fracas, sur nos têtes,
A passé comme un éclair.
Cet éther, etc.

Messieurs, l'éther sulfurique,
Quel que soit son sort futur,
De notre ciel magnétique
Ne troublera pas l'azur.
Avant que ce spécifique
Ait triomphé de Mesmer,
On nous écrira d'Afrique
Qu'on a pris Abd-el-Kader....
Non, l'éther
D'outre-mer
Ne détrônera pas Mesmer.

Un ami du magnétisme, dont nous apprécions tous les sentiments généreux, a payé sa dette à la mémoire de Mesmer en lisant une pièce de vers de sa composition. Cette lecture, faite avec émotion, nous devons le dire, émut vivement l'assemblée. Nos lecteurs, nous en sommes certains, nous sauront gré d'avoir obtenu du poëte la faveur de reproduire son œuvre, que voici :

AUX PHARISIENS.

Tolle! tolle! Crucifige eum!

Ils ont dit : « Il est temps de réduire au silence
Tous ces oracles imposteurs,
D'arrêter dans son cours la coupable démence
De quelques modernes rêveurs.

Mais c'est peu de confondre une secte éphémère
Dont le bon sens a fait raison ;
Il est temps d'en finir, de leur vaine chimère
Il faut effacer jusqu'au nom. »

Des savants de nos jours tel est l'arrêt suprême !
Les superbes Pharisiens,
Les docteurs d'autrefois, ils s'écriaient de même :
Au cirque, au cirque les chrétiens !
C'est que la vérité, toujours humble et proscrite,
En vain s'offre aux vœux des mortels,
Tandis que, s'adorant dans son propre mérite,
L'erreur se dresse des autels.
Elle a lui devant vous, cette flamme céleste,
Et vous l'avez foulée aux pieds ;
Et sur elle étendant votre doute funeste,
C'est la nuit que vous répandiez.
Et nous allions sans vous de rivage en rivage ;
Mais quand le pilote s'endort,
C'est aux hommes de cœur, c'est à tout l'équipage
A guider le navire au port.
Sur des flots étrangers naviguant sans boussole,
Nous avons erré bien souvent ;
Mais la foi qui soutient, mais l'espoir qui console,
Nous criaient sans cesse : En avant !

Eh ! qu'importe, en effet, cette sagesse humaine,
Qui n'est que mode ou que hasard ?
Qu'importe la science à celui que Dieu mène ?
Il doit arriver tôt ou tard.
N'a-t-il pas dans son cœur la divine semence
D'où doit naître la vérité ?
N'est-il pas un des points de cette orbite immense
Où gravite l'humanité ?
O toi qui, le premier, affrontas l'anathème
D'une puissante faction,
Qui reçus du martyre un glorieux baptême,
Une orageuse mission ;

Oui, Mesmer, tu savais que la haine et l'injure
Te feraient cortége en chemin;
Mais tu savais aussi que cette nuit obscure
Ne serait pas sans lendemain.

Et c'est quand nous avons, vers des mondes sublimes,
Trouvé des sentiers inconnus;
Quand, revenant chargés des dépouilles opimes
De vingt siècles qui ne sont plus,
Nous avons soulevé de l'antique magie
Le voile épais; quand à nos yeux,
Exhumé de sa tombe, apparaît le génie
De l'Orient mystérieux;
C'est quand nous arrachons la nature épuisée
A des traitements inhumains;
Quand la santé jaillit en féconde rosée,
En rayons de feu de nos mains;
C'est lorsque nous venons étaler des merveilles
A faire trembler la raison,
Qu'on s'apprête à punir, qu'on ose, à nos oreilles,
Parler d'amende, de prison!...

Vous n'avez donc voulu rien voir ni rien entendre?
Mais vous ne comprenez donc pas?
Vous voulez attaquer quand il faut vous défendre;
Allez, inhabiles soldats,
Contre les assaillants qui pressent votre enceinte,
Elevez d'impuissants remparts;
D'un triple mur d'airain entourez l'arche sainte
Qu'on menace de toutes parts.
Vains efforts, soins tardifs, tentative insensée,
Vous n'aboutirez qu'au néant,
Vous qui croyez qu'on met des fers à la pensée
Comme une digue à l'Océan.
Allez, il n'est plus temps : du temple d'Epidaure
Déjà l'herbe a couvert les murs;
Là plus d'autels debout, plus de dieu qu'on adore,
Plus rien que des débris impurs.

Ainsi s'est affaissé sur sa base d'argile
Ce colosse au front dédaigneux,
Comme à la grande voix du Dieu de l'Evangile
Se sont écroulés les faux dieux.

Loin de nous, cependant, un orgueil téméraire
Qui nous perdrait à notre tour;
Mais ne cessons de rendre au Dieu qui nous éclaire
Un tribut de gloire et d'amour.
Oui, la force ici-bas, Seigneur, n'est que faiblesse,
La toute-puissance est en vous;
En vous est la bonté, l'éternelle sagesse,
Non, rien, Seigneur, rien n'est à nous.
L'homme est petit, mon Dieu, mais il est votre ouvrage,
Et seul vous êtes infini;
Mais l'homme est grand, pourtant, car il est votre image,
Que votre saint nom soit béni!

Un autre de nos amis, M. Thuillier de Saint-Marceau, a chanté avec verve les couplets suivants, qu'il avait composés pour la circonstance.

LES HIBOUX.

Airs : *de Malvina*, ou *des Trois Couleurs*.

Poëte obscur qu'un beau jour met en verve,
Saisis ton luth, le soleil a brillé!
Sur les oiseaux qu'abandonna Minerve
Chante, il le faut, ton œil est dessillé.
De nos aïeux adoptant la manière,
Frappe en chantant sur des êtres ingrats :
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts, non, vous n'y voyez pas!

Cruels oiseaux des vieux châteaux gothiques,
De vos donjons le pouvoir s'est enfui!...
Fauves hiboux des froides basiliques,
A votre voix nul ne tremble aujourd'hui.

Le temps n'est plus où votre fourmilière
Couvrait le monde, effrayait les Etats :
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts, non, vous n'y voyez pas!

Que de hiboux couverts d'ignominie,
Pour leurs pareils prodigues de bravos,
Sans examen, refusent au génie
L'encens brûlé sur de pâles travaux!
Tout novateur au front reçoit la pierre;
Sa voix, souvent, redit jusqu'au trépas:
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts, non, vous n'y voyez pas!

Vous qu'Esculape eût chassés de son temple,
Vils trafiquants des humaines douleurs;
Lasse, à la fin, la nature contemple
Avec effroi vos sanglantes erreurs!
Sceptiques vains à l'allure si fière,
Vous savez tout, hors guérir.... Mais, hélas!
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts, non, vous n'y voyez pas!

Lorsque partout la liberté s'avance,
Quoi! des hiboux aux efforts impuissants
Voudraient encor, poursuivant leur vengeance,
Des passereaux étouffer tous les chants!...
La liberté trônera sur la terre;
Fiers oppresseurs vous tomberez bien bas!
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts, non, vous n'y voyez pas!

Tout radieux, après bien des orages,
Quand du progrès le règne est arrivé,
Disparaissez, oiseaux de noirs présages,
Malgré vos cris le soleil s'est levé!
Fuyez! fuyez! ou, sur votre poussière,
Demain le Temps imprimera ses pas!...
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts, non, vous n'y voyez pas!



Les applaudissements ne manquèrent point aux poëtes; l'assemblée, tout à elle-même, car la joie la plus vive avait succédé au trouble inattendu, laissait éclater des sentiments trop longtemps comprimés. La fête était alors ce qu'elle aurait dû toujours être. La *coupe remplie de lie* présentée au commencement du banquet par l'avocat d'une mauvaise cause avait été renversée, et ceux qui avaient goûté de cette liqueur nous étaient devenus étrangers.

Ensuite un homme courageux qu'on a essayé, mais en vain, de rendre victime de sa foi magnétique, M. Jules de Rovère, venu d'un département voisin, porta le toast suivant :

Lorsque, pour te fêter, s'assemblent tes apôtres,
Lorsque ma voix s'unit à celles de tant d'autres,
Mesmer, je ne viens point, servile admirateur,
Brûler tout mon encens aux pieds du novateur.
Le premier, il est vrai, tu soulevas un voile,
Comme Le Verrier découvrit son étoile;
Mais pour aider Mesmer, servir le magnétisme,
Il fallait Puységur et le somnambulisme;
Il fallait plus encore, il fallait après eux,
Qu'un génie, un savant, un esprit sérieux,
Devînt, par les leçons qu'ardemment il nous donne,
De notre trinité la troisième personne.
Pour montrer aux docteurs le jour dans son éclat,
Il fallut qu'un docteur le premier s'immolât.
Dans un toast élevons nos trois dieux à la fois;
Disciples de leur culte imitons-les trois fois!
A Mesmer, au doyen qu'ici chacun vénère,
Au Christophe Colomb d'un monde imaginaire!
A Puységur voguant vers ce monde inconnu!
A du Potet enfin, qui, le dernier venu,
A de ce monde entier déjà foulé la terre!
Au temple qu'il construit portons tous notre pierre,
Et de nombreux bienfaits dotons l'humanité,
Pour graver leurs trois noms dans la postérité.

Ce toast trouva beaucoup d'écho dans l'assemblée. De toutes parts on a demandé que M. de Rovère permît de publier ce qu'il venait d'exprimer avec tant d'âme. Ces idées neuves et hardies ont précédé la lecture d'un dernier morceau de poésie, que nous regrettons de ne pouvoir donner aujourd'hui à cause de son étendue. OEuvre d'un jeune homme doué d'un esprit chaleureux, que tout annonce comme devant être un défenseur courageux du magnétisme, ses essais seront un jour suivis de travaux plus sérieux; c'est donc une vie que nous croyons consacrée tout à la science.

Mesmer était parmi nous; ce n'était plus son ombre ou ses traits empreints sur le bronze ou la toile, mais, par une double fortune, nous avions au banquet sa vivante image : un neveu de cet homme illustre, découvert à Paris depuis trois jours seulement, avait été présenté à l'assemblée par la *Société du mesmérisme,* et réclamait la faveur de porter un toast *à la mémoire de son oncle, à ceux qui adoptent ses principes, à l'extension du magnétisme.* Il prononça ces paroles avec âme; une sorte d'illumination l'avait saisi, et pour lui cet instant était une heure suprême. Chacun le regarda, et la surprise fut grande lorsqu'on vit que la nature lui avait donné les traits de celui dont on célébrait la fête.

Nous aurions voulu pouvoir donner un toast aux dames, par M. Derrien; son étendue ne nous l'a pas permis. Cette improvisation chaleureuse et poétique fut vivement applaudie.

Des toasts étaient préparés pour les sociétés magnétiques de Paris, Cambrai, Lyon, Rouen, Maurice, Toulouse et Nouvelle-Orléans. Il y en avait d'autres à la prospérité des établissements magnétiques de Londres, Madras et Calcutta. Les heureux expérimentateurs de Cherbourg n'étaient point oubliés non plus.

Le jeune Alphonse Lerolle, à qui nous devons un beau

médaillon de Mesmer, devait aussi recevoir un encouragement bien dû.

Le temps n'a pas permis toutes ces manifestations, si bien senties et méritées. Nous avons tous souffert du tort de quelques uns qui, par une aveugle obstination, persistèrent trop longtemps à marcher dans une voie qui ne pouvait point avoir d'issue. Qu'ils portent donc la peine de leurs méfaits. Chacun les a soumis à une appréciation rigoureuse, et les hommes qu'ils protégeaient et voulaient introduire parmi nous ont été doublement punis.

Sans cette œuvre de folie, un grand et noble projet eût été soumis à l'assemblée, et la bienfaisance a perdu l'instant où elle pouvait se manifester.

Le magnétisme n'aura point à souffrir de la division qui s'est opérée; c'est au contraire un bien, une chose nécessaire, l'avenir le prouvera. Les exclus disent que nous sommes injustes et partiaux; qu'ils justifient donc de leurs œuvres, qu'ils fassent de belles et grandes choses; nous les y invitons, et ils prouveront de la sorte notre mauvais jugement. Mais à côté de l'insolence et du mépris il y a toujours l'impuissance et la faiblesse; le vrai mérite a toujours une sorte de dignité; on ne le voit point se compromettre en s'associant à des projets que le délire enfante et que la sottise seule soutient.

Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir sur ces détails. Nous sommes loin de craindre les hommes qui ont porté le trouble parmi nous. Nous voulons, au contraire, que tous ceux qui s'occupent de magnétisme avec honnêteté les connaissent.

LISTE DES PERSONNES COMPOSANT LE BANQUET MESMÉRIEN DU 23 MAI 1847.

MM.

Andriveau.
Baïhaut.
Baïhaut (Madame).
Baudouin.
Baudouin (Madame).
Beaumont (le comte J. de).
Beauvillain.
Besuchet (docteur).
Blanchard (Mademoiselle).
Besson.
Blesson.
Blot.
Borel.
Borgnis.
Borgnis (Madame).
Boullet.
Bréard (Alfred).
Bréard (Léon).
Brossard (Achille de).
Brossard (Fernand de).
Burnet.
Cambacérès.
Carpentier (Paul).
Carpentier (Madame).
Chambal.
Chanu (Madame).
Chardon.
Chatriau.
Claverie (docteur).
Corvasier.
Cosson.
Dalmas (docteur).
Delacour.
Deluge (Henri).
Delande.
Derrien.
Dubois (Madame).
Dumousseaux.
Dupuis.
Durieux.
Duval.
Fabre de Lagrange.
Filassier (docteur).
Filassier, frère.
Froidecour (Madame).
Froment-Delormel.
Gally.
Génétreau.
Gentil.

MM.

Gentil (Mademoiselle).
Georgii (docteur).
Germer-Baillère.
Gillot de l'Étang.
Girollet.
Girollet (Madame).
Goy.
Grèa.
Grenier.
Grumet.
Guérin.
Guilloux.
Halot.
Harel.
Hausey.
Hébert (de Garnay).
Henry.
Houlet fils.
Hurel (Adolphe).
Hurel (Jules).
Jamet del Breil.
Joquet (de).
Labertheillière (de).
Laborde.
Lacaussade.
Lacoste.
Lamoureux.
Langlois.
Laporte.
Lassagne.
Lassagne (Madame).
Le Brun.
Lecul.
Léger
Lemaire.
Lecoq.
Leroy.
Leroy (Madame).
Lerolle aîné.
Lerolle (Alphonse).
Lerolle (Léon).
Lerolle (Thimotée).
Le Sourd.
Levaillant de Florival.
Levavasseur.
Lévi (Madame).
Limal.
Logerotte.
Lovy.

MM.

Mac-Sheehy (le chevalier).
Maeyens.
Mahaut.
Marchand.
Mermoud.
Mesmer.
Métua (Ludovic).
Michaux.
Millet père.
Millet fils.
Morot.
Mourez.
Nivart.
Orsay (le vicomte d').
Pastor.
Pécheur.
Pécheur (Madame).
Pénoyée (docteur).
Pénoyée (Madame).
Pesterelle.
Philippe (docteur).
Picard (Eugène).
Pichard.
Piron.
Piron (Madame).
Planet.
Planet (Madame).
Potet (le baron du).

MM.

Potet (Madame la baronne du).
Poullain.
Poulot.
Ramel.
Raisan.
Reverchon.
Riond.
Rocard (Madame).
Rousseau.
Rousselet.
Roustan.
Rovère (J. de).
Sauzet.
Simon.
Simonneau.
Simonneau (Madame).
Stassin.
Taissière de Saint-Marc (docteur).
Thuillier de Saint-Marceau.
Tranchant.
Truchy.
Vallenq.
Warnaw.
Wertheimer.
Williams (John).
Winnen.
Woog.
Xavier.

Quarante-sept autres personnes avaient adhéré à cette manifestation, mais n'ont pu y prendre part. Plusieurs ont écrit pour en exprimer leurs vifs regrets. De ce nombre sont surtout MM. Laforgue, Tanazac, Doisnel, et le docteur Desbois, président de la Société magnétique de Rouen.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. Laporte la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Si j'avais eu la possibilité de me faire entendre dimanche au banquet, comme c'était mon droit, la fête n'eût pas été troublée, malgré les manœuvres déloyales mises en usage pour arriver à ces fins.

Je ne dois cependant pas, par mon silence, laisser

dans l'erreur quelques personnes honorables, qui ont pu être trompées sur mon compte par des bruits habilement répandus, ou par ce don-quichottisme grotesque dont nous avons été les témoins. Veuillez donc, monsieur le directeur, avoir la bonté d'annoncer dans votre journal qu'en ma qualité de commissaire *seul* chargé de l'organisation du banquet, je remettrai sous peu à chacune des personnes qui y ont assisté un compte-rendu de ma mission. Ce travail serait même déjà fait si je n'avais l'intention de publier quelques documents à l'appui.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma haute considération.

LAPORTE.

Paris, le 25 mai 1847.

Prédiction de Danton. — On ne lira pas sans intérêt le fragment suivant du dernier volume des *Girondins*, publié par M. de Lamartine :

« Vers ce temps (après la bataille de Valmy), le duc de Chartres, depuis roi des Français, se présenta à l'audience du ministre de la guerre, Servan, pour se plaindre d'une injustice que lui faisaient les bureaux. Servan, malade, était dans son lit ; il écoutait avec distraction le jeune prince. Danton était présent, et semblait commander au ministère de la guerre plus que le ministre lui-même. Il prit à part le duc de Chartres et lui dit tout bas :

« — Que faites-vous ici? vous voyez bien que Servan est un fantôme de ministre, et qu'il ne peut ni vous servir ni vous nuire. Mais venez demain chez moi, je vous entendrai, et j'arrangerai votre affaire, moi. »

« Le duc de Chartres s'étant rendu le lendemain à la chancellerie, Danton le reçut avec une sorte de brusquerie paternelle :

« — Eh bien! jeune homme, dit-il au duc de Chartres,

qu'ai-je appris? On assure que vous tenez des discours qui ressemblent à des murmures, que vous blâmez les grandes mesures du gouvernement, que vous vous répandez en compassion pour les victimes, en imprécations contre les bourreaux. Prenez-y garde, le patriotisme n'admet pas de tiédeur, et vous avez à faire pardonner un grand nom. »

« Le prince avoua, avec une fermeté au-dessus de son âge, que l'armée avait horreur du sang versé ailleurs que sur les champs de bataille, et que les assassinats de septembre lui paraissaient déshonorer la liberté.

« — Vous êtes trop jeune pour juger cet événement, répliqua Danton avec un accent de supériorité; pour le comprendre, il faut être à la place où nous sommes. La patrie était menacée, et pas un défenseur ne se levait pour elle; les ennemis s'avançaient, ils allaient nous submerger; nous avons eu besoin de mettre un fleuve de sang entre les tyrans et nous! A l'avenir, taisez-vous. Retournez à l'armée, battez-vous bien, mais ne prodiguez pas inutilement votre vie. Vous avez de nombreuses années devant vous; la France n'aime pas la République, elle a les habitudes, les faiblesses et les besoins de la monarchie; après nos orages, elle y sera ramenée par ses vices ou par ses nécessités. Vous serez roi! Adieu, jeune homme. Souvenez-vous de la prédiction de Danton. »

Bizarre léthargie. — On écrit de Vironchaux (Somme) au *Journal de Doullens* : « Un singulier phénomène, pour ne pas dire une merveille, attire dans notre commune un grand nombre de curieux. Une fille âgée d'une trentaine d'années, atteinte depuis longtemps d'épilepsie, tomba tout à coup dans une sorte d'insensibilité qui ressemble à une longue léthargie. Depuis trois ans qu'elle est dans cet état, elle n'a fait aucun mouvement ni manifesté aucun besoin. Assise sur son lit, la

bouche et les yeux entr'ouverts, le teint livide, elle présente à ceux qui la voient le spectacle de la mort, et cependant elle respire toujours. Cette existence singulière, qui met en défaut les secrets de l'art, ne se soutient qu'au moyen d'une goutte d'eau, mêlée de sirop, prise d'heure en heure. Sans nous arrêter à tous les contes plus ou moins ridicules que l'on fait circuler sur cette mystérieuse agonie, nous pensons qu'elle présente des circonstances assez extraordinaires pour être offertes aux méditations des hommes savants. »

— Ce qui embarrasse ici toute la science officielle serait, pour un magnétiseur, un sujet de triomphe facile. Quelques heures de magnétisation feraient cesser ce phénomène. Et où tout l'art de la médecine est venu échouer, la nature, incitée à faire entendre son langage, révélerait bientôt les mystères qui entourent cette maladie.

Nous invitons les magnétiseurs qui se trouvent dans ces parages à tenter un essai ; nous leur promettons le plus grand succès.

Avis. — Nous avons l'honneur de rappeler que personne ne peut entrer sans billet à nos conférences du dimanche. L'affluence et la chaleur excessive nous obligent à prendre cette mesure, qui sera *rigoureusement* observée.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ÉTHER ET LE MAGNÉTISME, brochure in-12, par le docteur Ed. LANGLEBERT. Chez Bouchard, rue Racine, 1. Prix : 30 c.

L'anatomisme parisien est la pire des doctrines médicales ; pour ses sectateurs, rien n'existe en dehors de la

portée du scalpel. Tout ce que cette bésicle leur empêche de voir est comme n'existant pas. Ils poussent le culte de la matière à ses dernières limites; et, rampant toujours dans cet organicisme sans vie, ils sont ennemis de tout principe élevé, de toute idée grandiose. Comme appréciateurs de la science, ils font une guerre acharnée à tout ce qui n'est pas palpable; il leur faut de la matière partout, et le magnétisme n'a pu encore trouver grâce à leurs yeux. Plus les effets sont évidents, tranchés, plus leur résistance augmente. Ils deviennent même injustes en niant les faits pour ne pas être obligés d'en admettre la cause intangible.

Ainsi le docteur Langlebert, que nous avons mis à même d'étudier les effets magnétiques, qui même a produit l'insensibilité, et que par cela seul nous croyions à jamais converti, vient aujourd'hui chanter les vertus inébriantes, stupéfiantes de l'éther et dénigrer le magnétisme. Il ne met point de bornes à son admiration pour la nouveauté américaine, et rejette bien loin l'anesthésie magnétique, qui, depuis vingt-sept ans, en est encore à l'état de vague prétention. Les dangers de l'éther échappent à son admiration outrée; il ne voit pas que, bienfaisante dans ses effets immédiats, la découverte de Jackson est funeste dans ses conséquences. Comment l'idée ne lui est-elle pas venue que si l'éthérisation est un empoisonnement ayant l'insensibilité pour symptôme, elle sera un fléau dévastateur tant qu'on n'en aura pas trouvé l'antidote? Tel est le correctif à trouver, et en consacrant ses soins, son savoir à la recherche du contre-poison de l'éther, l'auteur de ce petit écrit servirait mieux qu'il ne le fait la science et l'humanité.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

JURY MAGNÉTIQUE

D'ENCOURAGEMENT ET DE RÉCOMPENSE.

A la première célébration à Paris, le 23 mai 1846, de l'anniversaire de la naissance de Mesmer, il fut proposé de consacrer le souvenir de cette première ovation à la science qu'il nous a léguée par une médaille frappée à l'effigie de cet homme illustre.

Les personnes ayant participé à cette manifestation, réunies en assemblée générale le 15 juin suivant, nommèrent une commission de cinq membres pour régler tout ce qui se rattachait à l'exécution de cette médaille.

Cette commission, en rendant compte de son mandat, dans une seconde assemblée générale, le 6 avril 1847, a proposé la *création d'une association, dans le but d'offrir des médailles d'encouragement et de récompense à quiconque, de quelque pays qu'il soit, aura fait une découverte, application nouvelle, ou quelque chose de marquant dans le magnétisme.* Cette proposition fut accueillie à l'unanimité.

En conséquence, la loi qui régit cette association a été adoptée dans les termes suivants, dans une troisième assemblée générale, tenue le 17 mai 1847.

ACTE DE CONSTITUTION.

CHAPITRE 1er.

Dénomination, objet, composition.

Art. 1er. — Il est institué à Paris une association sous la dénomination de Jury magnétique d'encouragement et de récompense.

L'existence de ce Jury commencera le vingt-trois mai mil huit cent quarante-sept.

Son siége sera au bureau du *Journal du magnétisme.*

Art. 2. — Cette institution a pour objet d'offrir une médaille à titre d'encouragement ou de récompense à quiconque, de quelque pays qu'il soit, aura fait *une* découverte, application nouvelle, *ou quelque chose de* marquant dans le magnétisme.

Art. 3. — Le Jury se compose des fondateurs de la médaille commémorative de la première célébration de l'anniversaire de la naissance de Mesmer, qui a eu lieu à Paris le 23 mai 1846.

Le personnel de ce Jury se perpétuera par l'adjonction qui y sera faite, chaque année, des personnes qui auront reçu des médailles d'encouragement ou de récompense.

Ces nouveaux membres jouiront des mêmes droits et prérogatives que les membres fondateurs.

Art. 4. — Les noms et demeures des membres du Jury seront inscrits, savoir :

Les fondateurs à la suite du présent acte de constitution;

Les fondateurs, et successivement les membres arrivant chaque année, en vertu des dispositions du second paragraphe de l'article précédent, sur un tableau exposé

au bureau du *Journal du magnétisme*, par les soins du secrétaire général du Jury.

CHAPITRE II.

Président et secrétaire général du Jury; conseil d'administration; comité.

Art. 5. — Le Jury sera présidé par un de ses membres, auquel sera adjoint un secrétaire général archiviste.

Ces deux fonctionnaires et le comité dont il va être parlé à l'art. 7 formeront le conseil d'administration, dont ils seront également président et secrétaire.

Art. 6. — Ce conseil sera chargé d'administrer les affaires du Jury, du soin de maintenir sa dignité et de défendre ses intérêts, ses droits ou prérogatives.

Art. 7. — Un comité composé de neuf membres sera chargé de recueillir, dans le courant de chaque année, tous renseignements pour arriver à la connaissance de tout ce qui aura été fait en magnétisme dans les termes de l'art. 2, soit en France, soit dans les pays étrangers.

Art. 8. — Au comité appartiendra le droit de sa constitution particulière. Il devra élire dans son sein un président, un vice-président, un trésorier, un censeur, un secrétaire et un secrétaire adjoint.

Art. 9. — Excepté les cas où le comité réuni au président du Jury et au secrétaire général formera le conseil d'administration, les travaux du comité seront indépendants de ceux de ce conseil. En d'autres termes, le comité et le conseil d'administration seront deux ordres distincts.

Art. 10. — Chacun de ces deux ordres réglera le mode de ses délibérations, de ses réunions, etc.; mais toute décision de l'un ou de l'autre exigera la présence des deux tiers des membres. Les décisions seront prises

à la majorité des voix ; en cas de partage, celle du président sera prépondérante.

Art. 11. — Les procès-verbaux seront rédigés et signés par le secrétaire général pour le conseil d'administration, et par le secrétaire du comité pour le comité.

Le censeur veillera, dans toute circonstance, à la stricte exécution du présent acte de constitution.

Le trésorier sera chargé des recettes et des dépenses en général ; celles-ci seront ordonnancées, soit par le président du Jury, soit par le président du comité. Il rendra ses comptes au conseil d'administration, chaque année, huit jours avant l'assemblée générale dont il va être parlé art. 22 ci-après.

Les archives resteront au bureau du *Journal du magnétisme*, mais sous la surveillance du secrétaire général.

Art. 12. — Le comité, agissant dans ses attributions particulières, devra rechercher tout ce qui aura été fait en magnétisme dans les termes de l'art. 2, soit en entretenant collectivement ou séparément des relations dans les divers pays, suivant les dispositions de l'art. 7, soit par tous autres moyens ; mais chaque membre devra communiquer chaque mois à ses collègues les renseignements qu'il aura recueillis, afin que le comité puisse s'assurer de leur exactitude et les coordonner pour les rapports annuels.

Art. 13. — Ces rapports seront délibérés dans une réunion du comité, huit jours avant l'assemblée générale prescrite par l'art. 22 ci-après, afin d'être présentés à cette assemblée.

Art. 14. — Il sera fait un rapport particulier pour chaque personne présentée pour un encouragement ou une récompense.

Chaque rapport indiquera d'une manière précise et bien circonstanciée les faits qui y auront donné lieu. Il sera terminé par les conclusions du comité.

Art. 15. — Il est bien entendu que tout membre du Jury qui se trouvera dans les conditions énoncées à l'art. 2 devra, comme toute personne étrangère, faire le sujet d'un rapport du comité, sans toutefois que sa qualité lui donne droit à la moindre préférence.

CHAPITRE III.

Élection des fonctionnaires.

Art. 16. — Le président du Jury, le secrétaire général et les membres du comité seront élus par l'assemblée générale des membres du Jury, au scrutin, par bulletins de liste, savoir :

Le président et le sécrétaire général à la majorité absolue des voix des membres présents ;

Et les membres du comité à la pluralité des voix.

CHAPITRE IV.

Durée des fonctions.

Art. 17. — Le président et le secrétaire général du Jury seront élus tous les trois ans.

Art. 18. — Le tiers des membres du comité sera renouvelé chaque année. Le premier et le second tiers des sortants, pris sur les neuf premiers membres, seront désignés par le sort ; les trois membres restants seront renouvelés la troisième année, et ensuite le renouvellement se fera d'après l'ordre des nominations. Les démissionnaires seront considérés comme membres sortants.

Art. 19. — Les fonctionnaires sortants, en vertu des dispositions des deux articles qui précèdent, pourront être réélus.

CHAPITRE V.

Encouragements et récompenses.

Art. 20. — Les médailles offertes par le Jury à titre d'encouragement ou de récompense, ainsi qu'il est dit à l'art. 2, seront en bronze, en argent ou en or.

Les médailles de bronze seront données à titre d'encouragement, les médailles d'argent ou d'or à titre de récompense.

Art. 21. — Ces médailles auront 45 millimètres de diamètre.

Sur un côté sera l'effigie de Mesmer, autour de laquelle sera écrit en légende : Fréd.-Ant. Mesmer.

Sur le revers sera aussi en légende cet aphorisme de Mesmer : *La nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes,* et au milieu : *Le Jury magnétique d'encouragement et de récompense* (institué à Paris le 23 mai 1847) *à M.* .... Un espace en blanc sera réservé pour y graver au burin le nom de la personne à qui elle sera destinée.

CHAPITRE VI.

Assemblées générales.

Art. 22. — Chaque année, du 20 au 25 avril, sur la convocation faite par le secrétaire général, les membres du Jury se réuniront en assemblée générale, à Paris, dans le local qui sera indiqué par les lettres de convocation.

Art. 23. — Cette assemblée sera présidée par le président du Jury.

Le bureau sera formé des membres du comité, qui y

prendront place dans l'ordre de la dignité dont ils seront revêtus.

Le secrétaire général rédigera les procès-verbaux, qui seront signés par le président et par lui.

Art. 24. — Après la lecture par le secrétaire général du procès-verbal de la précédente réunion, les membres du comité donneront lecture des rapports qu'ils auront rédigés, conformément aux dispositions des art. 13, 14 et 15, et la discussion sera immédiatement ouverte sur chacun de ces rapports en particulier.

Art. 25. — Nul membre ne pourra prendre la parole sans l'avoir demandée et obtenue du président, qui devra l'accorder dans l'ordre où elle aura été demandée.

Elle sera donnée au censeur toutes les fois qu'il la réclamera pour un rappel au présent acte de constitution, ou pour signaler quelque infraction.

Art. 26. — Toute proposition appuyée par trois membres sera mise en discussion, et, s'il y a lieu à décision, cette décision sera prise dans les termes de l'art. 29 ci-après.

Art. 27. — Le président prononcera la clôture de toute discussion, après avoir consulté le bureau ou l'assemblée.

Mais il devra consulter l'assemblée toutes les fois que la discussion concernera le conseil d'administration ou le comité.

Art. 28. — Il résumera la discussion avant de soumettre les questions à la décision des membres de la réunion.

La position des questions lui appartiendra. Il pourra cependant consulter le bureau ou l'assemblée.

Art. 29. — Toutes les décisions seront prises à la majorité des voix des membres présents. En cas de partage, la voix du président sera prépondérante.

Cette majorité sera constatée, soit par assis et levé,

avec contre-épreuve, soit par l'appel nominal, soit par le scrutin.

Il y aura lieu à voter au scrutin toutes les fois que la demande en sera faite par trois membres de l'assemblée.

Art. 30. — Après que l'assemblée aura voté sur chacun des rapports des membres du comité, et qu'elle aura décidé la nature des médailles à offrir aux personnes qu'elle aura jugées dignes de cette distinction, le secrétaire général sera chargé de faire frapper les médailles et d'y faire graver les noms.

La délibération de l'assemblée devra exprimer pour chaque personne si la médaille est offerte à titre d'encouragement ou à titre de récompense.

Art. 31. — Le secrétaire général adressera immédiatement à chacune de ces personnes une expédition du rapport qui la concernera, et un extrait de la délibération de l'assemblée générale, en l'invitant à se trouver en personne, ou par un mandataire, à la fête anniversaire de la naissance de Mesmer, le 23 mai suivant, pour y recevoir la médaille des mains du président au nom du Jury.

Si quelqu'une de ces personnes ne se trouvait point à cette fête, ou ne s'y faisait pas représenter, un membre du Jury serait chargé d'office, par le président, de la recevoir pour elle et de la lui faire parvenir.

Art. 32. — Le conseil d'administration présentera à l'assemblée le compte-rendu de sa gestion, et fera connaître la situation du compte du trésorier.

Art. 33. — Avant de clore la séance de l'assemblée générale il sera procédé, dans les formes prescrites par l'art. 16, à l'élection des fonctionnaires à remplacer en vertu des dispositions des art. 17, 18 et 19.

CHAPITRE VII.

Cotisations.

ART. 34. — Il sera pourvu aux frais de correspondance du comité, aux frais des médailles, et généralement à toutes les dépenses, au moyen d'une cotisation mensuelle de 50 centimes par chaque membre du Jury.

Cette cotisation sera payée d'avance, le 23 de chaque mois, à partir du 23 du présent mois de mai, dans les mains du trésorier.

CHAPITRE VIII.

Additions, changements ou modifications au présent acte de constitution.

ART. 35. — Le conseil d'administration devra signaler à l'assemblée générale annuelle les additions, changements ou modifications au présent acte de constitution que l'expérience lui aurait fait reconnaître nécessaires.

Et le Jury pourra, par une délibération prise à la majorité des deux tiers des membres présents, et après discussion, apporter à son acte de constitution tous les changements qui lui paraîtront utiles.

ART. 36. — Le présent acte de constitution, délibéré en assemblée générale, sera obligatoire pour tous les membres composant le Jury, conformément aux dispositions des deux premiers paragraphes de l'art. 3.

A la suite du vote de l'acte ci-dessus, l'assemblée générale a élu pour *président du Jury*,

M. le baron DU POTET DE SENNEVOY;

Et pour *secrétaire général*,

M. le docteur BESUCHET DE SAUNOIS.

L'assemblée a nommé un *comité* de neuf membres, lequel est ainsi constitué :

M. le chevalier MAC-SHEEHY, *président.*
M. LASSAGNE, *vice-président.*
M. DERRIEN, *trésorier.*
M. HÉBERT (de Garnay), *censeur.*
M. ANDRIVEAU, *secrétaire.*
M. COSSON, *secrétaire-adjoint.*
Et MM. GALLY, LABORDE et LAPORTE, *membres.*

ÉTAT NOMINATIF DES MEMBRES FONDATEURS DU JURY.

MM.

Andriveau, 17, rue du Bac.
Bergevin (de), 28, rue Tronchet.
Bergevin (Madame de), *idem.*
Besuchet, 14, rue Grange-Batelière.
Boullet, 9 *bis*, rue des Jeuneurs.
Bourdon, 8, rue N.-Ste-Geneviève.
Bréda, 28, rue Bourbon-Villeneuve.
Burnet, 38, rue Michel-le-Comte.
Carpentier, 36, boulev. du Temple.
Chardon, 3, rue Racine.
Chardon fils, *idem.*
Chartron, 194, rue Saint-Martin.
Condor, à Cagliari.
Cosson, 10, rue Rambuteau.
Crespy-le-Prince (baron de), 71, rue du Cherche-Midi.
Delacour, 6, rue Tiquetonne.
Derrien, 1, rue Saint-Dominique-Saint-Germain.
Durieux, à Cambray.
Froment-Delormel, 19, r. du Bouloy.
Gally, 21, rue du Caire.
Gentil, 73, passage Choiseul.
Germer-Baillère, 17, rue de l'École-de-Médecine.
Gillot-l'Étang, 18, rue Lafitte.
Girollet, 23, rue Chapon.
Hausey, 8, rue d'Alger.
Hébert (de Garnay), 12, rue d'Antin.
Henry, 60, rue de Bondy.
Laborde, 5, cité Trévise.
Lacoste, 12, rue de la Michaudière.
Laporte, 5, cité Trévise.

MM.

Lassagne, 9, rue Grange-aux-Belles.
Lassagne (Madame), *idem.*
Le Brun, 7, rue de Bailleul.
L'Eleu, 17, rue Sainte-Marguerite.
Logerotte, 23, rue des Bourdonnais.
Lovy, passage Colbert.
Mac-Sheehy (le chevalier), 25, rue Miroménil.
Mahaut, 31, rue du Petit-Carreau.
Martin (Alex.), 3, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.
Michaux, à Rouen.
Millet, 373, rue Saint-Honoré.
Nivard, 60, rue des Tournelles.
Penoyée, 8, rue Louvois.
Péreyra, à Tiflis.
Philippe, 43, rue N.-D.-de-Lorette.
Picard, 25, rue Gaillon.
Pichard, 60, r. du Four-S.-Germain.
Piron, 11, rue Gît-le-Cœur.
Piron (Madame), *idem.*
Potet (baron du), 12, rue d'Antin.
Potet (Madame la baronne du), *idem.*
Poulot, 118, faubourg Poissonnière.
Rouston, 14, rue du Marché-Saint-Honoré.
Shaw, 1 *bis*, rue Neuve-de-Berry.
Shaw (Madame), *idem.*
Simon, à Auteuil.
Simonneau, 5, rue Taranne.
Stassin, 9, rue du Coq-Saint-Honoré.
Walles de Montjay (de), à Pantin.

Certifié conforme :

Le président du Jury,
BARON DU POTET.

N. B. Les personnes qui s'intéressent au magnétisme sont priées d'adresser au siége du Jury (bureau du *Journal du magnétisme,* rue d'Antin, n° 12, à Paris) tous les renseignements de nature à mettre le comité à même de remplir la mission qui lui est confiée par l'acte de constitution ci-dessus.



SOCIÉTÉS SAVANTES.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

J'ai suivi les belles leçons que M. Trousseau fait à l'École de médecine avec toute l'assiduité, avec toute la passion qu'entraînent sa voix et son expérience. J'ai trouvé le *nec plus ultrà* de la science des médicaments, mais une lacune bien regrettable à l'article *électricité, aimant, ambre, massage,* et toute cette médication singulière, comme il disait à sa leçon du 15 mai dernier; lacune d'autant plus impardonnable qu'après avoir touché chacun de ces agents inconnus et du doigt et de la pensée, le seul que je sache réellement bon reste dans l'oubli.

Est-ce mauvaise foi? Je ne crois point: M. Trousseau n'est pas de l'Académie.

Est-ce ignorance? J'ai ouï dire que sa main connaissait la marche du fluide.

Est-ce insuccès? Oh! quant à cela, il ne lui eût pas failli plus qu'à nous, et le *succès moral* qu'il obtient sur sa clientèle m'est un garant du contraire.

Est-ce la peur d'enseigner, à la face de l'école, la puissance thérapeutique de cet agent, qu'elle repousse? On le dit, et il me paraît bien coupable en ce sens. Oh! s'il voyait de mes yeux l'avenir... quelle belle couronne la postérité déposerait sur son nom! Moins précieuse cent fois est celle dont le roi vient pour lui d'élargir les fleurons.

Je vais donc mesurer les leçons de ce maître profond, et les côtoyer au fur et à mesure avec une plume de mesmériseur. En franchise, c'est peu engageant de tenter les remèdes dont le professeur ne comprend point le mode d'action. L'ambre, le massage, sont pour M. Trousseau des monstruosités quant aux effets curatifs, pour nous c'est de la plus grande simplicité; nous avons du brillant où il n'a que du clair fort obscur, et cela tout bonnement avec nos idées de mesmérisme.

Après avoir donné les expériences électriques de Mauduyt et de Hallé comme les plus positives, en tant qu'observations, il dit : « Sur 21 rhumatismes ils en guérirent 4, ils en soulagèrent 11; mais il fallut 40, 50, 100 séances. Quoi d'étonnant? Il y a des rhumatismes qui guérissent en 100 riens. Sur un grand nombre de paralytiques 5 furent guéris; un seul cas de scrofule, quelques paralysies locales, infections saturnines, contusions de nerfs, des aménorrhées subirent de notables améliorations. »

Si M. Trousseau nous fait allusion par ses 100 riens, je lui dirai : Prenez ce journal, il est semé de guérisons. Je ne sache pas un mesmériseur à qui l'on puisse reprocher d'avoir laissé un rhumatisant dans l'état où il l'avait pris, que l'affection ait été inflammatoire ou non. J'excepte pourtant ceux qui, manquant des connaissances nécessaires, ont traité pour sciatiques ces vieilles affections coxo-fémorales, pour rhumatismes ces articulations érodées, etc. Quant aux autres affections, nous

comptons plus de succès que vous, et de vrais succès au moins; car Van-Swiéten dit fort bien : « L'électricité ne fait que répercuter la maladie; d'autres lui succèdent quand elle ne réapparaît elle-même. » D'ailleurs nos succès ne dépasseraient pas les vôtres que nous avons l'avantage en nous passant d'appareils. A votre électricité, soit en courants continus, soit en chocs, il fallait une médication puissamment tonique, qui peut bien à elle seule avoir fait les frais de la guérison. Mais j'admets l'effet électrique. Sur un malade dans les mêmes conditions que vous, nous aurons les secousses de Nobili rien qu'avec nos mains; nous aurons les pansements de Hariss, aux vésicatoires près, rien qu'avec nos mains; nous aurons aussi, pour plus de chance de succès, comme le veut Cavallo, un courant modéré autant qu'on le voudra, sans frotter la résine non plus que le verre.

« L'électricité d'ailleurs, ajoute M. Trousseau, est d'une utilité fort contestable relativement à l'électroponcture. » J'en dirai autant de l'un et de l'autre par rapport au mesmérisme; mais d'abord l'acuponcture. « L'acuponcture est un mode curatoire au moyen d'aiguilles enfoncées dans les chairs! Les rhumatismes musculaires cèdent instantanément, mais reviennent le lendemain; des piqûres continuées plusieurs fois la journée, plusieurs jours, plusieurs semaines, finissent par en triompher. Les névralgies temporales perdent momentanément leurs battements. Les spasmes du diaphragme s'apaisent, ainsi que le hoquet convulsif, etc. »

Quant aux névralgies temporales, cinq minutes suffisent au premier mesmériseur pour que les battements cessent de suite, et en sus la douleur environnante. Si le lendemain elle reparaît, *idem*, cinq minutes. Le malade s'y soumet bien plus volontiers qu'à des aiguilles enfoncées brusquement pour éviter la douleur, qui, dit-on, ne saurait être que légère. C'est fort bien pour qui ne la

sent pas; mais le patient... Quant à nous, jamais de grimaces, souvent le sommeil très-paisible (ce que M. Magendie trouverait immoral; si c'était une jeune fille, jugez!). Nous avons encore moins l'embarras du choix entre M. Cloquet et M. Bonnet, de Lyon, et jamais les inconvénients de leurs procédés. Le premier veut qu'on évite les troncs vasculaires, l'autre dit que ça n'y fait rien. Pour mon compte, je serais peu tranquille si je me voyais une série d'aiguilles sur le trajet de l'artère fémorale. M. Cloquet veut qu'on évite les troncs nerveux. Ah bien oui! fait M. Bonnet; c'est justement là qu'il faut piquer. Nous ne piquons rien, nous n'endommageons rien, et le bout de nos doigts sur le creux de l'estomac arrête le hoquet tout aussi bien que la paume de la main peut réveiller les contractions du cœur dans une asphyxie. Car on a beau me dire : Voyez ce chien, l'aiguille a traversé son cœur, elle a pénétré dans son cerveau, il n'a pas éprouvé le moindre inconvénient. Fort bien : c'est admirable comme le succès des moxas dans les arthrites : pas un cas guéri; et tout le monde les emploie sur la foi de cet aphorisme, qu'une douleur plus petite doit céder devant une plus grande.

La galvano-poncture est l'acuponcture, plus le galvanisme, plus les escarres, les phlegmons de pire espèce, les abcès toujours dangereux qui se développent autour de l'aiguille électrisée pour peu qu'on veuille pousser trop loin le *bien*, plus les secousses que le pôle cuivre produit jusqu'à luxer les articulations, plus les brûlures du pôle zinc, et bien d'autres avantages avec lesquels on *réussit assez bien*, selon M. Trousseau, dans les paralysies de mouvement, de la septième paire, des muscles du visage, et dans toutes celles qui ne paraissent pas liées à une affection grave de la moelle, c'est-à-dire dans toutes celles où nous *réussissons fort bien*.

« L'ambre jaune, dit M. Trousseau, est un agent à pro-

priétés bien singulières, qu'on portait en amulettes contre les maladies nerveuses, et que nous voyons encore de nos jours continué pour les enfants. Mais j'ignore totalement sa manière d'agir; seulement voici les faits que je vous citerai :

« Il y a sept ans, une dame des environs d'Ancy-le-Franc (Yonne) fut atteinte d'une maladie fort extraordinaire : elle était prise d'accidents convulsifs au bruit d'une sonnette, à l'aspect d'une lumière, au moindre cri, au point qu'elle était obligée de vivre à l'abri des commotions de l'air. Toute espèce de remèdes avait échoué quand, un jour, une de ses nièces, en jouant sur son lit, passe à son bras un collier d'ambre. Immédiatement les spasmes cessèrent dans ce membre. Son médecin, étonné, lui met un collier à l'autre bras : plus de spasmes également. Encouragé, il lui met de l'ambre en jarretières, en ceinture, et elle fut totalement guérie; et dès qu'elle l'ôte, les accidents reparaissent.

« Un Breton, vieux militaire, éprouve le même mal à un tel point qu'il est obligé de quitter toute occupation. 20 mètres d'ambre le mirent dans une telle admiration pour son sauveur qu'il le proclama comme un dieu. Il put reprendre toutes ses occupations et rentrer dans la vie commune.

« Une dame de Rouen, au moindre attouchement, à la fumée de tabac, à tout bruit violent, à une porte qui se ferme, tombait dans des attaques épouvantables. Si on la touchait aux mains ou au visage, elle n'éprouvait rien; mais si on portait l'index seulement aux bras ou aux genoux, aussitôt les jugulaires gonflaient comme le pouce. Seul, son mari ne lui faisait aucun effet. L'ambre la soulagea.

« Voilà, dit en terminant M. Trousseau, des médicaments et des maladies à déconcerter les médecins et la science! »

Savez-vous pourquoi M. Trousseau est ainsi déconcerté? parce qu'il a guéri une maladie qu'il ne comprend pas avec un remède qu'il comprend encore moins. Eh! de grâce, que faut-il de plus que guérir? Une théorie. Voici la mienne.

« Il est probable, dit Hallé, que l'électricité joue un grand rôle dans beaucoup d'affections obscures de notre organisme. Un jour on sera peut-être conduit par cette voie à la révélation des mystères les plus admirables de la vie animale. » Or, moi qui admets l'existence d'un fluide dans l'homme devant une maladie semblable, je me dis : c'est par surabondance d'électricité : l'ambre donne de l'électricité; si elle est de nom contraire, la neutralisation des fluides et des symptômes est de toute rigueur. Je raisonne de même pour l'acuponcture : l'aiguille donne de l'électricité dès qu'elle est dans les chairs. Qui me prouvera que ce n'est point le surcroît d'électricité qui s'échappe par la pointe ou qui se neutralise au contact du métal? Qu'est-ce que je remarque dans une sciatique que je mesmérise? La douleur, concentrée dans la région ischiatique descend vers les jumeaux, puis aux malléoles, et disparaît par les phalanges, et cela en procurant aux muscles des secousses et ce mouvement vermiculaire si bien connu, en me renvoyant fort souvent un courant frais qui produit l'éripilation des bras. Ne serait-ce pas le fluide maladif déplacé par celui que je transmets, ou du moins neutralisé quand il y a chaleur? Ne serait-ce point le nerf reconstitué dans sa condition première d'équilibre des fluides? Et quand je dis le nerf, j'entends que tout rhumatisme est névralgique. Le rhumatisme inflammatoire nous vient de l'école du cadavre, et ils oublient, ces observateurs anatomistes, qu'entre la vie et la mort il y a un abîme insaisissable pour l'homme. Quoi, je verrai la douleur fuser sur les trajets nerveux, et ils diront : Non, c'est le muscle sous

l'empire du génie rhumatismal! Mais dès là qu'il y a douleur, il y a sensation; partout où il y a sensation, les nerfs sont en activité; donc partout où il y a douleur, les nerfs sont malades. Pourquoi portez-vous impunément le fer rouge sur l'utérus? Y a-t-il trace de cordons nerveux? *Oculos habent et non videbunt.* Je pousse plus loin; j'explique ainsi le soulagement que Marmont éprouvait dès qu'il entourait sa cuisse d'une armure aimantée : il avait une sciatique, surcroît de fluide, neutralisé par la présence d'un aimant. Mais d'autres n'éprouvèrent rien du tout. C'est qu'ils ne se trouvaient pas dans les mêmes conditions que Marmont par rapport à l'aimant. Quand les anciens administraient l'aimant contre la chorée, contre les pâles couleurs, l'atrabile, comme ils disaient, ces maladies où nous voyons des cas d'électricité si remarquables, l'aimant pouvait bien agir là aussi dans mon sens. On me dira avec M. Trousseau : Mais l'aimant pulvérisé perd ses propriétés, et n'est autre chose que du fer oxydulé, qui agit comme emménagogue, ainsi que toutes les préparations de fer. Sans doute; mais il est singulier de voir l'aimant guérir les cachexies des marais occasionnées à des époques où la vaporisation dégage tant d'électricité, et où les préparations ferrugineuses ne sont que fort modestes pour guérir. Il est bien plus singulier encore de voir les affections fuir devant le mesmérisme, et ce n'était guère la peine à M. Trousseau, pour un agent si mince que l'aimant, de prononcer cette phrase : « Lenoble (l'abbé), jaloux de la vogue qu'obtenait un charlatan nommé Mesmer, se livrait à des expériences sur l'armure aimantée, expériences raisonnables et non ridicules comme celles du baquet! » Il est une chose qui juge ici, c'est que l'aimant et les armures dorment très-tranquilles dans une cour de la Faculté, et que le mesmérisme croît de jour en jour en guérisons et en adeptes.

Le massage est encore une manière de guérir bien plus étrange pour M. Trousseau. Quoi! on fait du bien, on soulage, on guérit avec rien! Au moins l'ambre c'est quelque chose, on peut envoyer chez le pharmacien! Mais le massage... rien qu'avec les mains, les doigts... on guérit! M. Trousseau l'avoue franchement. « La vieille Laroche, dit-il, a guéri des maladies où toutes mes connaissances thérapeutiques ont échoué. Des femmes affectées de maux de reins, de douleurs lancinantes à l'hypogastre, et de tous ces symptômes qui traduisent une affection grave de l'utérus, furent trouver cette femme, qui leur dénoua les nerfs et les guérit. Quel que fût son moyen, elle les guérit; elles marchèrent librement. Moi, je les avais laissées au lit. » Que faisait cette bonne vieille? Elle pressait, tiraillait, remuait les entrailles des malades; ses mains, enduites de pommade, n'en dégageaient pas moins le fluide mesmérien. Les ligaments, excités par cette force vitale, reprenaient leur place première, et le nœud était dénoué. La douleur mécanique cessant, l'utérus ne pressant plus sur aucune paroi, la pesanteur et l'inflammation disparaissaient. La vieille Laroche magnétisait sans le savoir. De même, pour les affections qui cédèrent au massage, c'est devant le fluide vital qu'elles s'enfuirent.

C'est par dérision que M. Trousseau dit : Elle dénoua les nerfs. Et pourtant rien n'est plus juste : elle dénouait, je ne dirai pas les nerfs, je ne sais ce que c'est. Mais de ces affections me sont tombées sous la main ; j'ai senti des nœuds que le mesmérisme faisait disparaître en amenant la guérison des malades. C'est de cette manière que, rebouteur consommé, j'ai guéri bon nombre d'entorses : je dénoue le nœud. Dites cela à la Faculté, à M. Trousseau : « Pauvres ignorants, vous diront-ils, allez donc voir sur l'amphithéâtre dénouer des nœuds! » Sans doute nous ne trouverons rien à dénouer dans un cadavre; mais

il y a cela de différence qu'entre la mort et le malade, l'un a des propriétés vitales qui, aidées par des agents subtils, occultes, constituent *la bonne nature*, comme on dit dans les hôpitaux ; dans l'autre il y a la matière préludant à la putréfaction, et ils ne raisonnent que d'après le scalpel et l'autopsie. Pour interpréter la nature il faut connaître sa langue, et ce sont des barbares! Le mesmérisme, tout entier dans la nature, est hors de leur globe ; c'est un mythe, une constellation au delà de la nouvelle planète.

Le commentateur de Dioscoride dit : « Les habitants du Pô portoient au col force ambre enfilé en carcan, à raison que plusieurs d'iceux, pour la grande humidité, étoient sujets aux maux de nerf ou de gorge, ce qui n'est du tout hors de raison, puisqu'ils se trouvent fort bien. » Mais c'est hors de raison pour M. Trousseau, car il dit : « Remarquez, ces remèdes n'agissent que sur les gens nerveux ; c'est un effet d'imagination ! » Je demanderai à M. Trousseau ce qu'il entend par imagination ; car je ne comprends pas un malade qui, *formant dans sa pensée l'image de sa guérison*, pourrait atteindre ainsi à la réalité du fait. Il faut avoir une fière imagination pour associer, à notre époque, des idées aussi illusoires ! Et, du reste, pourquoi, s'il admet la possibilité de guérir en frappant l'imagination, n'emploie-t-il pas ce moyen si facile et si peu coûteux ? Pourquoi ne faisait-il pas *imaginer* aux malades que le massage lui a guéris, que leur maladie n'existait plus? Mais à quoi bon crier? *Aures habent et non audient.*

C'est passer bien vite sur des sujets aussi dignes d'étude ; mais j'ai rempli ma tâche dès que j'ai signalé des faits aux mesmériseurs, des faits qu'ils comprennent comme moi, et que le temps ne peut tarder à livrer à la lumière. A force de marcher, nous ne pouvons manquer d'atteindre le but.

E.-V. Lesgaugris.

ATHÉNÉE MAGNÉTIQUE DE LYON.

Discours prononcé dans la séance du 17 mars 1847.

Messieurs,

Plusieurs d'entre vous, non contents de pratiquer le magnétisme et d'en manifester les plus puissants effets, ont cherché à remonter à ses causes. J'ai essayé aussi de découvrir les ressorts de cet agent puissant et de me faire une théorie. Si vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de vous l'exposer le plus succinctement possible, non dans le but de vous la faire adopter, mais seulement pour provoquer vos sages observations, et par là m'éclairer de vos lumières et les répandre sur la science que nous étudions.

Afin d'éviter de longs développements, je donnerai souvent ma théorie sous forme d'aphorismes. Je vous prie de porter votre attention sur ceux qui auraient besoin de plus de démonstrations, et de vouloir bien me présenter vos observations.

Il existe un principe incréé, *Dieu*. Dieu est de lui principe de *l'intelligence*, de *la vie ou force* et de *la matière*. Il s'est manifesté par la *création*.

La *création* est donc un composé des trois principes existants en *Dieu*. La nature des différents êtres créés est le résultat de la combinaison en proportion variée des trois principes émanés de Dieu.

Ainsi, représentant par A *l'intelligence*, B *la vie ou force*, et C *la matière*, on peut déjà concevoir ces diverses combinaisons :

A + B + C représentant *l'homme*, c'est-à-dire l'intelligence dominant, puis la vie, puis la matière.

B + A + C représentant *les animaux*, c'est-à-dire la vie dominant, puis l'intelligence, puis la matière.

B + C + A représentant *les végétaux*, c'est-à-dire la vie dominant puis la matière, puis l'intelligence.

C + B + A représentant *les minéraux*, c'est-à-dire la matière dominant, puis la vie, puis l'intelligence.

Entre et au-dessus de ces quatre classifications, il existe une infinité de nuances différentes, soit pour les quantités, soit pour l'ordre des combinaisons; de là la variété des êtres et les différences qui existent entre ceux d'une même classe.

Les trois principes que nous avons reconnus exercent les uns sur les autres une action réciproque de laquelle résulte ce changement d'état d'un même corps, ce qui produit la naissance, la vie et la mort des êtres. Ainsi :

L'intelligence agit sur — la vie — la matière.
La vie agit sur — l'intelligence — la matière.
La matière agit sur — l'intelligence — la vie.

Ces actions réciproques sont rendues évidentes par un grand nombre de faits; il est donc inutile d'en faire ici la démonstration.

Les trois principes créés existent ensemble à l'état de *fluide impondérable*. Ce fluide est *universel* et remplit l'immensité.

Il est l'agent unique de la création, qui n'est que la spécification des diverses parties de cet agent en différents êtres, selon les combinaisons que nous avons indiquées.

Ce fluide, reconnu des physiciens et des chimistes comme agent de la matière, a reçu les divers noms de fluide électrique, galvanique, magnétique, etc., et sous

ces diverses dénominations on a découvert et étudié plusieurs des lois qui le régissent.

Comme agent vital, il a été reconnu des médecins sous le nom de fluide nerveux ou vital.

Comme agent intelligent, il a donné naissance à divers phénomènes que l'on a niés ou regardés comme surnaturels.

Enfin, quelques philosophes l'ont reconnu comme agent universel sous son triple point de vue, et l'ont appelé esprit universel, éther, archée, âme du monde, etc.

Les magnétiseurs doivent de même le considérer comme un fluide ou principe unique et universel, étant par son essence *intelligent*, *vital* et *matériel*. Ce n'est qu'en le considérant ainsi que nous trouverons l'explication des divers faits qui résultent de la magnétisation, et dont quelques-uns sont si extraordinaires, qu'ils ont fait crier au sortilége ou au miracle. C'est aussi le seul moyen d'arriver à faire de cet agent les plus utiles applications.

La magnétisation produit des faits de trois ordres différents, qui démontrent évidemment à ceux qui ont eu l'occasion de les observer la réalité de la théorie qui vient d'être exposée succinctement, comme cette théorie explique les différents systèmes de magnétisation employés, quelquefois avec un égal succès, par plusieurs magnétiseurs. Ainsi on reconnaît des faits matériels, des faits vitaux et des faits intellectuels, selon la magnétisation employée; car par suite de l'influence réciproque, on peut magnétiser :

La matière par la matière, ou par la vie, ou par l'intelligence.

La vie par la vie, ou par l'intelligence, ou par la matière.

L'intelligence par l'intelligence, ou par la vie, ou par la matière.

De là la diversité des moyens employés et des théories enseignées. Celle qui précède est plus large; elle réunit et explique toutes les autres, et indique quel est, selon les cas qui peuvent se présenter, le mode qu'il faut employer.

La magnétisation par la matière a été jusqu'à présent la seule employée par les médecins; c'est le mode de médication par l'application ou l'absorption de diverses substances auxquelles on a cru reconnaître la qualité de remèdes (1).

La magnétisation par le principe vital est celle qui s'opère par le rapprochement de deux ou d'un plus grand nombre d'individus, souvent à l'insu les uns des autres, et sur laquelle est basée la méthode de traitement, quelquefois employée, de faire coucher des malades dans des étables, ou de les faire monter à cheval, ou encore de leur faire des applications d'animaux tués à l'instant de les employer (2).

Enfin, la magnétisation par l'intelligence est souvent pratiquée, même par les personnes qui ignorent l'existence ou les procédés du magnétisme, par des discours ou des actes qui raniment le moral du malade et souvent provoquent sa guérison (3).

(1) Ce moyen est le pire de tous; n'employant pour agent que la matière, il n'agit qu'indirectement, et par réaction, sur le principe vital et sur le principe intellectuel.

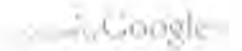
(2) Ce moyen, bien préférable au précédent, devient encore meilleur si le malade est mis en relation habituelle avec les animaux vivants qui doivent lui fournir le principe universel, et s'il y a, pour ainsi dire, par un attachement réciproque, relation du principe intellectuel. Ainsi celui qui monterait un cheval qu'il aurait lui-même pansé, caressé et soigné, en retirerait plus d'avantages que celui qui emploierait dans le même but un cheval de location; car il y aurait alors action des trois principes de l'animal sur les trois principes du malade.

(3) Ce dernier mode est certainement le meilleur quant il est employé magnétiquement, mais seul il est aussi imparfait, n'employant que l'un des trois principes comme actif, et agissant sur les autres par réaction, sans chercher l'intermédiaire du fluide universel.

La science du magnétisme consiste donc à savoir faire une application raisonnée de ces divers modes de magnétisation, et surtout à employer comme agent le magnétisme humain, c'est-à dire l'influence de l'intelligence, de la vie et du corps du magnétiseur au moyen du fluide universel, sur l'intelligence, la vie et le corps du magnétisé, en observant que les effets sont différents, selon que le magnétiseur emploie plus ou moins de volonté, ce qui est un acte de l'intelligence; qu'il dépense plus ou moins de force, ce qui est l'acte vital; enfin qu'il emploie plus ou moins de frictions, d'attouchements, d'insufflations, ou que le malade est plus ou moins dans le rayon des émanations corpusculaires qui s'échappent de son corps, cette dernière manière constituant l'acte matériel.

Ce résumé succinct d'une théorie complète et générale de la science magnétique laisse clairement entrevoir les nombreux et longs développements dont elle est susceptible. En analysant séparément tous les éléments de cette théorie, on y trouvera d'une manière régulière toutes les lois qui régissent la nature, l'explication de tous les faits qui ont passé pour surnaturels, et les moyens d'appliquer le magnétisme de la manière la plus utile à l'humanité.

A.-R. Guinand.



VARIÉTÉS.

Le magnétisme à Rome. — *L'Echo de la Nièvre* du 24 avril publie la lettre suivante, adressée de Rome, 17 mars, à un curé du diocèse, par M. l'abbé Jean Rosatini, chanoine honoraire, avocat, doyen des avocats de la sacrée congrégation des rits.

Monsieur,

Il est temps désormais que les ennemis inexpérimentés du magnétisme et du somnambulisme finissent leur trop faible opposition, et que les ecclésiastiques ne s'en chargent plus dans le tribunal sacré de la pénitence, refusant injustement l'absolution à ceux qui en éprouvent ou qui en font éprouver les influences salutaires.

Dans le courant de l'année dernière, non-seulement je m'approchai de vous, en France, pour m'instruire du magnétisme, mais encore je me liai d'étroite amitié avec M. le docteur Charpignon, d'Orléans (1), M. Barreau, de Paris, et M. le docteur Jeptud, médecin au Pont-de-la-Beaume. J'eus par là occasion d'admirer souvent les effets du magnétisme et du somnambulisme.

De retour à Rome, je présentai au Saint-Père l'ouvrage de M. Barreau sur le magnétisme, et, après lui en avoir exposé le contenu, il l'accepta bénignement. Je lui dis ensuite qu'étant en état de soulager les malades par l'activité du fluide magnétique, je me prêtais déjà

(1) L'avocat Rosatini est venu en France, envoyé par Rome, pour l'instruction des procédures canoniques de la canonisation du bienheureux de la Salle, fondateur des frères de la doctrine chrétienne.



au soulagement de beaucoup d'infirmités avec un heureux succès. Le Saint-Père ne s'opposa pas à la charité que j'exerce; car le Saint-Siége ne défendit jamais le magnétisme, si ce n'est dans certains cas, où d'après l'exposé qu'on en fit, il paraissait quelque chose de contraire aux bonnes mœurs.

Ainsi encouragé, et plus encore confirmé par l'opinion de plusieurs savants jésuites de cette capitale, ainsi que de l'archevêque de Reims, monseigneur Gousset, je me livre au magnétisme, et personne dans Rome ne s'y oppose, puisqu'au contraire MM. les prélats, les curés, les avocats sont enthousiasmés des guérisons qui s'opèrent et des sages réponses de la somnambule consultée en faveur des malades.

En outre, tous doivent savoir que monseigneur Gousset, ci-dessus nommé, reçut une lettre du cardinal Castracane, grand pénitencier, qui favorise le magnétisme et ferme ainsi la bouche aux adversaires.

Dans cet état de choses, que diront maintenant ceux du clergé français qui refusent capricieusement l'absolution sacramentelle aux pénitents qui magnétisent ou se font magnétiser?

Que diront ceux qui persécutent M. le docteur Charpignon, auteur de plusieurs ouvrages sur le magnétisme, lui font perdre une partie de sa clientèle, et le font passer dans la ville presque comme un sorcier?

Que diront ceux d'une ville importante du diocèse de Bayeux, qui menacèrent madame P*** de la faire brûler toute vive parce qu'elle traitait, sans aucune rétribution, les malades dans son état lucide; et peut-être auraient-ils exécuté leurs menaces, si le prudent et savant évêque n'en eût empêché l'excès? O aveuglement humain!... O ignorance crasse!

Mon cher ami, propageons de toutes nos forces le magnétisme, si utile à la santé des malades; présentons le

somnambulisme aux incrédules de l'immortalité de l'âme, et, comme tant d'autres, aidés de la grâce de Dieu, ils se convertiront, et nous en aurons dans le ciel la récompense, pour nous être employés en faveur de l'humanité.

. . . .

Avant de terminer cette lettre, je crois devoir vous faire part d'une surprenante guérison qui s'opère ici en présence de tous ceux qui veulent voir et qui en sont très-satisfaits.

Marianne ***, âgée de trente ans, demeurant rue San-Lorenzo in Mirando, n° 15, était affligée depuis cinq ans d'une énorme plaie qui lui couvrait toute la surface du pied ; cette plaie était si alarmante, qu'on la porta à l'hôpital des incurables, où quatre doigts de ce pied, qui menaçaient gangrène, lui furent coupés, et, après un assez long séjour dans cet hôpital, elle s'en revint chez elle avec l'ulcère ouvert, qui lui faisait souffrir des douleurs insupportables, ne pouvant faire quelques pas qu'en s'appuyant sur le talon. Plus d'un an s'était déjà écoulé depuis sa sortie de l'hôpital, et cependant son mal allait toujours en empirant, abandonnée de tout le monde comme incurable.

Il y a à peu près deux mois que, passant devant sa maison, je fus tellement touché de compassion, en la voyant assise sur le seuil de sa porte, que je l'engageai à se soumettre à un traitement magnétique, à quoi elle consentit. Depuis lors, je la fais magnétiser constamment deux fois par jour par un jeune Français que j'ai auprès de moi, appelé André Gauthier, du bourg Saint-Andréol (Ardèche).

Je puis vous assurer que dès le premier jour la chaleur commença à se développer sur son pied, et l'énorme plaie à se sécher de jour en jour ; elle est maintenant presque cicatrisée, au grand étonnement de beaucoup de personnes instruites, qui vont la voir par curiosité ;

et tous s'en retournent partisans du magnétisme, le publiant partout, jusque dans le palais apostolique, louant et bénissant le Seigneur qui, par un si faible moyen, montre le pouvoir qu'il a donné à l'homme pour l'utilité de ses semblables. Tout le monde voit avec plaisir le magnétisme se propager dans Rome. Fasse le ciel qu'il en soit de même partout!

Jean ROSATINI.

Tribunaux. — « Il paraît, dit le *Clamor publico* du 22 mai, que le tribunal ecclésiastique de Santiago à lancé un mandat d'arrêt contre M. Cubi, qui exerce le magnétisme et professe la science du docteur Gall dans cette ville. On l'accuse de propager des doctrines qui tendent au matérialisme et à l'hérésie. »

Une lettre de la Corogne, publiée dans *le Constitutionnel* du 29, fait connaître la suite de cette affaire dans les termes suivants :

« L'autorité ecclésiastique a requis le chef politique de procéder à l'arrestation de M. Mariano Cubi y Soler, à l'occasion de ses leçons et cours de magnétisme et de phrénologie. L'autorité civile y a obtempéré. Demain les élèves de Cubi, les signataires des certificats qui lui ont été donnés partout, auront à comparaître comme hérétiques ou suspects d'hérésie ; ils seront emprisonnés. Bientôt l'autorité ecclésiastique rendra inutiles ou inefficaces les lois sociales et civiles, si l'on n'y met pas bon ordre. »

— Ce qui donne la preuve que ces ministres de la religion n'ont point compris le Christ, c'est leur ignorance qui ne leur permet pas de distinguer ce qui est condamnable de ce qui ne peut l'être. Indignes de leur ministère, ce sont ces hommes absurdes qui partout ont entravé la marche de l'esprit humain et produit des athées. Quand de toutes parts des hommes pieux répandent la lumière

nouvelle du magnétisme et que des ecclésiastiques écrivent chaque jour pour enregistrer et défendre cette nouvelle conquête de l'esprit humain, il est honteux d'avoir à consigner des faits de barbarie qui nous reportent au cœur du moyen âge.

L'Espagne, après l'Autriche, devient persécutrice des nouvelles idées. Il y a des fous et des insensés partout; mais la terre s'en débarrasse petit à petit. Nous croyions que la race de ces monstres humains qui ensanglantèrent la terre par des auto-da-fé était éteinte; nous nous trompions : seulement elle a perdu une partie de son pouvoir. Voilà pourquoi les magnétiseurs ne courent plus le risque d'être brûlés; mais on peut encore les emprisonner et les rançonner; ceci durera jusqu'au moment où l'Institut aura fait entendre sa voix.

Chronique. — Le nouveau ministre, M. Jayr, à Lyon, protégeait le magnétisme; on espère qu'il en sera de même ici, et que sa présence dans le Parlement ne sera pas sans influence sur l'avenir du mesmérisme. Nous saurons bientôt si cet espoir est fondé; car on discute en ce moment le projet de loi sur la médecine à la Chambre des Pairs, et le paragraphe qui nous touche ne manquera pas d'éveiller l'attention.

— *Le Siècle* du 2 mai contient des strophes de Barthélemy sur l'éther qui s'adaptent parfaitement au magnétisme, quoique Mesmer y soit malignement raillé. Triste rôle que celui de l'écrivain qui, pour briller un peu, sacrifie la réputation d'un homme dont il ne connaît ni la vie ni les travaux!

— Aux régates de Bercy, le 9 mai, le premier prix a été remporté par *le Mesmer*, canot d'un de nos abonnés. Ceci fait dire à *la Presse* que maintenant Mesmer est partout vainqueur. Nulle année, en effet, depuis 1784, n'a été plus féconde en démonstrations d'admiration et de

reconnaissance; jamais peut-être on n'a fait davantage pour le triomphe de sa doctrine. Les arts, les sciences, la littérature, lui ont chacun payé tribut, et cette année pourra justement compter parmi les plus glorieuses pour lui.

— *La Réforme* des 6 et 7 mai, dans l'analyse qu'elle fait d'un ouvrage de M. Julien le Rousseau, rédacteur en chef du *Conservateur de la Dordogne*, déplore que l'auteur, pour expliquer quelques faits de physiologie cérébrale, s'appuie sur les données du somnambulisme. Comment, dit-elle, un homme de sens peut-il invoquer pareilles chimères?... Le docteur Elliotson, en lisant cette double appréciation du magnétisme et de la phrénologie, demanderait : *Belivers or desbelivers, who are the fools?* A quoi tout esprit droit répondrait que ce sont les derniers.

— Il est question de la prochaine apparition d'un opuscule sur les *mystères* du magnétisme, par un philosophe incompris et tant soit peu pharisien.

— On lit dans *la Mouche* du 5 mai :

« Les adversaires du magnétisme n'osent plus combattre en plein soleil, tandis que ses défenseurs marchent le front haut et au grand jour. Un certain M. R..., se disant docteur-médecin, a inséré dans *le Censeur* de Lyon une attaque contre la science mesmérienne à propos de la dernière séance de M. Lafontaine, et ce prétendu médecin s'est bien gardé de signer et de nous donner son nom. Une preuve, dit-il, que la somnambule n'était pas insensible, c'est qu'un flacon d'ammoniaque, tenu sous le nez et les yeux, a déterminé un larmoiement. C'est dire : Une preuve qu'elle n'était pas insensible, c'est qu'un coup de bistouri, divisant les chairs, a occasionné la sortie de quelques gouttes de sang. Monsieur le docteur R..., vous nous devez votre nom, si vous ne

voulez pas qu'on vous applique l'épithète qui convient à ceux qui frappent dans l'ombre. »

— *L'Écho saumurois* a reproduit le récit de l'opération pratiquée à Poitiers dans l'état anesthésique provoqué par le magnétisme.

— *La Revue nouvelle* du mois dernier contient un long article plus nuisible que favorable au magnétisme, tant sont mal choisies les preuves. L'auteur a eu une bonne intention, mais il s'est perdu dans le dédale des conceptions fantastiques qu'offre l'extase des somnambules naturellement contemplatifs. L'hallucination très-souvent se mêle à ces visions étranges, toujours impropres à convaincre, parce qu'on ne peut rien vérifier, et qu'en fait de science il faut des preuves évidentes, sans quoi l'édifice est hasardé et s'écroule tout entier au premier souffle du scepticisme.

— *Le Charivari* du 25 mai rend compte, selon sa coutume plaisante, de l'incident fâcheux qui a signalé l'ouverture du banquet mesmérien. Il déplore qu'on ait consigné à la porte les auteurs du trouble; son cœur compatissant aurait voulu voir tous les mesmériens rassemblés, et d'une parfaite entente, d'un accord unanime. Le même vœu était là dans tous les cœurs; mais la loi des attractions s'y opposait : l'union ne peut avoir lieu, en morale comme en physique, qu'entre des éléments similaires. Les hétérogènes, si bien unis qu'ils soient, tendent toujours à se séparer; c'est une loi de nature que la sagesse des nations exprime si justement par ces mots : *Qui se ressemble s'assemble.*

Nous regrettons que l'indiscrétion de ce journal ait livré au public le nom des exclus; nous espérions qu'il aurait imité notre réserve : car les nommer, c'est les mettre indirectement à l'index. Le public ne doit point être mis dans la confidence de ces faits; ils doivent être ensevelis dans le milieu où ils se produisent. Ces mes-

sieurs sauront sans doute mauvais gré au *Charivari* du service qu'il a voulu leur rendre, et si quelque mal résulte pour la cause mesmérienne, il en aura été la principale cause; car si d'une part il prêche la concorde, de l'autre il la rend impossible.

MM. les membres de la commission nous ont adressé à ce sujet la lettre suivante :

Monsieur le directeur du *Journal du magnétisme*,

Nous venons, en notre double qualité de partisans du magnétisme et de commissaires du dernier banquet mesmérien, exprimer ici publiquement — en nous associant, au surplus, à tout ce que vous avez *dit et écrit* touchant l'étrange et bien déplorable scandale qui a précédé la fête du 23 mai — que nous avons partagé toutes les intentions et approuvé les mesures d'ordre et de dignité arrêtées par M. Laporte, notre collègue et ami, lequel — si, comme on l'a dit, *a une tête comme il y en a peu* — a une âme comme il en faudrait une à beaucoup de magnétiseurs.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de nos sentiments les plus élevés et les plus affectueux.

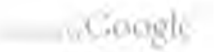
GALLY, BOULLET.

Paris, le 1er juin 1847.

— Sous le modeste titre de *Mesmer and Swedenborg*, il vient de paraître à New-York un volume qui traite des rapports existant entre les révélations somnambuliques et les visions de l'extatique suédois. L'auteur de cet écrit est M. Georges Bush.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.



CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Brulure. — Le dimanche 9 mai, la chaudière du bateau à vapeur *l'Eole*, faisant le service d'Arles à Lyon, ayant eu une avarie à la hauteur de Valence, trois chauffeurs furent, à des degrés différents, brûlés par la vapeur qui s'échappait des crevasses de la chaudière. Le sieur Friboul, le plus maltraité des trois, avait les deux jambes et surtout la droite complétement brûlées, ne présentant qu'une plaie du milieu de la cuisse au cou-de-pied. Ils furent dans ce triste état, souffrant cruellement, ramenés à Lyon, où ils n'arrivèrent que dans la nuit. Quoique le sieur Friboul demeure dans notre maison, nous n'apprîmes que le jeudi l'accident qui lui était arrivé. Mon père alla le voir; il lui dit avoir horriblement souffert durant ces quatre jours et ne pouvoir trouver un instant de sommeil. Mon père lui proposa de le magnétiser; il y consentit, et au bout de quelques minutes il dormait d'un sommeil tranquille. A son réveil toute douleur avait disparu, il pressait lui-même les vessies pour en faire sortir une quantité de sérosité qu'il évalue à un litre. Depuis ce jour il n'a plus souffert, le sommeil est revenu, et aujourd'hui la guérison est parfaite. Mais la grande sensibilité de la peau nouvellement formée l'empêche encore de vaquer à ses affaires.

Les deux autres victimes de cet accident sont encore

dans le plus fâcheux état, quoique primitivement moins gravement affectées que Friboul, ce qui me confirme dans l'opinion qu'il n'y a pas de plus prompt ni de plus sûr remède que le magnétisme contre les brûlures. J'en ai fait souvent l'épreuve, et je crois qu'il est convenable de donner à ces faits le plus de publicité possible.

A.-R. GUINAUD.

Lyon, 22 mai 1847.

EPILEPSIE.—Dans une lettre de remerciements adressée à M. Wiart, président de la Société magnétique de Cambrai, touchant les conseils qu'il a donnés pour le traitement d'un enfant épileptique, nous trouvons une particularité remarquable, qui prouve que *toutes les* maladies se terminent par des crises.

L'enfant avait été magnétisé *doucement*, et une légère amélioration s'était fait remarquer, mais pas assez marquée pour donner l'espoir d'arriver à la guérison. Au mois de mai 1845, selon l'avis de M. Wiart, on substitua une magnétisation énergique à celle qui avait été suivie; l'enfant devint somnambule et donna d'utiles avis pour la conduite de son traitement, dont son père narre ainsi la fin : « Vous vous rappelez, sans doute, que mon fils, en somnambulisme, ainsi que madame Piron, somnambule de Paris, ont toujours prétendu que le siége de la maladie était au nombril, qu'il existait là du phlegme nerveux qui occasionnait les accès.

« Mme Piron, par sa lettre du 28 décembre 1845, m'annonçait que le mal du nombril était évacué. Le lendemain, j'interrogeai mon fils à ce sujet; il me dit que son mal existait encore, et pour m'en donner la preuve il ajouta que l'évacuation n'en aurait lieu que le 5 janvier, après la magnétisation, à sept heures et demie du matin; il me prévint, en outre, que, dès son lever ce jour-là, il serait indisposé, qu'il aurait même une faiblesse, des

tremblements, trémoussements de tous les membres, qui dureraient deux minutes; qu'il faudrait que je fusse seul à cette séance et que je n'eusse avant de communication avec qui que ce soit, qu'il faudrait beaucoup modérer mon action, m'éloigner de lui d'un mètre au moins et ne rien faire pour favoriser l'évacuation du principe du mal, ni calmer son agitation... Les jours suivants il me confirma cette prévision et les prescriptions.

« Le 4 janvier j'étais à Maubeuge; j'avais pris le soir toutes mes précautions pour n'être point interrompu; mais à minuit une indigestion se déclare chez moi, je vomis beaucoup, et le matin je me trouvais hors d'état de magnétiser, ce qui me donnait d'autant plus de chagrin que j'attachais beaucoup d'importance à cette séance. Mon fils s'éveille à six heures, et remarquant mon indisposition, nous convenons ensemble que je m'abstiendrais de le magnétiser. Mais au même instant il se plaint de malaise, dit qu'il est faible, qu'il a beaucoup de mal au nombril, que la douleur n'est pas ordinaire, qu'il se sent défaillir, et qu'il faut le lever parce qu'il ne peut plus tenir au lit. Je l'aidai à s'habiller promptement, le fis asseoir auprès du feu; et, après lui avoir dit quelques paroles affectueuses et consolantes, je me mis à réfléchir sur mon indisposition; mais je fus vite tiré de mes réflexions par ces paroles, qu'il prononça avec l'accent de la conviction : « O mon Dieu, comme mon mal est blanc! » Il était, à ma grande surprise, tombé seul en somnambulisme. Je l'interrogeai; il me dit que son mal allait s'évanouir comme il l'avait prédit; qu'il fallait m'éloigner de lui et ne le pas magnétiser; qu'il s'était endormi seul parce que le sommeil magnétique était nécessaire pour favoriser l'expulsion de son mal; que s'il ne s'était pas endormi, il aurait peine à supporter les douleurs qu'il allait endurer. Un instant après, les trémoussements le saisirent, il était sept heures un quart; il paraissait en proie

à des souffrances extrêmes, et revenu de cette crise il me dit : « Tenez, le voilà qui se détache... il suit la direc-« tion des intestins.... Oh! que c'est singulier! le voilà « tourné comme en eau... Maintenant je vais m'éveiller « tout seul; il ne faut exercer aucune influence à ce su-« jet... » Il s'éveilla effectivement ainsi, ne conservant nul souvenir de ce qui s'était passé et ne ressentant plus aucune douleur. Jugez de la surprise et de la joie que j'ai éprouvées! Depuis lors j'éloigne les séances de plus en plus; actuellement je ne le magnétise plus que tous les douze jours. »

Cette lettre est du 19 mars 1846. Depuis, on a cessé de magnétiser l'enfant, qui a continué de se bien porter, n'a eu aucune réminiscence de ses cruels accès. Le père, heureux d'être l'instrument d'une si belle cure, a voulu payer sa dette de reconnaissance envers la science qui enseigne à produire de si admirables faits, en propageant la connaissance du mesmérisme. Il veut procurer à d'autres le bonheur qu'il éprouve et ne néglige aucune occasion de répandre nos idées. La Société magnétique de Cambrai, pour encourager son zèle, soutenir son prosélytisme, l'a admis au nombre de ses correspondants.

Autre cas. — Le nommé Lacomblé-Housquain, employé de l'octroi à Valenciennes, resta épileptique à la suite d'une chute suivie d'une grande frayeur. Cette maladie durait depuis trois ans, successivement traitée par les docteurs Manouvrier et Marbotin. Le malade avait souvent deux accès par jour. Le traitement médical n'avait aporté aucune amélioration. Trente magnétisations ont amené la complète guérison, si on en juge par le temps écoulé (vingt mois) sans qu'aucun accès ait reparu.

L.-A. Durieux.

INSENSIBILITÉ. — Nous lisons dans le *Phare de la Manche* et dans le *Journal de Cherbourg* du 13 de ce mois :

« Trois opérations fort intéressantes ont été pratiquées à Cherbourg, vendredi dernier 4 juin, avec un succès complet, par M. le docteur Loysel, assisté de M. le docteur Fleury, aide-major au 62e régiment de ligne, qui lui a prêté le concours obligeant de ses talents et de son expérience. Trois personnes, un homme et deux femmes, mises dans l'état de sommeil magnétique, en quelques minutes, par M. L. Durand et M. Loysel, en présence d'un grand nombre de témoins, ont démontré de nouveau, de la manière la plus évidente, qu'on peut, à l'aide de ce moyen, anéantir toute sensibilité dans les organes et éteindre entièrement la douleur. Cet étrange phénomène a produit sur l'assemblée une impression difficile à décrire. Le calme remarquable et l'étonnement des patients, qui, à leur réveil, aussi subit que l'avait été l'invasion du sommeil, sont tout surpris de voir terminée une opération si douloureuse ; qui n'ont rien senti, rien perçu, et sont restés inertes et immobiles pendant que l'opérateur enfonçait vivement le bistouri dans les chairs, en disséquait les énormes lambeaux et pratiquait la ligature des artères : voilà, certes, un fait bien extraordinaire et qui mérite de fixer de plus en plus l'attention des physiologistes !

« De ces trois opérations, qui, du reste, présentaient le même caractère, la dernière était la plus importante par la profondeur et l'étendue de la plaie, et avait pour objet l'extirpation d'une masse très-volumineuse des glandes et des ganglions situés dans la partie latérale et postérieure du cou. Elle a été pratiquée sur mademoiselle Caroline Lemire, âgée de vingt-six ans, née au Vrétot, arrondissement de Valognes.

« Ces nouvelles opérations chirurgicales sont la dixième,

la onzième et la douzième qui ont été faites à Cherbourg, à l'aide du magnétisme, depuis le mois d'octobre 1845.

« La plupart des phénomènes magnétiques ne se produisent pas toujours avec une constante régularité. Ce qu'il y a d'avantageux dans ce phénomène de l'insensibilité, que tant de personnes ont vu et constaté tout à leur aise, c'est que, lorsqu'on l'a une fois développée, ce qui arrive souvent dès les premiers essais, nulle influence étrangère n'est plus capable alors de la détruire ni même de la diminuer, et qu'on peut la faire durer autant que l'exigent les opérations les plus longues. Il y a quelque chose de bien intéressant à observer dans ce passage instantané de la sensibilité la plus délicate à la torpeur la plus profonde et la plus absolue; mais il y a aussi dans cette invasion soudaine de l'insensibilité autre chose qu'un objet de vaine curiosité. En effet, donner aux chirurgiens, quand il s'agit d'opérations longues et douloureuses, des moyens plus certains de succès, en leur livrant un corps inerte, et pour ainsi dire un cadavre, au lieu d'un sujet toujours très-vivement impressionné par la vue des préparatifs et les terreurs de l'opération; ranimer, à l'aide d'un sommeil paisible et prolongé à volonté, les forces vitales épuisées par une pareille secousse, et prévenir les accidents nerveux de toute nature qui surviennent quelquefois à la suite d'une opération grave et redouté, c'est, selon nous, réaliser un véritable progrès.

« Etaient présents messieurs :

« Noël-Agnès, sous-préfet de l'arrondissement et ancien maire de Cherbourg; — Le Maistre, receveur des finances et ancien sous-préfet de Cherbourg; — d'Alphonse, colonel du 62ᵉ régiment de ligne; — Obel, D.-M., P., membre correspondant de l'Académie royale de médecine; — Henry, négociant, commandant de la

garde nationale, membre du conseil municipal; — Labbey, D.-M., P.; — Le Seigneurial, juge d'instruction au tribunal civil, membre du conseil d'arrondissement; — Des Rives, sous-intendant militaire, à Cherbourg; — vicomte de Tocqueville; — Chevrel, avoué, membre du conseil d'arrondissement et du conseil municipal; — Hériard, major du 62ᵉ régiment de ligne; — de Montcla, chef de bataillon au 62ᵉ; — De Rancourt, id.; — l'abbé Fafin, aumônier de l'hôpital civil; — l'abbé de Gournay, aumônier du collége; — De Viaris, capitaine d'artillerie; — Rossignol, avocat, membre du conseil d'arrondissement et du conseil municipal; — Fleury, D.-M., aide-major au 62ᵉ; — Gehin de Vérusmor, rédacteur en chef du *Phare de la Manche;* — Mangin, ingénieur des constructions navales; — Hérouville, D.-M., P.; — Numa Marie, propriétaire, membre du conseil municipal; — Bresson, ingénieur des travaux hydrauliques; — Coutance, directeur des subsistances militaires; — Chevrel, receveur de l'enregistrement; — Drouet, avocat; — Leroy, directeur des postes; — Boissière, propriétaire, membre du conseil municipal; — P. Marie, sous-principal du collége; — Jules Duprey, professeur de rhétorique; — Cénoff, professeur de mathématiques spéciales à l'Ecole de marine; — Henri Duchevreuil, capitaine de cavalerie; — Edouard Duchevreuil, propriétaire; — Le Goupil, commis de première classe de la marine; — Corrard, ingénieur des constructions navales; — Boissière, greffier du tribunal civil; — Hélain, propriétaire; — de La Tribonnière, receveur-entreposeur des tabacs; — Gregory Cook, esquire; — de Roussel, ingénieur de la marine; — Delente, directeur des lits militaires; — Hippolyte de Riencourt, propriétaire; — Turpain, percepteur des contributions directes; — Dumont-Moulin, avocat; — Charles Chevrel, clerc d'avoué; — Raynal, professeur de mathématiques;

— Lecocq, négociant; — Rodriguez, colonel espagnol; — Henri Jouan, lieutenant de vaisseau; — A. Durand, écrivain du contrôle de la marine; — Adolphe Lambert, propriétaire; — Charles Loysel, notaire; — Martin, professeur; — Laloë, négociant; — Hippolyte Loysel, avocat, docteur en droit; — Gustave Lemagnen, négociant; — Le Rendu, ancien notaire; — Le Hounguais, directeur de l'Ecole primaire supérieure; — Feuardent, libraire; — Digard, propriétaire; — Le Carpentier, régisseur général de M. le comte du Moncel; — L'Eveillé, écrivain de la marine; — Caillet fils, entrepreneur de travaux publics; — de Riencourt fils; — Charles Le Magnan; — Leroy; — Poittevin.

« *P. S.* Aujourd'hui 10 juin, les plaies résultant des trois opérations sont entièrement cicatrisées, et les opérées se portent très-bien. »

— Voici un fait acquis à la science du magnétisme; il n'est plus besoin d'autres preuves, et nous ne pensons pas qu'il y ait de dénégations désormais. Ainsi le magnétisme verra successivement sanctionner tout ce qui d'abord fut contesté, comme révolutionnant la *raison* de nos *grands savants;* mais que de temps, que d'efforts il nous aura fallu pour obtenir ce résultat! Honneur à vous, monsieur Durand; vous avez servi puissamment la cause du magnétisme; ceux qui vous ont aidé méritent aussi des éloges. Vous n'avez point redouté les faux jugements de l'incrédulité, en la prévenant que tel jour, à telle heure, vous donneriez des preuves d'un phénomène contesté. C'est bien, très-bien; c'est ainsi qu'il faut agir: le grand jour est favorable à la vérité. Soyez heureux et fiers, messieurs; vos noms resteront dans les annales du magnétisme à côté de Puységur et Deleuze. Longtemps encore le gouvernement fermera les yeux à la lumière; il ne fera rien pour ceux qui travaillent à établir

une vérité si féconde en grandes choses ; mais, imitant les Anglais, nous ferons nous-mêmes ce que les hommes d'Etat devraient faire. Nous nous assemblerons, nous apporterons chacun notre tribut, afin que les belles œuvres ne soient point oubliées, et qu'il reste aux cœurs généreux qui les ont accomplies une marque de la sympathie qu'ils ont rencontrée.

Hystérie. — Une demoiselle de comptoir, âgée de vingt ans, d'une constitution sèche et délicate et d'un tempérament lymphatique, ayant eu dans sa famille plusieurs parents morts de phthisie pulmonaire, est entrée à l'hôpital de la Pitié il y a six mois, pour des accidents gastralgiques, et a présenté depuis cette époque des phénomènes bizarres dont nous allons chercher à retracer le tableau.

Nous dirons d'abord que cette jeune fille n'a jamais été bien réglée (les règles revenaient tantôt tous les huit ou quinze jours, et tantôt se suspendaient pendant huit mois) ; qu'elle a eu en sa vie plusieurs maladies, et qu'elle a toujours été très-*nerveuse*, c'est-à-dire qu'elle pleurait facilement, se mettait aisément en colère, et présentait en cette dernière circonstance des tremblements et des contractions convulsives des doigts.

Cette jeune fille est venue à Paris, il y a dix mois, pour rentrer dans sa famille. A son départ de Tournay (Belgique), ses règles coulaient assez abondamment. Elles se suspendirent aussitôt qu'elle eut monté en voiture. Arrivée à Paris, elle trouva son frère mourant ; son émotion fut telle qu'elle perdit connaissance pendant environ une heure et demie, mais sans mouvements convulsifs. Deux mois après, en apprenant la mort de ce frère, elle perdit de nouveau connaissance pendant sept heures. A partir de ce moment, tous les accidents de gastralgie et de chlorose, dont elle avait déjà éprouvé

les premières atteintes pendant son séjour en Belgique, prirent une grande intensité. La malade vomissait presque immédiatement tout ce qu'elle mangeait; en outre, au moindre exercice, elle avait beaucoup de gêne, de la respiration et de violentes palpitations de cœur. Enfin elle pâlit et maigrit beaucoup.

Cette jeune malade était depuis quinze jours à l'hôpital de la Pitié, où elle était traitée pour les accidents dont nous venons de parler, lorsque, à la suite d'une contrariété très-forte, elle fut prise de maux de ventre affreux, avec sensation d'une boule qui montait de la région épigastrique à la gorge, et déterminait immédiatement des accès de suffocation avec perte de connaissance et de violentes convulsions. Cette première attaque d'hystérie dura une demi-heure environ. Le lendemain et les deux jours suivants, elle eut, à la même heure, un accès convulsif parfaitement semblable au premier. Dès la troisième attaque, elle fut immédiatement paralysée de la vessie, du rectum et des membres inférieurs. La paralysie des membres inférieurs portait à la fois sur la motilité et sur la sensibilité. La constipation était absolue, et la rétention d'urine telle qu'il était nécessaire de sonder la malade deux fois par jour. Ce n'était pas tout: le ventre prit immédiatement un développement énorme, et la peau de l'abdomen devint d'une sensibilité telle que la malade ne pouvait supporter même le contact de sa chemise, et que la moindre secousse amenait des douleurs effroyables.

Pendant dix-sept semaines on essaya contre ces divers symptômes les médications les plus variées, et, il faut l'avouer, sans aucun résultat satisfaisant : l'éthérisation, en particulier, détermina chez elle les accès convulsifs les plus violents, et fut suivie pendant quelques heures d'une insensibilité générale, qui portait même sur la peau de l'abdomen, mais sans avoir modifié la

tympanite ; les applications de morphine par la méthode endermique réussirent à émousser quelque peu la sensibilité de la peau du ventre, mais non à la détruire.

Cependant la paralysie persistait, lorsqu'un jeune élève du service proposa à M. Piorry d'essayer le magnétisme animal sur cette malade. A peine avait-il fait quelques passes qu'elle tomba dans un sommeil profond, dans un état d'insensibilité complète et dans une espèce de catalepsie. Après la première séance, la malade dit se trouver un peu mieux, et commença à faire un petit mouvement du gros orteil. Après dix autres séances, toutes suivies de catalepsie comme la première, elle cessa d'être paralysée d'une jambe ; à la treizième, la paralysie avait complétement disparu. Dès le même jour, elle commença à uriner sans cathétérisme. Depuis cette époque, elle a eu des espèces de raideurs dans les membres qui simulaient, jusqu'à un certain point, la paralysie, et qui disparaissaient chaque fois après le sommeil magnétique. Toutefois la tympanite et l'hypéresthésie de la peau de l'abdomen persistèrent (à peu de chose près) telles qu'elles étaient au moment de l'invasion.

L'état dans lequel se trouve aujourd'hui cette malade est loin d'être satisfaisant ; les attaques d'hystérie se reproduisent à trois ou quatre jours d'intervalle et se prolongent pendant une demi-heure ou une heure ; chacune de ces attaques est suivie d'une perte de sensibilité générale, pendant laquelle la malade a remarqué qu'elle peut pincer toutes les parties du corps, même la peau du ventre, introduire les doigts dans les yeux, dans la bouche, dans les narines, sans en ressentir la moindre impression. Cette insensibilité ne dure pas moins de sept ou huit heures. Le ventre est énormément ballonné, et le moindre contact, le moindre ébranlement de cette partie arrachent des cris à la malade et détermineraient

des accidents nerveux s'ils étaient prolongés. Chose bizarre! cette sensibilité exagérée est tellement limitée à la peau de l'abdomen, et finit si nettement, qu'on peut dans le voisinage presser, même pincer la peau, sans que la malade accuse autre chose que la sensation ordinaire. Il y a, en outre, des élancements dans le ventre et des douleurs vives dans les reins; la nuit, surtout, l'hypéresthésie du ventre est telle que la malade est forcée de se coucher sur le lit sans couverture. Les digestions sont difficiles; pendant leur durée, il y a beaucoup de renvois, et le ventre augmente considérablement de volume. La malade va difficilement à la garde-robe.

La sensibilité et la motilité sont à peu près conservées partout, excepté dans quelques points très-circonscrits, par exemple sur le moignon de l'épaule droite, où l'on peut pincer ou piquer la peau sans que la malade paraisse s'en apercevoir. La muqueuse nasale du côté droit, les muqueuses oculaire et palpébrale, surtout à gauche, sont beaucoup moins sensibles qu'à l'état normal; on y porte, sans que la malade s'en plaigne, les barbes d'une plume ou la tête d'une épingle. En pressant avec la main sur les apophyses épineuses de la colonne vertébrale, on détermine une vive douleur à la partie médiane de la région dorsale, dans une étendue de cinq ou six centimètres. Cette pression occasionne de violents élancements dans le ventre, qui décrivent un cercle autour du corps, surtout du côté gauche. Du reste, à l'exception de ces phénomènes, la malade ne paraît pas dans un très-mauvais état : elle est gaie; sa peau est assez colorée; elle descend pour se promener dans les cours de l'hôpital, et mange avec appétit; toutefois le pouls est lent et très-faible. Elle a de violentes palpitations de cœur et des accès de dyspnée lorsqu'elle monte l'escalier, et l'on trouve sur les parties latérales du cou un

murmure continu des mieux caractérisés, et à la base de la région du cœur un bruit de souffle périsystolique très-doux.

Nous avons vu soumettre cette jeune malade à l'éthérisation ; à peine avait-elle respiré l'éther pendant une minute et demie, qu'elle tomba dans l'accès d'hystérie le plus violent : cinq ou six personnes suffisaient à peine à la contenir ; elle était sans connaissance, la sensibilité complétement abolie partout, même sur le ventre. Les accès convulsifs se sont reproduits à des intervalles de plus en plus éloignés, pendant trois heures, et l'insensibilité générale a persisté jusqu'à neuf heures du soir ; la nuit a été fort agitée ; le lendemain, la sensibilité du ventre, loin d'être diminuée, était aussi vive, sinon plus vive que la veille. (*Union médicale.*)

— Nous voyons ici le magnétisme en quelques instants faire plus de bien que toutes les médications ensemble. Par des circonstances indépendantes de la volonté de M. Piorry, qui est parfaitement disposé, l'emploi du magnétisme a été suspendu ; mais on va recommencer. Nous suivrons attentivement les phases de ce traitement, et en tiendrons nos lecteurs au courant. Nous souhaitons vivement que le magnétiseur, qui est externe de l'Hôtel-Dieu, soit instruit du magnétisme convenablement ; car c'est là un cas difficile ; il ne suffit point de posséder la puissance magnétique, il est nécessaire d'en savoir bien diriger l'emploi. A coup sûr, le succès le plus grand couronnera ses efforts, si, cessant de chercher à calmer la malade seulement, il provoque, comme nous le faisons dans des cas semblables, des crises artificielles.



SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ MAGNÉTOLOGIQUE DE PORT-LOUIS.

Le mesmérisme, renié par ses pères naturels, s'est partout répandu sous la seule impulsion du prosélytisme individuel. Maintenant il réclame une protection plus étendue, qui favorise ses tendances, développe ses germes féconds, accélère son progrès. Où trouver cet appui? La tutelle des individualités lui serait aussi funeste qu'est nuisible aux plantes l'ombre des grands arbres. Les sciences personnifiées s'atrophient; il leur faut l'indépendance, l'air et la lumière. Les premiers magnétiseurs ont bien senti cette vérité, que les choses trouvent leur force dans le concours harmonique des éléments variés : aussi les voyons-nous, dès l'origine, se grouper autour de Mesmer, associer leur zèle, combiner leurs moyens. Leur *Société de l'harmonie* contient une grande pensée; par elle la propagande magnétique était organisée, une direction suivie présidait à l'œuvre, et tous les efforts convergeaient. Quand les événements politiques eurent détruit cette institution naissante, tout ne fut plus que confusion; les magnétiseurs, sans lien, épars, privés de centre, d'unité de vues, d'entente enfin, s'abandonnèrent à leurs seules inspirations : l'un nia ce que l'autre affirmait. Des sectes rivales s'établirent, et faute de contrôle les procédés se multiplièrent à l'infini, l'arbitraire prit la place de la règle, l'empirisme celle des principes. Chacun voulut être maître, attacher

son nom à une doctrine, faire prévaloir ses idées à l'exclusion des autres, et sans consulter les intérêts de la science, du principe qu'ils voulaient répandre. L'antagonisme de ces fougueux champions a été très-préjudiciable au progrès scientifique et à l'extension du mesmérisme, et ce n'est que dans ces derniers temps que les idées d'association, de collectivité de moyens, d'unité de vues ont repris faveur. Maintenant on reconnaît qu'il faut, pour vaincre, se servir de l'arme de ses ennemis. Et les corps faisant la force des sciences, comme la discipline celle des armées, tous les efforts tendent à l'organisation d'institutions pareilles. Depuis 1840 douze groupes mesmériens se sont ainsi formés; mais, agissant chacun dans une sphère isolée, ils sont restés presque étrangers l'un à l'autre au lieu de s'entendre et de se prêter un mutuel secours. Ils perdent par leur isolement une grande partie des bénéfices de l'association, et font de très-grands efforts pour n'arriver qu'à des résultats médiocres; il faudrait que toutes ces petites sociétés magnétiques s'entendissent pour reconstituer ce qui existait à Paris avant la révolution : une *société centrale,* dont les autres, à l'instar des loges maçonniques, ne seraient qu'un prolongement.

Cette pensée nous est suggérée par l'un des moindres résultats du manque de centralisation dont nous parlons: l'ignorance où nous sommes restés depuis deux ans et demi qu'il existe à Port-Louis (île Maurice) une société de magnétiseurs, qui ignorent également les efforts que nous faisons ici, les succès obtenus à Cherbourg, Londres, Calcutta, etc. Notre voix peut-être trouvera de l'écho, et des communications plus fréquentes nous mettront au courant des travaux de nos frères d'outre-mer.

Il résulte des notes qui nous sont communiquées que cette Société fut fondée en janvier 1845 par un créole, M. Lacaussade, à son retour de Paris. Quelques guéri-

sons opérées par lui enflammèrent l'ardente imagination des habitants; on sait qu'ils n'accueillent jamais tièdement ce qui revêt un caractère merveilleux, un certain air de surnaturalité. Le magnétisme, répondant parfaitement à leurs aspirations, fut porté jusqu'aux nues; tout le monde voulut étudier cette science simple et sublime, qui permet au moins académicien du monde de faire surgir à sa volonté des phénomènes dont les physiciens, avec toutes leurs machines, n'offrent pas l'analogue.

La Société se fonda avec vingt-quatre membres, parmi lesquels nous remarquons M. Plantin, fils de la dame que M. J. Cloquet opéra d'un cancer au sein, en état d'insensibilité magnétique; M. Evenor Dupont, avocat, connu par son dévouement aux idées *phalanstériennes*; M. Liénard, vieillard des plus considérés de l'île, et le plus ardent promoteur actuel du mesmérisme dans ce pays. Les autres nous sont inconnus autrement que par leur nom, mais tous occupent une position sociale qui indique des hommes généralement instruits.

Le bureau se compose de :

Un président, M. Lacaussade;
Un vice-président, M. Léclézeau;
Un orateur, M. Ev. Dupont;
Un secrétaire, M. Loliotte;
Un trésorier, M. Liénard.

Nous voyons, par l'examen de quelques lettres et procès-verbaux, que de nombreuses guérisons ont été le fruit de la lucidité de trois personnes dont on a cultivé les facultés instinctives. L'une d'elles, mademoiselle Beaugendre, passe pour avoir, en moins d'un an, guéri plus de cent malades abandonnés. Un nombre presque égal est attribué à mesdemoiselles de Speville et Périchon. Les cures par le magnétisme direct sont bien moins

nombreuses. Le somnambulisme captive tous les commençants, dont l'enthousiasme est sans bornes à la vue de l'état physique et moral que leurs mains ont produit. La réflexion ne vient qu'après exercer son empire et donner la priorité à l'incitateur de ce phénomène admirable.

Il est bien entendu que tous ces soins ont été donnés avec désintéressement, le tout pour la plus grande gloire de Mesmer et l'extension rapide des connaissances magnétiques. Tant d'avantages assurent la prospérité de la Société; la connaissance qu'elle va prendre des travaux de ses émules excitera encore son zèle, et des faits nouveaux viendront s'enregistrer dans nos annales.

SOCIÉTÉ MAGNÉTOLOGIQUE DE PARIS.

Bien des faits se sont produits au sein de la Société depuis que nous n'avons parlé de ses travaux. Un grand nombre de membres ont été reçus, ce qui est la marque certaine du progrès que fait le magnétisme dans les classes laborieuses principalement, où peu d'efforts jusqu'ici avaient été faits pour l'établir. C'est pourtant là qu'il est appelé à rendre les plus grands services; mais c'est toujours aux prolétaires qu'on pense les derniers, tort qu'on ne peut imputer à la Société, dont le début est signalé par des œuvres philanthropiques et immédiatement utiles. Elle vient d'élargir la base de ses opérations par l'adoption de diverses mesures tendant à répandre les connaissances mesmériennes sous le double rapport de l'utilité et de la curiosité.

En modifiant son but et ses moyens, elle a aussi retranché de son titre la partie qui spécialisait ses fins exclusivement philanthropiques.

Nous ne pouvons résumer chronologiquement ses travaux, ce serait trop long; nous allons nous borner à

l'esquisse d'un fait rare, digne de toute l'attention des magnétiseurs, de l'étude et des méditations des médecins, parce qu'il peut donner l'explication de bien des phénomènes morbides, contagieux, sympathiques et métastatiques.

Nous avons déjà, tome III, page 354, parlé d'un état qui simulait la grossesse, récit corroboré par une observation de M. Laporte, insérée page 30 de ce volume-ci. L'expérience renouvelée dans ces derniers temps ayant prouvé à M. Derrien la constance de ce phénomène, il s'offrit de le montrer publiquement, ce que la Société accepta avec empressement; car, quelle que soit la confiance qu'on ait en la bonne foi des gens, on craint l'exagération, l'enthousiasme, et l'on est bien aise d'appliquer ses sens, d'examiner, car alors on n'a plus seulement la croyance, mais la certitude.

Ces expériences délicates ont le don d'exciter prodigieusement la curiosité; l'homme est insatiable : plus il voit de faits excentriques, plus il en est avide; c'est dire que de nombreux magnétistes étaient là pour constater la réalité ou la nullité de l'effet annoncé.

La somnambule, mise en rapport avec une dame enceinte d'environ six mois, d'abord s'agite sur son siége, semble mal à l'aise, puis porte la main sur le ventre, qu'elle frictionne en différents sens avec un air de souffrance analogue à une colique modérée. Le ventre ce durant prend du développement, et modifie sensiblement la respiration. Enfin il parvient au volume de celui de la dame enceinte. En cet état il est dur et sonore; la somnambule dit ne pas souffrir, et elle garde une attitude insimulable.

Quand tout le monde eut palpé, le résultat de cet examen fut consigné au procès-verbal, et signé de toutes les personnes présentes; puis deux ou trois passes longitudinales firent évanouir cet étrange phénomène.

Madame Froidcour, interrogée, n'a pas pu préciser son état, qui ressemble extérieurement à la tympanite, mais il en diffère en ce qu'il se résout subitement et sans aucun dégagement de gaz.

On pourrait peut-être ainsi *greffer* certains états, morbides ou autres, dont l'étude importe beaucoup; par exemple, le mécanisme par lequel opèrent Henri Mondeux et autres étonnants calculateurs. Au point de vue physiologique et médical on en pourrait retirer des données non moins précieuses.

N. B. L'expérience dont on vient de lire l'exposé, répétée dans notre avant-dernière conférence, a pleinement réussi. Il y avait soixante-dix témoins, dont nous taisons les noms, parce que ce fait, destiné à se multiplier à l'infini, n'a plus besoin d'être attesté; chacun pourra le voir désormais. On a remarqué que le développement de l'abdomen est toujours relatif à l'avancement de la grossesse, et tout fait croire que, le rapport établi à terme, la somnambule éprouverait toutes les douleurs de l'enfantement. Cette supposition est autorisée par le rapport de M. Laporte; l'occasion se présentera sans doute d'en vérifier la justesse.

HOPITAL MAGNÉTIQUE DE LONDRES.

Nous avons déjà parlé du projet de cet établissement philanthropique, à la réalisation duquel s'attache un si vif intérêt. Nous allons aujourd'hui en exposer littéralement les bases, afin que les magnétophiles français puissent en toute connaissance y porter leur offrande.

On lit dans le *Zoist :*

« Un meeting tenu, le 9 juillet 1846, chez M. le comte de Ducie, étant convaincu des immenses avantages retirés du mesmérisme pour la cure des maladies les plus

rebelles, et la prévention de la douleur dans les opérations chirurgicales, et désirant que le bénéfice en soit étendu aux classes pauvres, dans la plus large mesure des efforts individuels, décide :

« 1° Qu'un hôpital mesmérien (*Mesmeric Infirmary*) « sera établi par contribution volontaire pour le traite- « ment des maladies et la privation de la douleur des « opérations chirurgicales ;

« 2° Que la direction en sera confiée à un comité, com- « posé d'un président, vice-présidents, secrétaire, tré- « sorier et commissaires.

« 3° Que le président sera

« Le très-honorable comte de Ducie ;

« Les vice-présidents :

« Baron de Goldsmid,
« Vicomte Morpeth,
« R. Monckton-Milnes,
« J.-N. Langston,
« Révérend G. Sandby, jeune;

« Le trésorier :

« M. Briggs ;

« Les membres du comité :

« Docteur Ashburner,
« Docteur Elliotson, } médecins,

« M. Chandler,
« M. Flintoff,
« M. J. Hands,
« M. D. Hands,
« M. F.-G. Johnston,
« M. Symes, } chirurgiens,

« Révérend docteur Nixon,
« Major Buckley,
« Capitaine John James,
« M. Blyth,
« M. Fradelle,
« M. Kingdom,
« M. Topham. »

« La liste de souscription publiée le 15 avril dernier porte les *dons* à 20,375 fr., et la *rente* à 3,724 fr., fournis, savoir : les dons par soixante-quatre, la rente par soixante-six souscripteurs, la plupart redevables au magnétisme de la santé dont ils jouissent. Nous ferons prochainement connaître leurs noms ; et afin de rendre prochaine l'ouverture de cette institution, dont le but est si louable et la réussite si désirable, nous ouvrirons une liste de souscription, qui ne peut manquer d'accueil auprès des magnétistes français. »

VARIÉTÉS.

Hydroscopie. — Nous avons plusieurs fois soutenu la possibilité de remplacer avec avantage les sourciers par des somnambules magnétiques. Le fait suivant, publié par le *Journal de la Marne*, en est une preuve bien évidente :

« Nous, soussignés, propriétaires de la ferme de Pennemort, commune de Maule, canton de Meulan (Seine-et-Oise), certifions que cette habitation, qui est dans

une position très-élevée, était totalement privée d'eau, et qu'il fallait aller chercher tous les jours à un kilomètre de distance celle qui était nécessaire pour l'usage de la maison et pour abreuver un grand nombre de bestiaux.

« Depuis longtemps on avait tenté inutilement tous les moyens de s'en procurer, lorsque, dans le mois de mai 1845, Mme Reobourg, somnambule magnétique, vint à Pennemort. Son mari la magnétisa et la mit en crise somnambulique, et on lui demanda si elle voyait des moyens de se procurer de l'eau. Après y avoir réfléchi quelque temps, elle assura qu'il y en avait à 15 mètres (45 pieds), qu'elle venait par infiltration du Bois-Henry, et passait sous les bâtiments de la ferme de Pennemort. (Nous observerons ici que Mme Reobourg, *étrangère* au pays, ne connaissait ni la ferme du Bois-Henry, ni sa position.) Elle s'est levée ensuite avec précipitation et a été jusque dans la cour, pour marquer l'endroit où il fallait creuser le puits ; elle dit que quand on serait à 15 mètres, il faudrait poursuivre la fouille dans le sens du terrain mouillé que l'on trouverait à cette profondeur. On ne suivit pas cette indication, et on creusa jusqu'à 33 à 34 mètres (100 pieds). Cependant, à 15 mètres, il se manifestait un suintement qui tombait sur les travailleurs et les incommodait.

« Le découragement allait faire suspendre les travaux, lorsque l'on écrivit à Mme Reobourg, qui demeure à Châlons-sur-Marne. Elle assura de nouveau qu'il y avait de l'eau et qu'il fallait l'aller chercher, non en profondeur, mais latéralement à l'endroit où le suintement s'était montré, et dans le sens qu'elle avait indiqué ; ce que l'on fit. On creusa donc dans cette direction un petit caveau dont on rejeta la terre dans le puits, et à mesure que l'on avançait, l'eau devenait de plus en plus abondante.

« Lorsqu'on eut enlevé latéralement environ 13 mè-

tres, on s'arrêta, parce qu'on avait de l'eau en quantité suffisante pour les besoins de la ferme.

« Ce travail a été entièrement terminé au mois de février dernier, et l'habitation doit à la lucidité somnambulique de Mme Reobourg un avantage qu'on avait en vain cherché jusqu'alors.

« Ferme de Pennemort, 15 avril 1847.

« Ve Gilbert, Gilbert fils.

« Le maire de la commune de Juneauville certifie le fait ci-dessus énoncé (la ferme de Pennemort n'étant qu'à un kilomètre et demi de cette commune).

« Juneauville, 17 avril 1847.

« Thevenon, *maire;* Daveluy, *adjoint;* Leroy, *curé desservant;* Bonnert, *instituteur;* G. Verrier, *prop.;* Perthois, *bourrelier.* »

Phytologie. — Le Père Hervier rapporte qu'un arbre magnétisé par Mesmer conserva ses feuilles plus longtemps, et au printemps en produisit plus tôt que les autres. Ce fait, rapproché des phénomènes sensitifs propres à quelques plantes, fit croire à l'identité du principe vital chez tous les êtres organisés, à une réciprocité d'influence entre les végétaux et les animaux. Mais, malgré de louables efforts pour déterminer la limite d'action du magnétisme mesmérien, le vague des expériences a été tel qu'on en est resté aux conjectures. De récentes recherches, entreprises dans un autre but, ramènent la discussion sur l'intéressant chapitre de l'unité vitale, et nous paraissent devoir faire abandonner les épithètes restrictives de : *animal, humain,* etc., qui circonscrivent la sphère d'influence magnétique.

Voici, d'après la *Démocratie pacifique,* le résumé des travaux dont nous voulons parler.

« M. Clémens, professeur de sciences naturelles au collége de Vevey (Suisse), vient de communiquer, dans un mémoire adressé à la Société vaudoise des sciences naturelles, les résultats de plusieurs expériences physiologiques qu'il a entreprises dans le but d'étudier l'effet de l'éther sur les végétaux.

« Il résulte des travaux de M. Clémens que les plantes s'éthérisent aussi facilement que les hommes et les animaux. On ne peut guère se faire une idée de la précision des effets sans voir répéter les expériences sous ses yeux.

« Qu'on prenne une branche d'épine-vinette (*berberis vulgaris*) et qu'on la place sous un verre à boire renversé pendant une minute au plus, si c'est au soleil, et trois minutes au plus à l'ombre, mais à la température de 12° Réaumur, qu'on la retire, et que l'on essaie ensuite de faire mouvoir les étamines en les touchant à leur base, l'irritabilité aura entièrement disparu, et elle ne reviendra, dans le premier cas, qu'après un assez long laps de temps, l'action de l'éther ayant été plus énergique ; dans le second cas, la plante recouvre sa propriété primitive au bout d'une demi-heure. On peut immédiatement après l'éthériser de nouveau, et il ne faut pas plus de temps pour la seconde que pour la première éthérisation. Après une nouvelle demi-heure, la plante redevient ce qu'elle était.

« Pour éthériser une sensitive (*mimose pudica*), il faut huit ou dix minutes d'influence au soleil, et à l'ombre naturellement davantage. L'insensibilité devient complète et disparaît entièrement au bout de deux heures.

« Les éthers chlorhydrique, azotique et acétique agissent de la même manière que le sulfurique. »

Tribunaux. — Six mois de silence pouvaient faire croire que le ministère public avait abandonné les poursuites dirigées contre la dame Ponson, somnambule,

dont nous avons parlé page 85 de ce volume; il n'en était rien. Elle a comparu samedi dernier devant la 8e chambre de la police correctionnelle, présidée par M. d'Harbelot.

On lit à cet égard dans *l'Estafette* du 21 :

« Une affaire assez curieuse, dans laquelle le magnétisme joue un rôle, se présentait aujourd'hui devant la 8e chambre de police correctionnelle. Voici les faits qui ont donné lieu contre la prévenue à la double prévention d'homicide par imprudence et de l'exercice illégal de la médecine.

« Au mois de novembre dernier, un sieur Baffart, dont l'enfant était fort malade, après avoir inutilement eu recours à toutes les ressources de la médecine, voulut essayer du somnambulisme; il fit venir la dame *Ponson*, dont la lucidité magnétique était, disait-on, fort remarquable. Elle fut endormie, donna une consultation, indiqua la maladie, prescrivit le remède; de l'aveu même du sieur Baffard, une amélioration notable survint quelques heures après, une rechute eut lieu et l'enfant mourut. Tels sont les faits dont la dame Ponson vient répondre.

« Aux débats, on entend un grand nombre de témoins qui tous viennent attester qu'eux-mêmes ou quelqu'un de leur famille ont été guéris par les soins de la dame Ponson de maladies contre lesquelles la médecine ordinaire avait échoué.

« Néanmoins M. Saillard, avocat du roi, soutient la prévention relative à l'exercice illégal de la médecine, tout en abandonnant la prévention d'homicide par imprudence.

« Me Charles Hello a présenté la défense de la prévenue. Ma cliente, dit-il, ne donne point de consultations ni d'ordonnances écrites; elle donne tout simplement

des avis et des conseils, avec la condition formelle que les remèdes indiqués par elle seront soumis à l'appréciation ultérieure des médecins. Est-ce là, aux termes de la loi, l'exercice illégal de la médecine? S'il en était ainsi, ne serions-nous pas tous les jours coupables, quand nous-mêmes, avec nos faibles lumières et notre expérience, nous indiquons à notre ami malade le remède que nous croyons devoir lui être salutaire?

« Quelle est la différence? Ah! c'est que madame Ponson est une somnambule; c'est qu'on veut frapper le magnétisme! Le magnétisme! mot magique qui fait sourire, et qui cependant pourrait bien avoir son côté sérieux. Autrefois on brûlait les magnétiseurs comme sorciers. Aujourd'hui on ne les regarde plus comme des nécromans; mais trop souvent on les prend pour de faux médecins ou pour des escrocs; on les traduit en police correctionnelle ou on les tourne en ridicule.

« Est-ce là de la justice, messieurs? Cette science que l'on affecte tant de mépriser ne subirait-elle pas plutôt le sort de toutes les découvertes et de toutes les idées nouvelles? Entre ces idées récentes et les notions reçues se livre, depuis le commencement du monde, une éternelle bataille. C'est la lutte du passé contre l'avenir: si le premier l'emportait sur le second, ce serait un temps d'arrêt dans l'histoire de l'humanité, ce serait le *statu quo* de l'intelligence; mais si le préjugé a lutté longtemps contre le progrès de toutes les sciences, il a toujours été vaincu. Dans le temps où la planète Leverrier vient d'être découverte, peut-on se rappeler sans étonnement que Galilée a passé les derniers jours de sa vie à répéter dans sa prison : Et cependant la terre tourne!

« Dans le temps où la magnifique invention des chemins de fer va changer la face du monde, peut-on se rappeler de sang-froid que celui qui inventa la vapeur

fût enchaîné comme un fou dans les cachots de Bicêtre, qu'il n'y reçut qu'une visite, celle du duc de Buckingham et de Ninon de l'Enclos, et que la seule consolation accordée au génie fut la pitié d'un Anglais et le sourire d'une courtisane.

« Messieurs, que ces exemples nous servent de leçon; ne prêtons pas à chaque idée nouvelle un secours exagéré, mais ne l'étouffons pas systématiquement comme l'œuvre de la fraude et du charlatanisme, car nous ne savons pas le rôle qu'elle peut être appelée un jour à jouer dans le monde.

« Le tribunal, statuant après cette plaidoirie, a acquitté la dame Ponson de la prévention d'homicide par imprudence, et l'a condamnée seulement comme coupable d'exercice illégal de la médecine. »

— Le somnambulisme, produit d'une force dont on commence à comprendre la loi, se multiplie à l'infini; il est destiné à s'établir partout en concurrence de la médecine. Les doctes facultés, justement alarmées de sa supériorité, en défèrent les instruments à la justice; mais c'est en vain que les tribunaux frapperont ces prétendus coupables avec une loi qui fut faite lorsque cette découverte n'était point établie. Tout ce qui n'est pas défendu est permis, et c'est fausser l'esprit de la loi, qui fut faite contre l'homme qui a la conscience de ses actes, que de l'appliquer à une personne dont les révélations ou les conseils ne tiennent rien de la veille. Nous regrettons bien vivement qu'aucun avocat n'ait encore plaidé dans ces cas l'incompétence du tribunal, qui excède ainsi les prescriptions légales. Ce serait un plaidoyer qui aurait l'assentiment de tous les esprits judicieux. « Car, comme l'a dit Mesmer, celui qui démontre qu'il peut guérir ne doit pas être privé de la liberté de le faire. »

Nous osons prévoir qu'à une époque rapprochée, le

courant des choses amènera naturellement l'examen de la juridiction ancienne; et si les somnambules continuent d'être punis, on provoquera une loi nouvelle, différente de celle qui se discute en ce moment, car elle est absurde et place nos législateurs au rang des hommes les moins sages, les moins prévoyants, qui sacrifient les droits de l'humanité, la conservation des êtres à des intérêts de caste, à des besoins du moment.

« La médecine n'est pas un droit, mais une science, » et le temps viendra bientôt où dans chaque famille on verra s'exercer sur les membres souffrants les préceptes nouveaux. Nous sentons que si nous poursuivions le développement de cette thèse, nous donnerions cours à l'indignation que nous éprouvons; car nous avons souci des maux d'autrui, et notre douleur augmente en voyant protéger la fausse science qui les éternise pour les exploiter. Mais nous nous arrêtons; nos plaintes ne feraient actuellement qu'irriter nos antagonistes et augmenter les entraves. Que ceux qui sont frappés se résignent; toute science, comme chaque religion, doit avoir ses martyrs : c'est la conséquence de leur rébellion contre l'ordre de choses établi. En attendant le triomphe solennel, ils doivent se féliciter de la modération des tribunaux, qui toujours ont condamné, mais au minimum de la peine, ce qui prouve qu'ils ne partagent point les passions du corps médical.

Les médecins, voyant leur domaine envahi, ont fait alliance offensive et défensive pour traquer tous les assaillants, mais surtout les somnambules, qu'ils ont juré d'exterminer. A peine le procès de madame Ponson est fini qu'un autre identique commence contre une jeune personne magnétisée par M. L***. Nous en entretiendrons ultérieurement nos lecteurs, quoiqu'on puisse dire d'avance qu'elle encourra la même peine. — Quand il y en aura cent, nous ferons une croix.

Chronique. — *L'Union monarchique* et *la Démocratie pacifique* du 18, le *Journal de Coutances* du 20, et *la Mouche* du 22, reproduisent en partie le procès-verbal des trois opérations qui viennent d'avoir lieu à Cherbourg.

—La *Gazette des Tribunaux* avait dit, dans son compte-rendu du procès de madame Pouson, que celle-ci avait été condamnée à quinze jours de prison au lieu de 15 fr. d'amende. Elle rectifie cette erreur dans son numéro du 22.

— M. le professeur Ennemoser, de Munich, va incessamment mettre au jour un ouvrage en deux volumes sur le magnétisme animal, considéré comme principe physique.

— On édite en ce moment à Grenoble un livre de M. le comte Humbert de Beaumont-Brivasac qui doit être intitulé : *Conférences magnétologiques.*

— *La Revue gallicane* d'avril et de mai fait d'inutiles efforts et de vains frais d'érudition pour prouver que le magnétisme animal vient d'une source détestable, c'est-à-dire satanique. Elle promet une suite d'articles sur l'identité du magnétisme et de la magie, « justement détestée de nos pères. » Le diable étant l'agent de l'un et de l'autre, la conséquence logique sera que nous méritons tous d'être brûlés. Ce qui se passe en Espagne va parfaitement venir en aide à son charitable raisonnement. Ceci nous fournira sans doute l'occasion d'entrer dans l'examen de la question religieuse pour réduire à néant ces misérables arguties des coryphées de la superstition.

— *La Tribune lyonnaise* de mai fait avec une remarquable précision le parallèle de l'insensibilité magnétique et éthéreuse.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ART DE MAGNÉTISER, par M. LAFONTAINE. 1 vol. in-8°. Paris, 1847, chez Germer-Baillière. Prix : 5 fr.

Voulez-vous des faits? en voilà. M. Lafontaine, armé de ses redoutables mains, frappe à tort et à travers. C'est un magnétiseur sans pareil; avec lui point de ménagement, jamais d'embarras, *rien ne lui résiste*, l'affection la plus rebelle cède à ses efforts; guérir un sourd-muet n'est qu'un jeu pour lui, et les paralytiques sont capables de fuir rien qu'à son approche.... Dans notre simplicité, nous croyions ces choses plus difficiles; mais nous n'étions que des enfants, marchant à peine et bégayant nos explications. Dans l'ouvrage que nous annonçons, l'explication suit de près l'expérience, et celui qui, après cette lecture, aurait encore des doutes, serait, ma foi, d'un limon bien grossier.

Dans chaque art il faut des manœuvres, qui sont utiles tant qu'ils ne sortent point de leur spécialité; ils préparent les matériaux : c'est à d'autres hommes de les faire servir à l'édifice, d'en surveiller l'emploi.

Il ne faut pas chercher dans le livre de M. Lafontaine l'explication des divers phénomènes magnétiques; il ne connaît qu'une chose, le *fluide*, qui, selon lui, est homogène. Il n'admet point que cet agent acquière des qualités morales; par conséquent, les effets qui en résultent sont *toujours physiques*, ce qui est contraire à l'observation. Il y a encore bien d'autres défauts à signaler, mais nous l'avons dit, ce livre contient des faits nombreux, des récits curieux; c'est là son mérite, et à ce titre il doit faire partie de la bibliothèque des magnétiseurs.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. RENÉ et Comp., rue de Seine, 32.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.